
HD WIDENER
HW TS2K %


27276.20
A
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
THOMAS WREN WARD,
OF BOSTON, MASS.,
LATE TREASURER OF
HARVARD COLLEGE.
7 April, 1890.



LA RENAISSANCE.

II

Corbeil, imprimerie de Crété.

Anal.

ROLAND

OU

LA CHEVALERIE.

PAR

E. J. DELÉCLUZE.

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour le mensonge.
DE LA FONTAINE.

II

C.

PARIS,

JULES LABITTE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
5, QUAI VOLTAIRE.

1845

CHANSON DE ROLAND.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

Avant d'entreprendre la lecture de la Chanson de Roland, ou Poëme de Roncevaux, et pour comparer facilement les circonstances fabuleuses ou romanesques de ce récit rimé, avec les événements réels de l'histoire, il sera bon de prendre connaissance du passage des *Annales des Francs*, d'Eginhard, dans lequel le ministre de Charlemagne raconte ce qui a provoqué l'expédition du roi en Espagne, et la défaite de ses troupes, à Roncevaux. Voici comme il s'exprime :

« An 777. Le roi, au premier jour de printemps, partit pour Nimègue, où il célébra les fêtes de Pâques. Ensuite, voyant bien qu'on ne pouvait se fier aux promesses trompeuses des Saxons, il résolut d'aller tenir, dans le lieu nommé Paderborn, l'as-

semblée générale de son peuple, et se dirigea vers la Saxe, à la tête d'une armée considérable. Arrivé dans cette ville, il y trouva rassemblés le sénat et le peuple de cette perfide nation, qui, conformément à ses ordres, s'y étaient rendus, cherchant à le tromper par de faux semblants de soumission et de dévouement. Tous en effet se présentèrent à lui, à l'exception de Witikind, l'un des principaux chefs des Westphaliens, qui, se sentant coupable d'une foule de crimes, et craignant pour cela la colère du roi, s'était réfugié auprès de Sigefried, roi des Danois. Quant aux autres qui étaient venus à Paderborn, ils se remirent entre les mains du roi avec tant de soumission, qu'ils méritèrent d'obtenir leur grâce, mais à cette condition, toutefois, que, si désormais ils rompaient leurs engagements, ils seraient privés de leur patrie et de leur liberté. Un grand nombre d'entre eux se firent baptiser en cette occasion; mais c'était avec des intentions bien peu sincères qu'ils avaient témoigné vouloir devenir chrétiens. — Vers la même époque, le Sarrazin Ibn-al-Arabi vint dans cette ville (Paderborn), se présenter devant le roi. Il arrivait d'Espagne, avec d'autres Sarrazins, ses compagnons, pour se donner au roi des Francs, avec toutes les villes dont le roi des

Sarrazins lui avait confié la garde. Après avoir clos l'assemblée générale dont il a été parlé plus haut, le roi Charlemagne retourna en Gaulé, et célébra les fêtes de Noël dans son domaine de Douzy, et celles de Pâques à Casseneuil, en Aquitaine.

« An 778. Cette année, le roi, cédant au conseil du Sarrazin Ibn-al-Arabi, et conduit par un espoir fondé de s'emparer de quelques villes en Espagne, rassembla ses troupes, et se mit en marche. Il franchit, dans le pays des Gascons, la cime des Pyrénées, attaqua d'abord Pampelune, dans la Navarre, et reçut la soumission de cette ville. Ensuite il passa l'Èbre à gué, s'approcha de Saragosse, qui est la principale ville de cette contrée, et, après avoir reçu d'Ibn-al-Arabi, d'Abithener et d'autres chefs sarrazins les otages qu'ils lui offrirent, il revint à Pampelune. Pour mettre cette ville dans l'impuissance de se révolter, il en rasa les murailles ; et résolu de revenir dans ses États, il s'engagea dans les gorges des Pyrénées. Les Gascons, qui s'étaient placés en embuscade sur le point le plus élevé de la montagne, attaquèrent l'arrière-garde, et jetèrent la plus grande confusion dans toute l'armée. Les Francs, tout en ayant sur les Gascons la supériorité des armes et du courage, furent défaits à

cause du désavantage des lieux et du genre de combat qu'ils furent obligés de soutenir. *La plupart des officiers du palais, auxquels le roi avoit donné le commandement de ses troupes, périrent en cette occasion;* les bagages furent pillés, et l'ennemi, favorisé par la connaissance qu'il avait des lieux, se dispersa aussitôt. Ce cruel revers effaça presque entièrement, dans le cœur du roi, la joie des succès qu'il avait obtenus en Espagne » (1).

Dans ce morceau des Annales d'Éginhard, où cet historien répète ce qu'il a déjà dit dans le chapitre IX de la Vie de Charlemagne, sur la déroute de Roncevaux, il est à remarquer que, cette fois, en rapportant que *la plupart des officiers du palais, périrent en cette occasion,* il ne nomme aucun d'eux, pas même Roland.

Roland est donc un personnage à peu près imaginaire, dont les poëtes et les romanciers ont fait le héros; le chevalier que tout le monde connaît aujourd'hui, par le poëme d'Arioste. Je ne m'engagerai pas dans la biographie romanesque de ce personnage, sur lequel on a brodé des aventures plus bi-

(1) Einhardi Opera, avec la traduction française de M. A. Teulet. — t. Ier, pag. 171-173. J. Renouard. Paris, 1840.

zarres et plus étranges les unes que les autres, depuis le onzième siècle jusqu'au seizième, et je renverrai les curieux qui voudraient la connaître, aux volumes de novembre et décembre 1777, de la Bibliothèque des romans, où l'on a rassemblé et mis en ordre tous les récits français, espagnols et italiens, qui se rapportent à la vie romanesque de ce chevalier.

Ce qui m'importe, en ce moment, est de ne pas perdre de vue le fait historique relatif à l'expédition de Charles en Espagne et à la déroute de son armée à Roncevaux, tel que le rapporte Éginhard, afin qu'à l'aide de ce point fixe de comparaison, on puisse clairement reconnaître le biais fabuleux, légendaire et romanesque que l'on a fait prendre à ces événements, dans la prétendue Chronique de Turpin, et dans la chanson écrite par le trouvère Turold.

Dans la traduction que l'on va lire, j'ai soigneusement reproduit la diphthongue Aoi qui se trouve placée ordinairement à la fin des strophes, ou dans le corps de ces couplets. Est-ce un cri de guerre, une exclamation admirative ou un avertissement donné au ménétrier qui accompagnait le chant du jongleur? C'est ce que les savants n'ont pu décider ;

et j'avoue que je n'ai pas été plus heureux qu'eux dans mes recherches.

Je ferai observer de nouveau, aux amateurs de notre vieille littérature française, que ma traduction a été faite sur le texte du poëme de Turold, donné par M. Francisque Michel, d'après un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne, à Oxford (Paris, 1837); et que, pour faciliter la comparaison de la traduction avec l'original, j'ai reproduit exactement le numéro de chaque strophe.

LA CHANSON DE ROLAND

PAR TUROLD.

1. — Le roi Charles, notre grand empereur, est resté sept ans pleins en Espagne et a conquis la terre haute, jusqu'à la mer. Il n'y a point de château, de mur, ni de cité qui lui restent à forcer, si ce n'est Sarragosse, qui est située sur une montagne. Le roi Marsile l'occupe; Marsile qui n'aime point Dieu, mais qui sert Mahomet et invoque Apollin. Il ne peut faire qu'il ne soit atteint par des malheurs. Aoi!

2. — Le roi Marsile se tient à Sarragosse. A l'ombre d'un verger, il est couché sous un perron de marbre blanc, et vingt mille hommes l'entourent. Il appelle ses ducs et ses comtes : « Sachez, seigneurs, quel malheur nous menace. Charles, l'empereur de la douce France, est venu dans ce pays pour nous ruiner et nous confondre. Je n'ai

point d'armée qui puisse livrer bataille et détruire ses forces. Conseillez-moi en hommes sages, et garantissez-moi de la mort et de la honte.» Il ne se trouva pas un païen qui répondît un seul mot, si ce n'est Blancandrin, du château de Val-Funde.

3. — Parmi les païens, Blancandrin était des plus prudents chevaliers de vasselage (1), un preux toujours disposé à aider son seigneur. Il dit au roi : « Ne vous effrayez pas. Envoyez au fier et orgueilleux Carlon deux services (messages), et faites-lui de grandes amitiés. Vous lui donnerez des chiens, des ours et des lions, puis sept cents chameaux et mille autours qui auront passé la mue; envoyez-lui encore quatre cents mules chargées d'or et d'argent, et cinquante chars pour transporter ces présents. Avec cela, il pourra bien payer ses soldats. Il a fait assez longtemps la guerre en ce pays, et il doit désirer de rentrer à Aix, en France. Vous le suivrez à la fête de Saint-Michel; vous recevrez la loi des chrétiens, et serez son homme-lige par honneur et par biens. S'il exige des otages, envoyez-lui-en dix ou vingt, pour le tranquilliser. Envoyez-lui les neveux ou les fils de nos femmes. Dût-on les tuer, j'y enverrai les miens. Il vaut bien mieux pour nous qu'ils perdent leurs

(1) Les mots *vasselage* et *vassal*, si fréquemment employés dans cette chanson, y sont toujours pris en bonne part; ils répondent à ceux de *noblesse* et de *noble*, et expriment la loyauté et la bravoure d'un sujet dévoué à son prince.

têtes, que nous perdions notre honneur et notre opulence, et que nous en soyons réduits à mendier.

4. Par ma main droite, ajouta Blancandrin, et par la barbe qui voltige sur ma poitrine, vous verrez aussitôt l'armée des Français se dissoudre. Les Francs s'en iront en France, leur terre. Quand chacun sera retourné chez lui, et que Charles sera à Aix-la-Chapelle, il donnera une grande fête à la Saint-Michel. Viendra le jour promis; et le terme passera sans qu'il ait vent de nos paroles et de nos nouvelles. Le roi est fier, et son courage est faible; il fera trancher la tête de nos otages. Il vaut bien mieux, je le redis, que ceux-ci périssent, plutôt que nous perdions la belle et brillante Espagne, et que nous soyons exposés à toute espèce d'infortunes. » A ces mots, les païens disent : « Il peut bien en être ainsi (1) ! »

5. — Dès que le roi Marsile eut fini de tenir son conseil, il fit appeler Claron de Balaguet, Estamarin et Eudropin, son compagnon, Priamon et Guarlan le Barbet, puis, Machiner et son oncle Maheu, avec Joiner et Malbien d'outre mer, et enfin Blancandrin, pour traiter l'affaire. Après avoir fait venir ces dix hommes, les plus félons de tous : « Seigneurs barons, leur dit Marsile, vous irez

(1) Ce *Blancandrin*, pourrait bien être une tradition confuse du personnage Ibn-al-Arabi, dont parle Eginhard.

vers Charlemagne, qui maintenant se tient dans la cité de Cordres (Cordoue). Vous porterez des branches d'olivier dans vos mains, en signe de paix et d'humilité. Si, par votre prudence et votre savoir, vous parvenez à conclure un accommodement, je vous comblerai d'or et d'argent, je vous donnerai des terres et des fiefs tant que vous voudrez. » A cela, les païens répondirent : «De toutes ces choses, nous avons assez. »

6. — Le roi Marsile ayant fini son conseil, dit encore à ses hommes : « Seigneurs, vous vous en irez; vous porterez en vos mains des branches d'olivier, et vous direz au roi Charlemagne, que par son Dieu, il ait pitié de moi; qu'avant le mois prochain il me verra venir, et que je le suivrai avec mille de mes sujets; que je recevrai la loi chrétienne et serai son homme par amour et par foi, et que s'il veut des otages il peut être certain qu'il en aura. » Blancandrin dit : « Vous vous trouverez bien de cette résolution.» Aoi.

7. — Marsile fit amener dix mules blanches que lui procura le roi de Suatilie. Leurs freins sont d'or, leurs selles d'argent; les dix députés chargés du message les montent, tenant des branches d'olivier à la main. Ils arrivent bientôt près de celui qui règne sur la France, Charles qui, en les voyant, ne peut se garder de concevoir quelques soupçons. Aoi.

8. — L'empereur était joyeux et content; il venait de prendre Cordres, avait percé les murs de cette ville, et fait abattre les tours par ses machines. Ses chevaliers avaient ramassé un grand butin en or, en argent et en habits, et dans la ville il ne restait pas d'autres païens que ceux qui avaient embrassé la foi chrétienne pour éviter la mort. L'empereur était dans un grand verger, entouré de Roland et d'Olivier, du duc Sanson, du fier Anséis, de Geofroi d'Anjou, gonfalonier royal. Là étaient encore Gerin et Gerers, et beaucoup d'autres; quinze mille hommes de la douce France étaient rassemblés; ces chevaliers, assis sur des *palies* blancs (espèce d'étoffe), s'amusaient aux Tables, et les plus graves et les plus vieux jouaient aux échecs, tandis que les jeunes et légers bacheliers s'escrimaient entre eux. A l'ombre d'un pin et d'un églantier, était préparé un fauteuil tout en or pur; c'est là que celui qui tient la douce France, est assis; sa barbe est blanche, son chef est tout fleuri, il est bien fait et a la contenance fière; aussi est-il si facile de le reconnaître, que quand on veut lui parler il n'est pas besoin qu'on le désigne. Les messagers mirent pied à terre, et le saluèrent par amour et par bien.

9. — Blancandrin parla le premier; il dit au roi : « Que le Dieu glorieux que vous adorez, vous sauve! voici ce que le grand roi Marsile vous mande : après s'être enquis avec soin de la loi de

salut (chrétienne), il a résolu de vous donner une partie de son avoir, ours, lions et levriers enchaînés, sept cents chameaux et mille autours qui ont passé la mue, quatre cents mules chargées d'or et d'argent, et cinquante chars. Vous recevrez tant de besans épurés, que vous pourrez payer tous vos soldats; il y a longtemps que vous êtes dans ce pays, et vous devez désirer de rentrer à Aix. Mon seigneur m'a dit qu'il ne tardera pas à vous y suivre. » L'empereur éleva ses mains vers Dieu, puis baissa son chef, et commença à réfléchir. Aoi.

10. — L'empereur tint sa tête quelque temps inclinée, il avait pour habitude de ne pas se hâter de parler. Avant de se redresser, son visage prit un air de fierté, puis il dit aux messagers : « Vous avez bien dit, mais le roi Marsile est un de mes grands ennemis. Quelle garantie pourrai-je avoir des paroles que vous venez de faire entendre ? — Des otages, dit le Sarrazin, que l'on vous remettra au nombre de dix, de quinze ou de vingt. Mon fils sera du nombre, et je pense que vous ne pouvez en avoir de plus nobles entre vos mains. Quand vous serez à votre palais seigneurial à la grande fête de Saint-Martin du Péril, mon seigneur, il me l'a dit, ira vous y rejoindre, et dans vos bains, que Dieu a faits pour vous, il se fera chrétien. » Charles répond : « Et de plus il pourra se guérir. » Aoi.

11. — Le soleil fut brillant, et la soirée belle;

Charles fait mettre les dix mulets à la crèche, on dresse une tente dans le grand verger pour y recevoir les dix messagers que douze sergents sont chargés de servir; ils reposèrent là toute la nuit. De grand matin l'empereur se leva, et, après avoir entendu matines et la messe, il se rendit sous un pin, où il fit appeler ses barons pour tenir conseil. Car il ne veut rien entreprendre sans l'avis de ses barons de France. Aoi.

12. — L'empereur alla donc près du pin, et fit venir ses barons au conseil, le duc Oger et son neveu Henry, le brave comte Acelin de Gascogne, Thibaud de Rheims et Milon, son cousin. Là furent présents, et Gerers et Gérins; là vinrent le comte Roland, puis le preux et noble Olivier; il se trouva plus de mille Francs de France; Guenelon y vint, celui qui devait trahir. Bientôt s'ouvrit le conseil qui devait si mal tourner. Aoi.

13. — « Seigneurs barons, dit l'empereur Charles, le roi Marsile m'a envoyé des messagers. Il veut me donner une grande quantité de choses précieuses : des ours, des lions et des levriers pour mettre à la chaîne; en outre sept cents chameaux, mille autours et quatre cents mules chargées d'or d'Arabie, avec plus de cinquante chars; mais il demande que je m'en aille en France : il me suivra, dit-il, jusque dans mes États, il recevra notre loi, se fera chrétien et se constituera mon vassal.

Or, je ne sais quelle est au juste son intention. » Les Français disent : « Il convient d'y prendre garde. »

14. — Quand l'empereur eut fini d'exposer la proposition, le comte Roland qui ne l'approuvait pas, se leva pour la combattre. Il dit au roi : « Vous ne vous fierez jamais à Marsile. Il y a sept ans révolus que nous sommes entrés en Espagne, je vous ai conquis Naples et Commibles, j'ai pris Valterne et la terre de Pine, puis Balasgued, et Tuele et Sézilie ; le roi Marsile s'est toujours montré traître, il a envoyé déjà quinze mille de ses païens, chacun tenant une branche d'olivier, et ils vous portèrent les mêmes paroles qu'aujourd'hui. De vos Français vous prîtes conseil, et sur l'avis assez léger de quelques-uns d'entre eux, vous envoyâtes deux de vos comtes au païen, l'un fut Bazan, et l'autre Bazile ; or, Marsile fit tomber leurs têtes à la montagne, non loin d'Haltilie. Faites donc la guerre comme vous l'avez entreprise, menez votre armée à Sarragosse, poursuivez le siége de cette ville pendant toute votre vie, s'il le faut, mais vengez la mort de ceux que le félon Marsile a fait mourir. » Aoi.

15. — L'empereur baisse la tête, caresse sa barbe et sa moustache, sans faire de réponse à son neveu ; tous les Français gardent le silence, si ce n'est Guenelon qui, se levant, s'avança près de

Charles et commença ainsi à lui parler : « Jamais vous ne regarderez comme traîtres à vos intérêts, ni moi, ni d'autres ; quand le roi Marsile vous mande qu'il viendra les mains jointes se rendre votre homme-lige, qu'il ne tiendra l'Espagne que par vous, et qu'il recevra la loi divine que nous observons, est-ce une raison de ce qu'il vous fait ces offres pour que nous les rejetions, car il lui importe peu, Sire, de quelle mort nous mourrons. Laissons les projets fous et tenons-nous aux sages. » Aoi.

16. — Cela dit, Naimes s'avança. C'était le meilleur et le plus fidèle vassal de la cour ; il dit au roi : « Vous l'avez entendu, le comte Guenelon vous a dit la vérité sur cette affaire. Le roi Marsile a été vaincu, vous lui avez enlevé ses châteaux, rasé tous ses murs, brûlé ses villes et détruit son armée ; mais puisqu'il vous demande merci, et qu'il vous offre des otages pour garantie, ce serait un péché que de vouloir sévir davantage contre lui. Cette grande guerre ne doit donc pas se prolonger plus longtemps. » Les Français disent : « Le duc a bien parlé. » Aoi.

17. — « Seigneurs barons (demanda le roi), qui enverrons-nous à Sarragosse près du roi Marsile ? » Le duc Naimes répond : « J'irai avec votre permission, donnez-m'en à l'instant le gant et le bâton (1). » — Le roi réplique : « Vous êtes un

(1) *Donner le gant et le bâton*. Cette expression se représente

homme sage; mais par cette barbe et par ma moustache! vous n'irez pas cette année si loin de moi. Allez vous asseoir, personne ne vous a prié de remplir cette commission. »

18. — « Seigneurs barons, dit de nouveau le roi, qui pourrons-nous envoyer au Sarrazin qui tient Sarragosse? » Roland répond : « Je puis très-bien y aller. » — « Vous ne le ferez certes pas, dit le comte Olivier, votre courage est mêlé de trop de fierté, et je craindrais de vous voir prendre part en cette affaire. Si le roi veut, j'irai. » Le roi répond : « Taisez-vous tous deux. Ni vous ni lui ne mettrez les pieds à Sarragosse; par cette barbe que vous voyez blanchir, les douze pairs y sont mal jugés! » Les Français se taisent, et les voilà apaisés.

19. — Turpin de Rheims (l'archevêque) s'est levé de son rang, et dit au roi : « Laissez demeurer vos Francs; pendant les sept années que vous avez passées en ce pays, ils ont eu bien des fatigues et

souvent dans ce poëme, dans des cas analogues, où l'on charge quelqu'un d'une commission importante. Ordinairement c'est le supérieur qui *donne le gant* à l'inférieur. Cependant à la strophe 171, Roland, près de mourir, prie Dieu de lui remettre ses péchés; et pour obtenir cette grâce, il lui *offre le gant.* A la strophe 188, Charlemagne pour engager sa parole *frappe son gant droit, sur son genou.* A la strophe 198, le roi Marsile voulant substituer ses droits de souverain à un amiral, *lui présente son gant.* Dans aucun passage de la chanson de Turold, *le gant* n'est offert, donné ou jeté, comme signe et expression de défi.

des peines à supporter, donnez-moi, Sire, le bâton et le gant, et j'irai vers le Sarrazin, en Espagne. Je crois pénétrer quelque chose de sa tromperie. » Mais l'empereur dépité répond : « Allez vous asseoir sur ce palie blanc, et ne me parlez plus de cela, à moins que je ne vous le commande. » Aoi.

20. — « Francs chevaliers, dit l'empereur Charles, choisissez-moi un baron de ma Marche (mes États), qui porte mon message au roi Marsile. » — « Ce sera Guenelon, mon beau-père, » dit Roland (1). — Et les Français ajoutèrent : « Il peut bien le faire, si vous lui laissez (cette commission), vous ne pourrez en envoyer un plus prudent. » Le comte Guenelon se sentit très-choqué à ces mots. Il rejette avec humeur de son col sa grande fourrure de martre et reste avec son bliat (habit) de palie (étoffe). Ses yeux sont vairs, son visage exprime la colère et il attire l'attention de tous ses pairs. « Insensé que tu es, dit-il à Roland, pourquoi es-tu irrité ? ne sait-on pas que je suis ton beau-père ? On a jugé à propos que j'aille vers le roi Marsile ; mais si Dieu m'accorde d'en revenir, je t'en conserverai une inimitié qui durera toute ta vie. — J'ai de l'orgueil et de la folie, dit Roland, mais on sait

(1) Voici comment Guenelon était beau-père de Roland : après que le comte Milon d'Anglante eut laissé Roland et sa mère Berthe, dans la grotte de Sutri, cette princesse, lasse du veuvage, épousa Guenelon de la maison de Mayence, que Charlemagne avait fait comte de Poitiers. (Voyez vol. 1er, page 360).

bien que je me moque des menaces. Il faut qu'un homme sage se charge de la commission du roi ; s'il le veut, je suis prêt à la faire pour vous. »

21. — Guenelon répond : « Tu n'iras pas pour moi. Aoi ! Tu n'es pas mon homme lige et je ne suis pas ton sire. Charles ordonne que je fasse son service. J'irai donc à Sarragosse trouver Marsile ; mais avant je ferai un peu de *legerie* (1) pour dissiper ma grande colère. » A ces mots, Roland commença à rire. Aoi.

22. — Quand Guenelon vit que Roland riait, sa douleur fut si forte, qu'il ne sentit plus sa colère et fut près de perdre le sens. « Je ne vous aime pas, dit-il au comte, vous avez porté sur moi un faux jugement. » Puis se tournant vers Charles : « Juste empereur, me voici présentement prêt à accomplir vos ordres.

23. — Je scais bien qu'il me faut aller à Sarragosse, Aoi, et que celui qui ira là n'en peut revenir. Mais il me suffit d'être certain que je suis dans vos bonnes grâces. Je n'ai qu'un fils qui est plein de bonnes qualités ; c'est Baudoin, qui sera sans doute un brave. Je lui laisse mes honneurs et mes fiefs. Gardez-le, soignez-le bien ; car je ne le verrai plus. » Charles répond : « Vous avez le cœur trop vif, mais puisque je le commande, il vous faut partir. »

(1) Je laisse ce mot sans le traduire ; on n'en connaît pas bien la signification.

24. —Le roi ajouta : « Guenelon, avancez, Aoi ! et recevez le bâton et le gant. Vous l'avez entendu, les Francs vous ont adjugé cette commission. » — « Sire, dit Guenelon, c'est Roland qui a tout fait. Tant que je vivrai, je ne pourrai l'aimer, non plus qu'Olivier son compagnon. Quant aux douze pairs, qui l'aiment tant, je les défie, sire, en votre présence. » — « Oh ! dit le roi, vous avez trop de mauvaise disposition. Certes vous irez à Sarragosse quand je l'ordonne. » — « Je puis y aller, mais je n'y trouverai point de sûreté ; Aoi ! Basile et son frère Bazan n'en eurent aucune, vous le savez. »

25. — L'empereur lui tend son gant de la main droite, mais le comte Guenelon ne se présenta pas à sa portée, et quand il dut le prendre, le gant tomba à terre. — « Dieu ! dirent les Français, que doit-il arriver ? Ce message nous attirera de grandes pertes ! » — « Seigneurs, dit Guenelon, vous en saurez des nouvelles ; et vous, mon sire, donnez-moi mon congé, je n'ai plus de raison pour retarder mon départ. » Alors le roi lui dit : « A Jésus, et à moi ! » puis, après l'avoir signé et absous de sa main droite, il lui remit le bâton et le bref.

26. — Le comte Guenelon s'en va en son hôtel pour se munir des plus beaux ornements qu'il peut trouver. Il chausse ses éperons d'or, ceint son épée Murglies, monte sur son coursier Tachebrun, et son oncle Guinemer lui tient l'étrier. Là vous eus-

siez vu bon nombre de chevaliers pleurant. Ils lui disaient : « Vous avez été bien malheureux, seigneur. Pendant si longtemps que vous avez fréquenté la cour du roi, on vous a toujours proclamé noble vassal. Qui eût pu croire que vous dussiez la quitter sitôt et que, dans votre malheur, vous ne seriez ni protégé ni défendu par Charlemagne. Le comte Roland n'eût-il pas dû se souvenir de quel grand lignage il descend? » Puis ils ajoutent: « Sire, emmenez-nous. » — « Non, plaît à Dieu ! il vaut mieux que je meure seul, plutôt que de sacrifier tant de bons chevaliers. En douce France, seigneurs, vous retournerez. Saluez ma femme de ma part, ainsi que Pinabel, mon ami et mon pair, puis mon fils Baudoin que vous connaissez. Quant à lui, aidez-le et tenez-le pour votre seigneur. » Guenelon a pris sa route et s'achemine. Aoi !

27. — Il chevauchait sous un bois de hauts oliviers, en compagnie avec les envoyés sarrazins. Mais Blancandrin qui s'attache particulièrement à lui, adresse cependant la parole aux uns et aux autres. « Charles, dit-il, est un homme vraiment merveilleux ; il a conquis la Pouille et toute la Calabre ; après avoir traversé la mer salée, grâce au saint-père, il en a obtenu la capitation que nul de nous ne demande dans nos Marches (Etats). » — «En effet, dit Guenelon, tel est son courage qu'il n'y a personne que l'on puisse lui comparer. » Aoi !

28. — « Oh ! dit Blancandrin, les Francs sont grandement gentilshommes. Mais il y en a comme ce duc et ce comte qui font bien du mal à leur seigneur par les conseils qu'ils lui donnent. En agissant ainsi, ils lui font tort ainsi qu'à d'autres. » Guenelon répond : « Si ce n'est Roland, je ne connais vraiment personne à qui on puisse adresser ce reproche. Un matin que l'empereur était assis à l'ombre, son neveu, couvert de sa cuirasse, vient près de lui, et tenant en sa main une pomme vermeille, il lui dit (1) : « Tenez, beau sire, mon oncle, prenez, je vous présente les couronnes de tous les rois. » Son orgueil devrait bien le perdre, car il s'expose à la mort chaque jour. De quelque main qu'il soit tué, si cela arrivait, nous aurions paix complète. » Aoi.

29. — « Roland a grand tort, dit Blancandrin, de vouloir vaincre tout le monde et porter le défi dans tous les pays. Avec quelles gens se flatte-t-il donc d'accomplir tant d'exploits ? » — « Avec les gens de France, répond Guenelon. Ils l'aiment tant, qu'ils

(1) Ce passage est fort obscur. Voici le texte :

Er matin sedeit li emperère suz l'umbre ;
Vint i ses niés, out vetue sa brunie,
E out preet dejuste Carcasonie,
En sa main tint une vermeille pume : »
« Tenez beau sire, dit Roland à sun uncle, etc. »

La scène se passe-t-elle à Carcassonne ? Cette pomme que Roland présente à Charlemagne, est-elle un emblème de la toute-puissance sur la terre ? C'est ce que je n'ose affirmer.

ne l'abandonneront jamais. Or et argent, mulets et chevaux, ils mettent tout à son service. L'empereur lui-même lui accorde tout ce qu'il désire. Il fera la conquête de tous les pays, jusqu'en Orient. » Aoi.

30. — Tant parlèrent, en chevauchant, Guenenelon et Blancandrin, qu'ils s'avouèrent leur commun désir de voir Roland mort. Tant allèrent par voies et par chemins, qu'ils arrivèrent à Sarragosse. A l'ombre d'un pin, il y avait un grand fauteuil enveloppé d'un palie alexandrin. C'est là qu'était assis le roi, maître de toute l'Espagne. Autour de lui se tenaient mille Sarrazins, et aucun d'entre eux ne savait un mot des nouvelles que tous désiraient si vivement de connaître. Mais voici venir Guenelon et Blancandrin.

31. — Blancandrin se présenta devant l'empereur en tenant le comte Guenelon par la main : « Que Mahomet et Apollin dont nous observons les saintes lois vous protégent ! dit-il au roi. Nous avons fait votre message auprès de Charles qui leva ses deux mains vers le ciel, loua son Dieu et ne fit point d'autre réponse ; mais il vous envoie un de ses nobles barons de France, homme très-puissant. Vous apprendrez de lui si vous aurez le pays ou non. » — « Hé bien, dit Marsile, qu'il parle ; nous l'écouterons. » Aoi.

32. — Mais le comte Guenelon après avoir bien

réfléchi se mit à parler avec sagesse et prudence, comme quelqu'un qui le sait bien faire. « Que le Dieu glorieux que nous devons adorer vous protége ! dit-il d'abord au roi; voici ce que vous mande le seigneur Charlemagne : que d'abord vous receviez la sainte loi chrétienne, et qu'alors il vous accordera la possession de la moitié de l'Espagne. Que si vous ne voulez pas vous soumettre à cet accord, alors vous serez pris et lié de force, puis mené à sa résidence, à Aix, et condamné là, par jugement, à mourir d'une manière ignominieuse. » A ces mots le roi Marsile se sentit très-courroucé; et avec un javelot orné d'or, il eût frappé Guenelon, si celui-ci ne se fût détourné. Aoi.

33. — Le roi Marsile a changé de couleur, et la hampe de son javelot est tombée. A la vue de ce qui se passe, Guenelon met la main sur son épée, et l'ayant tirée de deux doigts du fourreau, il dit à son arme : « Vous êtes belle et brillante; tant que je vous porterai à la cour d'un roi, l'empereur de France ne pourra pas dire que je suis mort seul en terre étrangère avant que vous vous soyez mesurée avec les meilleures épées du pays. » Alors les païens disent : « Apaisons ce trouble. »

34. — Les principaux d'entre les Sarrazins prièrent alors Marsile de se rasseoir dans son fauteuil. Le Kalife lui dit : « Vous nous attirez de mauvaises affaires. Ignorez-vous que les Français aiment à frapper? Vous auriez dû l'entendre et

l'écouter. » — « Sire, dit Guenelon, je suis ici pour souffrir. Mais, pour tout l'or que Dieu a fait, ni pour toutes les richesses qui sont en ce pays, je ne laisserais pas de dire, tant que j'en aurai la faculté, ce que le puissant Charles mande au roi Marsile ; par moi, il lui mande qu'il est son mortel ennemi. » Guenelon portait un manteau de martre zibeline recouvert d'un palie d'Alexandrie. Il s'en débarrasse, les jette à terre, et Blancandrin les reçoit. Mais le Français ne veut pas abandonner son épée ; et de sa main droite, il la tient par sa poignée d'or. Les païens disent : « Celui-ci est un noble baron. » Aoi.

35. — Guenelon s'est approché du roi, et il lui dit : « C'est à tort que vous vous courroucez, car Charles qui tient la France vous demande de recevoir la loi chrétienne. Alors il vous donnera une moitié de l'Espagne en fief, et l'autre sera pour son neveu Roland, homme orgueilleux, parcimonieux et avare. Si vous ne voulez pas obtempérer à cet accord, Charles viendra vous assiéger dans Sarragosse ; vous serez pris et lié de vive force, vous serez mené droit à Aix où vous n'aurez ni palefroi, ni coursier, pas même de mule pour chevaucher ; vous serez jeté sur un mauvais sommier ; et là par jugement, vous perdrez la tête. Voilà le bref que notre empereur vous envoie. » Et ce disant, il le présente de la main droite au roi païen.

36. — Marsile devient pâle de fureur. Il brise

le seing, en jette au loin la cire, et lit ce que contient le bref. « Charles, qui a tout pouvoir sur la France, dit Marsile, me mande de me souvenir de la douleur et de la colère qu'il a éprouvées, lorsque j'ai fait tomber la tête de Bazan et de son frère Basile, près de la montagne de Haltoie. Si je veux racheter la vie de mon corps, il faut, écrit-il, que je lui envoie mon oncle le Kalife. Autrement il ne pourra continuer ses relations amicales avec moi.» Après avoir fait connaître le contenu de la lettre, le roi s'adressant à ses fils, dit: « Guenelon a dit des extravagances. Il a tant erré, qu'il est juste qu'il ne bouge plus. Livrez-le-moi, et j'en ferai justice. » A ces mots, Guenelon brandit son épée, puis va s'appuyer sur le tronc du pin.

37. — Pour le roi, il s'en est allé dans le verger, avec ses principaux barons. Blancandrin aux cheveux blancs y vient, ainsi que Jurfaret, son fils et son héritier, et le Kalife, oncle de Marsile, ainsi que tous les fidèles du roi. Blancandrin dit : « Faites appeler le Français ; car ce preux s'est confié entièrement à moi. » — «Eh bien, dit le roi, amenez-le. » Blancandrin va prendre Guenelon par la main droite pour le conduire à table, dans le verger où était le roi, et là eut lieu le pourparler sur la trahison. Aoi.

38. — « Beau sire Guenelon, dit Marsile, je vous ai fait quelque peu de *legerie*, lorsque

sur le point de faire usage de votre épée, j'ai montré l'apparence d'une grande colère. Vous avez gâté à ce moment des peaux zibelines dont le prix s'élève à plus de cinq cents livres. Avant demain, à la nuit, la réparation de cette perte sera belle. » Guenelon répond : « Je ne la refuse pas ; que Dieu, s'il lui plaît, vous en récompense ! » Aoi.

39. — Marsile dit : « Guenelon, tenez pour certain que je désire vivement de vous témoigner de l'amitié. Je veux vous entendre parler de Charlemagne. Il est bien vieux et il a fait son temps. Il me semble qu'il a deux cents ans passés. Il a promené son corps dans tant de pays, il a reçu tant de coups sur son bouclier à bosse ; tant de rois puissants ont été réduits à la mendicité par lui, qu'il serait bien temps qu'il cessât de faire la guerre à des vaincus. » Guenelon répond : « Charles n'est pas tel que vous dites. Il n'y a personne de ceux qui le connaissent qui ne dise que l'empereur est un très-puissant seigneur (*Ber*). J'aurais beau faire ressortir son mérite et le louer, que je ne vous dirais pas encore tout ce qu'il y a de bonté et d'honneur en lui. Qui pourrait dire quelle est sa vaillance ! Dieu l'a illuminé d'une telle noblesse, qu'il vaut mieux mourir que de l'abandonner. »

40. — « Ce que vous dites de Charlemagne, si vieux, si canut, a lieu de m'étonner, reprit le païen ; à mon idée, il a deux cents ans et plus (1), il a usé

(1) Tous ceux qui connaissent les poëmes d'Homère, seront cer-

son corps dans tant de pays, il a tant reçu de coups de lance et d'épieu; tant de rois puissants ont été réduits à rien; quand en aura-t-il donc assez de faire la guerre aux vaincus?» — «Comment? dit Guenelon, tant que vivra son neveu. Il n'y a pas un pareil vassal sous la cape du ciel, excepté peut-être son compagnon Olivier. Les douze pairs que Charles estime tant font les avant-gardes avec vingt mille chevaliers. Charles est en sûreté et il ne craint personne. » Aoi.

41. — « Mais, dit le Sarrazin, je m'émerveille vraiment beaucoup de Charlemagne, qui a les cheveux tout blancs; à mon idée, il a plus de deux cents ans; il a fait des conquêtes en tant de pays, il a reçu tant de coups d'épieux tranchants, il a vaincu tant de rois puissants sur le champ de bataille; quand sera-t-il donc las de combattre les vaincus?» — « Jamais, dit Guenelon, tant que son neveu vivra. Il n'y a pas de vassal pareil à Roland, depuis ici jusqu'en Orient. Son compagnon Olivier est seul son égal. Les douze pairs de France que

tainement frappés de plus d'une ressemblance entre la manière du poëte grec et celle du trouvère français. Ici il s'en présente une remarquable. Le roi Marsile répète jusqu'à trois fois les mêmes paroles sur Charlemagne. Est-ce une faute de copiste, comme quelques personnes le pensent? Je ne le crois pas. Dans ce passage, surtout, la répétition des paroles du roi est un artifice que ce personnage emploie pour engager Guenelon à parler. Outre plusieurs répétitions de ce genre, on en trouvera encore une importante aux strophes 172-173, au moment de la mort de Roland.

Charles aime tant font les avant-gardes avec vingt mille Français; aussi Charles est-il en sûreté, et ne craint-il nul homme vivant. » Aoi.

42. — «Beau sire Guenelon, dit le roi Marsile, j'ai tels combattants comme vous n'en verrez jamais de pareils. Je puis commander quatre cent mille chevaliers, et avec cela, combattre Charles et les Français. » — «Ne vous y fiez pas, répondit Guenelon. Vous perdriez une grande partie de vos païens. Laissez la folie, et tenez-vous-en à la prudence. En envoyant de riches présents à l'empereur, il n'y a pas un Français qui ne s'en étonne; mais donnez-lui seulement vingt otages, et le roi se retirera aussitôt en sa douce France. Il laissera son arrière-garde derrière lui, et si je ne me trompe, ce sera le comte Roland, son neveu, qui la commandera avec le preux et courtois Olivier. Alors, si l'on veut m'en croire, le comte est mort. Charles verra son grand orgueil humilié, et jamais l'envie de faire la guerre ne lui reviendra. » Aoi.

43. — «Comment, beau sire Guenelon, il est sûr que je pourrai tuer Roland ? » — «C'est ce que je puis bien vous dire : le roi sera au meilleur port de Fizer (Césaire), et derrière lui il laissera son arrière-garde que commanderont son neveu, le noble Roland, et Olivier, en qui il met tant de confiance. Ils auront vingt mille Français avec eux. Envoyez-leur cent mille de vos païens, qui leur livreront

une première bataille. Il y aura des Français blessés et tués; mais vous devez vous attendre à ce qu'il s'ensuivra un grand carnage des vôtres. Alors livrez une autre bataille aux Français. Quelle que soit la valeur de Roland, il n'échappera pas. Vous aurez fait une noble chevalerie, et de votre vie vous n'aurez plus de guerre à soutenir. » Aoi.

44. — « Si l'on peut faire que Roland périsse là, ajoute Guenelon, Charles perdrait alors le bras droit de son corps. Ses merveilleuses armées seraient paralysées, et il ne lui serait plus possible de rassembler tant de forces. Charles irait se reposer dans une terre meilleure. » A peine Marsile eut-il entendu parler ainsi Guenelon, qu'il le baisa au col. Puis il fit venir ses trésors. Aoi.

45. — « Or, dit Marsile, qu'avons-nous besoin d'en dire davantage? Un conseil ne devient profitable que quand on peut compter dessus. Vous me jurez que la perte de Roland est certaine? » — « Ainsi soit comme il vous plaît, répond Guenelon; » puis il jura sur les reliques de son épée Murgleis, et se forfit. Aoi.

46. — Près d'un fauteuil d'ivoire, Marsile fait apporter un livre renfermant la loi de Mahomet et de Tervagan. Le Sarrazin espagnol jure que s'il trouve Roland à l'arrière-garde, il le combattra, ainsi que tous ses gens; et que s'il peut, il le tuera. Guenelon répond : « Que votre vœu s'accomplisse ! »

47. — A ce moment vint un païen, Valdabrun. Il s'avance en souriant vers le roi Marsile, puis dit à Guenelon : « Prenez mon épée, personne n'en possède une meilleure, entre la poignée il y a plus de mille *mangons* (1). Par amitié, beau sire, je vous la donne, puisque vous nous aiderez à trouver le baron Roland à l'arrière-garde. — « Ce sera fait, » répond le comte Guenelon, puis ils se baisèrent au menton et au visage.

48. — Survint bientôt un autre païen, Climorin. Riant, il dit à haute voix à Guenelon : « Prenez mon casque ; il n'y en eut jamais de pareil ; mais aidez-nous à trouver le moyen de perdre le comte Roland. » — «Ce sera fait certainement, » répondit Guenelon ; et ils se baisèrent au visage, et à la bouche. Aoi.

49. — Arriva ensuite la reine Bramimunde : « Je vous aime beaucoup, sire, dit-elle au comte ; car vous prisez extrêmement mon maître et son monde, vous enverrez à votre femme ces deux (nusches) (2). . . . . ornés d'or, de *matice* . . . . et de *jacunces* (grenats). Elles ont plus de prix que toutes les richesses de Rome.

(1) On ignore la signification précise de ce mot, qui désigne quelque chose de précieux comme des diamants ou autres objets de ce genre.

(2) *Nusche*, sans doute un bijou double, comme des pendants d'oreilles. *Matice*, pierre précieuse.

Votre empereur n'en eut jamais de si bonnes. »
Guenelon les prit et les mit dans ses bottes. Aoi.

50. — Le roi fait appeler Malduis, son trésorier : « Ce qu'on doit envoyer à Charles est-il préparé ? » — « Oui, sire, dit l'autre, sept cents chameaux chargés d'or et d'argent, et vingt otages des plus nobles qui soient sous le ciel. » Aoi.

51. — Marsile prend Guenelon par l'épaule, et lui dit : Vous êtes un haut seigneur, et vous êtes prudent. Par cette loi (chrétienne) que vous regardez comme la plus salutaire, gardez-vous bien de nous manquer de parole. Je vous donnerai une bonne portion de mes richesses, dix mules chargées de l'or le plus fin d'Arabie. Jamais un autre ne pourra vous faire un tel présent. Prenez les clefs de cette grande cité, offrez tout ce qu'elle vaut au roi Charles, puis faites en sorte que Roland commande l'arrière-garde, et je lui livrerai une bataille mortelle. » — « A moi comme à vous, il ne tarde que trop qu'il en soit ainsi, » répond Guenelon, puis il est monté à cheval et s'est mis en voyage.

52. — Cependant l'empereur effectuait son retour en France. Il était déjà à la cité de Galne, que Roland avait forcée et prise, laquelle, depuis ce jour, est demeurée cent ans déserte. C'est là que le roi attend des nouvelles de Guenelon et le tribut d'Espagne, la grande terre. A l'aube du jour, le comte Guenelon y arriva. Aoi.

53. — L'empereur s'est levé de bon matin, et a entendu les matines et la messe. Il se tient sur l'herbe, devant sa tente. Roland et Olivier sont près de lui, ainsi que le duc Naimes et quelques autres. Guenelon le parjure, le félon, les joignit bientôt. Il commença à parler ainsi avec ruse, à Charles : « Que Dieu vous sauve! Je vous apporte les clefs de Sarragosse, avec beaucoup de richesses. Il y a, en outre, vingt otages qu'il faut bien garder. Le roi Marsile vous prie de ne pas le blâmer, quant à ce qui touche le Khalife. Car j'ai vu de mes yeux, quatre cent mille hommes armés, couverts de hauberts, de haumes, ceignant des épées dont la garde était d'or niellé, que l'on conduisait jusqu'à la mer. Ils ont quitté Marsile, parce qu'ils ne veulent pas, ainsi que lui, se faire chrétiens. Mais avant qu'ils eussent fait quatre lieues en mer, ils furent assaillis par les vents et la tempête. Ils ont tous été noyés, et vous ne les verrez jamais. S'ils eussent été vivants, je vous les aurais amenés. Vous pouvez, sire, mettre votre confiance dans le roi païen ; et vous ne verrez pas s'écouler le mois, sans que Marsile vous rejoigne dans le royaume de France, pour recevoir la loi chrétienne que vous tenez. Il se soumettra à vos ordres à mains jointes, et sera mis en possession de l'Espagne, par vous. » — « Grâces en soient rendues à Dieu, dit le roi ; vous avez bien rempli votre commission, vous en serez récompensé. » Tout à coup on fait sonner mille clairons dans le camp. Les Francs

plient bagages, chargent les bêtes de somme, et s'acheminent vers la douce France.

54. — Charlemagne a ruiné l'Espagne, il a pris les châteaux, forcé les villes; mais à ce moment, il déclare que la guerre est terminée; et il chevauche vers sa douce France. Le comte Roland enlève et plie l'étendard qui était planté au sommet d'un tertre, et les Francs se répandent dans tout le pays. Cependant, de leur côté, les païens bien armés chevauchent à travers toutes ces grandes vallées, et s'arrêtent enfin dans un bois, sur le sommet d'une montagne. Là, quatre cent mille hommes attendent le point du jour. Dieu! quel malheur que les Français n'en soient pas instruits! Aoi.

55. — Le jour s'en va et la nuit vient. Le noble empereur s'endort. Il songe qu'il sera bientôt au port de Fizer, il rêve qu'il tient entre ses mains sa lance de frêne, mais que Guenelon s'en est emparé, et qu'il l'a tellement brandie dans l'air, que les esquilles en volent jusqu'aux cieux. Cependant Charles ne se réveille pas.

56. — Après ce songe il en fait un autre. Il rêve qu'il est en France, à Aix-la-Chapelle, et qu'un sanglier le mord cruellement au bras droit; que dans les Ardennes, il voit venir un léopard qui lui livre un assaut terrible; puis un levrier descend en galopant et en sautant jusqu'à Charles. En songe,

le roi tranche l'oreille droite au sanglier et combat avec fureur contre le léopard. Cependant, de leur côté, les Français disent qu'il y aura une grande bataille, mais qu'ils ne savent qui sera vainqueur. Toutefois Charles dort et ne s'éveille pas. Aoi.

57. — La nuit s'écoule et l'aube du jour apparaît; alors le roi regarde en détail son armée; il chevauche fièrement : « Seigneurs barons, dit l'empereur Charles, vous voyez les ports et les étroits passages, qui jugez-vous qu'il faille mettre à l'arrière-garde ? » — Guenelon répond : « C'est mon beau-fils; vous n'avez pas un baron de plus grand vasselage. » — Quand le roi l'eut entendu, il le regarda fièrement, et lui dit : « Vous êtes un diable vif ; une rage mortelle vous est entrée au corps. Et qui sera devant moi à l'avant-garde ? » Guenelon répond : « Ogier le Danois, il n'y a pas de baron qui puisse mieux remplir cette commission.»

58. — Lorsque le comte Roland eut entendu comme on disposait de lui, Aoi, il parla selon la loi de chevalerie : « Sire mon beau-père, je dois vous tenir pour très-cher : vous m'avez fait donner le commandement de l'arrière-garde, et Charles, le roi de France, n'y perdra rien, à mon avis, ni palefroi, ni destrier, ni mule, ni mulet, ni même la moindre bête de somme, avant qu'on ne l'ait gagnée à la pointe de l'épée. » Guenelon répond : « Vous dites vrai, je le sais bien. » Aoi.

59. — Quand Roland vit qu'il était décidé que

le commandement de l'arrière-garde lui serait confié, il s'adressa ainsi avec colère à Guenelon, son beau-père : « Malheur à toi, homme bas et de mauvais air, qui as laissé tomber le gant et le bâton devant Charles. » Aoi !

60. — « Et vous, empereur juste, continue le baron Roland, donnez-moi l'arc que vous tenez en ce moment ; soyez certain qu'on n'aura pas à me reprocher, comme à Guenelon, qu'il soit tombé de ma main. » La figure de Charles se rembrunit ; il toucha sa barbe et sa moustache, et ne put retenir quelques larmes. Naimes parla ensuite : « Vous l'avez entendu, dit-il au roi, le comte Roland est fort irrité : le commandement de l'arrière-garde lui est adjugé. Vous n'avez pas là un baron qui lâchera pied. Donnez-lui donc l'arc que vous avez tendu, il saura en faire bon usage. » Le roi le donna, et Roland le reçut.

61. — L'empereur appelle Roland : « Beau sire, mon neveu, sachez que je vous laisserai la moitié de mon armée ; gardez-la avec vous, ce sera votre sauve-garde. » — « Je n'en ferai rien, répondit le comte ; et que Dieu me confonde si je me démens. Je retiendrai seulement vingt mille braves Français. Quant à vous, passez les ports en toute sécurité, car, tant que je vivrai, vous n'aurez nul homme à craindre. »

62. — Le comte Roland monte son coursier. A

lui viennent se joindre son compagnon Olivier, Gérins et Gérers, Josse et Bérenger, puis Jastors et le vieil Anséis, puis le brave Gérard de Roussillon, et le puissant duc Gaifiers. « Par mon chef, j'irai aussi, » dit l'archevêque Turpin ! — « Et moi ainsi que vous, ajoute le comte Gualters ; je suis homme de Roland, je ne dois pas lui manquer. » Alors ils font entre eux le choix de vingt mille chevaliers. Aoi.

63. — Le comte Roland appelle de loin Gualters. « Prenez mille Français de France, notre terre, fouillez avec soin les lieux déserts et les collines, afin que l'empereur ne perde aucun des siens. » Aoi. Gualters répond : « Pour vous, je dois le faire. » Avec ses mille Français, Gualters bat si bien tous les défilés et les collines, qu'il ne peut pas en venir de mauvaises nouvelles à Charles. Avant que huit cents épées aient été tirées, le roi Almaris de Belferne leur livrera une bataille en ce triste jour.

64. — Les montagnes sont hautes, les vallées ténébreuses, les roches grises et escarpées. Le jour où les Français partaient, ce fut une grande douleur. A vingt lieues en avant, on en eut la rumeur. Comme ils se rendaient dans le grand pays (France), ils virent en passant la Gascogne, terre de leur seigneur ; ils se souvinrent de leurs fiefs et de leurs honneurs, de leurs enfants et de leurs femmes. Il y en eut peu qui ne pleurassent. Mais, plus que tous les autres, Charles est accablé de cha-

grin ; il a laissé son neveu au port d'Espagne. La pitié l'émeut et il ne peut s'empêcher de verser des larmes. Aoi.

65. — Les douze pairs sont restés en Espagne avec vingt mille Français, et ils n'ont ni peur ni doute de mourir. Cependant l'empereur s'en retourne en France, et sous son manteau il cache sa triste contenance. Près de lui chevauche le duc Naimes qui lui demande : « De quoi êtes-vous tourmenté ? » — « Tort me fait qui me le demande, répond Charles. Mon chagrin est si profond, que je ne puis le dissimuler. La France sera détruite par Guenelon. Cette nuit, un ange m'a averti qu'on me prenait ma lance des mains. On a donné à mon neveu le commandement de l'arrière-garde ; je l'ai laissé là, dans un pays étranger. Dieu ! si je le perds, personne ne pourra le remplacer ! » Aoi.

66. — Charlemagne ne peut retenir ses larmes. Cent mille Français prennent un intérêt profond à lui et tremblent pour le sort de Roland. Le lâche Guenelon a trahi : il a reçu des dons du roi païen ; or, argent, palies, étoffes d'Orient, mules, chevaux, chameaux et lions. Marsile fait un appel à tous les barons d'Espagne, comtes, vicomtes, ducs, connétables, amiraux et autres. En quatre jours il rassemble quatre cent mille hommes. A Sarragosse, on fait sonner les tambours, et l'étendard de Mahomet flotte sur la plus haute tour. Il n'y a pas un païen qui ne le regarde et ne l'adore. Bientôt

toute cette armée chevauche avec ardeur entre les monts et dans les vallées de la terre de Cerdagne; ils aperçoivent les gonfalons de ceux de France, et l'arrière-garde des douze compagnons. Alors il leur tarde de leur livrer bataille.

67. — Le neveu du roi Marsile arrive sur un mulet qu'il touche de son bâton, et dit à son oncle en riant : « Beau sire roi, je vous ai beaucoup servi, et j'en ai eu beaucoup à souffrir. J'ai donné pour vous des batailles et suis resté maître du champ. J'ai donné mon fief: c'est la faute de Roland. Aussi le tuerai-je avec le tranchant de mon épieu. Et si Mahomet m'en veut être garant, je purgerai tous les ports d'Espagne, jusqu'à Durestant. Charles se lassera, ses Français se rebuteront, et, à partir de ce moment, vous n'aurez plus de guerre en toute votre vie. » Le roi Marsile lui en donna le gant.

68. — Le neveu de Marsile tient le gant en son poing et parle fièrement ainsi à son oncle : « Beau sire roi, vous m'avez fait un grand don, choisissez-moi douze de vos barons, et j'irai combattre les douze pairs de France. » Falsaron répond le premier; c'était le frère du roi Marsile. « Beau sire neveu, moi et vous, nous irons, nous donnerons cette bataille! et il est certain que nous mettrons à mort toute l'arrière-garde de la grande armée de Charles. » Aoi.

69. — De l'autre part est Corsalis, roi de Bar-

barie, homme violent. Pour tout l'or du monde, il ne voudrait être couard, et il parle en noble vassal. Voici ensuite le puissant Malprimis de Brigant, qui court plus vite que ne fait un cheval. Arrivé devant Marsile, il s'écrie à voix haute : « J'irai à Roncevaux ! et si je trouve Roland, je ne quitte pas la place que je ne l'aie tué. »

70. — Voilà un amiral de Balaguez, sa taille est belle et sa figure brillante et fière. Monté sur un cheval, il fait valoir fièrement la grâce avec laquelle il porte ses armes. Il est estimé comme bon vassal et s'il eût été chrétien, c'était un homme accompli. Devant Marsile il s'écrie : « J'irai jouer mon corps à Roncevaux. Si je trouve Roland, il sera mis à mort ainsi que les douze pairs. Les Français mourront dans le deuil et honteusement. Charlemagne est vieux et radote, il sera bientôt las de continuer la guerre, et il ne possédera plus rien en Espagne. » Le roi Marsile remercia sincèrement l'amiral. Aoi.

71. — Un connétable de la Moriane, le plus félon de la terre d'Espagne, vient se vanter devant Marsile : « A Roncevaux je guiderai ma troupe, dit-il, elle se compose de vingt mille hommes portant écus et lances. Si je rencontre Roland, je lui donne ma foi qu'il mourra. Il ne se passera pas un jour que Charles n'ait un sujet de douleur. » Aoi.

72. — Vient encore le comte Turgis de la ville

de Turteluse dont il est le seigneur. Disposé à faire un mauvais parti aux chrétiens, il se présente devant Marsile et les autres, et dit au roi : « Ne vous effrayez jamais. Mahomet vaut mieux que saint Pierre de Rome, et si vous lui êtes fidèle, l'honneur du champ sera pour nous. J'irai joindre Roland à Roncevaux et personne ne sera garanti de la mort. Voyez-vous mon épée qui est bonne et longue, je la mesurerai avec Durandal, vous apprendrez bientôt quelle a été la meilleure. Les Français mourront s'ils se décident à nous combattre. Le vieux Charles sera accablé de deuil et de honte, et jamais plus il ne portera de couronne. »

73. — On voit venir ensuite Escrémis de Valterne, qui est sa terre. Du sein de la foule, ce Sarrazin s'écrie devant Marsile : « A Roncevaux j'irai abattre l'orgueil. Si je rencontre Roland, il ne remportera pas sa tête, non plus qu'Olivier qui commande aux autres. Il est décidé que les douze pairs mourront et que la France ne les verra plus. Charles aura à pleurer tous ses meilleurs vassaux. » Aoi.

74. — On voit encore s'avancer un païen, Esturganz et son compagnon Estramariz. Ce sont deux félons, deux traîtres. « Seigneurs, leur dit Marsile, avancez; vous vous rendrez au port de Roncevaux et vous vous joindrez à ceux qui conduisent mes troupes. — A votre commandement, répondent-ils, sire, nous attaquerons Olivier et Ro-

land. Nul doute que les douze pairs ne succombent. Nos épées sont bonnes et tranchantes, nous les rougirons dans le sang chaud ; les Français seront mis à mort et Charles en sera pénétré de douleur. Nous vous donnerons la terre majeure (France). Venez-y, roi, vous verrez si l'on vous trompe; nous vous ferons même présent de l'empereur. »

75. — Mais arrive en toute hâte Margaris de Sibilie, qui possède la terre jusqu'à Ascaz, près de la mer. Sa beauté lui rend toutes les dames bienveillantes, aucune ne le voit sans que son visage s'épanouisse et qu'elle sourie; il n'y a pas un autre païen de telle chevalerie. Il s'avance au milieu de la foule et dit au roi : « Ne vous effrayez pas, j'irai à Roncevaux tuer Roland, et Olivier ne restera pas en vie. Les douze pairs sont dévoués au carnage, voyez mon épée dont la poignée est d'or; elle m'a été transmise par l'amiral de Primes, je vous promets qu'elle sera teinte de sang vermeil; les Français mourront, et la France sera humiliée ; le vieux Charles à la barbe fleurie ne passera plus un jour sans chagrin et sans colère. D'ici à une année, nous serons maîtres de la France, et nous pourrons coucher au bourg de Saint-Denis. » Après avoir ainsi parlé, le roi païen s'incline profondément. Aoi.

76. — Mais voici venir Chernubles de Munigre. — Ses cheveux pendent jusqu'à terre, et quand il se récrée, il porte, par manière de jeu, plus que ne

pourraient faire quatre mulets. Dans son pays, dit-il, le soleil ne luit pas, le blé ne peut y croître; jamais il n'y pleut, on n'y connaît pas la rosée, et toutes les pierres sont noires, le diable y demeure selon l'opinion de quelques-uns. Chernubles dit au roi: « J'ai ceint ma bonne épée, à Roncevaux je la tiendrai vermeille. Si je rencontre le preux Roland sur mon chemin, je ferai la conquête de son épée Durandal, ou il aura la mienne. Les Français périront et la France sera déserte. » A ces mots les douze s'élancent, et cent mille Sarrazins qui ont hâte de se battre, vont s'armer sous la forêt de pins.

77. — Les païens, dont la majeure partie est de Sarragosse, s'arment de hauberts sarrasinois. Ils lacent leurs casques doublés en trois, ceignent leurs épées d'acier de Vienne, prennent leurs écus, leurs épieux de Valence, et leurs gonfalons blancs, bleus et rouges. Ils laissent les mulets et les palefrois, montent leurs destriers et chevauchent serrés l'un contre l'autre. Le soleil était beau, le jour était brillant, et toutes les armures reluisaient. Pour donner plus d'éclat à ce départ, on fait retentir mille clairons. Le bruit en fut tel, que les Français l'entendirent. Olivier dit: « Sire compagnon, si je ne me trompe nous pourrons bien avoir bataille avec les Sarrazins. » Roland répond: « Oh! que Dieu nous l'octroie! Nous devons rester fermes ici pour notre roi. Pour son seigneur, on doit souf-

frir le chaud, le froid, et toute espèce de dangers, dût-on y perdre et son poil et sa peau. Que chacun donc s'apprête à donner de grands coups, afin que l'on ne chante pas une mauvaise chanson sur notre compte. Les païens ont tort; le droit est du côté des chrétiens. Le mauvais exemple ne viendra jamais de moi. » Aoi.

78.—Olivier, monté au haut d'un grand pin, regarde sur la droite vers une vallée herbue, et voit venir la gent païenne; il appelle son compagnon Roland: « Je vois venir du côté de l'Espagne, dit-il, unc multitude! Ils sont couverts de blancs hauberts et de casques resplendissants. Nos Français vont éprouver de grandes colères; Guenelon le savait bien, le traître, le félon, lorsqu'il nous fit donner cette commission devant l'empereur. » — « Olivier, tais-toi, dit le comte Roland; c'est mon beau-père, je ne veux pas qu'on en dise un seul mot.»

79. — Du haut de son arbre, Olivier découvre le royaume d'Espagne et les Sarrazins rassemblés. Ici reluisent les casques ornés d'or, là les écus et les hauberts ciselés, plus loin les épieux et les gonfalons fermés. Il lui est impossible de compter seulement les échelles de division de l'armée. Il y en a tant qu'il n'en peut apprécier le nombre et qu'il en est tout étourdi. Du mieux qu'il peut, il descend du pin, va aux Français, et leur conte tout.

80. — « J'ai vu les païens, dit-il, et jamais

homme sur terre n'en vit davantage. Sur le devant il y en a cent mille : les uns portant l'écu, casques lacés, sont vêtus de hauberts blancs ; les autres tenant la lance droite et l'épieu brun luisant. Oh ! vous aurez une bataille comme jamais il n'en fut. Seigneurs barons, en Dieu prenez courage ! Restez au camp, afin que nous ne soyons pas vaincus. » Les Français disent : « Malheur à qui s'enfuit ! Pour mourir, il ne vous en manquera pas un seul. » Aoi.

81. — « Les païens sont en grand nombre, dit Olivier, et il me semble qu'il y a bien peu de nos Français. Compagnon Roland, sonnez de votre cor. Charles l'entendra et reviendra avec son armée. » Roland répond : « Je ferais l'action d'un sot (lâche), et dans la douce France je perdrais toute ma gloire. Bientôt je vais frapper de grands coups avec Durandal, et la lame en sera sanglante jusqu'à l'or de la poignée. Malavisés sont ces félons païens, de venir au port de Cerdagne, car je vous assure qu'ils sont tous destinés à mourir. » Aoi.

82. — « Compagnon Roland, sonnez donc de votre Olifant, répéta Olivier, Charles l'entendra, fera rebrousser chemin à l'armée, et viendra à notre secours et à celui de toute sa noblesse. » — « Grand Dieu, dit Roland, il ne me convient pas que mon parent soit blâmé à cause de moi. Est-ce que la douce France est déjà près d'être humiliée ? Avant, je ferai bon usage de Durandal, de ma bonne épée

ceinte à mon flanc. Bientôt vous en verrez la lame ensanglantée, félons païens! Ils ont eu tort de se rassembler. Je vous le jure, tous sont destinés à la mort. » Aoi.

83. — « Compagnon Roland, sonnez donc de votre Olifant, dit encore Olivier, Charles qui passe le port, l'entendra, et je vous assure que tous les Français rebrousseront chemin. » — « Pour Dieu, répond Roland, il ne me convient pas qu'il soit dit, par homme vivant, que pour des païens j'aie fait sonner mon cor! C'est un reproche que l'on ne pourra pas faire à mes descendants. Quand je serai à la grande bataille, je frapperai dix-sept cents coups, et l'acier de Durandal, vous le verrez, sera tout sanglant. Les Français sont braves, et ils se comporteront en bons vassaux. Rien ne pourra garantir de la mort ceux d'Espagne. »

84. — Olivier dit : « Je ne saurais être blâmé. J'ai vu les Sarrazins; les montagnes, les vallées, les plaines et les landes en sont couvertes; l'armée de ces étrangers est innombrable; et nous n'avons que peu de monde. » — « Mon ardeur en est d'autant plus grande, répond Roland. Il ne plaît ni à Dieu ni à ses anges, que pour moi France perde sa valeur! Mieux vaut mourir que la honte me venge. C'est parce que nous combattons bien que l'empereur nous aime. »

85. — Roland est brave, Olivier est prudent;

mais tous deux sont de merveilleux vassaux. Puisqu'ils sont sous les armes et à cheval, on peut être certain qu'ils n'esquiveront pas la bataille pour éviter de mourir. Les deux comtes sont bons, et leurs paroles hautes ; cependant les félons païens chevauchent pleins de fureur. — « Roland, dit Olivier, n'en apercevez-vous pas quelques-uns? En voilà qui nous approchent. Ah! Charles est trop loin! Vous n'avez pas daigné sonner de votre Olifant. Si le roi eût été ici, nous n'eussions pas eu ce dommage. Regardez là haut, vers le port d'Espagne, vous pouvez voir, l'arrière-garde est triste. Quand on en est venu là, on n'en sort plus.» — «Ne dites pas un tel outrage, interrompt Roland, malheur au cœur qui se fait couard dans la poitrine! Nous resterons étendus sur la place; pour nous seront les coups. » Aoi.

86. — Quand Roland voit qu'il y aura bataille, il devient plus terrible qu'un lion ou qu'un léopard. Il appelle Olivier et s'adresse aux Français: « Sire compagnon et vous amis, vous le savez déjà; l'empereur nous a laissé vingt mille Français ici, persuadé que pas un d'entre eux n'est lâche. Pour son seigneur, il n'y a pas de maux que l'on ne doive souffrir, le froid, le chaud, la perte même de son sang, de sa vie. Je suis fier de ma lance et de Durandal, ma bonne épée, que le roi me donna, et si je meurs, celui qui l'aura, ainsi que tout autre, pourra dire qu'elle appartenait à un noble vassal.»

87. — D'autre part, l'archevêque Turpin pique son cheval, et monte sur un tertre; il appelle les Français et leur tient ce discours : « Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici. Pour notre roi, nous devons bien mourir, faites donc en sorte de soutenir la chrétienté. Vous allez avoir bataille, vous en êtes persuadés, car déjà les Sarrazins se montrent à vos yeux. Reconnaissez vos fautes, demandez pardon à Dieu, et j'absoudrai vos âmes. Si vous mourez, vous serez au nombre des saints martyrs, et vous siégerez dans la meilleure partie du paradis. » Les Français descendent de cheval, s'agenouillent; l'archevêque leur commande, comme pénitence, de se battre, puis il les bénit au nom de Dieu.

88. — Les Français, après avoir été absous et bénis par l'archevêque, se relèvent, et remontent sur leurs destriers. Ils sont armés selon la loi chevaleresque, et sont tout préparés pour la bataille; alors le comte Roland appelle Olivier : « Sire compagnon, vous savez bien que Guenelon nous a tous trahis, et que, pour cette action, il a reçu or et argent; l'empereur devrait bien nous venger; le roi Marsile nous a achetés, mais pour que ce marché tienne, il faudra que le païen le confirme avec l'épée. »

89. — Roland est arrivé au port d'Espagne; monté sur son bon cheval Vaillantif, il porte ses armes qui lui siéent très-bien. Ce seigneur, le vi-

sage serein et riant, tournoie, brandit, et élève vers le ciel, son épieu auquel est attaché un gonfalon tout blanc; les franges lui battent jusqu'aux mains, et il court vers les Français pour les encourager. Son compagnon Olivier le suit, et ceux de France témoignent la confiance qu'ils mettent en eux. Après avoir lancé un regard terrible vers les Sarrazins, Roland tourne affectueusement ses yeux sur les Français, et leur dit avec courtoisie : « Seigneurs barons, marchez doucement et avec calme, car ces païens s'avancent de telle sorte que nous en pourrons faire un grand carnage. Ils ne peuvent manquer d'éprouver un terrible échec : il n'y eut jamais de roi de France aussi vaillant que Charles! » A ces paroles, les escadrons se serrent. Aoi.

90. — Olivier dit : « Je n'ai cure de parler, vous n'avez pas daigné faire sonner votre Olifant, Charles ne sait rien de ce qui se passe, et ce n'est pas sa faute; ceux qui sont ici ne s'occupent pas de le blâmer, chevauchez donc autant que vous pouvez auprès des combattants. » Puis se tournant vers les chevaliers : « Seigneurs barons, continue Olivier, restez fermes sur le champ de bataille. Au nom de Dieu, ne pensez qu'à frapper, qu'à recevoir et à donner des coups. Nous ne devons pas oublier un instant l'enseigne de Charles. » A ces mots les Français poussent des cris, et alors qui entendit crier *Montjoie*, dut se souvenir de ses devoirs de vassal. Ils chevauchent, Dieu! avec quel courage! ils piquent leurs

coursiers pour aller avec plus de vitesse, ils vont frapper; mais les païens, que frappent-ils, eux qui ne se sont point doutés de cette attaque soudaine? Voici les Français et les Sarrazins en présence.

91. — Le neveu de Marsile, il avait nom Aelroth, est le premier à aller chevaucher devant l'armée; il insulte ainsi nos Français : « Félons Français, aujourd'hui vous vous mesurerez avec nous; celui qui vous gouverne vous a trahis, et insensé est le roi qui vous a laissés à ce port. Charlemagne en perdra le bras droit de son corps, et la France sa gloire! » Dieu! à peine Roland l'eut-il entendu que, dans une fureur douloureuse, il pique son cheval, le laisse courir à toute force, et va frapper le comte; il brise son écu, enlève son haubert, lui tranche la poitrine, et partage en deux l'échine de son dos; avec son épieu, il fait sortir l'âme de son corps qui roule à bas du cheval; il a fait deux moitiés de son cou. « Tu ne parleras plus! dit Roland, outré! Lâche! Charles n'est pas insensé, et il ne favorisera jamais la trahison. Il a agi en brave en nous laissant au port, et la douce France n'en perdra pas sa gloire. Frappez ici, Français! à nous à porter les premiers coups! le droit est de notre côté, le tort à ces mécréants! » Aoi.

92. — Un duc est là, c'est Falsaron. Frère de Marsile, il tient la terre d'Atlion et Balbion qui ne fut jamais gouvernée par un félon plus endurci.

Entre les deux yeux, il avait un front large d'un demi-pied ; frappé de douleur en voyant son neveu mort, il s'élance de la foule, en criant ces mots adoptés par les païens, et si désagréables aux Français : « Douce France perdra son honneur ! » Olivier l'entend, il en ressent une telle fureur qu'il pique son cheval de ses éperons d'or, et va frapper Falsaron avec la hardiesse d'un vrai baron ; l'écu est brisé, le haubert rompu, il lui enfonce dans le corps la hampe du gonfalon, et jette le païen mort à bas des arçons. Olivier le regarde gisant à terre, et lui dit fièrement : « De vos menaces, lâche, je m'embarrasse peu ; Français, frappez, et nous saurons les vaincre. » *Montjoie* retentit de tous côtés, c'est le cri de ralliement de Charles. Aoi.

93. — Ensuite s'avance un roi, Corsablix de Barbarie ; il appelle les autres Sarrazins : « C'est une bataille que nous pouvons bien soutenir, dit-il, car les Français sont en assez petit nombre, et nous devons en faire peu de cas, parce que nul d'entre eux ne sera garanti ni secouru par Charles ; c'est aujourd'hui qu'il leur faudra mourir. » L'archevêque Turpin qui, de sa nature, ne porte haine à personne, l'a entendu ; il pique son cheval de ses éperons d'or fin, et plein de courage et d'audace, il va droit frapper le païen ; il rompt l'écu et le haubert de Corsablix, lui enfonce son épieu dans le corps, le brandit mort au bout de son arme, et

jette son corps sur le chemin ; Turpin regarde derrière lui et voit le païen étendu : « Cela ne te laissera plus le loisir de parler, dit-il ; lâche mécréant ! tu en as menti. Charles, mon sire, nous protége tous les dix, et nos Français ne pensent pas à fuir, vos compagnons auront beau chercher à se défendre, je vous dis cette nouvelle que vous devez tous mourir. Frappez, Français ! que nul de vous ne s'oublie ! le premier coup est à nous, Dieu merci ! » On crie *Montjoie* pour faire tenir les troupes en ordre.

94. — Engelers frappe Malprimis de Brigal. Son bon écu ne garantit pas le païen. La bosse de cristal est rompue, et la moitié tombe à terre. Son haubert est brisé jusqu'à la chair, et Engelers lui enfonce son épieu dans le corps. Du choc, le païen tombe à terre, et Satan emporte son âme. Aoi.

95. — Le compagnon d'Engelers, Gérers frappe de son côté l'amiral. Il brise son écu émaillé, son haubert, et lui met son épieu dans le cœur, puis le jette mort à terre, avec sa lance. Olivier dit : « La bataille est belle ! »

96. — Le duc Samson va frapper le connétable (*l'Almacur*) et lui brise son écu parsemé d'or et de fleurs. Un bon haubert ne garantit pas le païen à qui le duc perce le cœur et le poumon, qu'il lui en fâche ou non. L'archevêque dit : « C'est un véritable coup de baron ! »

97. — Pour Anséis, il laisse courir son cheval, et va frapper Turgis de Turteluse. Il brise son écu au-dessus de la bosse d'or, rompt son haubert doublé, enfonce la lame de son bon épieu de part en part dans son corps, et fait tomber son ennemi étendu mort sur la terre. Roland dit : « C'est un véritable coup de prud'homme ! »

98. — Engelers le Gascon, de Bordeaux, pique son cheval et lui lâche la bride. Il va frapper Escriniz de Valterne, et du même coup brise son écu qu'il fait voler en éclats, et rompt la *ventaille* de son haubert. Il le touche à la poitrine entre les deux mamelles, et l'abat mort, hors de sa selle; puis il lui dit : « Vous tournez à être vaincu. » Aoi.

99. — Gualters frappe alors le païen Estorgans sur le bord de son écu garni de fourrure mi-partie blanche et rouge, il lui rompt son haubert. Puis après l'avoir percé de son épieu tranchant, il le fait tomber mort de son cheval qui court toujours; il lui dit alors : « Rien ne pourra vous sauver. »

100. — Puis Béranger frappe Astramariz dont il brise l'écu et le haubert. Il lui enfonce son épieu dans le corps, et l'abat mort au milieu d'une foule de Sarrazins. Des douze pairs (païens), dix ont été tués. Il n'en reste que deux vivants : l'un est Chernubles, l'autre le roi Margaris.

101. — Margaris est très-vaillant chevalier. Il est beau, fort, adroit et léger. Il pique son che-

val, et va droit sur Olivier dont il brise l'écu à l'endroit où est la bosse d'or pur. Il lui passe son épieu près du flanc ; mais Dieu protége Olivier ; son corps n'est pas touché, la lance se brise, il n'est point renversé. Il passe donc outre sans encombre, et sonne de son clairon pour rallier les siens.

102. — La bataille est merveilleuse et devient générale. Le comte Roland est loin d'être tranquille. Il frappe de l'épieu tant que la hampe dure. Mais en quinze coups, il l'a brisée et perdue. Alors, il tire nue sa bonne épée Durandal, il pique son cheval et va frapper Chernubles; puis brisant le casque du païen, là où brillaient des escarboucles, il fend sa chevelure, ses yeux, sa figure, son blanc haubert dont la maille est menue, et tout son corps avec la selle qui est en or battu. L'épée est arrêtée par le cheval. Chernubles tombe mort sur l'herbe. « Lâches, dit alors Roland, c'est pour votre malheur que vous vous êtes mis en mouvement. Vous n'aurez point l'aide de Mahomet, et ce n'est pas par des gens tels que vous que la bataille sera gagnée. »

103. — Roland chevauche à travers le champ de bataille, taillant et tranchant avec Durandal sur les Sarrazins à qui il fait éprouver de grandes pertes. Il entasse les morts les uns sur les autres, et fait couler le sang de toutes parts. Son haubert et ses bras, ainsi que le col et les épaules de son bon cheval, en sont tout souillés. Olivier, de son côté, ne

se fait pas faute de frapper ; et aucun des douze pairs ne mérite de blâme à ce sujet. Les Français combattent avec vigueur, et de tous côtés les païens tombent et meurent. L'archevêque dit : « Gloire à notre noblesse ! et il crie, *Montjoie!* c'est l'enseigne de Charles. Aoi.

104. — Quant à Olivier il chevauche au milieu de la bataille ; sa lance est fracassée, et il n'en conserve que le tronçon. Frappant le païen Malon, il lui brise son écu orné d'or et de fleurs, et lui fait jaillir de la tête les deux yeux et la cervelle. Il le renverse mort avec sept cents païens. Il tue encore Turgis, et Estragus; mais sa lance se brise jusqu'à la poignée. « Or çà, dit Roland, que faites-vous, compagnon? Ce n'est pas d'un bâton qu'il faut se servir en pareille bataille; mais bien du fer et de l'acier. Où est donc votre épée Hauteclère, dont la garde est d'or, et la poignée de cristal?» — «Je ne puis la tirer, répond Olivier, tant je suis occupé à frapper. » Aoi.

105. — Enfin, le seigneur Olivier tire sa bonne épée, que son compagnon Roland lui a tant demandée ; et en vrai chevalier il la lui montre, puis il s'élance sur le païen Justin de Val-Ferré, et fend en deux sa tête, son corps et sa cuirasse ciselée, puis la selle ornée d'or, et l'échine de son cheval. L'homme et le coursier tombent morts sur la terre : « Je vous reconnais, frère, dit Roland, c'est pour de tels coups que l'empereur nous aime.»

Puis de toutes parts, retentit le cri de *Montjoie!* Aoi.

106. — Le comte Gerins monte son cheval Sorel (*sur*), et son compagnon Gerer est sur Passe-serf. Tous deux piquent, lâchent les rênes, et vont frapper le païen Timozel, l'un à l'écu, l'autre au haubert. Tous deux brisent leurs épieux dans le corps de Timozel, qu'ils font tomber mort sur la terre. Ainsi que tout le monde, j'ignore lequel des deux fut le plus adroit (1)... De son côté, l'archevêque tue Siglorel l'enchanteur qui, déjà, a été en enfer; Jupiter l'y a conduit par magie (2). — Turpin dit : « Celui-ci nous avait forfait. » Roland répond : « Le lâche est vaincu; frère Olivier, de tels coups me sont agréables! »

107. — La fureur de la bataille redouble en ce moment. Français et païens échangent les coups; les uns frappent, et les autres se défendent. Que de lances sanglantes et brisées; que de gonfalons et d'enseignes rompus! Que de bons Français tués à la fleur de l'âge, qui ne reverront ni leurs mères, ni leurs femmes, ni ceux de leurs compagnons, qui les attendent au port avec Charlemagne! Aoi.

108. — Mais de son côté, Charlemagne verse des larmes de douleur, en pensant qu'il ne pourra

(1) Ici on lit ce vers : « *Espue's icil fut fils Burdel,* » dont il m'a été impossible de trouver la liaison avec ce qui précède et ce qui suit. Il signifie : « *Espue fut fils de Burdel.* »

(2) Ce passage de la chanson est le seul où il soit fait mention d'un *enchanteur* et de *magie*.

porter secours aux siens, là où il serait si nécessaire. Ah! que Guenelon lui rendit un pernicieux office, le jour où il alla vendre les siens à Sarragosse! Guenelon en perdit ses membres et la vie, car à Aix il fut jugé digne d'être pendu, ainsi que trente de ses parents qui ne se doutaient pas qu'ils dussent mourir ainsi! Aoi.

109. — La bataille est merveilleuse et terrible, et Roland ainsi qu'Olivier frappent de tous côtés. L'archevêque a rendu plus de mille coups, et les douze pairs, ainsi que tous les Français, se conduisent de la même manière. C'est par cent et par milliers que les païens meurent. Tous ceux qui ne se dérobent pas à la mort par la fuite sont tués, et bon gré, mal gré, ils y laissent leur vie. Les Français éprouvent aussi de grandes pertes. Ah! combien il y en a qui ne reverront pas leurs parents, ni même Charlemagne qui les attend au port! Dans ce temps, il y eut des signes extraordinaires en France; on y entendit des tonnerres et des vents inaccoutumés; la grêle et les pluies tombèrent en abondance; plus d'une fois, la foudre tomba du ciel, et la terre trembla. De Saint-Michel de Paris jusqu'à Sens, et de Besançon au port de Guitsand (entre Boulogne et Calais), il n'y a pas de château fort dont les murs ne se soient crevés. A midi régnèrent les ténèbres, et la clarté ne revenait que quand le ciel se fendait. L'épouvante était générale, et l'on disait : « C'est la fin

du siècle où nous vivons. » Il n'y avait rien de vrai de ce que l'on disait ainsi; mais toutes ces grandes douleurs étaient les présages de la mort de Roland.

110. — Les Français ont combattu avec cœur et énergie ; les païens sont morts en foule. De cent mille, à peine s'en est-il échappé deux. Roland dit : « Nos hommes sont très-braves, et sous le ciel il n'y en a pas de meilleurs et de plus vaillants. » Il est écrit dans les *Gestes des Français* (1), que Charles est l'empereur des meilleurs vassaux. Ils vont sur le champ de bataille pour y chercher la gloire, et pleurent de tendresse et d'amour lorsqu'ils sont en deuil de leurs parents. Mais le roi Marsile vient à eux avec sa grande armée. Aoi.

111. — Il arrive par une vallée où il a rassemblé ses troupes, divisées en vingt échelles, que commandent des rois. Ils sont armés de leurs casques ornés d'or, de leurs écus et de leurs cuirasses ciselées. Vingt mille clairons sonnent la fanfare, et le son en retentit dans toute la contrée. Roland dit à Olivier : « Compagnon frère, Guenelon, le traître, a juré notre mort; on ne peut plus en douter maintenant. L'empereur doit en tirer une grande vengeance. Nous allons avoir une bataille

(1) *Gesta Francorum*. Recueil de narrations historiques sur les faits et gestes des Français, qui ne nous est connu que par les auteurs qui, comme Turold, en invoquent le témoignage.

terrible, et comme aucun homme n'en a encore vu. Je vais frapper avec ma Durandal; pour vous, frappez avec votre Hauteclère. Nous les avons portées en tant de lieux, et avec elles nous avons gagné tant de batailles, qu'il n'en sera pas chanté de mauvaises chansons ! » Aoi.

112. — Marsile, en arrivant, s'aperçoit du carnage qui a été fait des siens. Il fait sonner ses cors et ses trompettes, et chevauche devant sa grande armée rangée. Non loin de là était à cheval le Sarrazin Abisme. De tous ses pareils, c'était le plus félon. Il ne croit pas en Dieu fils de Marie. Son visage est noir comme de la poix fondue, et il a plus de goût pour la trahison et le meurtre que pour tout l'or de la Galice. Personne ne le vit jamais ni sourire, ni badiner; et ce vassal est plein de folie. C'est pour cela que ce félon est aimé du roi Marsile. Il porte son dragon (enseigne), auquel ses gens se rallient. L'archevêque le prend en horreur, et à peine l'a-t-il vu, qu'il meurt d'envie de le frapper. Toutefois il se dit avec calme, en lui-même : « Ce Sarrazin me paraît être un grand hérétique (1). Ce qu'il y a de mieux à faire est que j'aille le tuer. Je n'ai jamais aimé ni les couards ni la couardise. » Aoi.

113. — L'archevêque, près de commencer le combat, monte le cheval qu'il a pris à Grossaille, roi

(1) *Hérétique*, l'abus de ce mot a été fort commun du douzième au seizième siècle. C'était une injure.

de Danemarck. Ce destrier, agile et bon coureur, a le pied *copiez* et les jambes *plates* (1), la cuisse courte et la croupe bien large ; ses flancs sont longs et son échine haute ; blanche est la queue et la crinière jaune, ses oreilles petites, la tête toute fauve. Cette bête n'eut jamais sa pareille. L'archevêque pique l'animal et se précipite avec une bravoure extrême contre Abisme, dont il frappe l'écu qui brillait d'améthystes, de topazes et d'escarboucles. Abisme avait reçu cet écu de l'amiral Galafes, à qui le diable l'avait donné, à Val-Metas. Turpin heurta si violemment ce riche écu, qu'après le coup, il ne valait plus un denier ; cependant l'archevêque coupe d'un côté à l'autre le corps du païen, et l'abat roide mort sur le terrain. Alors les Français disent : « Ceci est un noble succès : avec l'archevêque, on peut être certain que la croix sera sauve ! »

114. — Mais les Français s'aperçoivent que de tous côtés les champs sont couverts de païens. Souvent ils regrettent Olivier et Roland ; ils cherchent les douze pairs, afin qu'ils les soutiennent et les garantissent dans le danger. L'archevêque leur dit : « Seigneurs barons, n'y pensez plus. Au nom de Dieu, je vous prie de ne pas prendre la fuite, afin qu'aucun d'entre vous, prud'hommes (nobles), ne se dégrade. Il vaut beaucoup mieux que nous

(1) *Copiez* et *plates*. On ignore la signification de ces deux mots.

mourions en combattant. Notre fin nous est promise, et au delà de cette journée, nous ne vivrons plus. Mais je puis vous être garant d'une chose : c'est que le saint paradis nous est dévolu et que vous y siégerez comme les justes. » A ces mots, les Français se réjouissent, et il n'y en a pas un qui ne demande *Montjoie!* (Le cri pour commencer la bataille.)

115. — Il y avait un Sarrazin de Sarragosse, à qui la moitié de la cité appartenait, Climborins, homme peu loyal. Il s'était lié avec le comte Guenelon, et, après l'avoir baisé sur la bouche en signe d'amitié, lui avait donné son épée enrichie d'une escarboucle, en disant : « Nous répandrons la honte sur la terre majeure (*la France*), et on ravira la couronne à l'empereur. Climborins monte son cheval nommé Barbamouche, et se montre plus leste et plus adroit dessus qu'une hirondelle ou qu'un épervier. Il le pique en lui lâchant les rênes, et va frapper Engelier de Gascogne, que son écu et sa cuirasse ne peuvent garantir. La lame du païen lui traverse le corps d'outre en outre, et il tombe mort sur la terre. « Ah! s'écrie Climborins, ceux-là sont bons à tuer! frappez, païens, pour dissiper leur multitude. » De leur côté, les Français disent : « O Dieu! quel deuil que la perte d'un tel homme! » Aoi.

116. — Le comte Roland appelle son compagnon Olivier : « Sire, lui dit-il, Engelier est déjà mort;

nous n'avions pas de plus vaillant chevalier. » — « C'est un devoir pour moi de le venger, répond Olivier, qui pique aussitôt de ses éperons d'or, et armé de son épée Hauteclère déjà toute sanglante, va courageusement pour frapper le païen. Il brandit son arme, le Sarrazin tombe, et les diables emportent son âme. Bientôt Olivier donne encore la mort au duc Alphien, il tranche la tête à Escababi et désarçonne sept autres Arabes qui ne seront plus en état de combattre. Roland dit alors : « Mon compagnon est en colère, ainsi que moi, il veut faire en sorte de mériter des louanges ; c'est pour de tels coups que Charles nous tient pour plus chers. » Et on s'écrie : « Frappez, chevaliers ! » Aoi.

117. — D'un autre côté est le païen Valdabrun, celui-là relève du roi Marsile. Il est maître sur la mer de quatre cents navires, et il n'y a pas un esquif qui ne prenne son nom de lui. Déjà, après avoir pris Jérusalem par trahison, il a violé le temple de Salomon et a tué le patriarche devant les fonts. Il eut la confiance du comte Guenelon, à qui il donna son épée avec mille *mangons*. Gramimond est le nom du cheval qu'il monte, et sur lequel il paraît plus léger qu'un faucon. Il le pique et va frapper le puissant duc Samson ; il brise son écu, son haubert, lui enfonce dans le corps le pennon du gonfalon, et le fait tomber mort du haut de son cheval. « Frappez, s'écrient les païens, et nous

allons les vaincre ! » « O Dieu, disent de leur côté les Français, quel deuil de barons. » Aoi.

118. — Quand le comte Roland vit Samson mort, on peut se figurer le chagrin qu'il en éprouva. Piquant son cheval, il court à toute bride en tenant Durandal et va frapper de toute sa force sur le bouclier orné d'or du seigneur. Il fend la tête, la cuirasse, le corps du cavalier, la selle et le cheval, et les tue tous les deux. Les païens disent : « Ce coup nous est terrible ! » Et Roland répond : « Je hais les vôtres ; l'orgueil et les torts sont de votre côté. » Aoi.

119. — Venu de l'Afrique, son pays, Malquiant, fils du roi Malcud, s'avance couvert d'une garniture d'habits en or battu. Plus resplendissant que tous les autres, il est sur son cheval qu'il nomme Saut-Perdu, et que nul autre animal ne peut suivre à la course. L'Africain se précipite sur Anséis qu'il frappe à l'écu dont il coupe le rouge et l'azur. Il a rompu son haubert et lui enfonce dans le corps le fer et la hampe de son arme. Le comte Anséis tombe mort, et les Français s'écrient : « Barons ! que vous fûtes malheureux ! »

120. — Mais l'archevêque Turpin vient sur le lieu du combat. Jamais tonsuré, chantant la messe, ne fit de sa personne tant de prouesses. « Que Dieu envoie malheur à celui qui a mis à mort un homme que mon cœur regrette si vivement. » Di-

sant ainsi, Turpin lance son bon cheval, frappe et enfonce l'écu de Tulète qu'il abat mort sur l'herbe.

121. — Voici encore le païen Grandonie. Fils du roi Capuel, il est né en Cappadoce, son cheval a nom Marinoris, et sur cet animal il se montre plus léger qu'un oiseau qui vole. Il le pique de l'éperon, lui lâche la bride, et frappe de toute sa force Gérin. Il lui brise son écu rouge qu'il portait au col, ouvre sa cuirasse, et, après lui avoir enfoncé dans le corps toute son enseigne bleue et le pennon de sa lance, il le fait tomber mort sur une roche. Bientôt il renverse et tue encore Gérer, le compagnon de Gérin ; puis Bérenger et Guion de Saint-Antoine, ainsi que le puissant duc d'Austorie, qui tenait Valeri et Envers sur le Rhône. Il les abat tous, et les païens en sentent une grande joie. Quant aux Français : « Oh! disent-ils, comme les nôtres tombent ! »

122. — Tout en tenant son épée sanglante, Roland a bien entendu que les Français se plaignent, et il craint qu'un grand découragement ne tombe en leur cœur. Il dit donc au païen : « Que Dieu te donne le malheur ! tu viens d'en tuer un dont j'ai résolu de te faire payer cher la mort. » Il pique son cheval qui sort de la mêlée, et bientôt il rencontre celui qu'il cherche, et tous deux en viennent aux mains.

123. — Grandonie, vaillant vassal, va au-devant de Roland, qu'il reconnaît aussitôt à la fierté

de sa contenance et de son expression. Malgré tous ses efforts, le païen ne peut se soustraire à la crainte; il veut fuir, mais c'est en vain. Le comte le frappe avec tant de force que du même coup il lui fend son bouclier, le nez, la bouche, les dents, son haubert de maille, tout son corps, ainsi que la selle dorée et le dos du cheval. L'homme et l'animal tombent morts ensemble. Ceux d'Espagne font retentir leurs plaintes; mais les Français disent: « Notre défenseur frappe bien! » La bataille est merveilleuse et grande; les Français combattent avec des épieux. Là vous eussiez vu tant de gens souffrants, tant d'hommes morts, blessés ou sanglants! L'un est tombé sur le ventre et l'autre sur le dos. Les Sarrazins ne peuvent supporter de si rudes coups, et, mal gré, bon gré, ils abandonnent le champ dont les Français les chassent de vive force. Aoi.

124. — La bataille est merveilleuse et animée; les Français y frappent avec vigueur et colère, tranchant poings, côtes, échines et vêtements jusqu'à la chair. Le sang coule sur l'herbe verte. Terre majeure (France)! oh! que Mahomet te maudit! mais par-dessus toutes les nations la tienne est la plus brave; aussi n'y a-t-il pas un seul païen qui ne s'écrie: « Chevauche, ô roi Marsile, car nous avons besoin d'aide! »

125. — Le comte Roland appelle Olivier: « Sire compagnon, lui dit-il, vous pouvez m'en croire,

l'archevêque (Turpin) est le meilleur chevalier qu'il y ait sur la terre et sous le ciel; personne ne se sert mieux que lui de la lance et de l'épieu. »

Olivier répond : « Allons donc l'aider ! » A ces mots les Français combattent avec une nouvelle fureur. Durs sont les coups, profondes sont les blessures ! et il y eut de grandes douleurs parmi les chrétiens ! Qui le put, vit Roland et Olivier frapper et blesser de leurs épées. Quant à l'archevêque, il frappe de son épieu. Mais le nombre de ceux d'entre les Français qui furent abattus put être apprécié, et, selon les chartes et les brefs, dit *la Geste* (1), on en compta plus de quatre mille. Jusqu'à quatre fois la bataille tourna bien pour les chrétiens ; mais, à la cinquième, elle leur devint lourde et terrible. Tous les chevaliers français furent tués, à l'exception de soixante que Dieu conserva plus longtemps ; aussi vendront-ils leur vie cher avant de mourir.

126. — Le comte Roland vit l'énorme perte des siens, Aoi, et il appelle son compagnon Olivier : Beau sire, cher compagnon, que Dieu vous inspire du courage ! Voyez-vous combien de nobles vassaux sont gisants à terre ! Oh ! nous pouvons plaindre la douce et belle France ; de combien de nobles barons la voilà maintenant abandonnée. Eh ! roi ami, que n'êtes-vous ici ? Frère Olivier, com-

(1) Chanson de Geste d'après laquelle il paraît que ce poëme a été composé.

ment pourrons-nous faire? comment nous y prendrons-nous pour faire parvenir des nouvelles à Charles? Olivier dit: « Je n'en sais rien; mais mieux vaut mourir, qu'il soit dit quelque chose de honteux sur nous. » AOI.

127. — Hé bien, dit Roland, je ferai retentir mon Olifant; Charles qui passe le port l'entendra, et je vous assure que les Français reviendront sur leurs pas. » Olivier dit: « Ce serait une grande honte et que l'on reprocherait sans cesse à tous vos descendants. Quand je vous ai dit de corner, vous n'en avez rien fait, et si vous le faites à présent, cela n'aura aucun effet; vous ne pourrez faire sonner votre Olifant assez fort, car vos deux bras sont déjà tout sanglants. » Le comte répond: « J'ai donné de nobles coups. »

128. — Roland dit encore: « Notre bataille est terrible; je cornerai et Charles entendra. » — « Ce ne serait pas noble, répond Olivier; quand je vous en ai prié, vous ne daignâtes pas le faire. Si le roi eût été présent, nous n'aurions certes pas éprouvé ce dommage. Ceux qui sont là ne doivent pas en encourir le blâme. Par cette mienne barbe! si je pouvais revoir ma gente sœur Alde, vous ne coucheriez jamais entre ses bras » AOI. (1)

(1) Alde ou Aude, sœur du comte Olivier, avait été fiancée à Roland, par Charlemagne, avant l'expédition en Espagne, et c'est à cette promesse que, dans sa mauvaise humeur contre Roland, Olivier fait allusion. On verra, d'ailleurs, apparaître la belle Alde, à la fin de ce poëme.

129.—«Pourquoi me donner sujet de colère et de chagrin? dit Roland» — « Compagnon, répond Olivièr, c'est de votre faute; car la vraie bravoure ne doit pas tourner en folie. Mieux vaut mesure qu'extravagance, et les Français sont morts par votre *légerie* (1) : Charles ne pourra désormais recevoir de services de nous. Si vous m'eussiez cru, notre sire serait venu ici, nous eussions gagné cette bataille, et le roi Marsile y eût perdu la liberté ou la vie. Votre paresse (à corner), Roland, nous la vîmes avec peine. Nous ne serons plus d'aucun secours à Charles, et il n'y aura pas un homme pareil à lui jusqu'au jugement (dernier) de Dieu. Vous mourrez ici et la France en sera honnie. Aujourd'hui nous manque la loyale compagnie (l'armée du roi); et avant le soir, notre séparation sera cruelle. » Aoi.

130. — L'archevêque s'aperçoit de leur débat, il pique son cheval avec ses éperons d'or pur, vient à eux et leur adresse des reproches. « Sire Roland et vous sire Olivier, au nom de Dieu je vous prie de ne point disputer. Maintenant le son du cor ne nous servirait en rien et ce que nous avons de mieux à faire, est de venger le roi qui pourra nous venger après. Croyez-moi, ceux d'Espagne (païens), ne s'en retourneront pas contents; pour nos Français, ils descendront de cheval et nous trouveront hachés et morts; ils chargeront nos

(1) Légerie semble bien signifier ici *légèreté*, *imprudence*.

Légerie — Forfanterie.

bières sur des bêtes de somme en nous pleurant en témoignage de deuil et de pitié ; ils nous enterreront dans les cours des monastères et ne mangeront ni loup, ni porc, ni chien (1). » « Sire, dit Roland : « Vous dites très-bien. » Aoi.

131. — Roland a mis l'Olifant à sa bouche, il le tient ferme et en sonne de toutes ses forces. Les monts sont hauts et la distance est grande ; cependant le son résonna à trente grandes lieues. Charles l'entendit ainsi que tous ses compagnons : « Ah ! dit le roi, nos hommes se battent ! » — « Si un autre parlait ainsi, dit Guenelon, cela paraîtrait un grand mensonge. » Aoi.

132. — Non sans de grands efforts et de grandes douleurs, le comte Roland faisait sonner son cor. Un sang clair sort de sa bouche et les veines de ses tempes sont près de se rompre. Cependant l'olifant retentit avec force, et Charles qui passe le port, l'entend ; le duc Naimes ainsi que tous les Français l'écoutent. « Hé ! dit le roi, j'entends le cor de Roland ; jamais il ne l'a fait sonner qu'en com« battant. » Guenelon répond : « Il n'est nullement question de bataille ; vous êtes vieux et vos cheveux sont blancs ; vous tenez là le langage d'un enfant, vous ne savez que trop quel est l'orgueil de Roland, et c'est merveille que Dieu le supporte si longtemps. N'a-t-il pas pris Naples sans votre or-

(1) Ils observeront un jeûne rigoureux.

dre et les Sarrazins n'en sont-ils pas sortis (1)?....

. . . .

. . A propos d'un lièvre il va cornant tout le jour, et dans ce moment il se moque de ses pairs; mais il n'est personne qui ose se plaindre de lui. Pourquoi vous arrêteriez-vous? Chevauchez en avant, car la terre majeure est encore loin d'ici. » Aoi.

133. —Le comte Roland a la bouche sanglante, les veines de ses tempes se rompent, et il ne sonne de son Olifant qu'au prix de grandes douleurs. Charles l'ouït, et ses Français l'entendent. « Le son de ce cor vient de loin, dit le roi. » Le duc Naimes répond: « Je ne me trompe pas, on se bat. Armez-vous, faites crier Montjoie, et secourez votre noble suite. Vous entendez bien que Roland se plaint. »

134. — L'empereur a fait sonner ses clairons. Les Français s'arment de leurs casques, de leurs hauberts et de leurs épées d'or. Ils prennent leurs écus, leurs grands épieux et les gonfalons blancs, rouges et bleus. Tous les barons de l'armée montent à cheval, piquent des deux sans que l'un dise un seul mot à l'autre: « Si nous pouvions voir Roland avant qu'il soit mort (pensaient-ils intérieurement), quels grands coups nous donnerions avec lui! » Mais que vaut cette réflexion? Ils sont demeurés trop longtemps immobiles!

135. — L'obscurité se dissipe et le jour paraît.

(1) Il y a là quatre vers inintelligibles.

Aux rayons du soleil, les hauberts, les haumes resplendissent ainsi que les écus ornés de fleurs peintes, les épieux et les gonfalons dorés. Le cœur plein d'une sourde colère, l'empereur chevauche avec les Français impatients et tristes tout à la fois. Il n'y en a guère qui ne pleurent, tant ils sont inquiets sur le sort de Roland. Cependant le roi fait arrêter Guenelon, et appelant Besgun, le chef des cuisiniers de sa maison, il lui confie la garde du comte. « Garde-le-moi bien, dit-il, car ce félon a trahi les miens. » Besgun reçoit le prisonnier et met autour de lui cent compagnons de cuisine des meilleurs et des pires, qui épilent la barbe et les moustaches de Guenelon. Chacun donne quatre coups de poing à Guenelon; on le bat avec des bâtons, et on lui met une chaîne au cou comme à un ours. Pour lui faire honte, on le charge sur une bête de somme, et les cuisiniers le gardent avec soin, pour le rendre à Charles.

136. — Les monts sont hauts et ténébreux, les vallées profondes, et les eaux courent. Devant et derrière sonnent les clairons, et l'armée se dirige d'après le son de l'Olifant. L'empereur toujours irrité chevauche avec les Français, pleins d'impatience et de douleur. Tous versent des larmes et prient Dieu de garantir Roland jusqu'à ce qu'ils puissent combattre avec lui et venger l'armée. Mais à quoi bon tout cela? Ils ont trop tardé, et ils ne peuvent plus arriver à temps. Aoi.

137. — Toujours plus irrité, Charles chevauche. Sa barbe blanche flotte sur sa cuirasse. Tous les barons de France piquent leurs chevaux pour aller porter secours, et il n'y en a pas un que la colère ne pousse et ne rapproche de Roland, le capitaine qui combat en ce moment les Sarrazins d'Espagne. S'il est blessé, il n'y a pas un de ces combattants qui reste! Dieu! Quels sont ces soixante hommes qui forment encore sa compagnie? Jamais roi ni capitaine n'en eut de meilleurs et de plus vaillants. Aoi.

138. — Roland regarde autour de lui, sur les montagnes, dans les plaines, et voit tant de ceux de France étendus morts qu'il les pleure en noble chevalier: « Seigneurs barons, que Dieu ait pitié de vous! Qu'il reçoive vos âmes en paradis! Et qu'il vous place parmi ses saintes fleurs (les saints). Jamais je n'ai connu de meilleurs vassaux que vous. Vous m'avez secondé si longtemps; vous avez conquis tant de pays à Charles qui vous a si longtemps nourris. Terre de France! Vous êtes un doux pays. Barons Français, je vous vois mourir pour moi, sans qu'il me soit possible de vous défendre ni de vous protéger. Que Dieu vous aide, lui qui ne faillit jamais! Frère Olivier, je ne dois pas vous abandonner; je mourrais de chagrin si un ennemi ne me tuait pas. Sire compagnon, allons combattre de nouveau. »

139. Le comte Roland retourne au fort de la

bataille ; et, armé de Durandal, il frappe en vrai vassal. Il fend en deux Faldrun de Pin, et vingt-quatre des guerriers les plus prisés. Jamais homme n'a senti plus vivement le besoin de se venger. De même que le cerf fuit devant les chiens, ainsi les Musulmans disparaissent devant Roland. « C'est bien, dit l'archevêque, et c'est avec cette valeur que doit se comporter un chevalier. Qui porte des armes et monte un bon cheval, doit être fort et terrible dans la bataille ; autrement il ne vaut pas quatre deniers ; qu'alors il se fasse moine dans un de ces monastères, où il priera jour et nuit pour nos péchés. » Roland répond : « Frappez, et ne les épargnez pas ! » A ces mots, les Français recommencent l'attaque, mais ils éprouvent de grandes pertes.

140. — Quand on sait qu'il ne sera pas fait de prisonniers, on se défend avec fureur, et dans ce cas les Français sont terribles comme des lions. Voici Marsile qui s'avance comme un baron, monté sur son cheval qu'il appelle Gaignon. Il le pique vivement et va frapper Bévon. Bévon était seigneur de Beln et de Digun. Son haubert est rompu, son écu fracassé, et du premier coup il tombe mort. Marsile tue encore Ivoeries et Ivon, et bientôt après Gérard de Roussillon. Le comte Roland n'est pas loin de Marsile. « Que le Seigneur mon Dieu te conduise à mal, lui dit-il, toi qui me tues ainsi mes compagnons ! Avant que nous nous quittions, tu

attraperas quelque coup, et tu sauras aujourd'hui le nom de mon épée. » En franc chevalier il s'élance sur le roi à qui il coupe la main droite, puis il tranche la tête au blond Jurfaleu; c'était le fils de Marsile. Aussitôt les païens s'écrient : « Aide-nous, Mahomet! ô notre Dieu! venge-nous de Charles! Il a rempli notre terre de tels félons, qu'à moins qu'ils ne meurent, ils n'en déguerpiront jamais. » Puis ils se disent l'un à l'autre : « Enfuyons-nous! » Et à ces mots, cent mille s'enfuirent. On a beau les rappeler, aucun ne reviendra. Aoi.

141. — Mais qu'importe? Le roi Marsile a pris la fuite. Reste son oncle Marganices, qui gouverne Carthagène pour le frère de Margalie, et règne en Éthiopie, terre maudite, dont les habitants qui sont sous sa puissance, sont noirs, ont le nez grand, les oreilles larges, et sont au nombre de cinquante mille. Il chevauche fièrement, et, le cœur gonflé de colère, il fait retentir le cri de guerre des païens. Alors Roland dit : « Nous allons avoir à souffrir, et je sais bien que nous n'avons pas longtemps à vivre; que l'on donne le nom de traître à quiconque ne vendra pas cher sa vie! Frappez, seigneurs, de vos épées fourbies! méprisez votre vie et votre mort, et que la douce France ne soit pas avilie par nous! Quand Charles, mon sire, viendra dans ce camp, qu'il verra comme ont été traités les Sarrazins, et qu'il en trouvera quinze morts pour un des nôtres, il ne pourra s'empêcher de nous bénir. Aoi. »

142. — Quand Roland voit cette gent mécréante, qui est plus noire que l'encre, et n'a de blanc que les dents : « Oh ! dit-il, je vois clairement, à présent, que nous mourrons aujourd'hui ; frappez fort, Français ! je vous le recommande ! » Olivier dit : « Malheur aux plus lents ! » Et à ces mots, les Français se précipitent au fort de l'ennemi.

143. — Dès que les païens s'aperçurent que les Français étaient en petit nombre, leur orgueil et leur courage se ranimèrent. L'un dit à l'autre : « L'empereur aura le dessous. » Marganices monte un cheval sûr ; il le pique de ses éperons d'or, et va, par derrière, frapper Olivier dans le dos. Il lui détache son blanc haubert du corps, fait sortir son épieu par la poitrine, et dit alors : « Vous avez reçu un bon coup. Charles a eu tort de vous abandonner. Il nous a amené aussi du dommage, mais il n'a pas lieu de s'en louer, car, sur vous, je viens de bien venger les nôtres. »

144. — Olivier sent qu'il est frappé à mort. Tenant son épée Hauteclère, il frappe Marganices sur son casque surmonté d'une pointe d'or, en écrase et fait tomber les fleurs et les cristaux, sépare la tête du païen jusqu'aux dents, et l'abat mort ; puis s'écrie après : « Ne dis plus que Charles a eu tort. . . . . . . (1). » Après avoir ainsi parlé, il appelle Roland à son aide. Aoi.

(1) Il y a ici quatre ou cinq vers dont je n'ai pu saisir le sens.

145. — Olivier sent qu'il est blessé mortellement, et que désormais il ne pourra plus se venger. Alors, au milieu de la foule des païens, il frappe, tranche et brise les lances, les écus ornés de bosses, ainsi que les pieds, les mains et les côtes de tous ceux qui l'entourent. Celui qui le vit hacher ainsi les Sarrazins et entasser morts sur morts, peut garder le souvenir de ce qu'est un bon vassal. Olivier n'oublie pas le mot de ralliement de Charles, et crie à voix claire et sonore : « Montjoie ! » Roland appelle son ami et son pair : « Sire compagnon, mettez-vous près de moi, car, avec grande douleur, nous serons séparés aujourd'hui. Aoi.

146. — Roland regarde Olivier au visage : son teint est décoloré, pâle. Le sang ruissèle de toutes les parties de son corps, et les gouttes en vont tomber jusqu'à terre. « Dieu ! dit le comte, maintenant je ne sais plus que faire ! Sire compagnon, votre bravoure vous a bien mal tourné, jamais homme ne te vaudra ! O douce France ! comme tu vas rester mutilée aujourd'hui ! et privée du meilleur vassal ! L'empereur en recevra un grand dommage. » Disant ces mots, il resta pâmé sur son cheval. Aoi.

147. — Voici Roland pâmé sur son cheval et Olivier blessé à mort. Celui-ci a tant perdu de sang que sa vue se trouble, et que de près ou de loin il ne peut plus reconnaître personne. Dans son trouble, il rencontre son compagnon et le frappe sur la cime ornée d'or de son casque, qu'il fend jusqu'au

nazel (1), mais sans lui blesser la tête. A ce coup, Roland le regarde et lui demande avec douceur : « Sire compagnon, agissez-vous de votre gré ? Je suis Roland qui vous ai toujours tant aimé ; en nulle manière vous ne m'avez défié. » — « Oh ! dit Olivier, maintenant, je vous entends parler ; je ne vous voyais pas. C'est vous ! Seigneur Dieu ! je vous ai blessé ! oh ! pardonnez-le-moi. » « Je n'ai nul mal, répond Roland, et je vous pardonne ici devant Dieu. » A ces mots, ils se penchent l'un vers l'autre, et, au milieu de leur tendresse mutuelle, les voici près d'être séparés pour toujours.

148. — Olivier sent les angoisses de la mort. Déjà ses deux yeux lui tournent dans la tête, et il perd bientôt complétement l'ouïe et la vue. Il descend de cheval, se couche à terre et s'accuse hautement de ses péchés. Les deux mains jointes et levées vers le ciel, il prie Dieu de lui donner le paradis, de bénir Charles et douce France, et surtout son compagnon Roland. Le cœur lui manque, son casque couvre son visage et tout son corps tombe à terre ; le comte Olivier est mort. Le noble Roland le pleure ; jamais on ne verra sur terre une douleur et des regrets d'homme pareils à ceux de Roland.

149. — Roland voit bien que son ami est mort ; il le voit là gisant, la face contre terre, et il se

(1) Ouverture du casque pour respirer.

met à le plaindre avec douceur : « Sire compagnon, que votre bravoure vous a été funeste ! Nous avons vécu ensemble pendant dix ans, et jamais l'un de nous n'a fait le moindre tort à l'autre. Puisque tu es mort, tout mon chagrin est de vivre. » En parlant ainsi, le marquis se pâme ; mais il est sur son cheval Vaillantif, affermi par ses étriers d'or, et, en quelque lieu qu'il aille, il ne peut tomber.

150. — A peine Roland est-il revenu de son émotion, qu'il s'aperçoit du grand dommage qui a eu lieu. Ses Français sont morts, il les a tous perdus. Sans l'archevêque et sans Gualter de Hum, ils sont revenus des montagnes où l'on a bien combattu contre ceux d'Espagne. Ses hommes sont morts ; les païens les ont vaincus. Bon gré, mal gré, il a fallu descendre dans les vallées, et de tous côtés on réclame l'aide de Roland : « Eh, noble comte, vaillant guerrier, où es-tu ? Jamais on ne connut la crainte là où tu es. C'est moi qui t'appelle, Gualter, qui vainquis Maelgut, le neveu de Droun, le vieux aux cheveux blancs ; moi, ton ancien ami par vasselage. Ma lance est brisée, mon écu percé ; mon haubert est démaillé et rompu, et j'ai reçu un javelot dans le corps. Je vais bientôt mourir, mais je me suis vendu cher. » A ces mots Roland l'a reconnu, il pique son cheval et vient en combattant vers lui. Aoi.

151. — Roland, animé par la douleur et la colère, commence à frapper au milieu de la foule

des ennemis. Il jette morts vingt païens pour sa part ; Gualter en tue six et l'archevêque cinq. Les traîtres de païens disent : « Ces hommes sont des félons, faites en sorte, Seigneur, qu'il n'en échappe pas un vivant. Soit réputé traître quiconque ne va pas les attaquer, et mécréant qui les laissera se soustraire par la fuite ! » Alors recommence le hu et le cri (1), et de toutes parts les mahométans vont attaquer de nouveau les chrétiens. Aoi.

152. — Le comte Roland, noble guerrier, Gauthier de Hums, bon chevalier, et l'archevêque (Turpin), brave éprouvé depuis longtemps, ne se désunissent pas, et se mettent à frapper sur la foule des païens. Les Sarrasins, mille à pied, et quarante mille à cheval, n'osent les approcher. De loin, ils leur lancent leurs dards, leurs piques et leurs javelots. Aux premiers coups, Gauthier tombe mort; Turpin de Rheims a son écu tout percé et son casque fracassé. Blessé à la tête, son haubert est encore rompu et démaillé, et il a reçu quatre épieux à différentes parties de son corps. Enfin, son cheval est tué sous lui. Ce fut un grand deuil quand l'archevêque tomba ! Aoi.

153. Quoique blessé de quatre épieux, quand

(1) *Le hu et le cri;* cette expression est encore en usage dans la langue anglaise : « *hue and cry.* » C'est le cri avec lequel on poursuit un coupable. Cette locution est fréquemment employée par Shakespeare.

Turpin de Rheims fut tombé, ce seigneur se releva promptement. virtusl s'étant aperçu de sa chute, courut à lui : « Je ne suis pas vaincu, lui dit l'archevêque; tant qu'un bon vassal est vivant, il n'est point abattu. » Puis tirant Almace, son épée d'acier brun, il porte plus de mille coups sur la multitude qui l'entoure. Il n'épargnait personne, à ce que l'on sait, et l'on en vit quatre cents autour de lui, les uns mutilés et blessés, d'autres ayant perdu leur tête. C'est ce que rapporte, dans sa chanson de Geste, celui qui était sur le champ de bataille, le seigneur Gilie, pour qui Dieu fait vertu, et qui fonda le monastère, et la prison de Laon; qui ne sait pas cela, ne l'a pas suffisamment entendu.

154. — Cependant le comte Roland combat toujours vaillamment; mais son corps est trempé de sueur. Il avait éprouvé une grande douleur de tête après s'être rompu les tempes, en faisant sonner son cor. Mais, dans l'impatience où il est de savoir si Charlemagne viendra, il prend son Olifant et le fait résonner faiblement. A ce son, l'empereur s'arrête et se met à écouter : « Seigneurs, dit-il, les choses tournent mal pour nous. Roland, mon neveu, va nous manquer en ce jour; et au bruit de son cor, je pressens qu'il ne vivra pas longtemps. Qui veut être près de lui, monte promptement à cheval; faites sonner toutes les trompettes qu'il y a dans l'armée. » Alors soixante mille

cors donnèrent un son si fort, que les monts et les vallées y répondirent. Les païens les entendent, et ne le prennent pas au plaisant. « Hé quoi, se dirent-ils l'un à l'autre, est-ce que nous allons avoir bientôt Charles? »

155. — On entend sonner les trompettes de France. « L'empereur revient! s'écrient les païens. Aoi! Si Roland vit, notre guerre se renouvelle, et l'Espagne, notre terre, est perdue pour nous. » Alors quatre cents des plus braves d'entre eux viennent assaillir Roland. Or, le comte eut fort à faire en ce moment. Aoi.

156. — Quand il les voit venir, il se fait si fort et si fier, qu'il ne doit pas leur céder la place, tant qu'il sera vivant. Monté sur son cheval Vaillantif, il le pique de ses éperons d'or fin, disposé à se précipiter sur la foule des ennemis. Turpin et lui se disent alors: «Allons ami! nous avons entendu les trompettes de ceux de France, Charles, le puissant roi, va revenir. »

157. — Le comte Roland n'aima jamais les hommes orgueilleux et lâches, et il ne faisait cas d'un chevalier que quand il était bon vassal. S'adressant donc à l'archevêque Turpin : « Sire, lui dit-il, vous êtes à pied, et moi à cheval; par amour pour vous, je vais prendre poste ici, et nous courrons ensemble la bonne et la mauvaise fortune, je ne vous abandonnerai pas. Nous allons donner

l'assaut aux païens. Les meilleures coups sont ceux de Durandal.» — «Hé bien, dit l'archevêque : félon soit réputé qui ne frappera pas bien! Charles revient qui nous vengera!»

158.—Quant aux païens : « Que nous sommes malheureusement nés, disaient-ils, et comme les jours où nous sommes sont accablants! Nous avons perdu nos pairs et nos seigneurs; le roi Charles revient avec sa grande armée. Nous entendons le son éclatant des clairons de ceux de France, les cris de *Montjoie* viennent jusqu'à nous. Le comte Roland est si brave qu'aucun homme mortel n'a pu le vaincre jusqu'ici; lançons-nous sur lui, et nous le laisserons là. » Et aussitôt les païens font voler épieux, lances et flèches empennées. L'écu de Roland est troué et fracassé, son haubert rompu et démaillé, sans toutefois que son corps ait été atteint. Mais pour son cheval Vaillantif, il a reçu vingt blessures qui le font tomber mort sous son maître. Alors les païens fuient. Quant à Roland, il se remet en pied. Aoi.

159. — Les païens, pleins de rage, fuient vers l'Espagne. Privé de son coursier Vaillantif, le comte Roland ne pense pas à les poursuivre; bon gré, mal gré, il reste à pied; et, se tournant vers l'archevêque Turpin pour lui porter secours, il lui délace son casque, lui enlève son haubert et son *bliat*, lui étanche ses plaies, le couche doucement sur l'herbe verte, et lui adresse cette prière : « Hé-

las ! gentilhomme, car vous allez mourir, nos compagnons qui nous furent si chers, ils sont tous morts, et nous ne devons pas les abandonner. Je veux aller les chercher, les reconnaître et les placer auprès de vous.»—«Allez et cherchez, dit l'archevêque; Dieu merci, ce champ est le vôtre et le mien.

160. — Roland seul alla par monts et par vaux. Ici il trouve Gérin avec Gérer, son compagnon; puis Bérenger et Atuin; là il reconnut Anséis et Samson, puis le vieux Gérard de Roussillon. Le baron les prit un à un et les mit en rang devant l'archevêque. — L'archevêque pleurant de ce qu'il ne pouvait se remuer, lève sa main, donne la bénédiction, et dit après : « Vous fûtes malheureux seigneurs ! Que Dieu puissant ait toutes vos âmes et les mette en paradis parmi ses saintes fleurs ! Ma mort me donne bien de la tristesse, car je ne verrai plus le grand empereur.

161. — Roland est retourné sur le champ de bataille pour poursuivre ses recherches. Il trouve son compagnon Olivier et le serre entre ses bras. Du mieux qu'il peut, il le porte près de l'archevêque et le couche sur un écu auprès des autres; alors l'archevêque les signe et les absout; alors la douleur et la pitié sont portées à leur comble : « Noble compagnon Olivier, dit Roland, vous fûtes fils du duc Reiner, qui tint la marche du val de Runers; pour briser des lances, pour percer des

écus, pour épouvanter et vaincre les orgueilleux, pour conseiller et protéger les hommes honnêtes, en nul pays il n'y eut de meilleur chevalier. »

162. — Quand le comte Roland vit ses pairs morts, et surtout Olivier qu'il aimait tant, il se sentit attendri et commença à pleurer. Son visage se décolora ; et il fut pris d'un si grand chagrin que, malgré lui, il tomba pâmé à terre. « Seigneur, vous fûtes bien malheureux, dit l'archevêque. »

163. — A ce spectacle, l'archevêque éprouva un chagrin qu'aucun autre ne peut égaler. Il étend la main et prend l'Olifant. A Roncevaux il y a une eau courante ; il veut en aller puiser pour en donner à Roland, mais il est si faible qu'il ne peut marcher ; son pas chancelle et la force l'abandonne, tant il a perdu de sang. Avant d'avoir pu faire quelques pas, le cœur lui manque, il tombe en avant et il éprouve toutes les angoisses de la mort. Cependant le comte Roland revient de son évanouissement, et, malgré sa douleur, il se dresse sur ses pieds ; jetant d'un côté et d'un autre ses regards sur ses compagnons gisants sur l'herbe, il aperçoit étendu le noble baron Turpin. C'est l'archevêque, vicaire de Dieu, s'accusant de ses fautes, les yeux levés au ciel, tenant ses deux mains jointes, et priant Dieu de lui accorder une place dans son paradis. Mais, par ses hauts faits d'armes et par ses beaux sermons, il a si courageusement

combattu les païens, que Dieu lui octroie sa sainte bénédiction. Aoi.

164. — L'archevêque était à terre, le comte Roland vit ses entrailles s'échapper de son corps, sa cervelle bouillonnant sur son front; et ses deux belles mains blanches étaient croisées sur sa poitrine. Il le plaignit beaucoup selon la loi de sa terre : « Oh! noble gentilhomme, chevalier de grand courage, ce jour te recommande au glorieux céleste; jamais il n'y eut d'homme qui le servît plus volontiers. Depuis les apôtres il ne s'est pas trouvé, parmi les hommes, un tel prophète qui, comme toi, sût attirer les hommes à lui, et les maintenir dans les limites de la loi; que votre âme (1) ne soit pas déçue, et que la porte du paradis lui soit ouverte! »

165. — Roland voit bien que Turpin est près de mourir, la cervelle lui sortait par les oreilles. Le comte prie Dieu qu'il appelle ses pairs à lui, et il invoque l'ange Gabriel pour l'archevêque. Puis, afin qu'on n'ait rien à lui reprocher, il prend l'Olifant d'une main et son épée Durandal de l'autre, et, quoiqu'il fût si faible qu'il n'eût pu tirer un trait avec une arbalète, il va du côté de l'Espagne, parvient à une campagne, puis monte sur un tertre ombragé par un bel arbre, près duquel

(1) Il est à remarquer, dans ces paroles que Roland adresse à Turpin blessé, que le *tu* et le *vous* y sont employés successivement. — Est-ce un artifice de langage? Je le crois.

sont quatre perrons faits de marbre ; alors il se laisse tomber sur l'herbe verte, et là il s'évanouit, car sa mort approche.

166. — Hautes sont les montagnes, hauts sont les arbres, et près des quatre perrons de marbre luisant, le comte Roland est tombé sans connaissance ; toutefois, un Sarrazin l'épiait, faisant le mort, et gisant parmi les autres ; il essuie le sang qui couvrait son corps et son visage, puis se lève tout à coup, et court vers Roland. C'était un homme puissant et de grand vasselage ; plein d'orgueil et de fureur, il porte ses mains sur le corps et les armes du comte, en disant : « Le neveu de Charles est vaincu ! je porterai cette épée en Arabie ! » A l'effort que fit le païen pour lui prendre ses armes, Roland s'aperçut de quelque chose.

167. — Il sait qu'on veut lui enlever son épée; ouvrant les yeux, il dit : « En vérité, tu n'es pas des nôtres, et, retenant l'Olifant qu'il ne veut point perdre, de l'autre main il frappe sur le casque parsemé d'or du païen, fracasse les os de la tête dont il fait jaillir les deux yeux, et abat le païen mort à ses pieds, en disant : « Païen, comment es-tu assez osé pour vouloir te saisir de mes armes sans raison, et sans que je te fasse tort ? personne ne les aura, ainsi console-toi ; mon Olifant est brisé, voilà les morceaux du cristal et de sa garniture d'or. »

168. — Alors il s'aperçoit que sa vue se perd, son visage devient pâle, et cependant il fait un dernier effort pour se mettre sur ses pieds. Devant lui se trouvait une pierre grise; dans sa colère et son dépit, il la frappe de dix coups de son épée, l'acier résonne, mais ne se rompt ni ne s'ébrèche. « Ah! dit le comte, aide-moi, Sainte-Marie ! ah! Durandal, que vous êtes malheureuse! je ne pense plus au temps où vous m'avez si bien servi! que de combats dans lesquels j'ai été vainqueur! que de pays où j'ai combattu, et que Charles, à la barbe blanche, possède aujourd'hui! il n'y a pas d'homme qui n'ait fui devant vous; un bon vassal vous a tenue longtemps, et jamais il n'y eut votre pareille en France. »

169. — Roland frappa encore le perron de sardoine, l'acier résonna, mais ne se rompit ni ne s'ébrécha; quand il vit qu'il ne pouvait briser son épée, il commença à se plaindre en lui-même. « Oh! Durandal! que tu es belle, brillante et claire! comme tu reluis et es flamboyante au soleil! Charles était au val de Moriane, quand Dieu lui envoya cette épée par un ange pour qu'il te donnât à un comte, brave capitaine. Le noble roi Charlemagne me la ceignit. Avec elle, je lui conquis Namon et la Bretagne, le Poitou et le Maine; je lui conquis la Normandie franche, la Provence, l'Aquitaine, la Lombardie et tout le pays romain; je lui conquis la Bavière et la Flandre, la Bour-

gogne, toute la Pouille qui se soumit à lui, et la Saxe où il fit tout ce qu'il voulut; je lui conquis l'Écosse, le pays de Galles, l'Irlande et l'Angleterre où il tenait sa chambre (cour), et tant de pays que Charles, à la barbe blanche, possède. Pour cette épée, j'éprouve un chagrin et une douleur extrêmes; mieux vaut la détruire que de la laisser entre les mains des païens. O Dieu! notre Père! ne laissez pas tomber cette honte sur la France! »

170. — Roland se mit encore à frapper sur une pierre grise, dont il fait voler des éclats plus que je ne puis vous dire; mais l'épée résonne, et, loin de se briser, rebondit vers le ciel. Quand le comte s'aperçoit enfin qu'il ne pourra la rompre, il se mit à la plaindre : « Oh! Durandal, que tu es belle et sainte; que de reliques sont rassemblées sur ta poignée d'or, et la dent de saint Pierre, et le sang de saint Basile, et des cheveux de monseigneur saint Denis, et une portion du vêtement de sainte Marie! Il ne serait pas juste que les païens te possédassent, tu ne dois être qu'entre les mains d'un chrétien; que vous n'apparteniez jamais à un lâche, vous, avec qui j'ai conquis tant de terres que Charles, l'empereur à la barbe fleurie, possède et dont il est seigneur! »

171. — Roland sent que la mort s'empare de lui et qu'elle descend de sa tête à son cœur, il se dirige vers un pin et se couche sur l'herbe. Il place

son épée sous lui, tient son Olifant, et tourne la tête du côté de la gent païenne, dans l'intention que Charles et tous les siens jugent que, noble comte, il est mort en brave et en vainqueur; puis il s'accuse de ses fautes, implore Dieu, et, pour le pardon de ses péchés, il offre le gant. Aoi.

172. — Roland sent qu'il n'a plus que quelques instants à vivre; près de l'Espagne, et non loin d'une haute montagne, il se frappe la poitrine de sa main : « Dieu, dit-il, que ma faute et tous les péchés petits et grands que j'ai commis depuis le jour où je suis né, jusqu'à celui auquel j'ai atteint, soient tournés vers tes vertus. » Il tend son gant droit vers Dieu, et les anges du ciel descendent à lui. Aoi.

173. — Le comte Roland se place sous un pin, le visage tourné vers l'Espagne et se met à repasser dans sa mémoire une foule de souvenirs; tous les pays qu'il avait conquis, la douce France, les honneurs de son lignage, Charlemagne son seigneur qui le nourrit si longtemps. Il ne peut faire un mouvement que la douleur ne lui arrache des soupirs et des pleurs. Cependant il ne veut pas s'oublier lui-même; il avoue ses fautes et de nouveau en demande à Dieu le pardon : « Vrai Père qui jamais ne mentis, saint Lazare ressuscité et Daniel préservé des lions, garantissez mon âme de tous les périls auxquels les péchés que j'ai commis l'exposent. » Puis il offre son gant droit à

Dieu, et le saint ange Gabriel le prend de sa main. Ses deux mains se joignirent et sa tête se pencha sur son bras, il touchait à sa fin; Dieu avertit son ange chérubin et saint Michel du péril, et tous deux, ainsi que Gabriel, vinrent près du comte dont ils portèrent l'âme en paradis (1). Roland est mort et Dieu a son âme dans le ciel; l'empereur arrive à Roncevaux, il n'y a ni chemin, ni sentier, ni plaine, qui ne soient jonchés de Français ou de païens. Charles s'écrie : « Beau neveu, où êtes-vous? où sont l'archevêque et le comte Olivier? où est Gérin et son compagnon Gérer? où est Otes et le comte Béranger, Ive et Ivorie? Qu'est devenu le Gascon Engeler, le duc Samson et le seigneur Anséis? Où sont et le vieux Gérard de Roussillon et les douze pairs que j'avais laissés? Dieu! dit le roi, j'ai d'autant plus de raison de m'affliger, que je ne me suis pas trouvé au commencement de la bataille. » Il s'arrache la barbe comme un homme en colère; les barons chevaliers pleurent, vingt milliers se roulent à terre de chagrin, et le duc Naimes éprouve une douleur profonde.

174. —Il n'y a ni chevalier ni baron dont l'âme

(1) Voici le seul passage de la chanson, où le surnaturel a été employé par Turold; mais on observera qu'il se rattache aux croyances chrétiennes. D'ailleurs on ne trouve pas trace d'enchantements, ni de magie, employés comme moyens poétiques. A la strophe 175, on verra encore Dieu arrêtant le soleil, à la prière de Charlemagne, imitation sensible du même fait tiré du livre de Josué.

ne soit pénétrée de pitié ; ils pleurent leurs fils, leurs frères, leurs neveux, leurs amis et leurs seigneurs liges. Plusieurs se pâment étendus sur la terre, le duc Naimes. . . . . dit à l'empereur : « Voyez à deux lieues au delà du terrain où nous sommes, vous pourrez apercevoir, à la poussière qui s'élève sur les chemins, que la gent païenne est en grand nombre ; chevauchez donc et vengez cette douleur. » — « Eh ! Dieu ! dit Charles, ils sont déjà bien loin ; conseillez-moi selon le droit et l'honneur, ils m'ont ravi la fleur de douce France. » Le roi s'adresse à Géluun, Otun, Thébalt de Rheims et au comte Milon : « Gardez, dit-il, les champs, les vallées et les monts ; laissez les morts couchés là comme ils se trouvent : qu'il ne s'approche d'ici ni bêtes, ni lions, ni écuyers, ni valets, je vous défends d'y laisser venir personne jusqu'à ce que Dieu veuille que nous soyons de retour sur ce champ. » Les barons lui répondent avec respect et douceur : « Juste empereur, cher sire, nous exécuterons vos ordres. » Et ils retiennent mille de leurs chevaliers. Aoi.

175. — L'empereur fait sonner ses clairons et chevauche avec sa grande armée ; ceux d'Espagne tournent le dos et les Français marchent à leur poursuite. Quand le roi vit le soir venir, il mit pied à terre dans un pré, et sur l'herbe verte, se coucha à terre et se mit à prier Dieu d'arrêter le soleil, de retarder la nuit et de maintenir le jour.

Alors voici venir un ange qui l'assiste ordinairement, et qui lui parle ainsi : « Charles, chevauche, car tu ne manqueras pas de clarté, tu as perdu la fleur de France, Dieu le sait ; mais tu peux te venger de l'engeance criminelle. » A ces mots l'empereur remonte à cheval. Aoi.

176. — Pour Charlemagne Dieu fit une grande chose, car le soleil resta fixe. Les païens fuient et les chrétiens les poursuivent et les atteignent jusque dans les vallées ténébreuses ; ils les chassent vers Sarragosse, leur coupent souvent la retraite et leur donnent impitoyablement la mort. Les eaux du Sèbre (l'Èbre) sont devant eux ; profondes, rapides, il ne s'y trouve ni berges, ni *drodmons* (ni bateaux) ; alors les païens implorent leur Dieu Tervagant et se jettent dans le fleuve, mais ils ne peuvent se sauver. Les mieux armés sont aussi les plus pesants et la plupart tombent au fond des eaux, d'autres tâchent de remonter et les plus heureux sont ceux qui ont bu (sont noyés) aussitôt. Tous sont engloutis, et les Français s'écrient : « Ah ! que vous avez été malheureux, Roland ! » Aoi.

177. — Charles voyant que beaucoup de païens sont morts, les uns de blessures et la plupart noyés, et que ses chevaliers ont eu à souffrir aussi de leur côté, le noble roi met pied à terre et rend grâces à Dieu. Au moment où il se relève, le soleil s'est couché, et il dit : « Il est temps de se reposer, car il serait trop tard pour retourner

maintenant à Roncevaux, et nos chevaux sont fatigués. Enlevez leurs selles et leurs freins, et laissez-les se rafraîchir dans ces prés. » Les Français répondent : « Sire, vous dites bien. » Aoi.

178. — L'empereur a pris son quartier de repos, les Français descendent (mettent pied à terre) sur la terre nue ; et, après avoir débarrassé leurs chevaux de leurs freins et de leurs selles, ils les lâchent dans les prés où il y a de l'herbe fraîche, sans pouvoir leur faire d'autre pansement. Tous ceux qui sont las s'étendent à terre, et cette nuit on ne posa pas de sentinelles.

179. — L'empereur lui-même se couche sur un pré, mettant son grand épieu près de sa tête. Pendant cette nuit, il ne veut pas quitter ses armes et il conserve son blanc haubert, son casque orné d'or tout lacé, et garde à sa ceinture son épée Joyeuse. Il a été assez parlé de la lance dont notre Seigneur fut blessé sur la croix ; c'est elle, Dieu merci ! que Charles possède. Il ne l'a point fait orner d'or, seulement en signe d'honneur et de satisfaction de ce qu'il possède une telle arme, il a donné le nom de Joyeuse à son épée. Que les Français ne l'oublient donc pas ; c'est pour cela que leur cri de ralliement est *Montjoie !* et c'est pour cela que personne ne peut les vaincre.

180. — La nuit est claire et la lune brillante ; Charles est couché, mais il éprouve une vive douleur de la perte de Roland, d'Olivier, des douze

pairs, et de tous les Français dont il a laissé les corps gisants à Roncevaux. Il ne peut retenir ses larmes, et prie Dieu de recevoir leurs âmes. Cependant le roi fatigué cède enfin au sommeil, au milieu des Français qui dorment eux-mêmes sur les prés; il n'y a pas un cheval qui puisse se tenir sur ses jambes, et ceux qui sentent le besoin de manger mangent l'herbe autour d'eux en gisant. Quand on a eu beaucoup de peine, cela rend ingénieux.

181. — Accablé de fatigues, Charles dort donc, et Dieu lui envoie saint Gabriel pour le garder. L'ange pendant toute la nuit se tient près du chef du roi, et lui annonce, par une vision, une bataille terrible qu'il aura à affronter. Charles regarde vers le ciel et voit les tonnerres, les vents, les feux et les flammes de toutes les tempêtes qui tombent sur ses gens; les lances de frênes et de pommiers, ainsi que les écus et leurs bosses d'or, sont brûlés par les feux du ciel; les épieux tranchants sont brisés, les hauberts, ainsi que les casques d'acier, craquent et bruissent. Il voit tous les dangers que courent ses chevaliers, dont des ours, des léopards, des serpents, des guivres et des dragons veulent encore faire leur proie; il se présente plus de trente mille griffons, il n'y a pas un Français qui ne soit attaqué, et ils s'écrient : « Charlemagne ! à notre secours ! » Plein de douleur et de pitié, le roi veut répondre à cet appel, mais il en est empêché ; devers une terre en friche,

un grand lion, orgueilleux et fier, s'avance vers lui et l'assaille ; bientôt ils luttent ensemble, mais on ne sait lequel des deux est vainqueur : et l'empereur ne s'est point éveillé.

182. — A cette vision en succède une autre. Le roi se voit en France et sous un perron à Aix-la-Chapelle ; entre deux chaînes se tenait un *brohun* (1). — Devers les Ardennes il voit venir trente ours, dont chacun parle comme un homme, et qui lui disent : « Sire, rendez-les-nous ; ils doivent revenir avec vous. Nous devons porter secours à nos parents. » De son palais, Charles accourt vers les autres, et attaquant le principal de ses compagnons, il l'assaillit sur l'herbe verte. Là on vit les merveilleux combats du roi, mais on ne sait lequel des deux fut vainqueur. Voilà ce que l'ange de Dieu a fait voir au baron, mais Charles reste endormi jusqu'au lendemain au grand jour.

183. — Cependant le roi Marsile (blessé) s'était enfui vers Sarragosse ; il est descendu à l'ombre d'un olivier, et son épée, son casque et sa cuirasse sont rompus; avec peine il se couche sur l'herbe verte, pâmé et angoissé de sa main droite qu'il a perdue, et du sang qui coule de sa blessure. Près

(1) *Brohun.* Peut-être est-ce le nom d'un animal. Tout ce passage exprime allégoriquement les reproches que Charlemagne craint qu'on ne lui fasse, pour la perte de son armée ; il est très-obscur.

de lui, sa femme Bramimonde pleure et crie de douleur, au milieu de vingt mille hommes qui les entourent. Tous maudissent Charles et la douce France ; ils se dirigent vers une grotte (petite chapelle) dédiée à Apollin, auquel ils témoignent leur mépris par des injures : « Eh ! mauvais Dieu, disent-ils, pourquoi nous donnez-vous une telle honte ? C'est notre roi ; pourquoi l'avez-vous laissé vaincre ? Que celui qui te servira en ait mauvaise récompense ! » Alors ils lui enlèvent son sceptre et sa couronne, le jettent à bas de sa colonne, le foulent aux pieds, le battent et le brisent à coups de bâton, puis, enlèvent à Tervagant son escarboucle, et jettent Mahomet dans un fossé afin qu'il soit souillé par les chiens et les porcs.

184. — Marsile est revenu de sa pâmoison, et il se fait transporter dans sa chambre voûtée où il y a plusieurs couleurs peintes et écrites (1). Là, la reine Bramimonde s'arrache les cheveux, exhale sa douleur, et s'écrie enfin : « Ah ! Sarragosse ! comme te voilà veuve du noble roi qui t'avait en sa puissance ! nos dieux lui ont fait félonie, lorsque ce matin ils l'ont abandonné. L'amiral se conduira lâchement s'il ne combat cette gent hardie, qui se montre si terrible et ne fait aucun cas de sa vie. L'empereur à la barbe fleurie, il a de la no-

(1) Cette description se rapporte parfaitement avec la forme et les décorations de l'Allhambra, dont la construction date à peu près du même temps où ce poëme de Turold fut écrit.

blesse et de la folie; si on lui présente la bataille, il ne s'enfuira pas! c'est un grand malheur que personne ne l'ait tué!

185. — Par sa grande puissance, l'empereur a demeuré en Espagne pendant sept années pleines, et il y a pris nombre de châteaux et de cités. Le roi Marsile s'en est beaucoup inquiété. A la première année, il fit sceller ses brefs, et envoya des députés à Baligant en Babylonie; c'est l'amiral le plus vieux d'antiquité qui ait survécu à Homère et à Virgile (1). Il doit venir pour secourir le roi à Sarragosse, et s'il n'y parvient pas, il a promis d'abandonner ses dieux, ainsi que les idoles qu'il a coutume d'adorer, de recevoir la sainte loi chrétienne, et de s'accorder avec Charlemagne. Mais il est loin, et il a tardé à venir; il a convoqué ses gens de quarante royaumes différents, il a fait apprêter ses barges, ses galions et ses navires, et c'est au port d'Alexandrie, près de la mer, qu'il a

(1) Cette phrase incidente, où le souvenir d'Homère et de Virgile est invoqué n'offre pas un sens bien clair; et dans le doute où je suis de l'avoir saisi, je rapporterai ici les vers de la chanson :

Li reis Marsilie s'en purcacet assez,
Al premer an fist ses brefs sieler,
En Babilonie Baligant ad mandet:
Tut survesquiet e Virgilie e Omer;
Ço est l'amiraill le viel d'entiquetet.
En Sarraguce alt succure li ber;
Et s'il ne l' fait etc., etc.

réuni sa flotte. C'est en mai, aux premiers jours d'été, qu'il a mis toute son armée en mer.

186. — Grandes sont les armées que forme cette race ennemie qui, bientôt, navigue et cingle avec rapidité. Au sommet des mâts et des vergues, il y a des charbons et des lanternes, dont les rayons projettent une telle lumière que la nuit noire en est plus belle. Et lorsqu'ils arrivent en Espagne, tout le pays en est éclairé et resplendissant; bientôt la nouvelle de leur arrivée parvient jusqu'à Marsile. Aoi.

187. — Les païens sont impatients de débarquer; ils quittent la mer et viennent à l'eau douce. Laissant Marbrose et Marbrise, ils tournent toutes leurs embarcations pour remonter l'Èbre. Il y avait tant de charbons et de lanternes qu'ils sont environnés de clarté pendant toute la nuit, et dans le jour suivant ils arrivent à Sarragosse. Aoi.

188. — Le jour est clair et le soleil brillant, l'amiral sort de son bateau et les Espagnols le guident lorsqu'il est à terre. Dix-sept rois le suivent; quant aux ducs et aux comtes, il serait difficile de les compter. A l'abri d'un laurier qui s'élève au milieu d'un champ, on jette un palie blanc sur l'herbe verte, au milieu duquel on place un fauteuil d'ivoire. Le païen Baligant s'y assied, et tous les autres se tiennent debout autour de lui. En sa qualité de premier d'entre eux, il prend la

parole : « Écoutez-moi maintenant, francs chevaliers, dit-il, le roi Charles, l'empereur des Français, en doit être réduit à ne manger qu'avec ma permission. Il a fait une guerre terrible par toute l'Espagne, et je veux le poursuivre jusqu'en France. Je ne suspendrai pas l'exécution de ce dessein tant que je serai vivant, et jusqu'à ce qu'il soit mort, ou que vif il renonce à sa foi. » En parlant ainsi, le roi, pour s'engager, frappe son gant droit sur son genou.

189. — Puisqu'il l'a dit, pour tout l'or qui est dessous le ciel, il ne renoncera au dessein d'aller à Aix, où Charles a coutume de rendre la justice. Ses hommes le lui conseillent et l'en louent; alors Baligant appelle deux de ses chevaliers, l'un est Clarifan, et l'autre Clarien. « Vous êtes les fils du roi Maltraïen, leur dit-il, et c'est vous qui avez coutume de faire mes messages ; je vous ordonne d'aller à Sarragosse, et d'annoncer de ma part à Marsile que je suis venu pour l'aider contre les Français. Si j'en trouve l'occasion, il y aura de grandes batailles ; donnez-lui ce gant qui est plié maintenant, et faites-le-lui mettre au poing droit, portez-lui aussi cette once d'or pur, et qu'il vienne à moi pour reconnaître son fief. J'irai en France pour faire la guerre à Charles, et s'il ne se couche à mes pieds pour me demander merci, et qu'il n'abandonne pas la loi des chrétiens, je lui enlèverai la couronne de dessus la tête. » Les païens ap-

plaudirent en disant : « Sire, vous dites très-bien. »

190. — « Chevauchez donc, barons, ajoute Baligant; que l'un porte le gant et l'autre le bâton. Ceux-ci répondent : « Nous le ferons. » Ils chevauchent si bien que les voilà à Sarragosse. Ils passent dix portes, traversent quatre ponts et toutes les rues où se tiennent les bourgeois. En approchant de la partie élevée de la ville, ils entendirent une grande rumeur, vers le palais. Une foule de païens pleurent, crient et expriment la plus vive douleur. Ils regrettent leurs dieux Tervagant, Mahomet et Apollin, qu'ils n'ont plus : « Malheureux, se disent-ils l'un à l'autre, que deviendrons-nous? Sur nous est descendue la ruine; nous avons perdu le roi Marsile. Hier le comte Roland lui a tranché la main droite. Nous n'avons plus le blond Jurfaleu, son fils, et toute l'Espagne tombera aujourd'hui au pouvoir des chrétiens. » Cependant les deux messagers mettent pied à terre au perron.

191. — Ils laissent leurs chevaux à l'ombre d'un olivier, et deux Sarrazins les prennent par les rênes. Les messagers se tiennent par leurs manteaux, puis ils montent au haut du palais voûté. Par trop d'intérêt ils firent un mauvais salut (1) :

(1) Mahomet, Tervagant et Apollin ayant laissé vaincre Marsile, l'auteur appelle un *mauvais salut*, celui que font les messagers au roi de Sarragosse, en invoquant l'assistance de ces idoles que l'on vient de briser.

« Que Mahomet qui nous a en sa puissance, dirent-ils, que Tervagant et Apollin, nos seigneurs, sauvent le roi et garantissent la reine! » — « J'entends ici une grande folie, dit Bramimonde, car nos dieux sont anéantis. Ils se sont mal gouvernés à Roncevaux, ils ont laissé tuer tous nos chevaliers et ont abandonné monseigneur dans la bataille, il a perdu sa main droite, il n'en a plus, c'est le riche comte Roland qui la lui a abattue. Charles aura toute l'Espagne en souveraineté. Que deviendrai-je, malheureuse que je suis? Ah! pourquoi faut-il qu'il n'y ait personne qui me donne la mort? Aoi.

192. — Clarien dit : « Madame, ne vous laissez pas aller ainsi à la douleur. Nous sommes les messagers du roi Baligant; Marsile, nous a-t-il dit, sera garanti et sauvé s'il lui envoie son gant et son bâton. Nous avons dans la Sèbre quatre mille bateaux, esquifs, barges et galères courantes, sans compter les navires drudmonds, qui sont nombreux. L'amiral est riche et puissant; il ira chercher Charlemagne, jusqu'en France, où il espère le prendre mort ou vaincu.» — « Oh! dit Bramimonde, il en arrivera d'autant plus de mal! Vous pourrez trouver les Français bien plus près d'ici; depuis sept ans déjà ils sont dans ce pays. L'empereur est noble et brave, et il préfère de mourir plutôt que d'abandonner le terrain . . . .
. . . . Charles ne craint nul homme au monde.

193. — « Laissez tout cela, dit le roi Marsile à la reine; » puis se tournant vers les messagers : « Seigneurs, parlez à moi. Vous le voyez, je suis déjà triste de ma mort prochaine; je ne laisse point d'héritiers, ni fille, ni fils. J'en avais un, il a été tué hier soir. Monseigneur, dites-vous, vient me voir. L'amiral a droit sur l'Espagne; je le déclare libre s'il veut l'avoir (*je lui cède mon droit*), et qu'il la défende contre les Français. Je lui fournirai de bons conseils contre Charlemagne, et d'ici à un mois, il l'aura vaincu. Vous porterez à Baligant les clefs de Sarragosse, en lui recommandant de ne pas en sortir, s'il m'en croit. » Les messagers répondent : « Sire, vous dites vrai. » AOI.

194. — « Charles l'empereur, continua Marsile, a fait périr mes gens, a ruiné mon pays et forcé mes villes. Cette nuit il couche sur les eaux de la Sèbre, et j'ai calculé qu'il n'y a que sept lieues. Vous dites que l'amiral y amène son armée, alors faites-lui savoir de ma part qu'il doit lui livrer bataille. » En disant ces mots, Marsile donna les clefs de Sarragosse aux deux messagers qui s'inclinèrent et prirent congé.

195. — Les deux envoyés sont remontés à cheval et sortent lestement de la cité, en s'empressant d'aller remettre les clefs de Sarragosse à l'amiral. Baligant leur demande : « Qu'avez-vous trouvé ? Où est Marsile à qui je vous ai envoyés ? » — « Il est

blessé à mort, répond Clarien; l'empereur fut hier au port pour le passer, car il veut retourner dans la douce France, et pour plus d'honneur et de sûreté, il voulut protéger sa marche par une arrière-garde. Ce poste fut confié au comte Roland, neveu de l'empereur, à Olivier, ainsi qu'à tous les douze pairs de France, accompagnés de vingt mille Français bien armés. Le noble roi Marsile y combattit, et lui et le comte Roland s'y sont rencontrés. Roland donna au roi un tel coup de Durandal, qu'il lui sépara entièrement la main du bras. Le fils du roi, Jurfaleu, qu'il aimait tant, a été tué ainsi que d'autres barons qu'il avait menés avec lui. Ne pouvant plus combattre ni demeurer là, Marsile s'enfuit, et l'empereur l'a poursuivi. Le roi vous demande secours, il vous passe son droit sur le royaume d'Espagne. » Baligant commença par réfléchir, mais bientôt il éprouva un tel chagrin, qu'il fut près d'en devenir insensé. Aoi.

196. — « Sire amiral, dit Clarien, il s'est donné une bataille hier à Roncevaux. Roland et Olivier y sont morts, ainsi que les douze pairs que Charles prisait tant, et vingt mille de leurs Français ont également perdu la vie. Mais le roi Marsile a perdu la main droite, et l'empereur l'a poursuivi avec ardeur.

En ce pays il n'est resté aucun chevalier, qui n'ait été tué ou noyé dans la Sèbre. Les Français

sont cantonnés sur la rive et ils ne sont pas éloignés de nous : si vous voulez les aller trouver, il pourra nous en coûter cher. » A ces mots, le regard de Baligant devint fier, et l'amiral sentit la joie au fond de son cœur. Se levant tout à coup de son fauteuil : « Barons, s'écrie-t-il, ne tardez pas davantage, sortez de vos barges, montez à cheval et marchez ; si le vieux Charlemagne ne prend à l'instant la fuite, le roi Marsile sera vengé aujourd'hui. Pour son poing droit, je lui donnerai la tête de Charles. »

197. — Les païens d'Arabie sont sortis de leurs embarcations. Ils montent chevaux et mulets et chevauchent. Que feraient-ils de plus? L'amiral qui vient d'animer leur courage, appelle son ami Gémalfin et lui commande de rassembler toutes ses armées. Gémalfin monte sur son destrier Bestron, et emmène avec lui quatre ducs (ou capitaines). Quant à Baligant, il chevauche si promptement qu'il ne tarda pas d'atteindre Sarragosse. Arrivé au perron de marbre, quatre comtes lui tiennent l'étrier pour le faire descendre. Il monte les degrés du palais, et bientôt Bramimonde accourt vers lui en disant : «Hélas! que je suis malheureuse! puisque j'ai perdu monseigneur! » Alors elle tomba aux pieds de l'amiral qui la reçut. Cependant ils montent à la chambre de deuil. Aoi.

198. — A peine le roi Marsile a-t-il aperçu

Baligant, qu'il appelle deux Sarrazins espagnols. « Soutenez-moi, leur dit-il, et placez-moi sur mon séant : » puis, prenant de sa main gauche un de ses gants : « Sire roi amiral, ajouta-t-il, je vous rends ici tous mes royaumes; Sarragosse et tous les hommes qui y sont attachés. Je suis perdu ainsi que tous les miens. » L'amiral répond : « J'en ressens une vive douleur, mais je ne puis parler longuement avec vous. Charles est bien loin de m'attendre et je n'ai que le temps de recevoir le gant de vous. » Il dit, et de douleur il pleure en se retirant. Aoi.

199. — Il descend les degrés du palais, monte à cheval et se joint à sa troupe qui pique des deux. Il chevaucha avec tant d'ardeur qu'il était le premier devant, et les païens se criaient les uns aux autres : « Venez, païens ! déjà les Français fuient. Aoi.

200. — Dès l'aube du jour, l'empereur Charles est éveillé. Saint Gabriel qui le protége de la part de Dieu, lève sa main, et sur lui fait un signe. Le roi qui a reçu ses armes descend, et tout le reste de l'armée s'arme également, puis on monte à cheval et on suit en toute hâte les routes et les chemins pour aller voir le merveilleux dommage résultat de la bataille de Roncevaux. Aoi.

201. — Charles est arrivé à Roncevaux et bientôt il pleure sur les morts qu'il y trouve. « Sei-

gneurs, dit-il aux Français, prenez le pas, car je suis allé en avant, dans l'espoir de retrouver mon neveu. J'étais un jour à une fête annuelle à Aix, où mes vaillants chevaliers parlaient des grandes et terribles batailles. J'ouïs dire à Roland qu'il ne mourrait jamais dans un royaume étranger pas plus que ses hommes et ses pairs, sans qu'ils eussent la tête tournée vers leur pays, et que le baron finirait vaillamment. A la distance où l'on peut jeter un petit bâton, l'empereur est monté sur une colline, avant tous les autres.

202. — Lorsque l'empereur se mit à chercher son neveu, il vit les herbes et les fleurs des prés tellement teintes du sang de ses barons, qu'il ne put s'empêcher de verser des larmes. Le roi parvenu sous deux arbres reconnaît les coups que Roland avait donnés sur trois perrons, et aperçoit bientôt son neveu gisant sur l'herbe verte : on ne peut s'étonner de la colère qu'en ressentit Charles; il descend, se lance à pleine course, et prenant Roland entre ses deux bras il s'évanouit sur lui, tant l'angoisse qu'il ressent est forte.

203. — Cependant l'empereur revient à lui. Le duc Naismes et le comte Acelin, Geofroy d'Anjou et Henri, son frère, prennent le roi et le placent sous un pin. Mais Charles a toujours les yeux fixés sur le lieu où est étendu son neveu, et il exprime ses regrets : « Ami Roland, dit-il, que Dieu

te prenne en pitié! On n'a jamais vu un chevalier pareil à toi pour commencer et terminer les grandes batailles. Ah! mon honneur penche vers son déclin! » En parlant ainsi il lui fut impossible de ne pas défaillir. Aoi.

204. — Charles reprit encore l'usage de ses sens, et trois de ses barons le tiennent par les mains, mais il a toujours les yeux tournés là où est étendu son neveu dont la figure est pâle et les yeux ténébreux. Il le plaint par foi et par amour : « Ami Roland, s'écrie-t-il encore, que Dieu mette ton âme parmi les fleurs glorieuses de son paradis! Pourquoi faut-il que tu sois venu en Espagne? il ne se passera plus désormais un jour sans que j'éprouve une vive douleur. Ah! je sens que ma force et ma hardiesse vont décliner, et que je n'aurai plus personne qui soutienne mon honneur. Où pourrai-je trouver un ami sous le ciel, maintenant? et s'il me reste des parents, nul n'est aussi vaillant que toi. » Disant ainsi, il arrache ses cheveux à deux mains, et tous les Français éprouvent une telle douleur, qu'il n'y en a pas un seul qui ne verse des larmes. Aoi.

205. — « Ami Roland, je m'en irai en France, dit encore Charles, et quand je serai à Loun, dans mon palais, des étrangers arrivant de différents royaumes, me demanderont : Où est le comte capitaine? je leur dirai qu'il est mort en Espagne. Ce ne sera

plus qu'au milieu des chagrins que je gouvernerai mon royaume, et il ne se passera plus de jour sans que je pleure.

206. — « Ami Roland, brave et beau jeune homme, quand je serai à Aix, en ma chapelle, on viendra me demander des nouvelles. Je leur en donnerai de merveilleuses et de terribles : Mon neveu, leur dirai-je, celui qui me fit tant de conquêtes, il est mort. Contre moi se révolteront le Seisne, le Hongrois, le Bulgare, le Romain, l'Apulien, ainsi que ceux de Palerme, d'Afrique et de Califerne, et ils accroîtront encore mes peines et mes souffrances. Qui guidera mes armées contre de telles puissances, puisque celui qui les conduisait toujours est mort ? Ah ! France, comme te voilà abandonnée. J'en éprouve un si grand deuil que je voudrais avoir cessé de vivre ! » Puis de ses deux mains il arrachait sa barbe blanche et ses cheveux, et les Français répondaient à sa douleur.

207. — « Ami Roland, que Dieu ait pitié de toi ! que ton âme aille en paradis. Celui qui t'a tué a mis la France dans la désolation, et j'éprouve un tel chagrin de ce que ma noblesse est morte pour moi, que je ne voudrais plus vivre ; fassent Dieu et le Fils de sainte Marie que mon âme quitte aujourd'hui mon corps, avant que j'arrive au maître port de Sirie (passage dans les Pyrénées). Mon

âme est déjà avec eux, mais que mon corps aille aussi les joindre; et il pleurait, et il s'arrachait les cheveux. Le duc Naismes dit : « Charles éprouve une très-grande douleur. » Aoi.

208. — « Sire empereur, dit Geofroy d'Anjou, ne vous laissez pas aller ainsi à un tel chagrin. Faites recueillir le corps de tous ceux des nôtres que les païens d'Espagne ont tués dans la bataille, et ordonnez qu'on les porte dans un cimetière. — « Eh bien, dit le roi, faites sonner votre cor. » Aoi.

209. — Geofroy d'Anjou a fait sonner son cor; les Français descendent de cheval sur l'ordre de Charles, et tous ceux de leurs amis qu'ils trouvent morts, ils vont les porter aussitôt dans un cimetière. Là se trouvent des évêques, des abbés, des moines, des chanoines, des prêtres tonsurés qui absolvent les défunts au nom de Dieu. Ils brûlent de la myrrhe et de la *timoine* (thym); ils les encensent, puis les enterrent en grande pompe. Enfin ils les laissent là ; car, qu'en feraient-ils? Aoi.

210. — L'empereur fait (*costéir*) ouvrir les côtes à Roland, à Olivier et à l'archevêque Turpin. Il les fait ouvrir devant lui, et leurs cœurs sont recueillis dans une poële (une tenture), et placés dans un cercueil de marbre blanc; puis, prenant les corps des barons, on les enveloppe dans des peaux de cerf, après les avoir lavés dans du vin avec du piment. Enfin le roi ordonne à Rebalt, à

Gébouin, au comte Milon et au marquis Otes de les faire placer dans trois chars et de les accompagner. On a soin de les couvrir d'un *palie galazin* (*étoffe précieuse*). Aoi.

211. — Au moment où Charles se dispose à partir, tout à coup les avant-gardes des païens se présentent, et deux messagers avant-coureurs, lui annoncent la bataille de l'amiral. « Roi orgueilleux, lui disent-ils, il n'y a pas moyen que tu t'en ailles. Voici Baligant qui chevauche vers toi ; grandes sont les armées qu'il amène d'Arabie ; nous verrons aujourd'hui, si tu as vasselage (noblesse et courage). » Aoi.

212. — Furieux, le roi Charles prend sa barbe, et tout en repassant dans son esprit le deuil et le dommage qu'il a déjà éprouvés, il s'écrie tout à coup d'une voix forte et haute : « Barons français! à cheval ! aux armes ! » Aoi.

213. — L'empereur se prépare tout le premier ; il revêt promptement sa cuirasse, lace son casque et ceint Joyeuse aussi resplendissante que le soleil; il pend à son col un écu de Biterne, tient son épieu, fait brandir sa lance, puis monte son bon cheval Entencendur, qu'il conquit au Gué, dessous Marsune, après avoir jeté mort celui qui le montait, Malpalin de Nerbonne. Il lui lâche les rênes, le pique souvent et fait un saut en voyant cent mille

hommes. Aoi. Il implore l'aide de Dieu et de l'apôtre de Rome.

214. — Ceux de France descendent dans le champ ; plus de cent mille se réunissent en armes. Ils ont un fourniment qui leur convient, des chevaux grands coureurs et de belles armes. Ils sont bien montés et manœuvrent savamment ; si l'occasion se présente aujourd'hui, ils espèrent bien rendre la bataille (reprendre la revanche). Le gonfalon flotte au-dessus de leurs casques. Lorsque Charles vit leur contenance fière, il appela Josseran de Provence, le duc Naimon, Antelme de Mayence, tous vassaux dans lesquels on peut mettre sa confiance. Véritable félon est celui qui se met en comparaison avec eux. « Si les Arabes ne se repentent pas tout à coup d'être venus ici, dit Charles, ils vont payer cher la mort de Roland. » Le duc Naismes répond : « Dieu nous accorde de les vaincre ! » Aoi.

215. — Charles appelle encore Rabe et Guineman et leur dit : « Seigneurs, je vous commande de prendre la place d'Olivier et de Roland. Que l'un prenne l'épée du premier et le second l'Olifant de mon neveu. Marchez en tête avec vos quinzemille Français, choisis parmi nos meilleurs et nos plus vaillants bacheliers. Après eux s'avancera un nombre égal conduit par Gibuin, Guinemans, le duc Naismes et le comte Josseran. » Ils

disposent bien les échelles (corps de troupes échelonnées) et s'ils rencontraient l'ennemi, il y aura certes une grande bataille. Aoi.

216. — Telles sont les deux premières échelles des Français; puis vient la troisième, évaluée à vingt mille chevaliers bavarois. Ils n'abandonneront pas la bataille et il n'y a pas de race qui soit plus chère à Charles, si ce n'est celle de France avec laquelle il a conquis tant de royaumes. Le comte Oger le Danois le brave guerrier les guidera, car ce corps de troupes est fier. Aoi.

217.—L'empereur Charles a déjà trois échelles, et le duc Naismes compose la quatrième de barons pleins de bravoure. Ils sont Allemands et au nombre de vingt mille, dit-on. Bien montés, bien armés, ils ne quitteront pas la bataille crainte de mourir, et Herman, duc de Thrace, les guidera, lui qui mourra plutôt que de faire une lâcheté. Aoi.

218. — Le duc Naismes et le comte Josseran ont composé la cinquième échelle de Normans; et les Français disent qu'ils sont au nombre de vingt mille. Ils ont de bons chevaux, de belles armes, et ne reculeront pas devant la mort, car il n'y a pas de gens plus terribles qu'eux sur le champ de bataille. Le vieux Richard est à leur tête, et il frappera fort avec son épieu tranchant. Aoi.

219. — Les Bretons forment la sixième échelle;

ils sont trente mille. Ils chevauchent comme de vrais barons ; leurs lances sont peintes, et les gonfalons fermés. Leur seigneur se nomme Odon. Ils sont commandés par le comte Nevelon, par Tébald de Rheims et le marquis Otton : « Guidez mes gens, dit Odon, je vous les confie. » AOI.

220. — L'empereur a six échelles faites. Le duc Naismes organise la septième avec des barons poitevins et d'Auvergne. Ils peuvent être au nombre de onze mille chevaliers, bien montés et bien armés. Ils sont placés dans un vallon au pied d'une colline. Charles les bénit de la main droite. Josseran et Godeselmes seront leurs chefs . AOI.

221. Naismes compose la huitième échelle avec des barons de la Flandre et de la Frise. Ils sont plus de quarante mille et ne lâchent jamais pied dans le combat. Le roi dit : Ceux-ci me serviront; et Raimbaut et Kamon de Galice les commanderont, selon les lois de la chevalerie. »

222. — Naismes et le comte Josseran s'entendent pour former la neuvième échelle qu'ils composent de prud'hommes lorrains et bourguignons. Ils sont au nombre de cinquante mille chevaliers, tous armés de leurs casques et de leurs cuirasses. Leurs épieux sont forts et leurs lances courtes. Si les Arabes ont l'imprudence de les attaquer, ils en seront durement frappés. Thierry, duc d'Argône, doit les commander. AOI.

223. — La dixième échelle est formée des barons de France. Ce sont cent mille de nos meilleurs capitaines au corps souple, à la contenance fière, ayant le chef fleuri et la barbe blanche. Ils portent leurs hauberts et leurs cuirasses doublées, et ceignent des épées de France et d'Espagne, et tiennent leurs écus couverts d'armoiries. Ils sont à cheval, demandent impatiemment la bataille, et crient Montjoie! Charlemagne est avec eux. Godefroi d'Anjou porte l'oriflamme qui fut l'enseigne de saint Pierre et avait un nom romain, mais que l'on changea en celui de Montjoie. Aoi.

224. — L'empereur descend de son cheval et se couche sur l'herbe verte, puis tournant son visage vers le soleil levant, il réclame l'aide de Dieu du fond de son cœur : « Véritable Père, dit le roi, toi qui garantis Jonas dans le corps de la baleine, qui épargnas le roi de Ninive, et sauvas Daniel des dangers qu'il courut dans la fosse aux lions, ainsi que les quatre jeunes gens plongés dans la fournaise ardente, aide-moi en ce jour! Que ta protection m'environne en ce moment, et fais, par ta merci, que je puisse venger mon neveu Roland! »

225.—Quand il eut achevé cette prière, le roi, s'étant relevé, signa son chef. Alors Naismes et Josseran lui tiennent l'étrier, il monte son cheval coureur, prend son écu, son épieu tranchant; et, le corps agile et ferme, le visage clair et con-

tent, il se met à chevaucher avec fermeté. Derrière et devant sonnent les clairons et par-dessus tout retentit l'Olifant. A ce son, tous les Français pleurent, en souvenir de Roland.

226. — L'empereur chevauche avec grâce et noblesse. Il a laissé flotter sa barbe sur sa cuirasse, et par amour pour lui, tous les autres en font autant. A ce signe on reconnaît les cent mille Français. On marche; on passe les monts, les roches hautes, les vallées profondes et les passages étroits et dangereux. On débouche des ports et l'on s'avance vers l'Espagne jusqu'à ce que l'on puisse échelonner l'armée sur un terrain plat. Les avant-gardes de Baligant se replient vers lui, et un Sulian lui rapporte: « qu'il a vu l'orgueilleux roi Charles; que ses hommes sont terribles et ne l'abandonneront pas. Préparez-vous, ajoute le Sulian, vous aurez bientôt bataille. » Baligant dit: « Aujourd'hui grande prouesse! faites sonner les clairons, afin que tous les païens se tiennent sur leurs gardes. »

227. — A l'instant le son des tambours, des trompettes et des clairons retentit dans toute l'armée. Les païens s'arment, et l'amiral ne veut pas être des derniers à prendre ce soin. Il met sa cuirasse ciselée, lace son casque orné d'or, puis ceint son épée au côté gauche, son épée à laquelle il a donné un nom par orgueil et par jalousie de

l'épée de Charles dont il a entendu parler. Ce sera son enseigne en bataille rangée, et tous ses chevaliers en ont témoigné leur admiration. A son col pend son large écu dont l'anse est d'un bon palie rouge. Sa lance est plus grosse qu'un *tinel* (?) et le fer serait la charge d'un mulet. Il tient son épieu auquel il a donné le nom de Maltet. Ainsi armé, Baligant monte à cheval, tandis que Morcale d'outre mer lui tient l'étrier. L'amiral a la poitrine large et rebondie, les flancs grêles, les épaules larges, le teint clair, le visage fier; et sa tête est si soigneusement frisée, qu'elle est blanche comme une fleur en été. Souvent éprouvé dans les combats, Dieu! quel baron c'eût été, s'il eût été chrétien! Il pique son cheval et fait jaillir le sang des flancs de l'animal qui fait un saut et franchit un fossé de la largeur de cinquante pieds. Les païens s'écrient: « Celui-là doit ouvrir la marche; il n'y a Français, s'il veut se mesurer avec lui, qui, bon gré, mal gré, n'y perde la vie! Charles est bien fou de ne pas s'être retiré! » Aoi.

228. — L'amiral ressemble tout à fait à un baron; il a la barbe blanche comme une fleur; c'est un homme sage selon sa loi; et dans les combats il est fier et brave. Son fils Malpramis est également plein de valeur; il est grand, fort, et tient de son père. « Sire, dit-il à Baligant, chevauchons en avant, car je suis impatient de voir Charles, et ne sais s'il se présentera. » —« Oui, répon-

dit l'amiral, car il est très-brave et dans plusieurs gestes (chansons de gestes) il est parlé de lui avec grand honneur. Mais il n'a plus son neveu Roland avec lui, et il n'est pas possible qu'il tienne contre nous. » Aoi.

229. — «Beau fils Malpramis, ajouta Baligant, le bon vassal Roland a été tué avant-hier, ainsi que le preux et vaillant Olivier, les douze pairs que Charles aimait tant et vingt mille combattants de cette France. De tous les autres, je ne donnerais pas un gant.

230. — « Il est vrai que l'empereur revient; mes messagers sulians m'ont annoncé qu'il s'avance avec dix échelles. Il est vraiment preux. Il sonne l'Olifant; il fait rassembler ses compagnons au son des trompettes, et chevauche le premier en avant, entouré de quinze mille Français, jeunes bacheliers que Charles nomme ses enfants. Mais après ceux-ci, il y en a bien d'autres qui frapperont et combattront avec valeur.» — «Ah! dit Malpramis, je vous en demande le coup (de les attaquer). » Aoi.

231. — « Mon fils Malpramis, lui répond Baligant, je vous accorde tout ce que vous venez de me demander. Bientôt, contre les Français vous allez combattre et vous y mènerez Torleu, le roi persan, puis un autre roi lithuanien, d'Apamort. Si vous pouvez abattre le grand orgueil des Fran-

çais, je vous donnerai une partie de mon pays, depuis Chériant jusqu'au Val Marchis. » Malpramis répond : « Sire, je vous remercie ! » Et acceptant ce don, il marche en avant. Cette portion de pays venait de la terre qui avait appartenu au roi Fleurit ; mais Malpramis ne la vit plus jamais depuis, et n'en devint jamais possesseur.

232. — L'amiral chevauche au milieu de son armée. Son fils le suit, ainsi que le roi Torleu et le roi d'Apamort. Avec leurs braves chevaliers, dont le nombre ne va pas à moins de cent mille, ils organisent trente échelles. La première est celle de Butentrot, et la suivante est commandée par le gros chef de Mycènes. Sur les échines qu'ils ont dessus le dos ils sont soyeux comme des porcs. Aoi.

233. — La troisième est de Nables et de Blos ; la quatrième de Bruns et d'Esclavoz, la cinquième de Sorbres et de Sorz, la sixième de Mors et d'Ermines, la septième de Jéricho, la huitième de Migres, la neuvième de Gros et la dixième de Balide la forte ; toute espèce de gens qui jamais n'ont voulu le bien. Aoi.

234. — L'amiral jure tant qu'il peut sur les vertus et le corps de Mahomet : « Charles, dit-il, chevauche comme un insensé. Il y aura une terrible bataille, s'il ne se décide à l'éviter ; et jamais

dorénavant son chef ne sera couvert de la couronne d'or. »

235. — Les païens établissent dix autres échelles : la première est des Canélieus, les lais ; ils sont venus de Val-Fuit. L'autre est composée de Turcs, et la troisième de Persans ; la quatrième de Pincencés et de Persans ; la cinquième de Solteras et d'Avers ; la sixième d'Orenaleus et d'Eugiez, la septième des gens de Samuel ; la huitième est de Bruise, la neuvième de Clavers, et la dixième d'Occiant la déserte. Aucune de ces nations ne sert le Seigneur Dieu, et vous n'entendrez jamais parler d'hommes plus félons. Ils ont la peau dure comme du fer, aussi ne portent-ils ni hauberts, ni cuirasses. Au combat, ils se montrent toujours violents et cruels Aoi. »

236. — L'amiral ordonne les dix dernières échelles. La première est de Jaianz de Malperse ; l'autre est de Hums et la troisième de Hungres. La quatrième est de Baldise la longue, et la cinquième est composée de ceux de Val-Penuse, la sixième des gens de Maruse, et la septième de Jeuse d'Astrimonies. La huitième est d'Argoilles, la neuvième de Clarbone, et la dixième de Barbez de Froude. Parmi tous ces peuples, il n'y en a pas un qui ait jamais aimé Dieu (*qui soit chrétien*). Dans le livre des Gesta Francor (um) on compte trente échelles. Au milieu de ces grandes armées, les trompettes

sonnent et les païens chevauchent à la manière des prud'hommes (des braves chrétiens). AOI.

237. — L'amiral est un homme très-puissant. Devant lui, il fait porter son dragon, l'étendard de Tervagant et de Mahomet, ainsi que l'image d'Apollin le félon. Autour chevauchent des Canelieus qui disent à haute voix : « Qui veut être protégé et garanti par nos dieux, qu'il les prie et les serve avec grande componction. » Les païens baissent la tête et font pencher leurs casques brillants. Alors les Français crient : « Ah ! traîtres, vous mourrez bientôt : que ce jour soit celui de votre perte ! Et vous, notre Dieu ! protégez Charles ; que cette bataille soit décidée en sa faveur ! » AOI.

238. — L'amiral est un homme de haut savoir. Il a appelé près de lui son fils et les deux rois : « Seigneurs barons, leur dit-il, vous marcherez devant et guiderez toutes mes échelles. Cependant, je veux en garder trois des meilleurcs, celle des Turcs, celle des Ormaléis, et la troisième celle des Jaians et des Malpreis. Ceux d'Occiant seront aussi avec moi et combattront Charles et les Français. Si l'empereur se mesure avec moi, il est certain que sa tête tombera dessus sa poitrine. Que chacun soit ferme et confiant ; il n'y a pas d'autre droit que le nôtre. » AOI.

239. — Les armées sont grandes et les échelles ont une belle apparence. Il n'y a entre elles ni

tertre, ni colline, ni vallée, ni bois; en sorte que, bien découvertes, elles peuvent se voir l'une l'autre. Alors Baligant dit : « Allons, gent endiablée, chevauchez maintenant pour commencer la bataille! » Amboires d'Oluferne est celui qui porte l'enseigne, et les païens qui l'aperçoivent s'écrient en la nommant : *Précieuse!* — Les Français répondent aussitôt à ce cri : « Que ce jour soit celui de votre perte! » Et ils crient plus haut que jamais : *Montjoie!* Aussitôt l'empereur fait sonner les clairons et l'Olifant se fait entendre par-dessus tout. Les païens disent : « L'armée de Charles est belle; nous allons avoir une bataille dure et terrible! » Aoi.

240. — Grande est la plaine et large la contrée. Les casques ornés d'or, les écus et les cuirasses ciselées, les épieux et les enseignes fermées resplendissent; et du milieu du bruit des clairons, se distingue le son plus clair et plus fort de l'Olifant. L'amiral appelle son frère; c'est Canabéus, celui qui gouverne la terre située dans le Val-Séverée, et il lui fait remarquer les échelles de l'armée de Charlemagne : « Voyez, lui dit-il, l'orgueil de la France à laquelle on donne tant de louanges. L'empereur chevauche fièrement placé sur les derrières avec cette troupe de gens portant des barbes blanches comme la neige et qu'ils ont rejetées sur leurs cuirasses. Ils frapperont fort de leurs lances et de leurs épées, et nous aurons une forte

et terrible bataille avec eux. Jamais on ne vit une pareille assemblée. De la distance où l'on peut lancer une *verge pelée* Baligant a dépassé ses compagnons, et il leur dit : « Venez, païens, car je vais me lancer au fort du combat : » Il brandit la hampe de son épieu et en dirige la lame vers le roi Charles. Aoi.

241. — Lorsque Charlemagne a vu l'amiral, l'étendard du dragon et tout l'espace de terrain qu'occupaient les Arabes, (*un vers inintelligible*) le roi de France s'écrie à haute voix : « Barons français, qui êtes braves vassaux et avez combattu en tant de champs, voyez ces païens félons et couards, toutes leurs lois (leur religion) ne valent pas un denier. S'ils sont en grand nombre, que nous importe? Qui veut marcher en avant, vienne avec moi ! » Disant ainsi, il frappe son cheval de ses éperons, et Tencendor fait quatre sauts. Les Français disent : « Ce roi est un véritable noble *preux* vassal ! chevauchez, seigneurs, nul d'entre nous ne lui fera défaut ! »

242. — Le jour était beau et le soleil brillant, les armées sont belles, et les compagnies (bataillons) nombreuses. Les premières échelles sont près de se rencontrer. Le comte Robel et le comte Guinemans lâchent les rênes à leurs coursiers en les piquant avec force, et vont en avant pour frapper de leurs épieux tranchants. Aoi.

243. — Le comte Robel, chevalier plein de bravoure, pique donc de ses éperons d'or fin, et va frapper Torleu, le roi de Perse. Ni l'écu ni la cuirasse de ce prince ne peuvent résister au choc. Son corps est traversé par l'épieu, et il tombe mort auprès d'un petit buisson. Les Français disent : « Le Seigneur Dieu nous aide ! Charles a bon droit, nous ne devons pas lui faillir. » Aoi.

244. — Quant à Guineman, il dispute le passage à un roi dont il fracasse le bouclier peint de fleurs, puis lui enfonce sa cuirasse en lui passant l'enseigne au travers du corps, tellement qu'il l'abat mort, que le roi en pleure ou en rie *(ki qu'en plurt u ki'n riet)* (1). A ce coup, ceux de France s'écrient : « Frappez, barons ; ne vous ralentissez pas. Charles a droit contre la gent qui nie le Christ ; Dieu nous a mis du côté du bon droit ! » Aoi.

245. — Malpramis, monté sur un cheval blanc, conduit sa troupe au milieu de la foule des Français. En avant des autres, il frappe de grands coups, renversant les uns sur les autres, tous ceux qui se présentent sur son passage. Tout à coup Baligant s'écrie : « C'est mon fils le baron, que je vous ai élevé avec tant de soin ; voyez, c'est mon fils que

(1) *Ki qu'en plurt u ki'n riet.* Cette locution proverbiale, s'emploie ordinairement à l'occasion d'une chose fatale et qu'on ne peut éviter. Elle revient à celle usitée de nos jours : « *Quoi qu'on dise ou que l'on fasse,* il faut, etc., etc. »

Charles cherche. Je ne demande pas d'avoir de meilleur vassal que lui, secourez-le de vos épieux tranchants. » A ces mots, les païens vont en avant et frappent des coups terribles. Les blessures sont nombreuses, la bataille est merveilleuse et redoutable; avant et depuis ce temps, il n'y en eut jamais de semblable. Aoi.

246. — Grandes sont les armées, et les compagnies sont terribles. Toutes les échelles se sont approchées, et les païens frappent d'une manière merveilleuse. Dieu! que de lances brisées, que d'écus froissés, et de cuirasses démaillées! l'herbe des champs est jonchée de débris d'armes. Cependant l'amiral encourage encore les siens : « Barons, leur crie-t-il, frappez sur la gent chrétienne! » Alors la bataille devient affreuse, et jamais avant ni depuis il n'y en eut de pareille. On se bat à la vie, à la mort. Aoi.

247. — L'amiral excite toujours son monde : « Frappez fort, païens, c'est pour cela que vous êtes venus. Je vous donnerai de belles et gracieuses femmes; vous aurez des fiefs, des terres et des honneurs. » — « Nous ferons notre devoir, répondent les païens, » puis à force de frapper avec leurs épieux, ils les mettent hors de service, et alors, plus de cent mille épées sont tirées. Voici le moment douloureux et terrible où la bataille devient générale.

248. — De son côté, l'empereur parle à ses Français : « Seigneurs barons, je vous aime et mets en vous toute confiance. Pour moi, vous avez gagné tant de batailles, conquis tant de royaumes et dépossédé tant de rois ! Ah ! je le sais bien, je vous dois récompense, tant en amour qu'en terres et en possessions. Vengez vos fils, vos frères, vos héritiers qui sont morts l'autre soir à Roncevaux. Vous le savez tous : j'ai droit contre les païens. » Les Français répondent : « Sire, vous dites vrai. » Charles en a vingt mille autour de lui, qui tous, lui promettent de le servir loyalement et de ne lui manquer qu'à la mort. Alors il n'y en a pas un qui n'emploie sa lance, tous frappent aussitôt de leurs épées, et la bataille est de merveilleuse détresse. Aoi.

249. — Cependant, Malpramis toujours chevauchant, fait un grand carnage de ceux de France. Le duc Naismes le regarde avec fierté, et en homme de courage, il va le frapper. Il lui brise le bord de son écu, et lui endommage les deux côtés de son haubert, puis lui enfonce toute l'enseigne dans le corps. Malpramis tombe mort entre sept cents des siens.

250. — Canabéus, le frère de l'amiral, pique son cheval de ses éperons, tire son épée à poignée de cristal, et frappe Naismes au milieu du casque, dont la moitié est toute froissée, tandis que de

l'autre côté cinq des lacets sont coupés par l'épée d'acier. Le casque ne lui vaut pas plus qu'un denier (ne le préserve pas). La coiffe est coupée jusqu'à la chair, et une partie tombe à terre. Le coup fut violent; le duc se sentit tout étourdi, et il serait inévitablement tombé à l'instant même, si Dieu ne l'eût aidé. Il se retint en embrassant le col de son cheval; et si le païen eût redoublé son coup, le noble vassal français serait mort aussitôt. Mais Charles de France vint pour le secourir. Aoi.

251. — Le duc Naismes est dans les plus grandes angoisses, et le païen redouble d'efforts pour le frapper, lorsque Charles dit à Canabués : « Lâche, vous l'avez mis dans un triste état. » Puis, courant sur lui avec toute vaillance, il rompt l'écu du païen, le lui brise contre le cœur, fracasse la ventaille de son haubert et l'étend mort sur la place. La selle du cheval est toute ensanglantée.

252. — Charlemagne, en voyant couler le sang de la blessure de Naismes, éprouve le plus vif chagrin : « Chevauchez près de moi, lui dit-il ; le misérable qui vous a blessé est mort ; je lui ai enfoncé mon épieu dans le corps. » — « Je m'en fie à vous, sire, et si je vis encore quelque temps, vous aurez à vous louer de mes services. » Alors ils se joignent par amour et par foi, au milieu de vingt mille Français dont il n'y a pas un qui ne frappe avec force et vaillance. Aoi.

253. — Cependant l'amiral chevauche dans le champ de bataille, et va attaquer le comte Guineman. Il lui écrase son écu sur la poitrine, rompt les côtés de son haubert, lui ouvre les flancs et l'abat mort de dessus son cheval qui ne cesse pas de courir. Il tue encore Gébuin et Lorain R, puis le vieux Richard, seigneur de Normandie. Alors les païens s'écrient : « Précieuse (1) est vaillante ! Frappez, barons ! nous sommes là pour vous aider ! » Aoi.

254. — Puis on vit les chevaliers arabes, ceux d'Occiant, d'Argollie et de Bascle. Tous frappent vigoureusement de leurs épieux. Mais les Français ne sont point d'humeur à céder le terrain, et il meurt un grand nombre de combattants de l'un et de l'autre côté. La bataille ne cesse pas d'être terrible jusqu'au soir. Le carnage des barons francs est grand, et il y aura encore plus d'un sujet de deuil, avant que l'action soit terminée. Aoi.

255. — Les Arabes et les Français combattent avec une égale fureur, brisant les lances et les épieux. Oh ! celui qui a vu tant de boucliers rompus, qui a entendu le bruissement de tant de hauberts, le cliquetis des armes et le fracas de tant de casques et de tant d'écus fracassés ; qui a vu

(1) Nom de l'enseigne de Baligant, portée par Amboires d'Olufernes.

périr tant de chevaliers; qui a ouï tant d'hommes gémir ou hurler en tombant à terre; celui-là pourra conserver le souvenir de grandes douleurs, car pendant cette bataille on eut bien à souffrir. Cependant l'amiral invoque Apollin, Tervagant et Mahomet: « Monseigneur Dieu, dit-il, je vous ai bien servi; je te promets en outre de faire faire toutes tes images en or fin! » Aoi. Mais voici que tout à coup son ami Gémalfin arrive et lui annonce une mauvaise nouvelle: « Sire Baligant, lui dit-il, vous êtes bien mal traité aujourd'hui. Vous avez perdu votre fils Malpramis, et votre frère Canabéus vient d'être tué. Deux Français ont fait ces exploits; l'empereur est l'un des deux, à ce que je pense; car il est grand de taille, il ressemble bien à un marquis (souverain), et sa barbe est blanche comme la fleur d'avril. » A ces mots, la tête de l'amiral se penche, et son visage se rembrunit. La douleur qu'il éprouve est si forte, qu'il est près d'en mourir. Cependant il appelle Jangleu l'outremarin.

256. — « Jangleu, dit l'amiral, avancez; vous êtes brave, habile, et en tout temps, j'ai reçu de vous de bons conseils. Que vous semble des Arabes et des Français? Aurons-nous la victoire du champ? » — « Ah! répond Jangleu, vous êtes perdu, Baligant! votre Dieu ne vous protége pas. Charles est terrible, ses hommes sont vaillants, et je n'ai jamais vu de gens qui combattissent de la sorte.

Cependant, appelez à vous les barons d'Occiant, les barons turcs d'Enfruns, d'Arabie et de Jaianz, et ne négligez aucune des ressources qui vous restent. »

257. — L'amiral met dehors sa barbe aussi blanche que l'aubépine (1). Et ne se dissimulant pas la position où il se trouve, il embouche une claire trompette (buisine), et en sonne de manière à ce que tous les païens puissent l'entendre. Aussitôt tous ses compagnons se rallient. Ceux d'Occiant poussent des cris et leurs chevaux hennissent; ceux d'Arguille hurlent comme des chiens. Animés par une espèce de vertige, ils se précipitent au plus épais de ceux de France, qu'ils rompent et séparent. A ce seul coup, ils en jetèrent sept mille à terre.

(1) On a sans doute remarqué dans le cours de cette chanson, que la *barbe* y joue un rôle assez important. Mais les strophes 227, et 257, où il est parlé de la chevelure et de la barbe des païens, méritent une attention particulière. Dans la strophe 227, il est dit que l'amiral Baligant *a la tête si soigneusement frisée, qu'elle est blanche comme une fleur en été*; puis à la strophe 257, celle qui donne lieu à cette note, on lit que le même amiral : « *met dehors sa barbe aussi blanche que l'aubépine*; Charlemagne et les chrétiens, ont des frisures et des barbes qui ont à peu près la même apparence. Faisaient-ils usage de la poudre à friser? Et se frisaient-ils la barbe et et les cheveux? Cette recherche de toilette avec des mœurs assez barbares d'ailleurs, ne serait pas un fait nouveau ni inconnu, car les sculptures d'Égine présentent un rapprochement tout aussi singulier. Les combattants sont nus et ils ont la barbe et les cheveux frisés avec une symétrie presque choquante.

258. — Il n'y a certes jamais d'homme moins peureux et de vassal portant la cuirasse, plus brave au contraire, que le comte Ogier. Mais quand il voit les échelles de l'armée française rompues, il appelle aussitôt Thierry, le duc d'Argone, Geofroy d'Anjou, et le comte Josseran. De son côté, Charlemagne s'écria fièrement: « Voyez! comme les païens tuent vos hommes! Il ne plaît plus à Dieu que je porte la couronne sur ma tête, si vous ne combattez pas vaillamment, pour venger notre honte! » Personne ne répondit un mot; mais tous piquent leurs chevaux en lâchant la bride, s'élancent, et vont frapper là où ils rencontrent des ennemis.

259.—Charlemagne lui-même donne de grands coups, Aoi, ainsi que le duc Naismes, Ogier le Danois et Geofroy d'Anjou porte-enseigne. Ogier surtout se montre brave. Après avoir piqué son cheval, il le lance à toute bride et va frapper celui qui tenait le dragon. D'un coup il écrase l'homme et le drapeau du roi, devant lui. Baligant voit tomber son dragon et anéantir l'étendard de Mahomet. Alors l'amiral commence à pressentir qu'il a tort et que le droit est du côté de Charlemagne. Plus de cent païens arabes prennent la fuite, et l'empereur appelle ses parents (les siens). «Dites, barons! pour Dieu m'aiderez-vous? » Les Français répondent: « C'est à tort que vous nous faites une telle de-

mande ! Que celui qui ne frappera pas avec vigueur soit réputé félon ! » Aoi.

260.—Le jour se passe jusqu'au soir, et Français et païens ne cessent de combattre. Les braves de chaque armée se sont rencontrés, et ils n'ont point quitté leurs enseignes. L'amiral a fait retentir le nom de Précieuse, et Charles celui de Montjoie. L'un et l'autre, ils se sont reconnus à leur voix haute et claire. Tous deux se sont rencontrés sur le champ de bataille, se sont frappés, se sont entre-donné des coups terribles de leurs épieux sur leurs targes (boucliers) rayées, dont ils ont fracassé les bosses. Ils ont partagé leurs hauberts, rompu la sangle de leurs chevaux et culbuté leurs selles. Les rois sont tombés, se sont relevés et ont fait vaillamment usage de leurs épées. Mais rien ne peut calmer la fureur des combattants, et cette bataille ne peut se terminer sans qu'il y ait beaucoup d'hommes morts. Aoi.

261. — Charles est un brave de la douce France, et il ne craint ni ne redoute l'amiral. Tous deux se servent de leurs épées et s'entre-donnent de grands coups, tranchant les cuirs doubles, faisant sauter les clous, désarticulant les boucles et frappant à nu sur leurs cuirasses. Des casques brillants les étincelles jaillissent. Cette bataille ne pourra finir tant que l'un des deux ne reconnaîtra pas son tort. Aoi.

262.—L'amiral dit : « Charles, penses-y bien, et fais en sorte de ne pas avoir à te repentir de ta conduite envers moi. Tu as tué mon fils, et il me semble que c'est à tort que tu me disputes mon pays. Deviens mon homme (lige), rends-toi en toute fidélité, et viens me servir en Orient. » Charles répond : « Quelle lâcheté me demandes-tu ? Je ne dois accorder ni paix ni amour à un païen. Reçois la loi que Dieu nous a donnée, fais-toi chrétien, et aussitôt je t'aimerai. Deviens serf du roi céleste et fie-toi à sa toute-puissance. » — « Ah ! dit Baligant, ce discours commence mal ! » Et ils se menacent de leurs épées. Aoi.

263.—L'amiral est un homme de grand cœur ; il frappe Charlemagne sur son casque bruni et le lui fend sur la tête. L'épée touche sur les cheveux entame une palme et plus de la chair et laisse l'os à nu. Charles chancelle, et peu s'en faut qu'il ne tombe ; mais Dieu ne veut pas qu'il meure, ni qu'il soit vaincu. Saint Gabriel vient à lui et lui demande : « Roi grand, que fais-tu ? »

264. — En entendant la sainte voix de l'ange, Charles n'éprouve plus la crainte de mourir, et il reprend vigueur et souvenir. Avec l'épée de France il frappe l'amiral et lui brise son casque resplendissant de pierres précieuses. Il lui fend la tête jusqu'à la barbe, disperse sa cervelle et l'abat mort sans aucun espoir de recouvrance. Dans sa recon-

naissance, Charles crie : Montjoie! et à ce mot vient le duc Naismes qui prend Tencendur sur lequel monte le roi Magne. Selon la volonté de Dieu, les païens s'enfuient, et les Français en sont venus à ce qu'ils désiraient.

265. — Les païens fuient selon la volonté de Dieu, et l'empereur et les Français les poursuivent. « Ah! dit le roi, vengez vos pertes et soulagez vos chagrins et vos cœurs, car ce matin je vous ai vus pleurer. » Les Français répondent : « En effet, nous pleurions. » Alors tous se mettent à frapper de grands coups, et les païens s'empressent de prendre la fuite.

266. — La chaleur est grande et la poussière s'élève ; les païens fuient, et les Français les poursuivent jusqu'à Sarragosse. Bradimonie est montée sur la tour, avec ses clercs et ses chanoines (les imans) de la fausse loi que Dieu n'aime pas ; prêtres qui n'ont ni ordres, ni tonsures. Quand la reine aperçut les Arabes revenir en confusion, elle s'écria à haute voix : « Mahomet, secourez-nous! Ah! noble roi, vos hommes sont déjà vaincus ; et l'amiral, pour notre honte, est tué. » En entendant parler ainsi la reine, le roi Marsile tourne la tête du côté du mur, et se prend à pleurer. Ses traits se décolorent, il se sent mourir de chagrin ; et comme le péché domine son âme, son âme est livrée aux diables vivants.

267. — Les païens sont morts dans le trouble et la confusion, et Charles a remporté la victoire. Il abat la porte de Sarragosse, s'empare de la ville et y établit ses gens qui y demeurèrent cette nuit. Fier est le roi à la barbe blanche; Bradimonie lui rend les tours, les dix grandes et les cinquante petites. Bien opère celui qui est aidé de Dieu.

268. — Le jour passe et la nuit vient. Claire est la lune et les étoiles brillent. L'empereur est maître de Sarragosse, mille Français sont chargés de parcourir et de surveiller la ville, les synagogues et les mahumeries (les mosquées). Armés de cognées et de maillets, ils brisent les images et les idoles. Il ne restera plus de trace des faux dieux. Le roi Charles, confiant en Dieu, veut travailler pour son service. Ses évêques bénissent les eaux, et l'on conduit les païens au baptistère. S'il s'en trouve qui ne veuillent pas obéir à Charles, le roi les fait mettre à mort par le fer ou par le feu. Plus de cent mille sont baptisés vrais chrétiens. Quant à la reine, seule elle sera, la malheureuse, menée en douce France; parce que le roi veut qu'elle soit convertie par amour.

269. — La nuit s'écoule et le jour paraît. Charles garnit de soldats les tours de Sarragosse et laisse dans la ville mille chevaliers auxquels il en confie la garde. Il ordonne à ses hommes de conduire Bradimonie à sa prison, mais en recom-

mandant qu'il ne lui soit fait aucun mal. Vainqueurs, les Français reprennent leur sérénité et leur confiance. Le roi passe d'autorité et à force ouverte, à Narbonne; puis il arrive à Bordeaux, la cité de valeur. Dessus l'autel du baron saint Severin, Charles dépose l'Olifant rempli d'or et de *mangons*, que, depuis, les pèlerins ne manquent pas de visiter. Bientôt à l'aide d'une grande quantité de barques, il navigue sur la Gironde et va jusqu'à Blayes où il conduit les corps de son neveu Roland, de son noble compagnon Olivier, et du sage et vaillant archevêque. Il ordonne à ses seigneurs de se vêtir de surcots (tuniques) blancs, et c'est à saint Romain que gisent les barons que les Français recommandent à Dieu et à ses moines. Enfin Charles chevauche à travers les vaux et les monts, et ne veut plus s'arrêter qu'il ne soit rentré à Aix-la-Chapelle. Tant chevaucha qu'il descendit enfin au perron de son palais. A peine fut-il sous ses hautes voûtes qu'il envoya des messagers pour convoquer tous les juges Bavarois, Saisnes, Lorrains, Frisons, Allemands, Bourguignons, Poitevins, Normands, et Bretons, ainsi que tous les plus sages de France. Puis commença le procès de Guénelon.

270. — L'empereur est revenu d'Espagne et est rentré à Aix, le meilleur séjour de France. A peine arrivé à son palais, il est monté dans la salle; et voici venir Alde, une belle demoiselle qui

demande au roi : « Où est Roland, le capitaine qui jura de me prendre pour compagne ? » A ces mots, Charles éprouve une douleur profonde, des larmes s'échappent de ses yeux, et il tire sa barbe blanche. « Douce, chère amie, dit-il, tu me parles d'un homme qui n'existe plus. Je t'en donnerai un en échange ; ce sera Louis, je ne saurais mieux dire : il est mon fils et il gouvernera mes Marches (États). » Alde répond : « Ces paroles ne peuvent me convenir. Qu'il ne plaise ni à Dieu, ni à ses saints, ni à ses anges, que je survive à Roland ! » Elle devient pâle, tombe aux pieds de Charlemagne, et meurt tout aussitôt. » Dieu ait pitié de son âme ! Les barons français pleurent à ce spectacle, et plaignent Alde.

271. — La belle Alde n'est plus. Le roi croit qu'elle n'est qu'évanouie. La pitié le touche, il la prend par la main en cherchant à la relever. Mais tête d'Alde s'incline. Lorsque l'empereur reconnaît qu'elle est morte, alors il fait appeler quatre comtesses à qui il donne commission de transporter le corps d'Alde à un couvent de religieuses, où il doit être veillé pendant toute la nuit jusqu'au jour. On l'enterra le long d'un autel, et le roi lui fit rendre de grands honneurs. Aoi.

272. — L'empereur est rentré à Aix. Le traître Guénelon, chargé de fers, est dans la ville, devant le palais. On l'a attaché à un poteau et ses

mains sont liées avec une courroie de peau de cerf. Incessamment on le bat avec un bâton. Mais il n'a que ce qu'il a bien mérité, et c'est ainsi qu'il attend qu'on lui fasse son procès. Il est écrit dans l'ancienne Geste, que Charles fit appeler (comme juges) des hommes de plusieurs de ses terres. Ils sont donc assemblés à Aix-la-Chapelle. C'est un grand jour; quelques-uns disent que ce fut à la fête du baron saint Silvestre. Alors commence le procès de Guénelon qui a trahi. L'empereur le fait comparaître devant lui. Aoi.

273. — « Seigneurs barons, dit le roi Charlemagne, jugez-moi bien le droit de Guénelon. Il vint avec l'armée jusqu'en Espagne en m'accompagnant; et il m'a enlevé vingt mille de mes Français ainsi que mon neveu que vous ne verrez plus, puis Olivier le preux et le courtois, et les douze pairs; le tout pour obtenir une récompense en richesses. » Guénelon dit : « Que je sois réputé félon, si je mens! Roland m'a forfait en or et en avoir, et c'est pour cela que j'ai cherché sa perte et sa mort. Mais je n'ai commis aucune trahison. » Les Français répondent : « Maintenant nous entendrons le conseil. »

274. — Guénelon se tient devant le roi. Son apparence est gaillarde et son teint vif. S'il eût été loyal, il eût eu tout à fait l'air d'un baron. Il se trouve en présence de tous les juges de France, et

trente de ses parents sont avec lui. Alors il parle à haute voix : « Pour l'amour de Dieu, écoutez-moi bien, barons ! Seigneurs ! je fus à l'armée avec l'empereur, et je le servais par foi et par amour. Roland, son neveu, me prit en haine et me voua à la douleur et à la mort. Je fus envoyé auprès du roi Marsile. Par ma prudence, je parvins à me garantir du danger, et je défiai Roland le guerrier, puis Olivier et tous leurs compagnons. Charles en fut témoin, ainsi que tous ses nobles barons. Je me suis vengé ; mais il n'y a pas eu de trahison. » Les Français répondent : « Nous en référerons au conseil. »

275. — Quand Guénelon voit que son procès commence, il se tourne vers ses parents dont trente étaient présents. Parmi eux il en était un que les autres laissent discourir. C'est Pinabel du chateau de Sorance, qui parle bien, raisonne juste et, comme vassal, sait bien défendre ses armes. Aoi.

276. — Guénelon lui dit : « Je mets ma confiance en vous, ami, délivrez-moi aujourd'hui de la calomnie et de la mort. » Pinabel répond : « Vous serez bientôt sauvé. Il n'y aura pas un Français qui vous juge digne d'être pendu, et s'il en est autrement, nous subirons tous deux le même sort ; j'en jure par mon épée d'acier. » Le comte Guénelon se présente à ses pieds.

277. — Les Bavarois et les Saxons sont allés au conseil, ainsi que les Poitevins, les Normands et les Français. Viennent aussi les Allemands et les Thiois. Les plus courtois sont ceux d'Auvergne qui ne craignent pas de se montrer favorables à Pinabel. Ils se disent entre eux : « Il a bien fait de rester : laissons là le procès, et prions le roi qu'il pardonne, cette fois, à Guénelon qui dorénavant le servira par amour et par foi. Roland est mort; jamais nous ne le reverrons; et, ni pour or, ni pour richesse nous ne pourrons le ravoir. Ce serait folie de combattre à ce sujet. » Personne en effet n'était propre à le faire, si ce n'est Thierry, le frère du seigneur Geofroy. Aoi.

278. — Les barons s'adressent donc à Charlemagne et lui disent : « Sire, nous vous prions de tenir quitte le comte Guénelon qui vous servira à présent par foi et par amour. Laissez-lui la vie, car c'est un très-bon gentil homme, (*un vers inintelligible*) et pour aucune richesse nous ne pourrions ravoir Guénelon. » Alors le roi dit : « Vous êtes des félons ! » Aoi.

279. — Quand Charles voit que tous lui ont failli, son visage se rembrunit, et il se regarda comme fort malheureux. Devant lui était un noble chevalier nommé Thierry, frère de Geofroy, duc angevin. Cet homme, maigre et grêle de corps, ni grand ni petit, a les cheveux à peu près noirs. Il s'adresse

courtoisement à l'empereur, et lui dit : « Beau sire roi, ne vous affligez pas trop. Vous savez que je vous ai déjà fréquemment servi et qu'à cause de mes ancêtres, je dois soutenir votre cause en ce procès. Quoique Roland ait forfait à Guénelon, les services de votre neveu doivent bien le garantir de tout reproche. Guénelon est félon, puisqu'il l'a trahi, et par cela seul, il s'est mis mal avec vous et s'est rendu parjure à votre égard. Aussi le jugé-je digne d'être pris et mis à mort, et que son corps soit traité comme celui d'un homme qui a commis félonie. S'il y a quelque parent de Guénelon qui veuille me démentir, je suis prêt à confirmer sur-le-champ mon jugement avec cette épée que j'ai ceinte. » Les Français répondent : « Oh! vous avez bien dit. »

280. — Pinabel est venu devant le roi. C'est un vassal fort et adroit, qui frappe un coup comme personne de son temps ne l'aurait pu faire. Il dit à Charles : « Sire, le procès (le bon droit) est à vous. Ordonnez que l'on ne fasse aucun bruit. Voici Thierry qui a fait le jugement; s'il le faut, je combattrai à ce sujet avec lui. » En parlant ainsi, Pinabel remet son gant de peau de cerf à sa main droite, et l'empereur dit : « Je demande bonne caution. » Alors trente parents de Guénelon se présentent pour en tenir lieu, et alors le roi dit : « Je les reçois; et il les fait garder jusqu'à ce que le droit ait été établi. Aoi.

281. — Lorsque Thierry voit que le combat va avoir lieu, il présente son gant droit à Charles qui le reçoit comme otage (garantie), puis qui fait porter quatre bancs dans la place où vont s'asseoir ceux qui doivent combattre. Les combattants, après s'être entendus avec Ogier le Danois (maître du camp), les combattants demandent leurs chevaux et leurs armes (1).

282. — Ils sont prêts pour la bataille. Aoi. Ils se sont confessés, ils ont reçu l'absolution et la bénédiction. Ils entendent la messe, communient et donnent de larges offrandes destinées aux monastères. Bientôt on les amène devant Charlemagne. Ils chaussent leurs éperons, revêtent leurs hauberts blancs, forts et légers, ferment leurs casques brillants, sur leurs têtes; ceignent leurs épées enrichies d'or pur, et suspendent à leur col leur écu de quartier. De leur main droite ils tiennent leurs épieux tranchants, puis ils montent sur leurs chevaux. Alors cent mille chevaliers émus de pitié pour Thierry s'exposant pour la mémoire de Roland, versent des larmes; mais Dieu sait bien quelle sera l'issue du combat.

283. — Au-dessus d'Aix-la-Chapelle, est une

(1) Avant ce dernier membre de phrase, il y a un vers: « *Ben sunt malez, par jugement des altres:* » dont il m'a été impossible de trouver le sens. Ce vers paraît renfermer une réflexion placée en incise.

vaste prairie; c'est là que doivent combattre les deux barons. Ils sont prud'hommes et de haute valeur; tous deux sont montés sur des chevaux courants. Ils les piquent, leur lâchent les rênes, et l'un et l'autre également courageux se heurtent avec force. Tout à la fois, leurs écus sont brisés, leurs hauberts se rompent, les sangles tournent, et les selles tombent à terre. Cent mille hommes pleurent en se regardant.

284. — Les deux chevaliers sont renversés, mais tous deux se relèvent avec promptitude et adresse, et remis sur ses pieds, chacun des chevaliers court sur l'autre. De leurs épées à poignée d'or pur ils frappent et brisent leurs casques d'acier. Terribles sont les coups qu'ils se portent, et les deux chevaliers, proclamant chacun le droit qu'il soutient, laissent échapper des plaintes: « O Dieu, disent-ils, rendez manifeste le droit de Charles! »

285. — Pinabel dit: « Thierry! je suis près de te vaincre; eh bien, je serai ton homme-lige par amour et par foi, je te donnerai tout ce que je possède; mais fais que le roi accorde grâce à Guénelon! ». Thierry répond: « Je n'en donnerai jamais le conseil; que je sois réputé félon si je le fais. Il faut que Dieu décide aujourd'hui quel est celui de nous deux qui a le bon droit. » Aoi.

286. — Thierry ajoute: « Pinabel, tu es un brave,

tu es grand et fort, et ton corps est bien conformé. Tes pairs connaissent ta bravoure ; mais je te ferai céder la victoire en faveur de Charlemagne. De Guénelon il sera fait telle justice, qu'il ne se passera plus désormais un jour sans qu'on en parle.» Pinabel répond : « Plaise à Dieu qu'il n'en soit pas ainsi ! Je veux soutenir mon parent, et je n'en serai empêché par nul homme mortel: mieux vaut mourir que de recevoir un reproche à ce sujet. » Après avoir ainsi parlé, les deux chevaliers recommencent à se frapper de leurs épées. Les débris de leurs haumes ornés d'or volent en étincelles. Il est impossible qu'ils se séparent, et la mort seule peut mettre fin à ce combat. Aoi.

287.—Pinabel de Sorance, plein de bravoure, frappe Thierry sur son casque de Provence dont il sort tant d'étincelles de feu, que l'herbe s'en enflamme (1). Il lui présente le tranchant de son épée d'acier qu'il fait descendre depuis le front jusqu'au visage. La joue droite de Thierry est tranchée, et le sang qui en coule passe dans le haubert, jusqu'au dos et au ventre. Mais Dieu ne voulut pas qu'il fût accablé par la mort. Aoi.

288.—Thierry est blessé au visage, et son sang coule jusque sur l'herbe. Cependant de son acier bruni il frappe Pinabel sur son casque et lui fend la tête jusqu'au nez. La cervelle s'échappe du crâne,

(1) Voici la seule exagération répréhensible, dans ce poëme.

et il tombe mort. Ce coup décide de la victoire, et les Français s'écrient : « Dieu a fait vertu (a montré sa force et sa volonté), et il est juste que Guénelon soit pendu, ainsi que ses parents qui ont plaidé pour lui. » Aoi.

289. — Dès que Thierry a vaincu, l'empereur, entouré de quarante de ses barons, vient près de lui. Le duc Naismes, Oger de Danemark, Geofroy d'Anjou et Guillaume de Blayse sont du nombre. Le roi prend Thierry entre ses bras, lui essuie le visage avec ses gants de poil de martre. Chacun s'empresse à le servir, on le désarme avec précaution, les uns le soutiennent, d'autres le soulèvent et on le place sur une mule d'Arabie. Enfin la cour du roi est rendue à la joie. On rentre à Aix, on descend à la place, et de ce moment va commencer le supplice des autres (de Guénelon et de ses parents).

290. — Charles fait venir ses ducs et ses comtes : « Que me conseillez-vous au sujet de ceux que j'ai retenus ? (Ces parents). Ils étaient venus pour le procès de Guénelon, et étaient en otage pour Pinabel. » Les Français répondent : « Jamais il n'en restera un vivant ! » Alors le roi commande de faire venir un sien voyer nommé Babrun : « Va, lui dit-il, et pends-les tous à un arbre mal tourné (*de mal fust*). Par cette barbe dont le poil est blanc, s'il en échappe un seul, tu es mort. » — « C'est ce que je vais faire, dit Babrun. » — Il les

conduit avec l'escorte de cent sergents. Il y en a trente qui doivent être pendus. Qui trahit les autres doit mourir. Aoi.

291. — Malgré les Bavarois, les Allemands, les Poitevins, les Bretons et les Normands, les Français ont décidé que Guénelon doit mourir dans de merveilleuses tortures. On fait avancer quatre chevaux à chacun desquels on lie le patient par les mains et par les pieds. Les coursiers sont orgueilleux et vifs, et quatre servants les conduisent par devant, auprès d'un if qui croît au milieu de la campagne. Guénelon est destiné à mourir misérablement. Tous ses nerfs sont distendus et ses membres arrachés de son corps, son sang coule sur l'herbe verte. Guénelon est mort comme un félon mécréant. Homme qui trahit les autres ne doit jamais avoir à s'en vanter !

292. — Lorsque l'empereur eut accompli sa vengeance, il appela près de lui les évêques de France, de Bavière et d'Allemagne : « En ma maison, leur dit-il, il y a une franche captive *(prisonnière, mais libre de naissance)*, à qui on a proposé tant de bons exemples, et qui a entendu tant de bons sermons, qu'elle veut se jeter dans les bras de Dieu, et demande à être chrétienne, c'est Bramidonie, la veuve du roi Marsile. Baptisez-la pour que Dieu ait son âme. » Les évêques répondirent : « Faites-la présenter par des marraines choisies parmi les dames du plus haut lignage. » Alors on

se rend dans les campagnes où sont les bains d'Aix, et là on baptise la reine d'Espagne, devenue chrétienne par conviction, et à qui on donne le nom de Julienne.

293. — Lorsque l'empereur eut fait sa justice et soulagé sa grande colère, enfin quand Bramidonie eut reçu la foi chrétienne, vers le soir, le roi s'était couché dans sa chambre voûtée. Mais tout à coup saint Gabriel est venu lui dire de la part de Dieu : « Charles, rassemble les armées de ton empire ; tu dois entrer de force dans la terre d'Èbre, et tu iras porter secours au roi Vivien, dans la cité d'Imphe que les païens ont fondée. Les chrétiens te demandent, ils t'appellent ! » L'empereur n'était nullement d'humeur à commencer cette entreprise : « Dieu ! dit-il, que ma vie est laborieuse et pénible ! « Et il pleurait, et il arrachait sa barbe blanche. — Ici finit la Geste que Turold décline.

Jehan Bodel.

CHANSON DES SAXONS.

AVERTISSEMENT.

LA CHANSON DES SAXONS

PAR JEAN BODEL.

La chanson des Saxons fait suite à celle de Roland. Reprenant donc le récit historique d'Eginhart, relatif à la déroute de l'armée de Charlemagne à Roncevaux (page v de ce volume), j'en donne la continuation qui se rapporte aux expéditions de ce prince contre les Saxons.

« An 778. — Le revers de Roncevaux effaça presque entièrement dans le cœur du roi la joie des succès qu'il avait obtenus en Espagne. Cependant les Saxons, comme s'ils eussent voulu profiter de l'occasion, prirent les armes et s'avancèrent jusqu'au Rhin. Mais, n'ayant pu traverser ce fleuve, ils se mirent à ravager, par le fer et le feu, toutes les villes et tous les villages depuis la cité de Duitz,

(en face de Cologne, sur la rive droite du Rhin) jusqu'au confluent de la Moselle. Les églises, aussi bien que les maisons, furent ruinées de fond en comble. L'ennemi dans sa fureur n'épargnait ni l'âge ni le sexe, voulant montrer par là qu'il avait envahi le territoire des Francs, non pas pour piller, mais pour se venger. Ce fut dans la cité d'Auxerre que le roi reçut cette nouvelle. Aussitôt il envoya l'ordre aux Francs orientaux et aux Allemands de marcher en toute hâte pour repousser l'ennemi. Quant à lui, ayant congédié le restes de ses troupes, il vint dans la ville d'Héristal, où il avait résolu de passer l'hiver. Cependant les Francs et les Allemands, qui avaient reçu l'ordre de marcher contre les Saxons, s'avancèrent contre eux à grandes journées, dans l'espérance de les rencontrer encore sur leurs territoires. Mais les ennemis avaient satisfait leur vengeance, et déjà ils avaient repris la route de leur pays. Les troupes envoyées par le roi se mirent à leur poursuite, et les atteignirent au milieu de leur marche, dans la Hesse, près du fleuve Adever. Elles les attaquèrent aussitôt, comme ils passaient le fleuve à gué, et en firent un tel carnage, que de cette immense multitude il resta, dit-on, à peine quelques fuyards qui purent regagner leur pays. »

«An 779.—Charlemagne ayant résolu de diriger lui-même une expédition en Saxe, se rendit à Duren, et après avoir tenu, comme de coutume, l'assemblée générale, il traversa le Rhin et s'avança avec son armée jusqu'au lieu nommé Lippeheim. Les Saxons, animés d'un vain espoir, essayèrent de lui résister dans l'endroit nommé Rocholt, mais ils furent repoussés et mis en fuite. Le roi étant alors entré sur le territoire des Westphaliens, reçut la soumission de tous ces peuples; puis il s'avança vers le Wéser, établit son camp dans le lieu nommé Midfull, et y prit quelques jours de repos. Les Angrariens et les Ostphaliens vinrent l'y trouver, donnèrent des otages et lui jurèrent fidélité. Ces choses faites, le roi repassa le Rhin et vint s'établir pour l'hiver, dans la cité de Worms. »

« An 780. — Dès que la saison parut favorable, le roi quitta cette ville avec une armée considérable pour marcher de nouveau contre les Saxons. Après avoir passé par la forteresse d'Eresburg, il arriva aux sources de la Lippe, où il établit son camp et s'arrêta quelques jours; tournant ensuite vers l'orient, il gagna les bords de l'Ocker. Il y rencontra les habitants de la Saxe

orientale, qui s'y étaient rendus en foule, conformément à ses ordres. La plupart d'entre eux, avec cette hypocrisie qui leur est habituelle, se firent baptiser dans le lieu nommé Orheim. Il se dirigea ensuite vers l'Elbe; et ayant choisi, pour placer son camp et prendre quelque repos, le lieu ou l'Ohre se jette dans ce fleuve, il s'occupa en même temps de régler les affaires des Saxons, etc. »

« An 781. — Il vint ensuite à Rome où il fut reçu avec de grands honneurs par le pape Adrien. Comme il célébrait la sainte Pâque dans cette ville, le souverain pontife baptisa son fils Pépin et lui donna l'onction royale, etc. »

« An 782. — Au commencement de l'été, lorsque l'abondance du fourrage permit à l'armée d'entrer en campagne, le roi résolut de la conduire en Saxe. Ayant donc passé le Rhin à Cologne, il arriva avec toutes ses troupes aux sources de la Lippe, où il établit son camp. Après avoir tenu l'assemblée des Francs et réglé plusieurs affaires importantes, et lorsqu'il avait déjà repassé le Rhin pour rentrer en Gaule, Witikind, qui s'était enfui chez les Normands, revint dans son pays, et se mit à

exciter les Saxons à la révolte en les flattant de vaines espérances. Dans le même temps, on annonce au roi que les Slaves Sorabes, qui habitent le pays situé entre l'Elbe et la Sâle, étaient entrés pour piller, sur le territoire des Thuringiens et des Saxons, dont ils sont limitrophes, et que déjà ils avaient porté en divers lieux le pillage et l'incendie. Ayant aussitôt mandé trois de ses officiers, *Aldagise, son chambellan; Geilon, son connétable, et Worad, comte du palais*, il leur ordonna de prendre avec eux les Francs orientaux et les Saxons, et de réprimer, le plus promptement possible, l'audace des Slaves rebelles. Ceux-ci, étant entrés en Saxe pour exécuter les ordres qu'ils avaient reçus, trouvèrent les Saxons entraînés par les conseils de Witikind et prêts à commencer la guerre contre les Francs. Ils quittèrent aussitôt la route qu'ils avaient prise pour marcher contre les Slaves, et se dirigèrent en toute hâte, avec les troupes des Francs orientaux, vers les lieux où on leur avait dit que les Saxons étaient rassemblés. Ils furent rejoints, comme ils étaient en Saxe, par *le comte Théodoric*, l'un des parents du roi, qui, à la nouvelle de la révolte des Saxons, s'était mis en marche avec tout ce qu'il avait pu réunir de troupes dans le pays des Ripuaires. En voyant les mouvements précipités

des lieutenants, il leur donna le conseil de s'assurer avant tout, et avec toute la promptitude possible, par des espions, de l'endroit où étaient les Saxons, et de ce qui se passait au milieu d'eux, afin que, si la disposition des lieux s'y prêtait, ils pussent les attaquer avec toutes leurs forces réunies. Les généraux approuvèrent cet avis, et arrivèrent avec Théodoric jusqu'au mont Sautal. Le camp des Saxons était placé sur le versant septentrional de cette montagne. Théodoric établit le sien du même côté, et les lieutenants, comme ils en étaient convenus avec lui, afin de pouvoir plus facilement tourner la montagne, restèrent campés sur la rive même du Wéser qu'ils avaient traversé. Mais, ayant tenu conseil entre eux, ils craignirent de voir tous les honneurs de la victoire attribués au comte Théodoric, s'il prenait avec eux part au même combat. En conséquence, ils résolurent d'attaquer sans lui; et, prenant les armes, ils marchèrent à l'ennemi, non pas comme s'ils eussent eu affaire à des gens préparés à les recevoir, mais comme si déjà il n'eût plus fallu que poursuivre des fuyards, et ramasser leurs dépouilles. Chacun s'abandonne donc à toute la vitesse de son cheval; et ce fut avec cette fureur aveugle qu'ils fondirent sur les Saxons, rangés en bataille de-

vant leur camp. Comme on avait mal attaqué, on combattit mal; lorsqu'on en fut aux prises, les Francs, entourés par les Saxons, furent presque tous exterminés.... Leur perte fut considérable, moins encore pour le nombre que pour le rang de ceux qui succombèrent. Les deux lieutenants Aldagise et Geilon, quatre comtes, et vingt des officiers les plus distingués et les plus nobles de l'armée, perdirent la vie dans cette action, sans compter ceux qui, les ayant suivis, aimèrent mieux périr avec eux que de leur survivre. A la nouvelle de ce désastre, le roi, pensant qu'il n'y avait pas un moment à perdre, se hâta de rassembler une armée et de partir pour la Saxe. Il fit venir devant lui tous les chefs saxons, et leur demanda quels étaient les fauteurs de la révolte. Tous s'accordèrent à dénoncer Witikind comme l'auteur de cette trahison. Mais, comme ils ne purent le livrer, parce qu'aussitôt après ce coup de main il s'était réfugié chez les Normands, ceux qui, à sa persuasion, avaient accompli le crime furent remis, au nombre de quatre mille cinq cents entre les mains du roi; et par son ordre on leur trancha la tête à tous, le même jour, dans le lieu que l'on nomme Werden, sur le fleuve Aller. « *Usque ad quatuor millia quingenti traditi, et super Alaram fluvium, in loco qui Ferdi*

vocatur, jussu regis omnes unâ die de collati sunt. »

« An 785. — Après trois années pendant lesquelles Charlemagne continua de faire la guerre aux Saxons, sans pouvoir les réduire, ce prince, dit toujours Eginhard, ayant passé l'hiver de 784 dans la forteresse d'Eresbourg, y fit venir sa femme et ses enfants; puis, ayant confié la garde de cette citadelle à une garnison forte et éprouvée, il sortit avec des troupes légères pour ravager le territoire des Saxons et piller leurs villes, ce qui dura tout l'hiver. Au retour du printemps, lorsque le roi eut reçu les convois qu'on lui envoyait de France, il tint à Paterborn, avec la solennité accoutumée, l'assemblée générale de la nation. Après avoir terminé les affaires qui devaient se traiter dans cette assemblée, il partit pour Bardengaw; et là, ayant appris que Witikind et Abbion se tenaient dans la partie de la Saxe située de l'autre côté de l'Elbe, il leur envoya des messagers saxons, pour les déterminer à renoncer à leur perfidie et à venir sans hésiter se placer sous sa sauvegarde. Ceux-ci, qui avaient la conscience de leurs crimes, n'osaient pas, d'abord, s'en remettre à la clémence du roi; mais, ayant obtenu de lui la promesse d'impunité qu'ils désiraient, et, de plus, les otages qu'ils sol-

licitaient pour garants de leur sûreté, et que leur amena de la part du roi, Amalwin, l'un des officiers de sa cour, ils vinrent avec ce seigneur se présenter au roi dans son palais d'Attigny, et là ils reçurent le baptême (1). »

Cette portion des annales du règne de Charlemagne écrites par un contemporain, renferme tout ce qui concerne la guerre de la Saxe, au moins, tant que Witikind a prêté son énergique assistance à ce pays; et l'on a pu remarquer que tout, dans ces récits gravement historiques, est complétement étranger à l'esprit chevaleresque. Non-seulement on n'y trouve rien de vague qui prête à la fantaisie et au romanesque; mais les faits, leurs causes et leurs conséquences sont présentés, au contraire, avec un ordre et une lucidité tout à fait remarquables. Dans les désignations géographiques, il règne une précision rigoureuse; d'un autre côté, les opérations stratégiques sont développées comme aurait pu le faire un homme du métier; et en parlant des pertes que l'armée de Charlemagne, confiée à Théodoric, a eu à essuyer par l'imprudence des lieutenants Aldagise, Geilon et Worad, qui en furent les premières victimes, Eginhard, en

(1) *Einhardi* Opera, t. 1, *Annales*. Trad. de A. Teulet. Renouard, Paris, 1840.

historien calme, ne dit pas un mot de la bravoure individuelle d'aucun d'eux.

C'est ce calme véridique de l'historien contemporain de Charlemagne, image de ce qu'Éginhard avait vu, que je désirais faire connaître avant que l'on entreprît la lecture de la *chanson des Saxons,* composée deux ou trois siècles après. Aucune autre comparaison ne pourrait être plus propre à faire apprécier la différence de l'esprit droit, du bon sens qui régnaient encore à l'époque de Charlemagne, avec les extravagances dont les imaginations se nourrirent après, aux douzième et treizième siècles. On connaît la manière et le style d'Éginhard, voyons maintenant comment a procédé Jean Bodel, poëte artésien, dont l'ouvrage, selon l'opinion des savants, a été écrit au commencement du treizième siècle, d'après les chants des trouvères et jongleurs que Bodel affecte cependant de frapper de tout son mépris, depuis le commencement jusqu'à la fin de son poëme.

Quoique je n'aie donné la traduction que d'une partie de ce poëme, j'ai eu soin cependant d'indiquer le numéro des strophes, soit pour retrouver les matières quand je ne fais qu'extraire, soit pour consulter le texte quand je traduis littéralement d'après l'édition donné, par M. Francisque Michel, (Paris, 1839, Techner).

O

EXTRAIT

DE

LA CHANSON DES SAXONS,

ÉCRITE PAR JEAN BODEL, VERS 1230.

La Chanson commence par déterminer l'époque de l'action qui en fait le sujet. Charlemagne vient d'éprouver le grave échec de Roncevaux, pendant son expédition contre l'Espagne. Outre les vingt mille hommes qui composaient son arrière-garde, il a perdu la fleur de ses chevaliers, les douze pairs entre lesquels il honorait d'une amitié et d'une confiance particulières, son neveu Roland, et Olivier, le compagnon de son neveu.

La nouvelle de ce désastre est apportée du midi au nord, à Guiteclin (1), roi des Saxons, qui, s'em-

(1) *Guiteclin*, ce nom est la corruption de Witikind, traduit en latin par Eginhard et les écrivains de son temps, par *Widichindus* ou *Widorchindus*. On pense qu'originairement sa forme saxonne était *Widukind*, venant du théodisque ou ancien haut allemand, *witu chint*, *fils du bois*, né et vivant dans les bois, comme les *outlaws* de la vieille Angleterre.

pressant de profiter des embarras qui retiennent Charlemagne vers les Pyrénées, fait un traité avec le roi de Danemark, rassemble une armée, s'approche du Rhin, puis assiége et prend Cologne. Pendant cette expédition, le duc Milon, qui gouvernait l'Allemagne pour Charles, est tué les armes à la main ; sa femme et ses deux fils Amaury et Hugon sont faits prisonniers ainsi que sa fille, la belle Hélissan, promise à Bérard de Montdidier.

Charlemagne n'a pas plutôt appris ce nouveau revers, qu'après s'être vengé des Sarrazins d'Espagne et avoir rétabli sa puissance dans leur pays, il revient en France, et veut prélever une taxe de quatre deniers sur tous ses vassaux, sans préjudice des hommes qu'ils sont tenus de lui fournir pour la guerre. Cette demande excite des mécontentements que l'on ne parvient à apaiser que difficilement, et les habitants du Hurepoix, sur la vaillance desquels on paraît compter beaucoup, sont ceux qui se montrent les plus récalcitrants en cette occasion, puisqu'ils ne se rendent à l'armée que quand la campagne est déjà fort avancée. Cet épisode, plus curieux pour la connaissance des mœurs et des usages féodaux, qu'il ne serait agréable au lecteur préoccupé du roman, est traité fort au long et s'étend jusqu'à la 54e strophe du poëme.

Cependant après beaucoup de discussions à l'occasion des intérêts particuliers des seigneurs qui

n'en font le sacrifice qu'avec peine à la cause générale, Charlemagne parvient à réduire les prétentions de ses vassaux et à rassembler une armée formidable avec laquelle il va prendre position sur la rive gauche du Rhin. Sur l'autre bord, est la ville de Trémoigne (Dormund) où Guiteclin, l'un des six rois ou gouverneurs de la Saxe, fait sa résidence. Guiteclin règne cependant à peu près souverainement; il ne tarde pas, sitôt qu'il voit l'armée de Charlemagne, à faire un appel à tous ses alliés et vassaux. Trente rois, tant du Nord que d'Afrique, s'empressent de venir avec leurs troupes, pour le secourir; et bientôt il s'établit entre les deux armées ennemies, avant de combattre, une petite guerre d'observation dont les détails font naître l'intérêt romanesque de la *Chanson des Saxons*.

Guiteclin a établi son camp entre le Rhin et la ville de Trémoigne; et, selon le poëte, les différents princes venus de tous les pays et parlant divers langages, déploient dans ce camp un luxe oriental, dont les croisades ont sans doute fourni l'idée.

L'armée française n'est pas moins brillante; et à son luxe elle joint l'élégance des manières et une certaine grâce fanfaronne dans le soin que chaque chevalier prend de porter ses armes et de faire caracoler les chevaux avec grâce et adresse. En guerrier d'expérience, Charlemagne veut pro-

fiter de tout ; et il commande à trente mille de ses plus braves et jeunes chevaliers, de se mettre sous les armes, et de défiler sur les bords du Rhin de manière à être vus par leurs ennemis.

Parmi les tentes de l'armée saxonne, Guiteclin en avait fait dresser une magnifique pour sa femme Sébile, renommée par sa beauté, en sorte qu'au moment où l'armée des Francs défilait, Sébile, entourée de ses dames dans sa tente et devisant avec la belle Hélissan dont on lui avait confié la garde depuis qu'elle avait été faite prisonnière à Cologne, fut témoin du spectacle que lui offrit l'armée française. Hélissan, toute préoccupée de son fiancé Bérard de Montdidier, n'avait pas manqué de parler de lui à la reine Sébile, ainsi que des principaux chevaliers de l'armée de Charlemagne et entre autres du duc Baudoin, neveu du roi et frère de Roland. Sébile regardait donc l'armée ennemie avec une curiosité très-vive.

« Lequel de tous ces chevaliers, est le neveu de Charles, dont nous avons tant parlé hier? demanda Sébile. Tu m'en as fait de telles louanges, que je désire vivement de le connaître. » — « Madame, répondit Hélissan, je ne saurais vous le cacher, je connais très-bien son écu et son cheval ; et s'il vous occupe, vous ne devez pas vous en vouloir, car vous ne pourriez vous attacher à un plus haut amour. » — Sébile la regarda, et se mit à rire de bon cœur. (*Str*. 62.)

Pour Guiteclin, loin d'être aussi enchanté que sa femme à la vue des Francs, il éprouve une sourde colère. L'un de ses acolytes, Elcorfaux, s'en aperçoit et l'engage à se mettre sur ses gardes. On assemble un conseil, et Guiteclin consulte ses généraux. « Sire, par Mahomet, dit Anfarz le Danois, ce serait folie de combattre à force ouverte les Français. Leur armée est nombreuse, ses besoins seront grands, laissons-la épuiser ses ressources. Après l'été viendra le froid. On les trouvera morts dans les champs; et quelque riche que puisse être Charlemagne, il ne tiendra pas ainsi dix mois, sur le bord du Rhin. » (*Str*. 63.)

Ce conseil paraît bon. Guiteclin devient pensif, et Adanz d'Alénie prend la parole pour s'opposer à la temporisation et proposer au contraire de passer tout à coup le Rhin et de combattre.

La belle Sébile était présente au conseil: « Sire, dit-elle à son époux, je crois pouvoir vous donner un meilleur avis. Si vous voulez tendre des embûches et surprendre les Français, vous pourriez faire élever mon pavillon près de la rive du Rhin, et j'y conduirais autant de mes compagnes que vous le jugeriez à propos. Regards de belles dames font entreprendre bien des folies! or, quand les Français vous verront vous éloigner, il leur arrivera souvent de descendre à notre bord, pour nous faire la cour. Alors vous reviendriez à toute

bride, et les marchés qu'ils viendraient faire pourraient leur coûter cher. » (*Str*. 64.)

Guiteclin trouve ce stratagème excellent; et sa femme toute joyeuse fait aussitôt dresser son pavillon avec sept tentes autour, qu'elle garnit des plus belles femmes et filles nobles de sa cour, sans oublier sa chère et fidèle Hélissan. « Mesdames, dit alors la reine, dès que ce petit camp féminin est posé, nous voilà bien placées maintenant, pour voir les Français, si quelqu'un d'eux s'approche, que celle qui a un ami ne le trompe pas; mais qu'au contraire elle l'introduise souvent dans sa tente pour causer et faire la cour. Que vaut la beauté des femmes si elles ne l'emploient pas quand elles sont jeunes? » — « Madame, dit la belle Marsebile, à la reine; c'est bien vous qui êtes la maîtresse, vous qui nous enseignez si bien. » (*Str*. 65.)

Quoiqu'il ne soit pas dit implicitement, dans la *chanson*, que la prisonnière Hélissan s'entendit secrètement avec Charlemagne, on est autorisé à le croire, par le soin qu'elle prend d'exciter l'amour de Sébile pour Baudoin et de l'engager à embrasser la foi chrétienne. Quoi qu'il en soit de la solidité de cette conjecture, elle est affermie par la conduite de Charlemagne qui, dès qu'il sait et a vu que la reine et ses dames peuvent et désirent voir ses guerriers, ordonne à ceux-ci de se mettre sous les armes, de se couvrir de ce qu'ils ont de plus éclatant et de plus précieux, pour faire une cavalcade

en portant des faucons et des éperviers sur le poing. *Quinze mille* cavaliers se mettent donc en marche pour suivre le courant du fleuve, et Baudoin chevauche le dernier, caracolant sur son cheval et faisant aller au vent son gonfalon de soie. Alors la reine Sébile, Hélissan de Cologne, et Marsebile au regard fier, s'avancent sur la grève opposée pour voir défiler l'armée française. « Plus elles regardent, dit la chanson, plus elles prennent de plaisir. — « Madame dit Hélissan à Sébile, voyez-vous ce beau chevalier ? » — « Je vous puis assurer que je n'en ai jamais vu de plus beau, qui est-il ? Hélissan, vous devez le savoir ? » — « Je ne saurais vous le céler, dit la demoiselle ; c'est le neveu de Charlemagne, le fils de la sœur germaine du roi. Ses frères (d'armes) furent Roland et Olivier ; il n'y a pas de meilleur chevalier que lui en France. » — « Hélas ! dit la reine, quel souhait ne puis-je faire en ce moment ! l'eau est si basse qu'on peut voir le gravier ; il pourrait s'approcher et venir nous parler. » (*Str.* 67.)

Quoique Baudoin portât avec grâce son écu et son enseigne, et bien qu'il eût aperçu le camp des dames, il ignorait encore que la reine l'aimât. Pour Sébile, elle le regarde avec tant d'amour, qu'au fond de son cœur, elle maudit son Seigneur (Mahomet) et renie déjà sa foi. Enfin, elle s'adresse à sa confidente Hélissan : « Belle, lui dit-elle, vous que j'aime tant, faites signe au neveu de Charles, afin

qu'il entreprenne avant tout autre, et pour l'amour de moi, de traverser le Rhin ; il n'aura aucune raison de se plaindre à vous de ce qu'il aura fait pour moi. » Alors Hélissan s'écrie à haute voix : « Baudoin, neveu de Charles, ne craignez aucune embûche ; la reine Sébile vous engage de passer le Rhin le premier ; elle sera à vous, à perte et à gain ! » — Madame, répondit Baudoin, la voie n'est pas facile ; je ne puis trouver un épieu assez long qui touche jusqu'au fond ; et personne n'y passera sans qu'il se mouille jusqu'au fond. » (*Str.* 68.)

Sans être arrêté par l'idée du danger, Baudoin passe le Rhin avec son cheval, et les dames viennent à sa rencontre. Sébile l'accueille la première et lui fait, ainsi qu'à elle-même, le plus étrange des compliments : « Jamais, lui dit-elle, vous n'avez péché pour une si noble Vaudoise (1) (*onques mais ne peschâtes por si riche Vaudoise*). » (*Str.* 70).

Cependant Baudoin tout mouillé s'avance sur le gazon. La reine qui ne le quitte plus, s'empresse de lui dire qu'elle lui doit une grande récompense.

(1) Les titres de mahométan, sarrazin, païen, idolâtre, hérétique, infidèle et *vaudois* étaient des sobriquets injurieux, que l'on donnait indifféremment au 13e siècle, à tous ceux qui n'étaient pas chrétiens catholiques. Or, la secte des *vaudois* ne s'est formée qu'en 1176, quatre siècles après l'expédition de Charlemagne en Saxe ; et cependant la reine Sébile se range modestement au nombre de ces hérétiques. C'est un de ces mille et un anachronismes qu'il faut joindre aux monstruosités géographiques dont les poëmes des trouvères abondent.

ce qui donne à Baudoin l'idée de répondre : « Mais madame, il n'y a pas encore de quoi; je ferai désormais tout ce que je pourrai pour vous servir, et vous pouvez compter sur mon âme et mon corps. » — « Certes, je ne dois pas vous refuser, répond la reine, mais je suis vraiment peinée de vous voir ainsi couvert de vos armes. » — « Madame, dit Baudoin, les gens de votre loi (les Saxons) sont si près de nous qu'il pourrait m'en arriver malheur. Toutefois il me plaît bien de faire quelqu'imprudence à cause de vous. » Ce disant, il se désarme. Là, suit une scène d'amour fort vive, dont l'expression n'a toutefois rien de blessant pour l'oreille. Tout à coup la fidèle Hélissan entre dans le réduit des amants, en prévenant Baudoin du retour des Saxons. (*Str*. 71).

C'est Adanz d'Alénie qui s'approche monté sur un cheval blanc. Baudoin se lève, reprend ses armes que la reine lui aide à rajuster. Il tue Adanz dont il donne le coursier à Sébile, puis après avoir abattu plusieurs des soldats qui venaient pour venger la mort de leur maître, Baudoin se jette à la nage avec son cheval, traverse le Rhin, et arrive gai et dispos à l'autre bord. (*Str*. 74).

En apprenant cette équipée Charlemagne, tout en louant son neveu de sa hardiesse et de son courage, lui signifie cependant qu'il ne veut plus que ni lui ni d'autres de son armée passent, ainsi le Rhin, sous quelque prétexte que ce soit. Baudoin

se propose bien de ne pas obéir à son oncle, et de son côté Charles ne se sent pas de joie de ce que son neveu a tué plusieurs Saxons, et obtenu les bonnes grâces de la reine Sébile. (*Str.* 76.)

En cet endroit du poëme, depuis la 77ᵉ strophe jusqu'à la 81ᵉ, l'action est interrompue par un épisode fort étrange, mais que je n'ai point traduit, parce que les détails n'ont rien de piquant. On vient avertir Charlemagne, que des reines et des marquises, femmes de ses alliés et des chevaliers de son armée, se sont retirées avec des galants, dans une ville sur les bords du Rhin ; et que là, où elles mènent joyeuse vie, elles ont résolu, ainsi que leurs compagnons, de se défendre et de soutenir un siége si on vient les troubler. Charlemagne, à la tête d'un fort détachement de ses troupes commandé par les époux intéressés à faire rentrer les dames dans l'ordre, va en effet assiéger la ville, et réduit les belles marquises et la femme du roi de Frise, à qui il fait grâce, après une allocution paternelle.

A cet épisode succède la cérémonie que fait Charlemagne pour armer chevalier le jeune Bérard de Montdidier qui n'a pas plutôt reçu cet honneur, qu'il s'élance à cheval, dans le Rhin, pour aller se mesurer avec les Saxons. (*Str.* 82.) Inquiet de son sort, Charlemagne et tous les barons, y compris son neveu Baudoin, s'arment, montent à cheval et traversent aussi le fleuve à la

nage, au nombre de mille. Tous les chefs de l'armée saxonne étaient sous leurs tentes avec leurs femmes, mais armés. Guiteclin, attentif à ce qui se passe, monte à cheval et s'élance sur Bérard. Les deux chevaliers brisent leurs lances en s'atteignant, et les soldats saxons se préparent à faire un mauvais parti au jeune et brave chevalier. (*Str*. 83.)

Mais les Français, qui ont passé le Rhin, arrivent pour le secourir. Dans le combat qni s'engage, Bérard fait des prodiges de valeur, et Guiteclin reçoit unc blessure de la main de Charlemagne. (*Str*. 84.)

Malgré ces exploits brillants, les opérations de la guerre n'avancent pas; et les chefs des Français, des Frisons, des Flamands, des Bretons et des nations diverses qui composent l'armée, portent à ce sujet des plaintes à Charlemagne. On lui expose le défaut de vivres, les maladies et toutes les privations que l'on supporte en vain depuis trois ans. Pourquoi, demande-t-on au roi, les Hurepoix, les Manceaux, les Normands, les Blésois, etc., ne fournissent-ils ni hommes, ni argent pour cette guerre? Qu'ils viennent nous aider, et nous combattrons les Saxons! » (*Str*. 86).

Le roi envoie des messagers en France pour solliciter les différentes provinces qui viennent d'être nommées; et il en reçoit des réponses favorables, ce qui ranime le courage des chefs et rend la joie à toute l'armée. (*Str*. 87-91.)

Mais cette joie est troublée tout à coup, par un avis secret que reçoit Charlemagne. On introduit près de lui un enfant (peut-être un valet), que la reine Sébile avait nourri sept ou huit ans. « Empereur de Rome, dit l'envoyé secret, la reine dont le cœur n'est pas indifférent, vous fait savoir par moi, que si vous ne voulez pas tous périr, vous devez veiller sur les bords du Rhin, cette nuit. Car hier soir, pendant que les Saxons faisaient la conversation avec les dames, il a été dit et arrêté qu'ils passeront le Rhin, après minuit, pour vous surprendre pendant le sommeil. Mais les dames ne veulent pas que ce projet réussisse. » (*Str*. 91.)

Une lettre de Sébile confirme ce qu'a dit l'envoyé ; en sorte que l'on pense à se mettre sur ses gardes. On fait mettre sur pied neuf mille hommes pour veiller près du Rhin, et on en place vingt mille en réserve, afin de se défendre vigoureusement en cas d'attaque. (*Str*. 92.)

Lorsque Charles s'est entendu avec le duc Naismes de Bavière, au sujet de ces préparatifs, il appelle son neveu Baudoin : « Beau neveu, lui dit-il, je veux *vous* faire plaisir, *vous* irez cette nuit, faire le guet vers la tente de Sébile, et *tu* commanderas vingt mille chevaliers. Je sais que c'est le poste qui *vous* est le plus cher. » — « Ah ! sire, dit Baudoin, je n'ai garde de refuser.» Et vous, Bérard de Montdidier, continue l'empereur, je vous charge de veiller avec vingt mille Ardennois, au

gué du Moustier; c'est le lieu où les Saxons ont coutume de passer. — Sire, répond Bérard, avec l'aide de Dieu, il n'y passera pas un Saxon, qu'il ne le paye cher. » (*Str.* 93.)

Le soir après souper, chacun s'apprête à occuper sa place, et Charlemagne, accompagné de Naismes, visite les postes, parcourt les rangs, encourage les troupes, et recommande le plus rigoureux silence. (*Str.* 94).

Pendant la nuit, Charlemagne a une conversation avec un Saxon, auquel il parle comme s'il n'était qu'un simple combattant; et le rusé empereur trouve moyen de lui faire entendre que loin d'être dans la détresse, comme on le dit parmi les Saxons, Charlemagne et son armée ont au contraire abondance de tout, et qu'enfin il lui arrive de nombreux renforts de France, et en particulier les hommes du Hurepoix que l'on attend cette nuit même. (*Str.* 95-97).

Les Saxons, conduits par Guiteclin passent en effet le Rhin au gué du Moutier; mais ils sont reçus par Bérard et sa troupe qui en culbute et fait noyer cinq cents. Toutefois les deux chevaliers ennemis se rencontrent, et le roi saxon fait une blessure au jeune Bérard de Montdidier. (*Str.* 98-100.) Cependant Guiteclin est forcé de se jeter à la nage ainsi que ses gens pour échapper aux Français.

Bérard revient avec vingt beaux chevaux d'Orcanie qu'il a pris à la suite du combat. Sur une louange que Charlemagne lui adresse au sujet de cette prise, Baudoin qui l'entend et qui est contrarié de n'avoir pas eu l'occasion d'exercer son courage et de faire un si riche butin, dit en parlant de ces chevaux : « Oh ! je ne les envie pas ; les Saxons d'ailleurs en ont encore de plus beaux dans leurs écuries, et qui n'a pas gagné aujourd'hui gagnera demain ! » (*Str*. 102.)

En effet Beaudoin appelle ses écuyers Pincenart et Hélye qui lui apportent ses armes brillantes. Il les revêt, monte son coursier, s'élance dans le Rhin, et vient aborder non loin du pavillon de la reine Sébile. Tout le monde dans le camp saxon était dans l'abattement. Pensif et le menton appuyé sur sa main, Guiteclin était sombre, et depuis ce fatal passage nocturne du Rhin, plus d'une demoiselle saxonne pleurait son ami. Quant à Sébile, tout en faisant triste figure, au fond du cœur elle était pleine de joie. Mais à peine Guiteclin a-t-il aperçu Baudoin, qu'il appelle son neveu Baudamas. (*Str*. 103.)

« Baudamas, lui dit-il, courez sur ce Français qui vient chercher la mort, et tranchez-lui la tête. » Le neveu s'élance en effet sur Baudoin. Un combat furieux s'engage entre eux sous les yeux du roi et de la reine ; mais Baudamas est blessé, terrassé. Il tombe mort, et le vainqueur passe la

bride du cheval à son bras. Alors, Guiteclin reste muet et honteux, tandis que Sébile feint de soupirer et de se plaindre. Cependant, en présence de la reine et d'Hélissan, Baudoin repasse le Rhin avec ses deux chevaux, et va retrouver Charlemagne. Dans sa joie de revoir son neveu, le roi lui fait, en souriant, ce reproche : « Vous êtes trop amoureux de passer le Rhin, lui dit-il. » — « Ah ! sire répond, le chevalier, tout mon trésor est de l'autre côté ; et ce qui paraît si désagréable à tant d'autres, fait mon plaisir et mon bonheur. » (*Str.* 104-105).

Chacun admire la beauté du cheval qu'il vient de conquérir. Mais de l'autre côté du Rhin Sébile et Hélissan s'entretiennent de Baudoin et de Bérard, en vantant leurs prouesses. Elles ne sont occupées que d'eux. « Le fils du duc Thierry de Montdidier doit aimer la fille du duc Milon, dit Sébile à Hélissan ; et l'amour que vous vous portez est tout naturel. De même Baudoin et moi sommes à peu près dans le même cas. Les deux chevaliers sont compagnons, nous sommes compagnes, et l'une à l'autre nous nous disons l'objet de nos désirs et ce qui ferait notre bonheur. » — « Ah ! dit Hélissan, Bérard est de trop haut rang, et mon nom a été rabaissé par la mort de mon père, lorsque je fus emmenée captive de Cologne. Mais vous m'avez rendu ma prison si douce, madame, que je vous en saurai gré le reste de ma vie. » — « Laissez ce discours, Hélissan. J'ai mon idée. Bientôt vont arriver

les Hurepoix, les Angevins et les Bretons, pour secourir Charlemagne. Les Saxons ne pourront résister à leur nombre et ils seront vaincus. Charles se rendra maître de la Saxe et en fera son royaume; puis il donnera Cologne à Bérard (et à vous), et me mènera en France, à Reims ou à Laon, où, après avoir abandonné Mahomet, je recevrai le baptême.» — «Madame, dit Hélissan, dans vos distributions, vous retenez pour vous la plus riche part.» (*Str.* 106.)

Enfin les Hurepoix, les Angevins, et les Bretons arrivent, et contribuent à faire gagner à Charlemagne une victoire importante sur les Saxons; victoire à la suite de laquelle on décide de jeter un pont sur le Rhin, afin de commander le pays ennemi. (*Str.* 107-109.)

En attendant que le pont soit construit, les jeunes chevaliers veulent toujours traverser le Rhin à leur manière. Sans rien dire au roi, Bérard de Montdidier, monté sur son beau cheval, se lance dans le fleuve et y est porté par son coursier, qui semblait connaître l'eau mieux qu'une anguille, dit la *chanson*. Il touche à l'autre bord, et Hélissan, plus blanche qu'une fleur de lis, et qui ne le cède en beauté qu'à Sébile, vient au-devant de son amant. Le chevalier lui donne un baiser, ce qui fait dire à la reine : « Bérard de Montdidier, vous savez prendre pays par devant l'Évangile. » (*Str.* 120.)

Alors Hélissau prend Bérard par la main. Ils vont s'asseoir sur l'herbe et parmi les joncs, où ils se donnent des témoignages de leur tendresse. Ce spectacle réjouit la reine, qui en plaisantant dit: « Mais, croyez-vous, Bérard, qu'il me paraisse convenable que vous embrassiez ainsi cette demoiselle? — Madame, répond le chevalier, j'y ai quelque droit. Si ma mémoire est bonne, mon père avait coutume de dire que l'empereur Charles me l'avait promise; Hélissan le sait bien: Si elle veut, elle peut le dire; et elle a le cœur trop bien placé pour se faire tort en le niant. » Sébile, curieuse de savoir la vérité, presse Hélissan qui avoue en effet qu'elle se souvient de cette promesse. (*Str*. 121.)

Témoin du bonheur des deux amants, la reine Sébile fait de vains efforts pour chasser de son esprit le souvenir de son cher Baudoin, et quelque peu de jalousie se glisse dans son cœur. Sous prétexte de s'intéresser à la sûreté deMontdidier, elle l'engage à se retirer dans la crainte que les Saxons ne le surprennent,.et comme témoignage de la bonne idée qu'elle a de sa hardiesse et de sa valeur, elle lui fait présent d'un épervier excellent chasseur, qui lui avait été donné la veille, par la femme du roi Aufarz de Danemark. Bérard reçoit ce présent, donne un baiser à son amie, monte à cheval, et part. Mais à quelque distance du pavillon de la reine, il se voit barrer le chemin tout

à coup, par le roi de Danemark à la tête de quinze cents Saxons. A la vue de l'épervier possédé par le chevalier français, le Danois entre en fureur et jure par son oiseau, qu'il le reprendra, et que celui qui le porte va mourir. Bérard commence par donner la liberté à l'animal qui va se percher sur un arbre, et après un combat acharné, il donne la mort au roi Aufarz malgré les quinze cents hommes qui se mettent à pleurer leur chef. Le chevalier français, monté sur son cheval, tenant par la bride celui du vaincu et après avoir rattrapé l'épervier, s'élance dans le Rhin pour rentrer au camp. Mais pendant la durée du combat les deux dames sorties de leur pavillon, ont été témoins de tout ce qui s'est passé, de l'oiseau mis en liberté, de la mort du roi de Danemark et de la retraite glorieuse de Bérard. De loin Hélissan fait des signes à son amant pour lui exprimer sa joie et son admiration, et la tendre Sébile de son côté recommande au chevalier vainqueur, de ne pas oublier de dire à Baudoin de venir la voir. (*Str.* 124.)

Bien mouillé, sans écuyer, tenant sur son poing l'épervier revenu à lui, et ayant deux chevaux à conduire, Bérard atteint enfin l'autre rive. Les principaux barons français, et Charlemagne lui-même, s'empressent de venir à sa rencontre et ils écoutent avec curiosité et plaisir le succès d'une aventure que le héros est loin de raconter avec modestie. Dans la vivacité de sa joie orgueilleuse,

il va jusqu'à offrir à Baudoin le cheval qu'il a pris à Aufarz; mais l'amant de Sébile, tout en conservant de la mesure, reproche assez vivement à Bérard de faire un peu trop de bruit de sa chevalerie, et l'engage à attendre qu'il vienne aux autres l'idée d'en faire l'éloge. Une légère altercation s'élève entre les deux jeunes rivaux de gloire, mais Charlemagne leur impose silence. (*Str.* 125.)

Bérard, après avoir été mettre ordre à sa toilette, va porter son épervier à Charlemagne qui avait témoigné le désir de l'avoir. « Bérard, dit le roi en acceptant ce don, je vous aime et prise singulièrement; mais j'ai un mot à vous dire qu'il vous faut écouter sérieusement : je vous défends ainsi qu'à mon neveu Baudoin et à tous les autres Français, de passer le Rhin de nouveau. Baudoin était présent; il ne dit pas un mot et alla dans sa tente pour se mettre au lit, sans faire part à qui que ce fût du projet qu'il méditait. Mais à l'aube du jour, il s'arme, monte son Espagnol, et armé de son écu et de sa lance, il se jette à la nage dans le Rhin. Plein d'audace et animé par sa colère et son amour, il se soumet à mille précautions indispensables pour éviter les nombreuses védettes que le jaloux Guiteclin a fait placer aux environs de la tente de la reine, et où il se tient lui-même pour saisir l'occasion de se défaire de Baudoin et de Bérard. (*Str.* 126.)

Guiteclin et son écuyer étaient donc aux aguets,

lorsque, à la pointe du jour, le roi envoie en reconnaissance un Saxon de ses parents nommé Caanin, chevalier d'une bravoure éprouvée. Caanin rencontre en effet Baudoin qui le tue, lui ôte ses armes dont il se revêt, monte le cheval du mort, abandonne le sien, et circule alors en sûreté, entre tous les postes et les sentinelles que Guiteclin avait placés. Il pousse la témérité jusqu'à passer devant le roi saxon, qui, trompé par son costume et le prenant pour un des nombreux chevaliers à son service, fait l'éloge de Baudoin, qui s'avance sans mot dire, et s'achemine vers la tente de la reine. Sébile, les pieds nus, en chemise et couverte seulement de son hoqueton, regardait lever le soleil à l'entrée de son pavillon, lorsqu'elle aperçut le chevalier que son blason et ses armes lui firent prendre pour un Saxon. Elle le salue à la façon des Mahométans; mais Baudoin, sans dire ni oui ni non, descend de son cheval, l'attache à un poteau et délace son haume. A peine la reine a-t-elle reconnu le chevalier que hors d'elle-même et tout éperdue, elle se jette à son col; et les deux amants s'embrassent sans penser même aux dangers qu'ils courent. (*Str.* 127.)

On entre dans la tente; et la fidèle, la complaisante Hélissan fait le guet, tandis que les deux amants se disent des douceurs. Mais tout à coup la demoiselle de Cologne vient les avertir que Guiteclin, lui treizième, s'avance pour les sur-

prendre. Baudoin, sans s'émouvoir, fait ses adieux relace son haume, prend son écu et sa lance, monte à cheval et se poste à l'entrée de la tente. (*Str*. 128.)

Guiteclin arrive alors avec ses chevaliers; mais trompé de nouveau, par le blason de Caanin. « Beau neveu, dit-il à Baudoin, ta valeur me fait envie, et parmi les chevaliers de ton âge je n'en connais pas de plus brave que toi. Fils de ma sœur Aiglante, je te donne cinq cités royales, pour augmenter tes revenus. » « Sire Guiteclin, répond le Français, je ne sais point mentir, celui pour qui tu montres tant de bon vouloir a tué Caanin, le fils de ta sœur, et tu n'as que quelques pas à faire pour trouver son corps étendu et sanglant. » A ces mots, le cerveau de Guiteclin s'enflamme, sa raison se perd, il lâche la bride à son cheval tout en le piquant de l'éperon, et s'élance avec ses Saxons qui le suivent. Mais toujours calme et sans crainte, Baudoin se retourne pour leur faire face et à force de porter des coups sur ceux qui s'opposent à son passage, il se fraye un chemin vers le Rhin. Pendant le combat, Sébile ne quitte pas son amant des yeux, et au fond de son cœur elle prie le Seigneur par qui il grêle et vente (Dieu), que victorieux, son amant puisse repasser le fleuve. » (*Str*. 129.)

Cependant un grand nombre de Saxons se noient en voulant l'y poursuivre, et peu s'en faut que

Guiteclin n'éprouve le même sort que ses soldats, en s'avançant dans l'eau, pour lancer des traits plus sûrs à son heureux rival. — Le soleil s'était levé, et de l'autre côté du Rhin les chapelains de Charlemagne lui ont chanté la messe. Au sortir du service, l'empereur s'étonne de ne pas voir son neveu Baudoin. « Sire, lui dit le duc Naismes, qui fait les fonctions de ce qu'on appelle aujourd'hui *major de l'armée*, hier soir Baudoin a pris de l'humeur à l'occasion de ce que lui a dit Bérard, et il est parti sans prendre congé de personne. » On fait venir Pincenet, l'écuyer de Baudoin, qui dit qu'en effet son maître est parti sans armes; et que depuis, il n'en a pas eu de nouvelles. On craint alors que le chevalier n'ait été tué par les Saxons. Charlemagne exprime même à ce sujet une inquiétude qui devient bien plus vive encore lorsque l'on voit arriver seul Vairon, le cheval de Baudoin, qu'il avait abandonné à lui-même pour monter sur celui du Saxon Caanin. On ne doute plus de la mort du chevalier; Charlemagne le pleure déjà, tous les Français courent aux armes pour aller à sa recherche ou le venger, et Bérard est des premiers à s'élancer vers le fleuve. Tout à coup il aperçoit Baudoin revêtu de l'habit saxon. Ne doutant pas que ce ne soit un ennemi: « Seigneur saint Denis! s'écrie-t-il, aidez-moi, et que la mort de Baudoin soit vengée par celle de ce premier Sarrazin qui se présente à moi. » La colère que Baudoin avait ressentie la veille, n'était point encore

apaisée; aussi, en entendant la voix de Bérard, fut-il désagréablement ému, et tout aussitôt les deux chevaliers, entraînés par l'inattendu de leur rencontre, fondent avec impétuosité l'un contre l'autre. Tous deux vident les arçons. Mais à peine se sont-ils remis en pied, qu'ils tirent leurs épées et combattent de nouveau. Baudoin était le plus maltraité, et moins prompt à parer, il reçoit un coup sur son haume qui le lui fait voler loin de la tête. Aussitôt que Bérard l'a reconnu, se retirant en arrière de quelques pas : «Hé quoi, Baudoin, lui dit-il, avez-vous renié votre foi ? Hier vous étiez des nôtres, et aujourd'hui vous nous combattez ! » Au moment où cette reconnaissance se fait, Charlemagne et ses barons arrivent, et l'empereur se jette au col de son cher neveu qu'il croyait avoir perdu. Aux inquiétudes succède la joie la plus vive; Baudoin reçoit les félicitations et les embrassements de tous les barons et les seigneurs. Mais à peine Charlemagne a-t-il exprimé sa tendresse d'oncle, qu'il reprend le rôle grave de chef d'armée : « Baudoin, dit-il, tous ont observé mes ordres ; vous seul les avez transgressés, je juge par là du peu de cas que vous faites de moi. » — « Sire, dit le duc Naismes, en s'adressant au roi, Baudoin est jeune et impatient de montrer ce dont il est capable. Veuillez lui pardonner, et consentez à ce qu'il vous raconte comment il a pris ce beau destrier. » En effet Baudoin, après avoir remercié le duc Naismes de la gé-

nérosité avec laquelle il le tire d'embarras, raconte son aventure à l'empereur, (*Str*. 130.)

Depuis ce moment, il n'y eut plus de Français, si osé qu'il fût, qui se hasardât à passer le Rhin. Cet ordre fut dur au cœur de la tendre Sébile qui trouvait le temps long, et exprima plus d'une fois la crainte d'avoir été oubliée par Baudoin. Mais la belle Hélissan, plus avisée ou mieux instruite, rassurait la reine saxonne. (*Str*. 131.)

En cet endroit du roman, l'obscurité du langage et le laconisme excessif de l'auteur, rendent la transition qui a lieu, tant soit peu difficile à saisir. Après l'ordre positif que Charlemagne vient de donner aux chevaliers de l'armée, le poëte fait observer que le roi et Baudoin sont également de mauvaise humeur l'un à l'égard de l'autre. On ne voit même pas, dit le trouvère, comment ils pourront se rapprocher, tant que Baudoin n'aura pas de nouveau franchi les bords du Rhin, et ne se sera pas montré aux Saxons. « Baudoin, dit le roi à son neveu, ce fut grande folie à vous de vouloir passer le fleuve. Par le corps de saint Denis qui me protége, je commencerai par le passer moi-même; et vous le passerez après moi; si les Saxons viennent vous assaillir, vous vous défendrez contre eux, mais comme il convient que cela se fasse, à l'égard des sept rois couronnés auxquels je fais la guerre. Vous êtes jeune, fort; moi, je suis affaibli par l'âge, et si je me tiens bien, vous devez vous

tenir encore mieux. Je n'ai pas mes amours au delà du Rhin; vous, vous les avez. Je ne m'occupe que des sept rois. Je puis vous donner cent hommes armés, avec lesquels vous en ferez plus que vous ne pouvez croire. Bien que Guiteclin fasse la garde autour de la reine, vous trouverez bien moyen de jouter (combattre) devant elle. Vous êtes brave, fort, bon chevalier; la femme que vous aimez est à l'autre bord, allez, vous ne pouvez manquer d'imprimer la terreur parmi les Saxons.» — «En vérité, répond Baudoin, vous présentez la chose sous son beau côté; si je vous ai irrité, il est certain que vous voulez en tirer vengeance. Je traverserai le Rhin puisque vous le commandez, et ce ne sera pas la première fois que je serai environné de périls et d'embûches. Plaise à Dieu, que j'en puisse revenir! Si les Saxons me tuent, il ne vous en reviendra pas grand'chose; et, selon toute apparence, vous aurez même à vous en repentir; car tels qui vous aidaient, moi vivant, s'éloigneront de vous, après ma mort, et iront chercher l'honneur dans des royaumes étrangers. Que si je reviens, jamais je n'aurai vos bonnes grâces. — Baudoin, dit le roi, vous ferez de votre mieux, je me suis trouvé dans de semblables difficultés, et Dieu aidant, je les ai surmontées. » — « Sire, dit Baudoin en partant, pour aller à sa tente, vous vous moquez de moi. » (*Str*. 132.)

Persuadé que son oncle veut l'exposer à une

mort certaine, Baudoin, dans sa colère, le traite de lâche (*molt est Karles cuvertz, q'ensi me tormente*). Et il va s'armer. A peine monté à cheval, il se jette à la nage dans le fleuve et aborde à l'autre rive.

Les Saxons, de leur côté, surveillent leurs ennemis. Un espion déguisé sous des habits français, est parvenu jusque dans la tente de Charlemagne, où il a pris connaissance de l'état de l'armée française et du nombre des chevaliers que leur valeur rend le plus redoutables. Il rapporte ce qu'il a vu et avertit Guiteclin des combats particuliers qui ont eu lieu, ainsi que des pertes importantes que les Saxons ont déjà faites; enfin il apprend au roi qu'à la suite d'une petite altercation qui a eu lieu entre Baudoin et Charlemagne, ce dernier a chargé son neveu de passer le fleuve, d'entrer dans le pavillon de la reine, de manière à ce que sa visite soit connué de tout le monde, et que là, après avoir témoigné sa tendresse à Sébile, il s'y prenne de manière à obtenir d'elle, en don, l'anneau qu'elle porte au doigt; ajoutant que si Baudoin ne remplit pas cette condition, il ne lui rendra jamais son amitié ni sa faveur. A ces mots, Guiteclin reste confondu, et baisse la tête, tandis que les Saxons qui l'entourent s'écrient: « Mais Charles est donc un homme de fer et d'acier, il n'aime donc pas son neveu, qu'il le soumet à une pareille épreuve? Beaudoin ne pourra pas

passer sans être vu, et nous allons le mettre en pièces, avec nos épées! — « C'est en effet ce qui va arriver, dit l'espion, n'en dites pas davantage, car le voilà qui chevauche à toute bride. » (*Str.* 133-136.)

Guiteclin devient furieux de jalousie et fait mettre tout son monde sur pied. Cependant Baudoin, à la vue des pavillons des dames et surtout de celui de *son amie*, méprise tout danger et se promet de donner haute preuve de courage et de chevalerie. Dans le trouble où sont jetés tout à coup les braves de l'armée saxonne, Guiteclin est abordé par le roi de Perse, Justamont, qui lui fait observer que ce serait donner preuve de grande pauvreté de cœur, si toute une armée se mettait ainsi en émoi, pour un seul homme; qu'il lui demande le don de se présenter seul, pour combattre le chevalier français, ajoutant dans sa naïveté mahométane que si avant *l'heure de Complies,* il ne force pas Baudoin de se soumettre au roi de Saxe, il s'engage à renoncer à tous ses États. En disant ces mots, Justamont s'avance vers Guiteclin, qui reçoit son gant plié, et octroie la bataille. (*Str.* 137.)

Le roi de Perse se dirige aussitôt vers la tente de la reine, de l'intérieur de laquelle Sébile était sortie avec Hélissan pour se distraire. A la vue de Justamont, elle lui demande où il va. — Pour ne vous point mentir, répond le Persien, je vais à la recherche d'un pauvre soldat (Soudoier), qui a tra-

versé le Rhin dans l'intention de ravir des chevaux; un vrai drôle qui s'avise, à ce que l'on prétend, de s'approcher des dames. On le nomme Baudoin. Mais par mon Dieu Mahomet, si vous voulez me donner un baiser de fin amour, je lui ferai sentir ce que vaut mon épée fourbie d'acier. » — « Volontiers, dit la reine, mais ce sera au retour. Prenez garde, cependant; et s'il est aussi pauvre en effet que vous le dites, vous devriez lui laisser faire quelque gain. Il n'a peut-être pas d'autre métier pour vivre. Quant au goût qu'il a d'aimer en haut lieu, c'est une raison pour vous tous, chevaliers, de le priser davantage, puisque pauvre il cherche à s'élever: en tout cas, et quel qu'il puisse être, je ne saurais le mépriser, puisqu'il vient pour se mesurer et combattre avec vous tous. Je n'ai qu'une prière à vous adresser, Justamont, c'est de ne pas le ménager : prenez-le, mettez-le entre les mains de Guiteclin qui le fera juger selon les lois des Sarrazins. » Puis elle ajoute entre ses dents : « Allez le combattre, et vous ne reviendrez pas m'annoncer votre victoire; j'en gagerais cent livres d'or! » (*Str*. 139.)

Certain d'avoir le baiser de la reine au retour, Justamont pique son cheval et s'avançant près d'une forêt : « Baudoin, s'écrie-t-il, si tu es dans la sapine, sors, et viens à moi afin que tu apprennes ce que je puis faire. Je sais que tu as le cœur malade d'amour pour Sébile, et je viens t'apporter

le remède; la noble Sarrazine m'a chargé de te donner son salut. » Baudoin apparaît tout à coup s'incline respectueusement, et devine bien, par ces mots, qu'avant la fin du jour il aura un baiser de la reine. (*Str.* 140.)

Mais les deux chevaliers se disposent au combat, et préalablement se font des menaces au milieu desquelles Justamont ne manque pas de se vanter du baiser qui lui a été promis. Ils se battent, et le roi de Perse est tué. Cette première expédition faite, Baudoin met pied à terre, attache son cheval Vairon à un arbre, désarme le cadavre de Justamont, se revêt de son armure, prend son gonfalon, monte son cheval, se recommande à Jésus et se met en marche, certain, sous ce déguisement, d'échapper à tous les espions. (*Str.* 141-142.)

Tout à coup notre chevalier rencontre un gros de Saxons. L'un d'eux, en le voyant, lui saute au col pour l'embrasser en lui demandant : « Eh bien, d'où venez-vous Justamont ? Dites-moi, comment les choses se sont passées et si vous avez tué Baudoin » — Baudoin savait un peu d'allemand : « Oui, dit-il, je l'ai vu il y a quelques jours, et l'on peut s'en apercevoir à mon écu qui est tant soit peu percé. S'il eût voulu se rendre, je l'aurais amené à Guiteclin mon seigneur, mais je ne connais encore personne qui soit en état de le jeter à bas de son cheval. Il s'est vanté à moi qu'il donne-

rait un baiser aujourd'hui à Sébile, dans sa tente, et qu'il lui prendrait l'anneau qu'elle porte à son doigt; gage qu'il doit livrer à Charlemagne, faute de quoi, il ne pourra pas se raccommoder avec son oncle. Chevauchez donc de tous côtés, surveillez-le avec grande attention; pour moi, je ne puis vous aider en ce moment, ma présence est nécessaire ailleurs. » Disant ainsi, il pique son cheval, va droit à la tente de la reine, et se débarrasse ainsi des Saxons qui se mettent à chevaucher aveuglément de côté et d'autre. (*Str.* 143.)

Sébile était toujours en dehors de son pavillon. En apercevant Baudoin. — « Justamont, lui dit-elle, vous voilà de retour ? Contez-nous donc vos nouvelles, nous les entendrons avec plaisir. Vous avez trouvé Baudoin ? car dans l'état où est votre écu, vous ne sauriez le nier. Si vous l'aviez amené mort, ou même blessé, vous auriez eu le baiser promis; on n'aurait pu vous le refuser. » — « Dame, lui dit le neveu de Charles, vous me traitez durement. Sachez qu'il arrive souvent que l'on promet une chose et qu'il en arrive une autre. Néanmoins, je suis heureux et content de ce don. » — « Pourquoi? » Parce qn'il n'y en a pas que l'on puisse obtenir plus facilement, au point où je me sens pris d'amour pour toi. » En entendant ce langage, la reine éprouva de la peur et de la pitié, s'imaginant que Baudoin avait reçu une blessure ou était retenu prisonnier. Elle pencha son visage et demeura pensive.

Baudoin n'avait pas sujet d'être fâché de la voir dans cet état; alors il met sans plus tarder pied à terre, ôte son heaume et délace sa vantaille. A peine Sébile l'a-t-elle reconnu, qu'elle ne se sent plus la même, et elle reste muette de joie. Baudoin la prend par le doigt (la main), l'emmène dans la tente, et là ils se donnent cent baisers. — Ah! Beaudoin, dit la reine : vous venez bien, je dois vous aimer beaucoup pour tout ce que vous avez fait à cause de moi. » — «Madame, répondit Baudoin, sachez que je n'ai rien de plus cher que votre amour; sachez que je suis exilé de France (d'auprès des Français) à cause de vous; le roi Charles, mon oncle, m'a chassé de sa cour, et jamais, dit-il, il ne s'apaisera jusqu'à ce que je lui apporte cet anneau que vous portez au doigt; tant, dit-il, il prend intérêt à la grande amitié qui nous unit, tant il désire en avoir la preuve. — Eh quoi! dit la reine, le roi ne peut être apaisé que par ce moyen? Ainsi vous n'êtes pas venu seulement ici pour mon amour? Allez, retirez-vous, et garantissez-vous des Saxons; car ils ne vous aiment guère et s'ils pouvaient vous tenir, ils vous écorcheraient. Si vous êtes chassé de France par Charles, allez dans un autre pays; un homme vaillant est toujours sûr d'être bien reçu partout. » (*Str.* 144).

A ces mots Baudoin éprouve une colère intérieure. Il pousse des soupirs, tient la tête baissée, et des larmes roulent sur sa poitrine, tant il éprouve

de douleur et de honte. « Dieu ! dit-il, voilà donc ce qu'elle est ! Enfin de compte, la femme est toujours changeante, ce qu'elle promet le matin loyalement, se réduit bientôt à rien, ou elle le destine à d'autres. C'est ce que me fait éprouver aujourd'hui cette Sarrazine sur l'amour de laquelle je comptais. Avec de la persévérance et de l'empressement, il n'est rien que n'en pût obtenir un valet de cuisine ; et pour un misérable anneau qui ne vaut pas une poitevine (*pièce de monnaie*) elle m'éconduit et me plonge dans le désespoir. Ce qu'il y a dans la femme ne vaut pas grand'chose ; et c'est perdre son temps que de l'employer à l'enseigner. Quand elle s'est emparée d'un homme, elle devient un mauvais voisinage pour lui. Certes il vaut mieux mourir, plutôt que celle-ci, ou toute autre, ait mon amour ! (*Str.* 145.)

Après cette sortie contre le beau sexe, Baudoin, revient sur les démêlés avec son oncle et se promet de faire payer cher aux Saxons tous les ennuis qu'il éprouve. (*Str.* 146.)

Cependant que Baudoin s'afflige ainsi dans le pavillon de soie, la reine le regarde en souriant, et lui montre toute sa joie. Elle s'agenouille devant lui, lui passe son bras autour du col et lui donne *quatorze* baisers avant de suite, puis elle lui dit : « Beau doux ami, je voulais vous mettre à l'épreuve. Tels sont les jeux d'amour, pour ceux qui le connaissent. Il ne vit que de querelles vi-

ves. C'est une dure chose que la guerre entre les amants, et le rire se prolonge jusqu'à ce que la courroie se rompe. Mais l'amour ne tarde pas à renaître, à moins qu'un cœur félon ne s'écarte de la véritable voie. Baudoin, ajouta Sébile, croyez-vous que je sois à un autre qu'à vous? Ah! soyez-en certain, mon cœur vous est acquis, et je n'ai pas la volonté de pouvoir faire autrement. Puisque mon cœur est à vous, il renonce à tout autre; prenez le reste, j'abandonne l'autre proie. » A ces mots ils se donnent force baisers et mènent grande joie. (*Str.* 147.)

Mais, par malheur, un Saxon qui les espionne, a vu tout ce qui se passe et va raconter le fait à Guiteclin qui est là avec cinq cents hommes. « Sire roi, lui dit l'espion, j'ai laissé Baudoin donnant des baisers à la reine. Il en fait plus à sa volonté que vous n'en feriez vous-même; et il faut que vous sachiez que la reine consent à tout. » La colère et la jalousie de Guiteclin deviennent plus violentes que jamais à ce récit, et le malheureux roi se prépare à surprendre Baudoin. (*Str.* 148.)

Baudoin passait si bien son temps sous le pavillon, qu'il y demeura plus longtemps qu'il n'eût fallu; et sans les attentions de mademoiselle Hélissan de Cologne, toujours à son poste pour protéger les amours de la reine, les choses auraient pu très-mal tourné. Mais Baudoin, averti

par elle de l'arrivée de Guiteclin, remet ses armes, monte à cheval et voit bientôt Guiteclin et ses cavaliers s'approcher. A la vue du danger auquel il est exposé, le chevalier français ne peut retenir le dépit que fait naître en lui la conduite de Charlemagne qui le met à de si rudes épreuves : « Ah ! vieillard Charles, s'écrie-t-il avec amertume, que Dieu te perde ! Qu'espères-tu gagner si je meurs au milieu des Saxons ? Va ! tu n'aimas jamais que ceux qui t'ont flatté, ou que tu pouvais faire agir à ta fantaisie. C'est par ta faute que Roland et Olivier sont morts ; je vois bien que ton désir est que j'aille les rejoindre, et c'est une vraie folie que d'employer son courage à ton service. Mais par l'apôtre de Rome, si je puis combattre les Saxons, sauver ma vie et retourner sain et sauf de ce mauvais pas, ni pour aucune prière, ni pour cent livres d'or pur, je ne renoncerais à tirer vengeance de toi. » (*Str.* 149.)

Plein de ces terribles pensées, Baudoin chevauche avec les armes et le gonfalon déployé de Justamont, de telle sorte que Guiteclin, aveuglé par la jalousie et trompé d'ailleurs par le costume persan que porte le chevalier français, prend complétement le change. (*Str.* 150.)

Non loin de là, quelques Saxons rencontrent le cadavre du véritable Justamont, avec *Vairon* le cheval de Baudoin, attaché à un arbre. Ces soldats

s'imaginant trouver de l'or dans les arçons de la selle, veulent s'en emparer, ce qui effraie Vairon, lequel rompt sa bride, s'enfuit vers le fleuve, qu'il traverse selon l'habitude que lui en a fait prendre son maître. Alors les Saxons reportent leur attention sur Baudoin dont ils cherchent à s'emparer; mais celui-ci s'enfonce dans une vallée, évite les traits qui lui sont lancés, et près de quitter la rive saxonne, il jette un dernier regard sur les lieux et la contrée où est celle qu'il aime. Toutefois, pendant sa retraite, il fait encore la rencontre de Guiteclin, et les deux héros se lancent chacun une bordée d'injures mêlées à des bravades chevaleresques. (*Str.* 151-152.) Enfin Baudoin rompt l'écu du roi, en lui portant plusieurs coups, et après lui avoir adressé encore quelques sarcasmes, il va se jeter à la nage et traverse le Rhin. (*Str.* 153.)

. . . .

Triste et confus, Guiteclin se retire dans son camp. Pour le chevalier français, arrivé sur l'autre rive, il va se jeter sous une aubépine, (*Str.* 154.) et voit bientôt passer Vairon, son cheval, qui, fatigué d'avoir été poursuivi, va droit au camp français pour se reposer. A peine Pincenet, l'écuyer de Baudoin, l'a-t-il aperçu revenant seul, qu'il s'écrie : « Ah! mon maître est mort! Chacun répète cette nouvelle, tant qu'enfin elle arrive jusqu'au roi, qui, plein de colère, pique son cheval, et s'avance jusqu'à l'aubépinier où reposait Baudoin, qu'il ne reconnaît pas à cause des armes païennes

dont il est revêtu. Pour Baudoin, à peine a-t-il aperçu son oncle, qu'une joie cruelle se fait sentir au fond de son cœur. Il monte à cheval et se dispose à recevoir Charlemagne qu'il meurt d'envie de combattre et de frapper. (*Str.* 155.)

L'empereur pique des deux, et s'élance vers Baudoin. « Glorieux roi céleste, dit son neveu en l'attendant, je porte la plus mauvaise intention dans mon cœur. Voici venir mon oncle qui, chagrin de ma mort, croit qu'il en va tirer vengeance sur un Saxon; et cependant, tant je suis criminel et félon, je m'apprête à reconnaître ce bon sentiment par une horrible récompense. Non, malgré tous mes efforts, je ne pourrai lui pardonner sa colère et ses querelles, tant que je n'aurai pas frappé son blason. Glorieux sire, qui as souffert la passion, qui as pardonné à Marie Madeleine et as ressuscité Lazare, consens à ce que, dans cette circonstance, Charles ne soit pas humilié, et que je ne m'avilisse pas trop. » Disant ces mots, il met la main sur l'arçon et monte sur le cheval saxon encore tout mouillé, puis il s'élance dans le pré, comme un émérillon. (*Str.* 156.)

Impatient de se mesurer avec son oncle, Baudoin ne pourra sentir son orgueil désenflé, que quand il aura fait éprouver son pouvoir et sa force à Charlemagne. Le combat s'engage, les armures sont endommagées d'une part et d'autre, et Bau-

doin va jusqu'à être prêt de désarçonner Charlemagne. Mais le neveu s'écrie alors : « Oncle ! est-ce que vous ne me reconnaissez pas ? Sachez que vous avez retrouvé votre neveu Baudoin. Mais si vous vous êtes moqué de moi, je me suis vengé. Je suis enchanté que nous nous soyons mesurés, maintenant me voilà purgé de toute la mauvaise humeur que je conservais. Sachez que j'ai donné plus d'un baiser à la reine Sébile, que je suis possesseur de son anneau, que j'ai jeté Guiteclin à bas de son cheval devant ses vassaux, et qu'il ne s'en est pas fallu de beaucoup que je ne vous fisse vider les arçons. » Ayant ainsi parlé, Baudoin met pied à terre, délace son heaume, découvre son visage, embrasse la jambe de l'empereur et lui demande merci. Le bon roi Charlemagne aime tant son neveu, qu'il se console facilement d'avoir été presque vaincu par lui, et qu'il lui pardonne. Les chevaliers de l'armée viennent bientôt les joindre, et Baudoin, après avoir raconté tout ce qu'il a fait chez les Saxons, donne la bague de la reine à Charlemagne. Alors tout le monde remercie Dieu de l'heureuse issue de ces événements. (*Str.* 157.)

A cet endroit de la *chanson,* se trouve un épisode curieux. Un cerf passe le Rhin à la nage et l'idée vient à Charlemagne de faire jeter un pont sur le fleuve, en suivant la ligne du trajet de l'animal. L'empereur ordonne aussitôt que l'on se mette à l'ouvrage et prétend que, selon l'usage des ancien-

nes légions romaines, tous les soldats de son armée concourent à cette construction. Mais les chevaliers se trouvent fort offensés d'un pareil ordre, et ils se disent entre eux : « Que ce n'est pas leur métier ; que s'ils sont venus de leur pays pour aider Charlemagne à défendre ou à conquérir ses terres, ce n'est pas une raison pour qu'il les charge de travaux avilissants que n'ont jamais fait leurs ancêtres. » Un chevalier allemand s'adresse à l'empereur lui-même : « Sire, lui dit-il, nos barons allemands vous font savoir qu'au temps de votre père, ils n'avaient pas pour habitude d'abattre les forêts ; ils ne sont pas charpentiers ! Que les Français fassent le pont, eux à qui vous donnez de l'or, que vous nourrissez et à qui vous fournissez des chevaux quand ils en manquent. C'est à eux de commencer. »

Charlemagne est fort courroucé de cette prétention ; mais les Allemands, les Bavarois, les Bourguignons et les Lombards, forment une espèce de conspiration et se mettent en marche pour quitter l'armée. Toutefois, l'empereur qui trouve fort mauvais que l'on veuille faire exécuter aux Français seulement, un ouvrage que l'on regarde comme avilissant, fait valoir devant les étrangers leurs titres de noblesse. Puis, envoyant le duc Naismes, son conseiller, vers les déserteurs qui persistent dans leur résolution de se retirer, cet officier les menace, au nom du roi, de les priver des avan-

tages qu'ils tiennent de lui, et des récompenses qui leur sont promises après la conquête de la Saxe. Cet argument détermine les Allemands, Bavarois et autres, à rentrer dans l'obéissance et à concourir à la construction du pont, dont on s'occupe effectivement aussitôt. (*Str.* 159 *et suiv.*)

On annonce cette nouvelle à Guiteclin, et la bâtisse du pont se fait au milieu de combats continuels. De l'autre côté du fleuve, les Saxons élèvent une espèce de tour ou forteresse, d'où ils inquiètent les Français. Mais après une résistance opiniâtre de part et d'autre, l'armée de Charlemagne passe enfin le Rhin (175), et il se livre une bataille (180). Les Saxons commencent à plier (185), et Baudoin et Bérard ne sont pas des derniers à montrer leur valeur, comme on le pense bien. La mort de Garin d'Ansaume, chevalier français, anime de nouveau Charlemagne qui jure de le venger. A ces mots, son neveu Baudoin pique des deux et va s'élancer sur Murgalon qui a tué Garin ; le chef saxon a le cœur percé et tombe mort (188). Cependant les Saxons ne cessent pas de se défendre avec courage, et ils font éprouver des pertes cruelles à l'armée française. Guiteclin, à cette apparence de succès, sent ranimer encore son courage, et défie Charlemagne lui-même (190). *Str.*

Les deux armées s'arrêtent alors pour voir combattre leurs chefs ; et après une lutte longue et

acharnée, Charlemagne qui a reçu plus d'une blessure, tue Guiteclin. Alors les Saxons fuient (197), et les Français les poursuivent et les dispersent (*Str.* 199).

(201). Mais l'empereur fait sonner la retraite, et donne des ordres pour que l'on rassemble les différents corps de son armée; puis s'adressant aux chefs principaux: «Barons, leur dit-il, allez sans tarder un seul instant, pour vous emparer de la reine Sébile et d'Hélissan de Cologne, ainsi que des autres dames, et amenez-les moi, afin que je confirme le don que j'ai fait à Baudoin et à Bérard: » Les chevaliers de Charlemagne vont en effet aux pavillons des dames demeurées seules après la retraite des Saxons dans la ville de Trémoigne. Sébile se voyant prisonnière, se met à faire des plaintes sur la mort de son mari Quiteclin, que'lle a toujours aimé et auquel elle n'a jamais fait aucun tort, dit-elle. Mais Hélissan la rassure, et, pour dissiper ses inquiétudes sur l'avenir, elle lui dit que: « si Baudoin n'a pas trouvé la mort dans le combat, il l'épousera certainement dans le mois. Que l'empereur l'a promise à Baudoin à la fin de la guerre; et que si elle consent à quitter Mahomet pour embrasser la foi du fils de Marie, après avoir été bénie sur les fonts de baptême, les noces se célébreront au milieu de la joie. (*Str.* 201-202.)

Sébile est en effet conduite devant Charlemagne

dont elle embrasse les genoux en implorant sa générosité. (*Str.* 203–204.)

En cet endroit de la chanson, il est assez difficile de décider si la brusquerie des événements résulte du défaut d'art de la part du poëte, ou de la nature des mœurs qu'il avait à peindre. Quoi qu'il en soit, voici comme se passe l'entrevue de Sébile prisonnière, avec Charlemagne victorieux. La reine se confie à lui et lui avoue que son époux étant mort, elle demeure seule, sans ami, sans protecteur, si personne n'a pitié de son infortune. Alors Charles la presse dans ses bras, fait appeler son neveu Baudoin, et dit à Sébile : « Dame, voici un brave guerrier ; c'est le fils de ma sœur, il est noble. Si vous voulez l'épouser, je vous ferai baptiser selon la loi de notre Créateur. Il sera roi et vous partagerez ses honneurs. Si vous préférez conserver la loi païenne, plutôt que d'épouser le comte, je n'y vois d'autre inconvénient que de ne pouvoir faire les choses pour votre bien, comme c'était mon intention. » Sébile déclare que, dans sa position, elle ne voit rien de plus raisonnable que de se confier aux Français, : « car, ajoute-t-elle, si je refusais le comte, je ferais une folie, et jamais Dieu ne m'octroiera un meilleur mariage. Je désire seulement qu'il soit aussi du gré de Baudoin. » La reine promet donc de laisser le *Mahomet de la Mecque ;* mais avant elle demande une grâce, c'est de faire chercher les restes de Guiteclin sur le champ de bataille, pour

lui rendre les honneurs de la sépulture. (*Str.* 205.)

On satisfait à son désir, et le corps de Guiteclin lui est apporté en grande pompe. « Quand elle revoit son époux mort, le visage de la reine se baigne de larmes et elle s'écrie : « Hé, Guiteclin qui étiez de si haute noblesse, si Mahomet a quelque puissance au ciel et sur la terre, et pour ne pas invoquer encore celui qui ressuscita Lazare, je le prie et requiers de vous accorder le pardon de vos fautes ! » — « Ne vous tourmentez pas, Madame, lui dit le comte Salemon, là présent, lorsqu'on a l'espérance de posséder un amant tel que le meilleur chevalier du monde qui vous est offert par Charles, c'est un bel échange à faire contre un mort. »

— Dame laissiez ester, dit li cuens Salemon :
Bel echange de mort, qi atant tel giton
Com Karles vos promet de miaz de sa maison;
N'a millor chevalier an nule région (Str. 207.)

Ce à quoi la reine répond : « Sire, que Dieu soit béni. Mes plaintes ne monteraient pas à la valeur d'un bouton ; aussi convient-il que je me résigne comme une femme en prison et entourée de tant d'hommes, si on ne lui fait pas grâce. » (*Str.* 206-207.)

Charlemagne, impatient de décider Sébile à se convertir, lui accorde tout ce qui peut la flatter. Il fait bâtir un tombeau splendide à Guiteclin, à qui on rend les derniers honneurs, selon les usages de son pays. (*Str.* 208.)

Après avoir fait promettre mariage à Sébile et à Baudoin, et avoir fiancé de nouveau Bérard et Hélissan, le roi s'avance vers la ville capitale, Trémoigne, abandonnée par les Saxons ; il s'en empare, et de ce point important, se propose de pousser vivement la conquête de la Saxe. (*Str.* 209.)

Préalablement, en présence de tous les barons de sa cour, Charlemagne fait baptiser Sébile par l'archevêque de Rheims, puis il la fait marier ensuite avec Baudoin, et met sur la tête de celui-ci la couronne de Saxe, qui avait appartenu à Guiteclin. La joie règne dans l'armée, mais, dit tout à coup le poëte, on ne verra pas la lune fournir deux fois son cours, sans que cette joie ne se change en douleur. » (*Str.* 209.)

Cependant, le roi profite de ces fêtes pour faire *chrestienner*, baptiser toutes les dames et demoiselles saxonnes, prisonnières, auxquelles il donne de ses francs-hommes pour époux, puis il se décide à faire un voyage en France. (*Str.* 210.)

Mais les deux fils de Guiteclin, Fieramor et Dialas, qui se tiennent dans une ville nommée *Trape*, forment le projet de venger leur père. Baudoin leur envoie un message pour les engager à se soumettre. Outre la résistance que les deux jeunes gens veulent naturellement opposer, ils y sont encore entraînés par un certain Fierabras de Russie, du lignage des Jeanz. Il a six pieds de

haut; ses cheveux sont blonds et entrelacés, sa barbe est un peu rousse et son visage couleur chamois. Ce personnage, dont la stature, sans être surnaturelle, fait pressentir, cependant, le Géant, gourmande les deux fils de Guiteclin sur leur indolence et les anime à combattre. On rassemble des troupes, on se propose d'attaquer Charles, et l'on se flatte de l'envoyer régner à Aix-la-Chapelle. (*Str.* 211-213.)

Ici commence à se préparer la perte de Baudoin. Charlemagne, croyant avoir établi son neveu assez solidement pour qu'il pût résister seul aux Saxons, se propose de faire un voyage en France et se met en route. Mais les deux fils de Guiteclin, animés par l'esprit de vengeance, vont saisir cette occasion pour attaquer celui qu'ils regardent comme l'usurpateur de leurs droits. On se bat; Baudoin, n'écoutant que sa fougue naturelle, montre plus de valeur que de prudence; tant qu'enfin, après un rude combat qu'il a eu avec Fieramor, les Français sont repoussés et forcés de se retirer dans la ville de Trémoigne (*Str.* 235), où lui et les siens sont assiégés par l'armée saxonne, commandée par les fils de Guiteclin.

Charlemagne, qui était déjà à Cologne avec sa cour, ne tarde pas à recevoir un messager qui lui apprend les tristes nouvelles de la Saxe. Il appelle près de lui le duc de Naismes, Bérard de Montdidier et Lohot-le-Frison, à qui il fait part du péril

où se trouvent son neveu Baudoin et Sébile. Aussitôt, les barons envoient en Anjou, en Frise, en Lorraine et dans le Hurepoix, pour lever des troupes et se porter en toute hâte sur le Rhin. Charlemagne marche à leur tête. (*Str*. 237.)

Cependant Baudoin, enfermé dans Trémoigne, passait des jours et des nuits dans l'anxiété la plus vive. Un lundi matin, qu'il s'était levé plutôt que de coutume, il était avec Sébile appuyé près d'une fenêtre. Tous deux considéraient, de là, les tentes qui formaient le camp des païens, par qui ils étaient tenus assiégés, et, à la vue de tant d'ennemis qu'ils n'espéraient plus vaincre, Baudoin se laissa aller au découragement. « Beau doux ami, lui dit alors la reine, ne vous effrayez pas ainsi, Charles vous secourra. » A peine avait-elle dit ces mots, que, mettant la tête hors de la fenêtre et apercevant l'armée française, elle s'écria : « Sire, voici votre oncle qui s'avance fièrement avec ses troupes ; voyez-vous l'oriflamme que vous avez portée tant de fois ? » — « Dieu créateur ! dit aussitôt Baudoin, je pourrai donc me venger encore de la gent païenne ! » Puis, descendant avec précipitation les marches de son palais : « Armez-vous, chevaliers, s'écrie-t-il à ses gens, Charles est de retour ! » (*Str*. 238.)

Les deux armées ennemies sont en présence sous les murs de Trémoigne, et il se donne bientôt

une terrible bataille à laquelle Charlemagne prend part (*Str.* 242). Entre tous les Français qui montrent le plus d'ardeur, Bérard de Montdidier se fait remarquer encore. Voyant Charles dangereusement engagé avec les ennemis, il vient dans la mêlée et abat, d'un seul coup, un Saxon prêt de donner la mort à l'empereur. A ce moment, avec Fieramor, vient Fierabras, le seigneur de Russie, se dirigeant contre Bérard, à qui il porte un coup de lance qui lui traverse la poitrine près du cœur. Malgré son horrible blessure, Bérard se maintient sur son cheval et trouve encore la force d'adresser ces mots à son ennemi : « Saxon orgueilleux, que Dieu te maudisse! tant je sais maintenant à quel point tu es plein de méchanceté et de fraude. Je ne me défiais pas de toi, c'est par trahison que tu m'as donné la mort; que Dieu tout-puissant protége les autres, car je ne pourrai plus désormais leur être en aide. Hà! Hélissan, ajoute-t-il, ce lâche païen est cause que notre amour est détruit, cet amour que naguère je vous avais juré; maintenant, je vous manque de foi. Ah! si j'eusse vécu, que je l'aurais bien tenue; et si je vous avais eue pour amie, je vous aurais priée de m'aimer encore davantage : mon âme en eût éprouvé tant de joie! » (*Str.* 246.)

Malgré sa blessure, le courageux chevalier se tient encore sur son coursier, faisant les derniers efforts pour éloigner ses ennemis. Mais les Saxons,

épouvantés en quelque sorte par la force de la vitalité de Bérard, qui, malgré les flots de sang qu'il perd, leur oppose encore de la résistance, se jettent sur lui en grand nombre et parviennent à tuer son cheval. (*Str.* 247.)

Démonté et perdant son sang, Bérard regarde autour de lui et se traîne sous un laurier qu'il aperçoit à sa droite. Se sentant près de mourir : « Dieu, père tout-puissant, dit-il, reçois, s'il te plaît, aujourd'hui, l'âme de ton chevalier, et protége Charlemagne et son neveu Baudoin contre la mort et contre tout dommage ; protége aussi Hélissan, afin que si elle se marie, elle le fasse dignement pour elle ! » En prononçant ces mots, Bérard se sentit faiblir. Il délaça péniblement son heaume, se débarrassa de son écu, ne conservant à la main que son épée nue, à laquelle il dit : « Hà ! mon épée, vous qui m'étiez si chère, quelle douleur pour moi de penser que vous allez tomber entre les mains des Saxons ! » Près de lui était une grosse pierre. Rassemblant ce qui lui restait de force, Bérard s'en approcha et se mit à la frapper avec son épée, dans l'espérance de briser son arme ; mais la force lui manqua, et il eut le désespoir de ne pouvoir la détruire. (*Str.* 248.)

Bérard perd toute force avec le reste de son sang, et déjà il a éprouvé plusieurs défaillances. La mort le presse. A défaut de prêtre, il s'était

communié avec trois herbes fraîches, au nom de la Trinité, après s'être tourné vers l'Orient. Mais bientôt sa bouche se noircit, ses dents se serrent, son visage devient pâle et son œil s'obscurcit. Les deux bras placés en croix sur sa poitrine, il veut se recommander à Jésus, le roi de majesté; mais la parole lui manque et son esprit s'en est allé. (*Str*. 249.)

La mort de Bérard porte au plus haut degré la douleur et la colère dans l'armée de Charlemagne, et lui, ainsi que tous ses barons brûlent de venger la perte de leur digne compagnon d'armes. Le neveu de Charles, Baudoin, se montre encore plus impatient que tous les autres; dans sa fureur, il cherche des yeux quelque ennemi, et choisit, pour l'aller trouver, Fieramor, qui caracolait encore fièrement devant les Saxons. Il l'apostrophe, l'injurie, lui reproche la mort de Bérard et finit par s'élancer à toute bride sur lui. Mais Fieramor attend son ennemi sans s'émouvoir. Alors commence un affreux combat entre eux. Les armures des deux rivaux sont également fracassées, leurs épieux teints d'autant de sang, mais tous deux restent fermes sur leurs arçons. (*Str*. 251.)

Cependant Baudoin, ainsi que le Saxon, se sont fait une blessure à la poitrine, au-dessous de la mamelle; mais ils ne cessent pas de combattre. Les deux guerriers semblent même redoubler

de fureur, et ils ne laissent ni un clou ni une clavette à leurs armures. — « Païen, s'écrie enfin Baudoin, crois au Dieu qui est né d'une vierge, et nous laisserons le combat. Notre accord serait beau; je te mènerai au roi d'Aix-la-Chapelle, et nous te ferons baptiser toi et tes gens! » « Vassal, répond Fieramor, cesse de parler ainsi, je ne te cèderais pas une cenelle (petit fruit de haie). Le sort de ce pays sera décidé par le tranchant de l'épée. Notre sang coule et tous deux nous sommes blessés à la poitrine. Nous sommes à deux de jeu (*chacuns de nos a traite à la marrèle*), et, si je ne me trompe, ce n'est pas Charlemagne qui aura l'honneur de la partie. » (*Str.* 253.)

Fieramor continue de parler en reprochant aux Français d'avoir causé la mort de cinq cent mille hommes en Saxe, d'avoir tué Quiteclin, et il finit par dire ironiquement à Baudoin qu'il ne fera plus la cour à la reine Sébile. (*Jamais de vos Sebile ne sera jor baisie.*) (*Str.* 254.)

Après ces mots, il n'y a plus d'arrangement possible. Les deux combattants tirent leur épée, la seule arme qui leur reste, et se portent de nouveau des coups terribles. Enfin Baudoin frappe Fieramor entre le col et l'épaule et l'étend mort à terre. « Outre, fils de..., lui dit-il alors, vous ne ferez plus la guerre à l'empereur Charles! » Et il se tourne aussitôt en lançant son cheval au milieu

d'un gros de Saxons qui faisait mine de l'entourer. Le corps tout sanglant, mais menaçant encore du regard, Baudoin voit s'écarter les Saxons, qui le suivent lentement pour le prendre par derrière. Alors le chevalier français crie : *Montjoie!* dans l'espérance d'être secouru par Charlemagne. Mais c'est en vain qu'il crie ; entouré d'une foule de Saxons, qui le harcellent, il en poursuit plusieurs jusqu'à ce que, accablé par le nombre, on lui tue son cheval en le laissant lui-même gisant à terre, mais sans que personne ose l'approcher. (*Str.* 255.)

Blessé à mort, seul, n'ayant plus de cheval, Baudoin commence à verser des larmes, puis il adresse une prière à Dieu, dans laquelle, après lui avoir offert ses douleurs en échange de celles que Jésus a éprouvées sur la terre, il termine par dire : « Ah! reine Sébile, qui mérites tant d'être prisée, tu vas perdre à jamais, aujourd'hui, celui qui t'aimait tant. Nous avons eu peu de temps à jouir de notre bonheur ; mais c'est par amour pour moi que vous avez reçu le baptême. » Alors le cœur lui manqua, et son épée s'échappa de sa main. (*Str.* 257.)

Il sentait sa fin venir ; il se mit en prière. En ce moment, un Saxon, qui l'avait aperçu, s'approcha de lui avec précaution, et le lâche lui dit tout-à-coup : « Est-ce toi, Baudoin, que je vois là gisant? toi qui viens nous enlever nos fiefs et nos terres? Ah! tu m'as enlevé plus d'un ami, plus d'un parent! A moi la vengeance, maintenant. Je vais te

couper la tête, et je pourrai me vanter auprès de mes pairs de t'avoir vaincu en bataille. » A peine Baudoin a-t-il entendu ces mots, que la colère lui fait oublier toutes ses douleurs. Il rassemble ce qui lui reste de force, prend son épée qui était sur l'herbe, et, d'un seul coup, abat le Saxon. Mais l'effort qu'il a fait est le dernier, et il retombe mort. (*Str.* 258.)

La consternation est dans le camp français, lorsque l'on apprend cette nouvelle, et Charlemagne se laisse aller à une telle douleur, que le duc Naismes, l'homme sage et prudent par excellence, représente au roi qu'il ne lui convient pas de se livrer ainsi au chagrin, mais que son devoir est de s'occuper du salut de son armée et de la réussite de son entreprise. — « Naismes, lui répond l'empereur, cette douleur est trop grande pour que je puisse la calmer ni l'oublier. Ah! traître Ganelon, qui m'as privé de mon bras droit (Roland)! je commençais cependant à m'accoutumer à cette perte; et je ne craignais plus aucun revers, tant que mon autre neveu Baudoin vivrait! » — « Par mon chef, répond le duc Naismes, qu'on le veuille ou non, il faut bien supporter ce malheur, et nous devons aller combattre ces Sarrasins félons que Dieu confonde! » (*Str.* 260-261.)

Enflammé par ces paroles, l'empereur pique aussitôt son cheval et donne la mort à un cheva-

lier saxon qui le défiait en se moquant de lui et de la mort de Baudoin. (*Str*. 262.)

Mais le sage Naismes, qui redoute également les actes de faiblesse et de témérité, engage le roi à se retirer dans sa ville, pour se mettre en sûreté jusqu'à ce que les braves Hurepoix soient arrivés et viennent lui prêter secours. « D'après leur promesse, ils ne peuvent tarder, ajoute Naismes, et, adjoints à vos troupes, ils trancheront la tête à tous les Saxons. » (*Str*. 263.)

Toutetois, l'empereur a des scrupules. Il craint qu'on ne l'accuse de lâcheté en laissant ainsi son armée. Mais Naismes, poursuivant son idée, représente au roi, qu'après avoir perdu successivement Roland, Gérard et Baudoin, sans parler de tant d'autres braves chevaliers, si le malheur voulait qu'il succombât lui-même les armes à la main, la France serait perdue. (*Str*. 264.)

Quoiqu'à regret, et non sans peine, Charlemagne consent à se retirer. Mais, avant de suivre ce conseil, on charge plusieurs chevaliers d'aller chercher le corps de Baudoin, afin qu'il ne demeure pas au pouvoir des Saxons, et, pendant que l'on en fait la recherche, la reine Sébile vient près de Charlemagne pour savoir des nouvelles de son époux. La malheureuse reine croit d'abord qu'on veut se jouer d'elle, lorsqu'on lui annonce la mort de Baudoin; mais bientôt le corps du chevalier ne

lui laisse plus aucun doute sur son infortune, et elle se livre à tout son désespoir. (*Str.* 265.)

Le duc Naismes arrache Sébile du cadavre de Baudoin, qu'elle couvre de larmes et de baisers, et, pendant toute la nuit suivante, Charlemagne est en proie au plus vif chagrin. (*Str.* 266.)

Mais voilà que, sur le matin, un Saxon, le roi Dyalas s'approche des portes de la ville où est Charlemagne, et le défie en criant à haute voix : « Où es-tu, vieux guerrier, que je te vainque et que je te fasse renier ta foi? Pourquoi te caches-tu ainsi dans cette ville? Je te le dis, tu ne retourneras jamais en France, à moins qu'on ne t'y porte en l'air et par enchantement (*seul passage jusqu'ici qui fasse allusion à la magie*). Au contraire, avant la fin de l'année, je serai à Paris, portant une couronne d'or, et tout le pays sera sous mon commandement. J'y enrichirai ceux qui m'auront servi, et l'on y rendra hommage à Mahomet et à Tervagant, dans Saint-Denis. Fais ce que je te commande : sors armé et sur ton cheval, pour combattre corps à corps avec moi, et mesurons-nous sans l'aide d'aucun chevalier d'une part ou d'autre. Si tu peux me vaincre, je te le dis, tu en retireras une grande gloire. » (*Str.* 267.)

Charlemagne accepte le défi, combat avec Dyalas, et, après l'avoir vaincu, lui impose la condition de recevoir le baptême, ce à quoi le prisonnier se refuse. (*Str.* 270.)

Cependant le roi donne des ordres pour que les corps de Bérard et de Baudoin soient embaumés, et il ne cesse d'avoir les soins les plus touchants pour Sébile, à qui il offre, si elle désire se remarier, les plus brillants partis de son royaume. Mais rien ne peut adoucir la douleur de la reine, et Charlemagne lui-même montre encore tant de chagrin en cette occasion, que son mentor, le duc Naismes, est obligé de le reprendre de nouveau de ces excès de faiblesse. Quant à la reine : « Ha malheureuse que je suis ! dit-elle dans le désordre de son âme, que je maudis l'heure et le jour où je suis née ! J'ai perdu Quiteclin, j'ai perdu Baudoin, et l'un et l'autre ne m'ont donné que des peines ? Vrai Dieu ! que doit-il arriver ? Vivrai-je longuement ? Mahomet m'a trahie, et Dieu n'a pas voulu que celui que j'aimais tant me restât. Que serait-ce si j'en prenais un troisième ? Non, je ne me marierai plus, qu'à Dieu seul. Jour et nuit, je prierai de tout cœur Jésus-Christ pour le salut de mon âme. » (*Str*. 275-76-77.)

Charlemagne demande à laver, se met à table et fait placer Sébile à sa droite. Puis faisant venir le guerrier Dyalas, il le place à sa gauche, ne voulant pas le quitter afin de le décider à recevoir le baptême. Cependant Charles emploie tous les moyens pour engager Sébile à prendre quelque nourriture; mais celle-ci : « Baudoin, dit-elle, ô noble chevalier, non, je ne pourrais jamais trou-

ver qui que ce soit qui t'égalât. Hélas tout cet appareil qui m'environne me perce le cœur ; et si, comme dame Alde au visage fier, qui mourut pour le comte Roland et son frère Olivier, je pouvais tout-à-coup cesser de vivre, je serais au comble de mes souhaits ! »

Se pojsse morir, com dame Aude au vis fier
Fist por Rollant le conte et son frère Olivier,
Lors eusse à mon chois trestot mon desirrier (1).

Il y a ici un assez long épisode au moyen duquel le poëte semble avoir voulu prouver que la prudence du duc Naismes ne l'empêchait pas d'être un des plus braves chevaliers de l'armée, et il le met aux prises avec un certain Salorez qu'il finit par vaincre et mettre à mort. (*Str.* 282-289.)

Cependant les nobles et vaillants hommes du Hurepoix sont arrivés ainsi que des Bourguignons, des Lombards et même des Apuliens, à ce que je crois (*Puillier*), en sorte que l'armée ainsi recrutée par ces nouveaux combattants va tenter un dernier effort pour soumettre la Saxe. Ces préparatifs imposants font réfléchir le prisonnier Dyalas sur les suites de la guerre, et changeant tout-à-coup de sentiments, il s'offre pour aller avec l'armée française se présenter devant ses compatriotes, et les décider à se soumettre à Charlemagne. « Hé

(1) Voyez les strophes 270-271 de la *chanson de Roland*, quii se rapportent à ce que dit ici la reine Sébile.

bien, j'accepte, dit le prudent empereur, vous porterez même mon oriflamme. Si vous réussissez je vous ferai don d'un fief en Saxe. Mais, et croyez-en ma parole, dans le cas de trahison, vous serez pendu. » (*Str*. 290.)

On arme de la manière la plus brillante et à la française, Dyalas qui eût été le plus beau chevalier que l'on eût jamais vu, dit la chanson, « *si il eut cru au Seigneur qui est né d'une vierge.* » Lorsque Charles veut le charger de porter l'oriflamme, Dyalas, avec l'intention de donner un gage de sa sincérité, renonce pour cette première fois à cet honneur, disant « qu'il faut qu'on l'ait éprouvé avant de le lui concéder ; et qu'il espère bien qu'avant peu, sa conduite dans les combats sera la preuve de la part non équivoque qu'il prend aux intérêts des Français. « En effet, Dyalas, à la première bataille, déclare aux Saxons » que lui, Dyalas, fils de Guiteclin, renonce à Mahomet, qu'il croit en Jésus-Christ, qu'il s'est lié d'amitié avec Charlemagne et qu'il combat pour lui. » (*Str*. 291.) A cette déclaration, les Saxons, furieux, se précipitent tous vers Dyalas qu'ils défient. Mais les chevaliers français l'entourent, le défendent ; une bataille sanglante se donne, et les Saxons, battus sur tous les points, prennent la fuite. (*Str*. 292–295.)

A l'occasion de cette bataille, le poëte Jean Bordiaux interrompt son récit pour dire : « Barons,

cette chanson n'est point un tissu de contes, mais bien de la vieille histoire, et l'on ne peut rien rapporter de plus imposant que la victoire remportée par les Hurepoix sous les murs de Trémoigne. Les corps d'armée s'étaient rassemblés dans un bois de sapins; tout à coup les clairons et les trompettes sonnent et répandent l'effroi. Charles et ses Français se tinrent fermes ainsi que les Lorrains, les Allemands et les Thiois. Quant à la contenance fière des Hurepoix, elle était telle qu'à les voir seulement, on n'aurait pas donné un denier maconais de l'âme des Saxons. Mais, entre tous les barons français et bourguignons, il faut avouer que le courtois Dyalas a remporté le prix. Que vous dirais-je de plus? Il fut donné tant de coups d'épée, que les païens vaincus et mis en déroute, n'ont pas cessé de fuir pendant l'espace de cinq lieues et demie. » (*Str*. 294.)

Pour consacrer cette victoire, Charles fit bâtir, sur le champ de bataille, une abbaye, dans laquelle il mit des nones, afin que la reine Sébile pût y demeurer et y pleurer son ami. Quant à Dyalas, après qu'il eut été baptisé par un archevêque, et qu'il eut reçu le nom de *Guiteclin le converti,* l'empereur de Rome lui donna le royaume de Saxe à gouverner, et fit élever un monument dans la ville de Trémoigne pour consacrer le succès de son entreprise en Saxe. (*Str*. 296.)

Le poëte en terminant sa chanson dit: « Lors-

que, par sa force, l'empereur conquit tant de terres, il donna une grande preuve de sa sagesse; car il fut redouté et craint jusqu'aux grandes Indes, et les soudans lui payaient des tributs. » enfin Jean Bordiaux, qui ne manque aucune occasion de faire ressortir l'excellence de son mérite comme historien, et le peu de confiance que l'on doit mettre dans les narrations des trouvères, finit par ces deux vers: « Ici finit notre chanson des Saxons, dont avant moi les trouvères n'ont jamais rien dit. » (*Str*. 297.)

« Nostre chançons des Saisnes fenist a icest tor
N'en troverez q'an die avant, nul jugleor. »

○ —— Lancelot of the lake.

EXTRAITS

DU

ROMAN DE LANCELOT DU LAC.

EXTRAITS

DU

ROMAN DE LANCELOT DU LAC.

En traitant de la chevalerie, j'ai dit si souvent, et parfois avec tant de vivacité, que les romans qui la célèbrent sont encore plus immoraux qu'ils ne sont extravagants, que je sens le besoin d'en donner la preuve. Jusqu'ici, on s'est obstiné à croire et à répéter que ce qu'il y a de libre, dans ces compositions, est le résultat de l'ignorance et de la *naïveté de nos bons ayeux*, pour me servir de la phrase niaise et absurde que l'usage a consacrée. Or, il y a peu d'erreur plus grande et plus dangereuse, précisément parce qu'elle est si bien accréditée. Quant à la science, depuis le douzième siècle, elle n'a pas cessé d'être cultivée et enseignée, soit dans les universités, soit par les ordres réguliers; et,

pour ce qui touche à la naïveté, les histoires politiques des onzième, douzième et treizième siècles, ainsi que les récits des trouvères du même temps, sont là, pour témoigner des *roueries*, qu'on me permette cette expression, que les souverains, les gens d'église, les maris, les femmes et les amants, se faisaient continuellement dans ces siècles *de foi et de naïveté*. Mais en admettant même, que dans la réalité, les choses se passassent en toute sainteté, en toute naïveté, comme on le suppose, comment se fait-il que, dans des productions imaginaires, telles que les romans de chevalerie, où évidemment on avait l'intention de montrer la nature humaine sous un beau côté, et d'atteindre un but moral, on ait précisément amoncelé des aventures qui ne peuvent avoir lieu qu'à la faveur d'un dévergondage complet d'idées et de mœurs ?

Parmi les romans dans lesquels cet article déjà cité, du Code amoureux : « *Le mariage n'est pas une excuse légitime contre l'amour* » a reçu ses applications les plus étendues ; j'ai particulièrement signalé Tristan de Léonois et Lancelot du Lac. Je choisirai ce dernier, et j'en extrairai quelques morceaux assez étendus, non-seulement pour mettre ma bonne foi à l'abri de tout reproche, mais afin de donner au lecteur la facilité de juger de l'esprit dans lequel a été fait un livre que sa rareté et la vétusté de son style rendent presque introuvable et inintelligible pour la plupart des lecteurs de

notre temps. Le roman de Lancelot est loin d'être sans mérite, sous le rapport de la composition littéraire, et maintenant que je le connais bien, je m'explique comment, en ne citant que des phrases isolées, surtout celles où il est question d'adonné mour, le tour et les mots de notre vieille langue ont à ces passages un faux air de naïveté. Mais la naïveté réside encore plus dans l'intention de ceux qui parlent que dans les mots qu'ils emploient; et c'est pour faire ressortir cette vérité que je me propose de donner des scènes entières, au lieu de citer de phrases détachées.

La longueur et la complication de la fable du roman de Lancelot ne me permettent que d'en indiquer la donnée générale (1), pour faciliter l'intelligence des scènes que j'ai l'intention de faire connaître. Lancelot, dont le véritable nom est Galaad, était fils d'un roi de la petite Bretagne, nommé Baan, lequel descendait en ligne directe de Joseph d'Atrimathie qui avait fondé la Table ronde et le culte du saint Graal. Le culte du saint Vase ayant été négligé par plusieurs membres de cette famille, qui s'étaient laissés emporter par les passions mondaines, Lancelot était prédestiné, en

(1) Dans le volume de la *Bibliothèque des romans*, octobre 1775, on trouvera un fort bon extrait de ce roman. Le volume d'avril 1776, du même ouvrage, contient celui de Tristan de Leonois. La lecture de ces deux romans chevaleresques suffit pour faire connaitre l'esprit des compositions les plus célèbres en ce genre.

quelque sorte, à donner l'exemple le plus frappant de cet oubli des choses divines, causé par l'attrait des plaisirs sensuels. En outre, ce Lancelot, tout imparfait qu'il fût sous le rapport moral, devait se distinguer comme un des plus grands chevaliers du monde, et c'était de lui que devait recevoir le jour, le vrai Galaad, tout aussi vaillant que son père, mais un peu plus chaste puisqu'il devait mourir vierge, vertu qui le rendrait digne d'approcher de saint Vase et de profiter de tous les bienfaits et de toutes les délices ineffables que sa vue pouvait procurer. Pour me conformer au style du roman, Galaad, fils de Lancelot du Lac, *devait mettre à fin l'aventure du saint Graal*. Tel est le fondement mystique de ce roman.

Quant à la fable proprement dite, en voici les traits principaux. Le roi Baan est dépouillé de ses états. Forcé de fuir, il part avec sa femme, la reine Hélène portant son jeune enfant Lancelot, et se proposant d'aller demander secours au roi Arthur. Pendant la route, la roi Baan meurt au milieu de la campagne. La reine occupée à assister son époux rendant le dernier soupir, avait déposé son enfant au bord d'un lac. Quand elle vient pour le reprendre, elle le voit entre les bras d'une fée qui s'est emparée du petit Lancelot avec lequel elle se plonge dans l'eau. Cette fée bienfaisante est celle qui se charge de l'éducation du jeune prince, et c'est à la suite de cette aventure que Lancelot reçoit le surnom *du Lac*.

Lancelot ayant atteint l'âge de dix-huit ans, est conduit par la fée, ou *dame du Lac,* à la cour d'Arthur pour être reçu chevalier. Mais, avant que cet honneur lui soit conféré, il fait plusieurs exploits qui lui attirent l'estime du roi et de ses guerriers. La reine elle-même, Genièvre, la femme du grand Arthur, ne peut voir les prouesses de ce jeune homme, sans en être vivement frappée, et bientôt les grâces de la personne du héros font naître dans le cœur de la belle Genièvre une passion qui est déjà partagée par le jeune chevalier. Ici commence l'intérêt dramatique du roman, et, par le morceau que j'en vais extraire, on jugera tout de suite de la position où le roi, la reine et Lancelot se trouvent les uns relativement aux autres, et de quelle espèce est la naïveté que l'on prête aux intentions et au discours de ces trois personnages et de quelques autres qui les entourent. La scène qui suit, se passe après que Lancelot a reçu l'ordre de la chevalerie, et que la reine brûle du désir de le voir et de lui parler en particulier.

— .... « La reine prit le chevalier par la main et le fit asseoir près d'elle, et après lui avoir fait beaucoup de beaux semblants, elle lui dit en riant : — « Savez-vous, sire, que moi et le roi Gallehaut nous avons vivement désiré de vous voir, et que cependant je ne sais pas encore si je vois réellement celui que je voulais connaître? Gallehaut m'a bien dit que c'est vous ; mais enfin je désirerais le

savoir de votre propre bouche, si c'était votre plaisir. » — Le chevalier, sans oser lever les yeux sur la reine, dit : « Je ne sais pas. »

«Tout en s'émerveillant de ce que peut éprouver le chevalier, la reine cependant se doute d'une partie de ce qu'il a. Pour Gallehaut qui le voit si timide et si honteux, supposant qu'il désire être seul à seul pour s'expliquer, il va trouver le sire Gauvain, invite les dames qui s'étaient levées à son approche, à se rasseoir, et engage une conversation générale.

« Alors la reine dit au chevalier : — « Pourquoi donc vous célez-vous ainsi de moi ? à coup sûr, il n'y a aucune raison pour que vous agissiez ainsi. N'êtes-vous pas celui qui au tournoi portiez des armes noires, et qui êtes demeuré vainqueur de l'assemblée ? — Non, Madame. — N'êtes-vous pas celui qui, le lendemain, porta les armes à Gallehaut ? — Oui, Madame. — Par conséquent, c'est vous qui avez vaincu l'assemblée. — Je ne suis pas celui-là, Madame. » — En entendant ces réponses contradictoires, la reine s'aperçut bien que, par modestie, le chevalier ne voulait pas se faire connaître pour le vainqueur ; et elle l'en estima d'autant plus. « Or ça, reprit-elle, dites-moi qui vous a fait chevalier ? — Vous-même, Madame. — Moi ? — Oui. — Et quand ? — Ne vous souvenez-vous pas, Madame, d'un varlet qui vint un vendredi

à Kamalot pour annoncer l'arrivée d'un chevalier blessé de deux coups de lance, et que l'on apporta dans la ville le dimanche suivant? — Je m'en souviens parfaitement. Grand Dieu! est-ce que ce serait vous que la dame du Lac amena à la cour? vous étiez vêtu d'une robe blanche? — Oui, Madame. — Et pourquoi dites-vous donc que je vous ai fait chevalier? — Je dis vrai, parce que la coutume est telle, que nul ne peut être chevalier sans ceindre l'épée, et que la personne de qui on tient l'épée vous fait chevalier. Or, je la tiens de vous; car le roi ne me la donna jamais; et c'est à cause de cela que je dis que vous me fîtes chevalier. — Et, en partant de la cour, demanda la reine toute joyeuse de ces paroles, où êtes-vous allé? — Je partis pour secourir la dame de Noehaut. — Et durant cette expédition ne m'avez-vous rien envoyé? — Si, deux jeunes demoiselles. — C'est vrai. Et quand vous quittâtes Noehaut, n'avez-vous pas rencontré quelque chevalier qui se réclamât de moi? — Oui, Madame; il y en eut un qui me dit de descendre de mon cheval, le voulant avoir, parce que, me dit-il, il était à vous. Mais quand je lui demandai de quelle part il me donnait cet ordre, et qu'il m'eut répondu que l'ordre ne venait que de lui, alors je remontai sur mon cheval que je lui refusai, et je le combattis avec force. Je n'ignore pas qu'en cette occasion, je vous ai fait outrage; mais je vous en demande pardon. — Vous ne m'avez fait aucun outrage, en agissant ainsi, dit la reine, et au contraire

j'ai su fort mauvais gré à ce chevalier de s'être autorisé de mon nom... Ah! dit enfin la reine, je sais bien qui vous êtes; vous vous nommez Lancelot du Lac! — Le chevalier ne dit rien. —Pour Dieu, continua Genièvre, ce serait en vain que vous le nieriez, car il y a longtemps que sire Gauvain a apporté de vos nouvelles à la cour. Mais, dites-moi, pourquoi, avant hier, avez-vous fait tant de prouesses? » A cet mots, Lancelot commença à soupirer. «Parlez sincèrement, ajouta Genièvre, car je ne puis douter que vous n'ayez combattu ainsi pour quelque dame ou quelque demoiselle; qui est-elle? Par la foi que vous me devez, dites-le-moi. —Ah! Madame, je vois bien qu'il faut vous le dire: C'est.... vous! — Moi? — Oui, Madame. — Mais c'est pour la demoiselle qui vous porta les trois lances, que vous avez combattu, car je m'étais mise hors de cause! —Madame, j'ai fait pour elle ce que je devais, et pour vous tout ce qu'il m'a été possible de faire... —Combien de temps il y a-t-il que vous m'aimez ainsi, reprit bientôt la reine? —Depuis le jour que je fus tenu pour chevalier, quoique cependant je ne l'étais pas. —Parlez sincèrement; d'où vous est venu cet amour que vous avez mis en moi? —Si votre bouche n'a point menti, Madame, c'est vous-même qui m'avez fait votre ami. —Mon ami? et comment? — Souvenez-vous que quand je pris congé du roi, je vins devant vous pour vous recommander à Dieu et vous assurer que je serais votre chevalier en tous lieux; qu'alors,

vous me dîtes, que vous vouliez que je fusse votre chevalier et votre ami, et qu'après ces paroles je vous fis mes adieux, et que vous me dîtes: *adieu, mon doux et bel ami!* Ce mot est ce qui me rendra *prudhomme* (brave et célèbre), si je dois le devenir; et depuis que je l'ai entendu, il s'est réveillé dans ma mémoire, à tous les grands dangers auxquels j'ai été exposé. Ce mot m'a rendu fort contre tous mes ennemis; ce mot m'a servi de soulagement dans toutes mes détresses; ce mot m'a fait riche au milieu de ma pauvreté.... —Par ma foi, interrompit la reine, ce mot a produit bien de l'effet, et Dieu en soit loué. Quant à moi, j'étais loin d'y attacher le sens que vous lui prêtez; je l'ai dit souvent à maint prudhomme sans savoir même ce que je disais. Mais la coutume des chevaliers est de faire de pareils faux semblants aux dames, quoique au fond, ils n'attachent aucune importance à ce qu'ils disent.» La reine, en parlant ainsi, voulait se donner le plaisir de mettre le chevalier mal à l'aise, car, en fait, elle voyait bien qu'il n'en aimait pas d'autre qu'elle. Mais elle se délectait à voir l'angoisse où elle l'avait mis. Cependant l'émotion du chevalier devint telle, que la reine, craignant qu'il ne se trouvât mal et ne tombât, appela le roi Gallehaut qui accourut aussitôt. —Ah! madame, dit celui-ci, en voyant l'état où était son compagnon, mais il n'en peut plus, et vous pourriez bien nous l'enlever, si cela continue, ce qui serait pour nous un grand dommage. — Et pour moi égale-

ment, ajouta la reine. — Hé bien ! reprit Gallehaut, savez-vous pour qui il a accompli tant de faits d'armes? — Oh ! mon Dieu non, répondit la reine; à moins qu'il ne soit vrai, comme il vient de me le dire, que c'est pour moi. » Et alors elle lui raconta tout l'entretien qu'elle venait d'avoir avec Lancelot. — Ayez donc pitié de lui, Madame, dit alors Gallehaut. Vous savez maintenant qu'il a fait pour vous plus qu'aucun chevalier ait jamais fait pour une dame ; apprenez, en outre, que la paix qui a été conclue entre votre époux et moi, n'aurait pu se faire sans son entremise. — Certes, dit la reine, il a fait plus que je ne mérite; mais que voulez-vous que je lui accorde, il ne me demande rien ; voyez comme il est triste et mélancolique. — Hélas! Madame, il n'ose pas demander; quand on aime vraiment, on est toujours timide. Je vous en prie, dans votre intérêt propre, attachez-le à vous, car vous ne pourrez jamais faire la conquête d'un plus riche trésor. — Je le sais bien, dit la reine, aussi ferai-je tout ce que vous me commandez. » — Grand merci, dit Gallehaut, je vous prie donc de lui donner votre amour, de le retenir pour jamais comme votre chevalier, et de devenir sa loyale dame, pendant toute votre vie; par ce don, vous le ferez plus riche que si vous lui donniez tous les biens du monde ; mais il convient de commencer tout aussitôt, et que vous lui donniez un baiser devant moi, pour commencer ces braves amours. » Genièvre consent volontiers à faire ce don; mais elle

fait observer que les dames qui les entourent, pourront s'apercevoir de ce qui se passe et s'en étonner quelque peu. On convient de se mettre à l'écart, et en effet la reine prend Lancelot par le menton, et lui donne un baiser, qui dure assez longtemps, en présence de Gallehaut. La reine qui était sage et vaillante dame, ajoute le romancier, dit alors à son chevalier: « Beau doux ami, vous avez tant fait pour moi, que je suis vôtre; et j'en ai grande joie. Or, faites en sorte que la chose reste célée, car cela est bien important. Je suis une des dames du monde dont on parle de la manière la plus avantageuse, et si ma réputation venait à être tachée à cause de vous, nos amours deviendraient laids et bas. Quant à vous, ajouta la reine en se tournant vers Gallehaut, je vous prie de prendre soin de mon honneur et de ma bonne renommée; car vous êtes le plus prudent; et s'il arrivait mal, ce ne pourrait être que par vous. »

A la suite de cet entretien, Genièvre, pour serrer les liens de l'espèce de petite société secrète que ces trois personnages viennent d'établir, donne Lancelot pour chevalier compagnon à Gallehaut, en sorte qu'ils deviennent tous trois amis, également intéressés à se soutenir et à se défendre.

Malgré toutes les précautions prises pour éviter les regards des curieux, une grande dame de la cour, madame de Mallehaut, avait vu donner le bai-

ser, et s'était aperçue de la trinité amicale qui venait de se former.

« La reine, dit le roman, s'était réfugiée dans l'embrasure d'une fenêtre, où elle se livrait au souvenir de ce qui lui plaisait tant. Madame de Mallehaut s'approcha d'elle et lui dit : « Pourquoi la compagnie de quatre personnes ne serait-elle pas la meilleure?—La reine comprit parfaitement ces paroles, mais feignit de n'avoir rien entendu. Cependant, après quelques instants de silence, la reine appela la dame et lui dit : « — Pourquoi m'avez-vous parlé ainsi tout à l'heure? – Pardonnez-moi, répondit la dame, je n'en dirai pas davantage, à présent; car je me suis sans doute plus avancée qu'il ne convient, et lorsqu'on se rend trop familière avec sa dame, on risque d'encourir sa haine. — Ma haine? ah! vous ne pourrez jamais rien dire qui puisse la faire naître. Je vous sais si sage et si courtoise, que je vous prie de parler. Dites hardiment, car je le veux... je vous en prie. — Je parlerai donc, Madame : je voulais vous dire combien la compagnie de quatre est bonne. Je me suis aperçue de la connaissance que vous avez faite du chevalier qui vous a parlé, et je n'ignore pas que c'est la personne qui vous aime le plus au monde, et que vous n'avez pas tort de l'aimer, car vous ne pourriez mieux employer votre tendresse. — Comment le connaissez-vous? demanda la reine. — Il y a eu un temps, Madame, où j'aurais pu vous

le refuser comme vous pourriez me le refuser présentement, car je l'ai tenu un an et demi en prison. C'est lui qui a vaincu successivement les assemblées, une fois avec des armes rouges et hier avec des armes noires, armes que je lui avais données..... — Mais, dites-moi, interrompit la reine, quelle compagnie vaut mieux de quatre ou de trois? car une chose est mieux celée par trois que par quatre personnes. — Oh! je crois que vous êtes dans l'erreur. Il est vrai que le chevalier vous aime; mais il n'est pas moins certain que lui et Gallehaut sont étroitement unis, qu'ils seront forcés, pour s'aider l'un l'autre, de s'éloigner d'ici, et qu'enfin vous demeurerez toute seule. Si vous vouliez m'accepter pour la quatrième personne, au moins vous ne porteriez pas seule tout le poids de l'absence; nous nous assisterions, nous nous consolerions ensemble, comme les deux chevaliers, de leur côté, pourront se consoler entre eux, et vous en seriez plus tranquille et plus aise. »

Cet arrangement sourit à la reine qui, à son tour, met tout en œuvre pour faire une autre paire d'amants de Gallehaut et de madame de Mallehaut, projet dans lequel elle obtient un prompt succès. »

Les deux chevaliers ne tardent pas à quitter leurs dames pour aller chercher les aventures; et, par une suite d'événements, qu'il serait trop long de raconter, le roi Arthur se trouve engagé dans une

guerre que lui font les Saxons; Lancelot, Gallehaut et Gauvain les combattent, et Lancelot, en particulier, se distingue par sa vaillance, en cette occasion. Après cette victoire, la reine Genièvre court embrasser son amant encore tout couvert de sang, et sa compagne madame de Mallehaut ne reçoit pas moins bien son ami Gallehaut.

Si la reine Genièvre avait oublié ses devoirs d'épouse, de son côté, le roi Arthur était assez disposé à lui faire des infidélités, ce qui ne lui réussissait pas toujours heureusement. Il avait eu l'occasion de voir une demoiselle là où il faisait la guerre, et, après la bataille qu'il venait de livrer aux Saxons, il fut abordé par cette belle, qui lui dit (feuillet 107) qu'elle désirait lui parler, ce qui donna une grande joie au roi : « Sire, lui dit-elle, vous êtes l'homme le plus vaillant du monde. Vous m'avez fait entendre que vous êtes épris d'amour pour moi ; je veux vous éprouver. » Alors elle lui assigne un rendez-vous dans la citadelle qu'elle habite. Arthur lui promet de s'y rendre, retourne vers ses chevaliers, leur fait bonne mine, et fait dire à la reine Genièvre qu'elle ne le verra pas, parce qu'il est tellement fatigué du combat, qu'il a besoin de repos. A peine la reine a-t-elle reçu cet avertissement, que, prompte à saisir l'occasion, elle envoie quelqu'un aux deux amants Lancelot et Gallehaut, pour les prévenir qu'ils peuvent venir passer la nuit près de leurs amantes.

Arthur était avec ses chevaliers, et, la nuit, si tôt qu'il les vit endormis, il se leve avec toutes les précautions imaginables, s'arme en silence, et, accompagné d'un guerrier de confiance, va trouver le messager de la demoiselle de la Roche, qui était chargé de l'introduire dans le château. En effet, il arrive chez la belle demoiselle, qui le reçoit à bras ouverts, et ne se montre rien moins que cruelle. Quand le grand roi Arthur a été parfaitement heureux, entrent dans la chambre quarante chevaliers tenant leurs épées nues, qui s'emparent de lui et l'enferment dans une autre pièce dont la porte était ferrée. Tandis que ces choses se passaient au château de la Roche, de leur côté, Lancelot et Gallehaut, se levant aussi avec précaution et s'armant en silence ainsi que leurs écuyers, se préparaient à aller au rendez-vous qui leur avait été assigné. Les deux chevaliers y courent à toute bride, trouvent la porte du jardin ouverte comme il était convenu, et la nuit se passe à la grande satisfaction du quadrille amoureux.

. . . .

Vers le matin, lorsque les deux galants sont partis, les dames ne tardent pas à apprendre la captivité du roi, triste nouvelle dont l'armée avait été instruite, en voyant l'écu et l'épée d'Arthur suspendus aux murailles du château de la Roche.

. . . .

Cet événement met tous les chevaliers d'Arthur en émoi, et, dans cet endroit du roman, il y a en-

core une suite d'aventures guerrières pendant lesquelles beaucoup de chevaliers, outre Gallehaut, Gauvain et Lancelot lui-même, sont faits prisonniers au moyen des stratagèmes et des embûches que leur tend l'artificieuse demoiselle de la Roche. Enfin, Lancelot, après avoir presque perdu l'esprit, parvient à sortir du lieu où on l'avait enfermé, et se met à faire la guerre aux Saxons avec un tel emportement, qu'il parvient à les vaincre et à rendre la liberté au roi Arthur et à tous les chevaliers qui avaient été pris. Dire la joie qu'éprouva la reine Genièvre en revoyant son ami victorieux et couvert de gloire, et son mari rendu à ses états, ce serait chose difficile. Quant à Arthur, dans sa reconnaissance, et, après avoir témoigné à Lancelot toute sa reconnaissance, il l'élève à la dignité de chevalier de la Table ronde, et, à partir de ce moment, il le considère comme son meilleur ami et le plus ferme gardien de sa couronne. (1re *partie, feuillets* 65-108, *édition Vérard.*)

Je ne sais pas ce que le lecteur pense à présent de *la naïveté de nos bons aïeux;* mais, si la jeunesse et l'ardeur de Lancelot et de Genièvre font passer condamnation sur ce qu'il y a de peu édifiant dans la gracieuse scène d'amour qui précède, quel nom donner à l'arrangement de madame de Mallehaut et du roi Gallehaut? et que dire surtout de ce dernier, dont le nom est devenu synonyme d'un mot qu'on est dispensé d'employer, depuis que Dante a stigma-

tisé dans ses vers le complaisant conseiller de la reine Genièvre (1).

Mais jusqu'ici, au moins, la passion est présentée franchement, et le romancier ne la couvre d'aucun voile qui, en dissimulant son illégitimité, puisse faire prendre le change au lecteur sur sa nature. Mais bientôt cet amour se combine avec des idées mystiques; et, dès lors, les écarts les plus scandaleux des deux amants se trouvent enveloppés dans un brouillard de *religiosité*, qui constitue proprement la poétique des romans chevaleresques. C'est cet amalgame du sacré et du profane, qui présentait surtout un grand charme aux lecteurs du temps de Philippe-Auguste, de saint Louis et de François I[er]. Aussi est-ce ce que je vais m'appliquer à faire connaître par quelques extraits de Lancelot, qui vont suivre.

« Le roi Arthur ayant décidé de célébrer un grand tournoi à Kamalot, où devaient se rendre les plus fameux chevaliers de la Table-ronde, la

(1) Noi leggiavamo un giorno, per diletto,
Di Lancilotto, come amor lo strinse
. . . .
Quando leggemmo il disiato riso
Esser baciato da cotanto amante;
Questi, che mai da me non fia diviso,
La bocca mi bacciò tutto tremante.
Galeotto fù il libro e chi lo scrisse.

Dante. Inf. cant. V.

reine Genièvre qui ne voulait pas qu'une telle solennité eût lieu sans que son cher Lancelot y prît part, lui envoie un billet par une de ses demoiselles, pour l'inviter à venir. Après une suite assez longue d'aventures, en route, le chevalier, accompagné de son cousin Boort, arrive à Kamalot, près des murs du palais qu'il franchit; il était attendu impatiemment et tout avait été préparé pour le recevoir. Il était nuit, et le roi Arthur était déjà couché. Mal disposé, il avait invité sa femme à aller dormir dans une autre chambre. Genièvre, que cette résolution ne contrariait en aucune façon, fait choix d'un appartement écarté, en renvoie toutes ses femmes sous prétexte de ne pas être dérangée pendant son sommeil, et bientôt, par une issue secrète, elle va trouver Lancelot dans le lieu où on l'avait avertie qu'il était. » Malgré tous les sacrifices que je pourrais faire des détails étranges de la fin de ce chapitre, je ne parviendrais pas à en *faire accepter la lecture*. On me permettra donc de la supprimer. Mais en attendant l'ouverture du tournoi, trois rendez-vous nocturnes semblables, ont lieu entre Lancelot et la reine, dans le château même de Kamalot, où dort si complaisamment legrand roi Arthur. (2e *partie, feuillet* 106.)

Mais après ces prouesses amoureuses, Lancelot ne se montre pas moins ardent pendant le tournoi, et il demeure vainqueur de tous les chevaliers de la Ta-

ble ronde. Les combattants portaient des armes qui ne permettaient pas qu'on les reconnût, et soit à cause de la bravoure naturelle d'Arthur, ou dans l'idée de le flatter, chacun disait autour du victorieux Lancelot : c'est le roi ! c'est le roi ! Mais le monarque breton n'en devient que plus curieux de savoir qui peut être ce guerrier si vaillant, et il le prie de délacer son casque. A peine a-t-il reconnu Lancelot, qu'il le presse dans ses bras, l'embrasse et n'a rien de plus pressé à faire que de le prendre par la main, pour le conduire au palais et le présenter à sa femme, à la reine qui, avec une imperturbable assurance, court à son amant les bras étendus, lui montrant toute la vivacité de la joie qu'elle éprouve, et le remerciant, pour se donner un air d'innocence, d'un certain jeu d'échec marchant tout seul, que Lancelot lui avait envoyé quelque temps avant, pendant le cours d'un de ses voyages.

A toutes ces scènes d'amour, d'intrigue, de guerre et de *rouerie*, c'est le mot propre, en succède une plus grave. Gauvain, neveu d'Arthur, le sage Gauvain, espèce de chevalier philosophe, ne demandant pas mieux que de bien faire, mais toujours exposé à des tentations si fortes, qu'il ne peut y résister, Gauvain est ramené à Kamalot, blessé à la suite de mille et un combats. Ce guerrier, toujours en quête des aventures, n'a pu mettre à fin celle du *cimetière et de la chapelle ruinée*

(feuillet 50). Il passe outre, traverse une forêt et finit par rencontrer une forteresse dans laquelle il entre. Là, il trouve plongée dans une cuve de marbre remplie d'eau bouillante, une demoiselle qui le supplie de l'en tirer. Mais le brave Gauvain, après de vains efforts, ne peut lui rendre ce service : « Ah ! sire chevalier, lui dit alors la demoiselle, c'est bien malheureux pour vous, mais *vous ne sortirez pas de ce château, sans honte !* » Condamnée à un supplice temporaire pour des fautes dont elle ne fait pas l'aveu, cette demoiselle prévient Gauvain que, dans l'année, il doit se présenter un chevalier que ses vertus et sa sagesse rendront digne d'aborder le saint Graal, et qui la tirera de son bain bouillant, mais qu'elle voit avec peine que cette gloire n'est pas réservée à Gauvain. Celui-ci quitte alors la jeune pécheresse, et s'avance dans l'intérieur du château pour en trouver le maître. Il est entouré bientôt d'une foule de chevaliers (templistes) qui le désarment et le reçoivent avec politesse, jusqu'à ce que le chevalier roi ou maître des autres, vient lui-même accueillir l'étranger. On passe silencieusement dans une autre salle ; on dresse des tables, toute la compagnie s'assied, se met en oraison, lorsqu'une colombe tenant un encensoir à son bec apparaît et remplit l'air des plus doux parfums. Bientôt après sort d'une chambre voisine une demoiselle d'une beauté merveilleuse, portant en ses mains et au-dessus de sa tête un magnifique

vase en forme de calice, dont il était impossible de reconnaître la matière. Gauvain le regarde avec surprise, toutefois il admire par-dessus tout l'ineffable beauté de la jeune demoiselle qui le tient. A mesure que la demoiselle passe devant les assistants, chacun d'eux s'agenouille, et, tout-à-coup, les tables se trouvent couvertes de mets aussi précieux que variés. Les assistants prennent leur repas, excepté Gauvain qui, tout occupé du spectacle qui l'entoure, cherche trop tard et vainement des mets qui avaient disparus dès l'instant que la demoiselle, ayant fait sa tournée, était rentrée dans la chambre. Peu à peu tous les chevaliers se lèvent et vont dans diverses parties du château. Pour Gauvain, resté seul, il veut enfin se mettre en marche et reprendre sa route, mais toutes les issues du palais sont fermées, et il finit par rencontrer un nain qui lui répète brutalement ce qui lui avait déjà été dit par la demoiselle dans la cuve bouillante : « *qu'il ne sortirait pas de ce château, sans honte!* » Gauvain prend le parti de passer dans une autre chambre où il trouve un lit dans lequel il se propose de se coucher, lorsqu'il entend la voix d'une demoiselle qui lui crie : « *Ah! chevalier, tu mourras si tu te couches désarmé, car c'est le lit aventureux. Voici des armes, prends-les et couche-toi alors si tu veux.* » Gauvain prend et revêt ses armes, puis se met au lit. Mais à peine va-t-il céder au sommeil, qu'un javelot dont le fer est flamboyant se dirige sur lui, le frappe à l'épaule et lui fait une

blessure très-grave. Pendant le reste de la nuit le blessé a deux ou trois visions dont le sens, indubitablement allégorique, n'est pas facile à expliquer, et toute cette scène nocturne se termine par un combat que Gauvain a à soutenir avec un chevalier qui le mène fort rudement.

Après ce combat, un vent terrible souffle, des éclairs brillent, des coups de tonnerre se font entendre dans le château jusqu'à ce qu'enfin le calme succède à cet orage. Alors un air doux, tranquille et embaumé règne partout, deux cents voix font entendre le plus agréable concert, en célébrant la gloire du roi des cieux. Gauvain étonné, ouvre les yeux, mais il ne voit rien. Bientôt il s'aperçoit qu'en tout cela il n'y a rien de terrestre; et après avoir fait des efforts pour se lever, il retombe épuisé par la perte du sang de sa blessure. De la place où il était étendu, il voit la même demoiselle qui la veille avait apporté le saint vaisseau devant les tables; elle était précédée de deux cierges et de deux encensoirs. Lorsqu'elle eut posé le saint vaisseau sur la table d'argent, alors dix cassolettes ne cessèrent pas d'encenser, et un grand nombre de voix se mirent à chanter avec une suavité ineffable : « *Béni soit le père des cieux.* » Mais à peine la demoiselle, portant le vase, s'est-elle retirée que les chants cessent et que Gauvain se retrouve dans l'obscurité. C'est alors seulement qu'il s'aperçoit du divin effet qu'a produit sur lui la vue

du saint vaisseau. Cette terrible blessure à l'épaule que lui avait faite la lance enflammée, était guérie. Joyeux, il se lève et part pour chercher le chevalier par qui il avait été si cruellement maltraité, lorsque tout-à-coup une grande quantité de gens s'emparent de lui, l'emportent hors de la salle, et vont le lier dans une charette stationnée dans la cour. Placé sur ce tombereau ignominieux au timon duquel est attaché son écu, on le conduit jusqu'à la ville voisine où il est livré à l'insolence des ménétriers et de la populace. Enfin, une vieille femme a pitié de lui; elle le délie dès qu'il est sorti de la ville, et le pauvre Gauvain, honteux, confus, marche dans la campagne jusqu'à ce qu'il rencontre un ermite à qui il fait le récit et demande l'explication de toutes les merveilles dont il a été témoin: « Certes, c'est le Saint-Graal ou le saint sang de Notre-Seigneur, lui répond le solitaire, qui après avoir satisfait sa curiosité sur tout ce qu'il a vu, lui recommande de garder ce secret, et de faire en sorte, à l'avenir, de se conduire plus saintement, afin de jouir et de profiter pleinement des vertus divines du saint vase. » (2e partie, feuillet 52 et suiv.)

La narration de cette aventure, faite par Gauvain lui-même, à la cour du roi Arthur, excite l'attention générale; mais elle semble frapper plus particulièrement l'imagination de la reine Genièvre, à qui elle suggère passagèrement des réflexions sérieuses sur les résultats de la passion qui la domine.

Le mauvais succès de Gauvain auprès du Saint-Graal, causé par l'irrégularité de sa conduite, la préoccupe, et ce souvenir la poursuit même jusqu'au milieu des divertissements de la cour, comme on va le voir.

« La fête que donna le roi Arthur pour la venue de monseigneur Lancelot et des autres compagnons de la Table ronde, dit le romancier, fut magnifique; et dans cette journée il y eut des conversations entre tous les assistants. Il arriva que la reine Genièvre et Lancelot se trouvèrent ensemble dans l'embrâsure d'une fenêtre. Ils étaient seuls, et personne ne pouvait entendre ce qu'ils se disaient : « Ah! Lancelot, mon ami, dit la reine, avez-vous fait attention au récit que monseigneur Gauvain a fait de l'aventure des tombes de la Chapelle-Ruinée, et à ce qu'il affirmait que jamais un chevalier qui se serait laissé aller aux faiblesses de la chair, ne pourrait mettre à fin les aventures du Saint-Graal? Que j'ai de regret de ce que, par cette disposition où vous vous trouvez vous-même, vous ayez perdu le mérite de tous vos exploits terrestres! Aussi pouvez-vous dire que vous avez acheté mon amour bien cher, puisque pour moi vous avez perdu ce que vous ne pourrez jamais recouvrer! Sachez que je n'en suis pas moins affligée que vous, que je le suis peut-être davantage, car c'est une grande faute que j'ai faite, lorsque Dieu vous avait créé le plus beau et le

plus gracieux de tous ceux du monde, et qu'il vous avait accordé la grâce de pouvoir prétendre en l'accomplissement des aventures du Saint-Graal, cependant vous l'avez perdue par le fait de notre union. Mieux vaudrait que je ne fusse jamais née, car je n'eusse pas empêché l'accomplissement de si nobles faits! — Madame, dit Lancelot, vous avez tort de parler ainsi; soyez certaine que je ne serais jamais parvenu à l'élévation où je suis, si vous n'aviez pas existé. De moi seul, en commençant, je n'aurais jamais eu le courage d'entreprendre aucune chevalerie, ni de tenter des choses auxquelles tous les autres ont renoncé par défaut de puissance. Mais ce que je vis en vous de si haute beauté, éleva tellement mon cœur en orgueil, qu'il n'y avait pas d'aventure si périlleuse, que je ne fusse certain de la mettre à fin; car je savais bien que, si les aventures ne se terminaient pas par des prouesses, jamais je n'arriverais jusqu'à vous... — Aussi vous avouerai-je sincèrement, interrompit la reine, que, comme ce motif était ce qui accroissait vos vertus, je ne m'en veux pas de ce que vous m'avez aimée, puisque j'ai été cause de vos prouesses; mais ce qui me chagrine de cet amour, c'est qu'il vous a fait perdre le droit d'achever les hautes aventures du Saint-Graal, en l'honneur duquel la Table-Ronde a été instituée. (Seconde partie, feuillet 115.)

Je fais grâce au lecteur des infidélités assez nombreuses, mais sans conséquences, que le roi Arthur

et Lancelot du Lac font à la belle Genièvre; quant à celle-ci, rigoureusement fidèle tout à la fois à son amant et à son époux, le reste du monde paraît lui être étranger.

L'infraction la plus grave, bien qu'elle soit involontaire, que Lancelot fasse au pacte amoureux qu'il a contracté avec la belle Genièvre, a un caractère tout à fait particulier. Et, comme cette aventure est celle, dans tout le roman, qui fait le mieux ressortir cette galanterie mystique d'où il tire son essence, et qui lui communique ses défauts et ses qualités, je la rapporterai tout entière en ne rajeunissant, comme je l'ai fait déjà, que l'orthographe et quelques mots du texte.

Comment Lancelot vit le Saint-Graal et en fut repu; et comment il fut déçu par Brisanne, etc., etc. (2e partie, feuill. 85).

« Pendant que le roi Perlès et Lancelot parlaient ensemble, celui-ci vit entrer par une fenêtre la colombe que messire Gauvain avait vue autrefois. Elle portait en son bec un encensoir d'or très-riche, et à peine eut-elle pénétré dans le palais, qu'il se remplit de toutes les bonnes odeurs qu'il est possible d'imaginer. Alors tout le monde se tut et s'agenouilla à la vue de la colombe. Les nappes fu-

rent mises sur les tables, et chacun, sans dire un mot, et sans être invité, prit place. Tout émerveillé que fût Lancelot, à la vue de ce qui se passait, il fit comme les autres, s'assit devant le roi et se mit en oraison ainsi que tout le monde. Mais il ne se passa que peu de temps, sans qu'ils vissent sortir d'une chambre la demoiselle que monseigneur Gauvain avait trouvée si belle, et que Lancelot prisa tellement, qu'il s'avoua n'avoir jamais vu une femme d'une si grande beauté, excepté la reine, sa dame; et que les promesses de la demoiselle qui l'avait amené étaient réalisées. Alors il regarda le riche vaisseau (le Saint-Graal), que la demoiselle tenait entre ses deux mains. La forme de ce vase était celle d'un calice. Ce qui lui donnait l'apparence d'une chose sacrée; aussi Lancelot commença-t-il à joindre les mains et à s'incliner humblement ainsi que tous les assistans. Cela fait, les tables furent tout à coup chargées des mets les plus beaux, et le palais se remplit de tous les différents parfums qui se recueillent dans le monde. Mais, quand la demoiselle eut fait un tour devant la compagnie, elle s'en retourna droit dans la chambre d'où elle était venue. Le roi Perlès dit alors à Lancelot : « Certes, j'ai eu grand'peur que la grâce de Notre-Seigneur ne vous faillît, comme elle a manqué avant-hier, quand M. Gauvain se présenta ici. — Beau sire, répondit Lancelot, il n'est pas besoin que Notre-Seigneur, qui est si bon, soit toujours courroucé contre les pauvres pécheurs. » Après

avoir ainsi conversé et lorsqu'ils furent restaurés, on se leva de table, et le roi demanda à Lancelot ce qui lui semblait de la demoiselle qui portait le riche vaisseau? — « Je n'ai jamais vu de si belle dame, dit-il. » Quand le roi eut ouï ces paroles, lui, qui avait entendu parler de la beauté de la reine Genièvre, il jugea que les paroles de Lancelot étaient vraies. Alors il alla trouver Brisanne, la maîtresse (la gouvernante) de sa fille, et lui rapporta tout ce que Lancelot en pensait et en avait dit. — Je vous l'avais bien assuré, sire, observa Brisanne; mais attendez un peu ici, et je vais aller parler au chevalier. En effet, elle alla vers Lancelot, à qui elle demanda des nouvelles d'Arthur sur le compte duquel Lancelot dit ce qu'il en savait. «Quant à la reine, ajouta Brisanne, je ne vous demande pas comment elle se porte, car il n'y a pas longtemps que je l'ai vue en bonne santé et joyeuse. A ces mots, le cœur du chevalier tressaillit de joie, et Lancelot demanda à Brisanne où elle avait rencontré Genièvre. — Sire, dit-elle, tout près d'ici, à deux lieues, où elle compte passer la nuit. — Dame, vous voulez vous jouer de moi? — Grand Dieu, je suis bien loin de cette pensée; mais, afin de vous donner toute confiance en ce que je dis, venez avec moi, et je vous la ferai voir. — Volontiers, dit Lancelot, qui se mit aussitôt en devoir d'aller chercher ses armes.

«Quant à Brisanne, elle retourna aussitôt auprès

du roi Perlès, qui l'attendait dans sa chambre. Il s'enquit à l'instant de ce que la gouvernante avait arrangé. « Faites monter à l'instant votre fille à cheval, dit-elle, et envoyez-la incontinent au château le plus proche d'ici, que vous ayez. Là, vous la ferez mettre au plus riche lit qui soit. Pour moi, j'y conduirai Lancelot, à qui je ferai entendre que c'est la reine Genièvre, et, après lui avoir donné un breuvage qui lui montera au cerveau, je ne doute point qu'il ne fasse ce que je voudrai, et que nous ne réalisions toutes nos intentions. »

« Sans tarder, le roi fit partir sa fille à cheval, avec une escorte de vingt chevaliers qui la conduisirent au château de Duale, où on lui fit préparer, dans une des salles, un lit magnifique où la demoiselle fut mise par l'ordre des chevaliers. Cependant, de son côté, Lancelot avait revêtu ses armes, était monté à cheval, et, accompagné de Brisanne, il ne tarda pas d'arriver aussi au château de Duale. La nuit était venue, mais la lune n'était point levée, en sorte que Brisanne, mena Lancelot dans une salle bien éclairée où se trouvaient les chevaliers qui, le voyant, le saluèrent, lui dirent qu'il était le bienvenu, et le débarassèrent de ses armes. Cependant Brisanne, toujours occupée d'achever ce qu'elle avait entrepris, confia à une jeune fille du château le vinaigre qu'elle avait préparé, en lui recommandant d'en donner à pleine coupe, et non d'autre boisson, à Lancelot lorsqu'il

demanderait à boire, ce que promit de faire exactement la jeune fille.

....

« En effet, quand Lancelot fut désarmé, il demanda à boire à cause du grand chaud qu'il avait eu en venant. Toutefois, il s'enquit d'abord où était sa dame, la Reine. — « Sire chevalier, répondit Brisanne, elle est dans cette chambre où elle est déjà endormie, à ce que je crois. » Alors, la jeune fille apporta dans une coupe la boisson, qui était plus claire que de l'eau de fontaine, mais couleur de vin, et l'offrit à Lancelot, qui but avec avidité, comme quelqu'un qui est très-altéré. « Buvez, buvez tout hardiment, lui dit Brisanne, cela ne peut pas faire mal; » et le chevalier en redemanda et but de nouveau. La boisson le rendit gai, et, devenant plus parleur, il interrogea encore Brisanne pour savoir comment il pourrait voir sa dame, la reine. Mais la gouvernante attendit quelque peu, jusqu'à ce qu'elle crut s'apercevoir que le chevalier ne savait plus où il était ni comment il était venu. Quand elle reconnut qu'il se croyait dans la cité de Kamalot et assisté par une dame du service de la reine Genièvre, lorsqu'enfin elle fut certaine que l'on pouvait facilement le tromper, elle lui dit : « Sire, Madame peut bien être déjà endormie, pourquoi tardez-vous tant d'aller lui parler? » — Parce qu'elle ne me demande pas; mais si elle me faisait avertir, j'irais. — Hé bien ! dit Brisanne, vous ne tarderez

pas à en avoir des nouvelles. Alors, la gouvernante entra dans la chambre voisine, fit semblant de parler à la reine, puis revint vers Lancelot à qui elle dit : « Sire chevalier, madame vous attend, et me charge de vous dire que vous alliez lui parler. » Le chevalier ne fut pas long à se défaire de ses habits. Il entra en chemise dans la chambre, alla se coucher avec la demoiselle dans la persuasion où il était que c'était la reine, et celle (la fille du roi Perlès) qui n'avait pas de plus ardent désir que de posséder celui (Lancelot) qui était enluminé de chrétienne chevalerie, le reçut en toute joie et en lui faisant un accueil tout semblable à celui qu'avait coutume de lui faire madame la reine. Ainsi furent réunis le meilleur et le plus beau chevalier qui fut alors, et la plus belle fille de ce temps ; mais chacun avec une intention bien différente, car la fille ne se livrait pas à son amour à cause de la beauté du chevalier, ou par ardeur charnelle ; mais dans l'espoir du fruit qu'elle devait concevoir, et dont il devait résulter un grand bien. Quant à Lancelot, il aimait la fille du roi Perlès d'une manière tout autre, car il n'avait point l'idée de sa beauté, mais ne pensait qu'à sa dame la reine. Ce fut cette idée qui l'anima tellement, qu'il connut la fille de Perlès comme Adam connut sa femme, mais non pas dans la même intention, car Adam connut sa femme loyalement et par le commandement de Notre-Seigneur, tandis que Lancelot connut cette fille en péché, en luxure,

contre Dieu et contre la sainte Église. Mais le maître en qui toute bonté est réunie, et qui ne juge pas à la rigueur, selon le crime des pécheurs, ne voulut pas qu'ils fussent à tout jamais perdus, et il leur donna à tous deux tel fruit à engendrer et concevoir de telle sorte, que par la fleur de virginité qui fut flétrie et corrompue en cette occasion, il fut conçu une autre fleur de la douceur de la quelle maintes terres furent alimentées. Car, ainsi que l'histoire du Saint-Graal nous l'apprend: de cette fleur perdue fut procréé Galaad le vierge, le très-souverain, qui mit à fin les aventures du Saint-Graal et s'assit au périlleux siège de la Table ronde, ou jamais chevalier n'avait pu prendre place, sans qu'il ne fut frappé de mort (1). Et comme le nom de Galaad avait été ôté à Lancelot, à cause de ses déportements luxurieux, de

(1) Avant Arthur, Joseph l'Évêque, fils de Joseph d'Arimathie, en établissant la table du Saint-Graal, y avait réservé une place vide, représentant celle que Jésus-Christ occupa le jour de la Cêne; le fondateur avait prévenu que de tous ceux qui viendraient pour s'asseoir à cette table, nul ne pourrait, sans péril, occuper cette place vide, jusqu'à ce que Dieu eût suscité un chevalier de la race de Joseph d'Arimathie qui s'appelerait *Galaad*. En conséquence sur le siège posé devant la place vide était écrit : « *Ici est le siége de Galaad.* » Ce Galaad, second du nom, est celui-là même qui naquit de l'union de Lancelot du Lac et de la fille du roi Perlès. Ainsi, selon les Romans, Galaad et son père Lancelot du Lac, descendaient en ligne directe de Joseph d'Arimathie. Le vrai Galaad, le fils de Lancelot du Lac, reçut le nom de *Perceval*, titre du roman qui renferme son histoire. L'extrait de ce roman se trouve dans le vol. de nov. 1775, de la biblioth. des romans.

même ce nom fut restitué à son fils, à cause de sa chasteté. Car celui-ci demeura vierge volontairement, jusqu'à sa mort, ainsi que l'histoire le dit. Ainsi fut recouvrée fleur pour fleur, car si la fleur de virginité fut perdue, depuis, la fleur de chevalerie a été restaurée par l'union de la fille du roi Perlès et de Lancelot. Et si, en cette occasion, la virginité reçut une atteinte, ce tort fut ensuite racheté, amendé par la vie chaste de Galaad, car il rendit son âme pure et intacte quand il trépassa de ce siècle, et le péché de concupiscence, auquel il devait le jour, fut anéanti.

«Mais je retourne à Lancelot du Lac, qui passa toute la nuit avec la demoiselle. Quand le jour fut venu, le chevalier s'éveilla tout à coup, regarda autour de lui, mais ne vit aucune clarté, car toutes les fenêtres de la chambre étaient si bien fermées que les rayons du soleil ne pouvaient y pénétrer. Étonné et cherchant où il pouvait être, en étendant les bras, il rencontra la demoiselle à qui il demanda qui elle était, car il avait repris ses sens, et les effets du breuvage avaient cessé depuis qu'il avait connus charnellement la demoiselle. Alors elle lui dit: « Sire, je suis la fille du roi de la terre étrangère. » A peine ces mots eurent-ils été prononcés que Lancelot, s'aperçut qu'il avait été abusé. Tout contrarié, il saute à bas du lit, prend sa chemise, se chausse, s'habille, et revêt ses armes. Quand il fut armé il rentra dans la cham-

bre où il avait couché, ouvrit les fenêtres, et en apercevant celle par qui il avait été déçu, il en devint si triste et si colère qu'il faillit en perdre le sens. Bientôt l'idée de se venger lui vint, et tirant son épée en s'approchant de la demoiselle : — « Vous vous êtes moquée trop cruellement de moi, lui dit-il, vous mourrez ; car je ne veux pas que vous trompiez ainsi d'autres chevaliers. » Alors il leva son arme ; mais la demoiselle, à l'aspect de la mort, lui cria miséricorde, à mains jointes, en lui disant : « Ah ! franc chevalier, ne me tuez pas, au nom de la pitié que Dieu eut de Marie-Madelaine ! « Lancelot, tout pensif, s'arrêta et vit la plus belle personne qu'il eût jamais rencontrée. La colère le faisait tellement trembler, qu'à peine s'il pouvait porter son épée. Incertain, il se consultait pour savoir s'il la tuerait ou s'il lui laisserait la vie, tandis que la demoiselle ne cessait pas de lui crier merci. Nue en chemise, et à genoux, Lancelot la regardait ; il contemplait son visage, sa bouche et tous ses traits où il aperçut tant de beauté, qu'il dit : « Demoiselle je m'en irai tout vaincu, et en homme qui n'ose se venger de vous, car je serais trop déloyal et trop cruel, si je détruisais de telles beautés. Pardonnez-moi donc si j'ai tiré mon épée contre vous ; n'en accusez que mon dépit et ma colère. — « Sire, dit-elle, je vous pardonne comme j'espère que vous me pardonnerez de vous avoir causé du courroux. » Lancelot octroia le pardon, remit son épée

dans le fourreau, recommanda la demoiselle à Dieu, et partit. » (2ᵉ partie, feuillet 85 et suiv.)

Malgré l'éloignement que j'ai pour toute citation qui risque de blesser les justes susceptibilités du lecteur, j'ai cru qu'il était indispensable de faire connaître ce chapitre de l'histoire de Lancelot du Lac, parce qu'on y trouve clairement présenté le principe fondamental du véritable Roman de chevalerie, c'est-à-dire le mélange des passions les plus grossières avec le mysticisme le plus rafiné. En réunissant à la suite l'une de l'autre, les différentes scènes que j'ai rapportées, telles que la première entrevue des deux héros, leur liaison intime, déterminée par les ignobles conseils du roi Gallehaut, et le quadrille amoureux qui en résulte; et si on joint encore les rendez-vous nocturnes des deux principaux amants à Kamalot dans le palais où se trouve Arthur lui même, puis les inquiétudes que donne à Genièvre, pour l'avenir de Lancelot, le mauvais succès de Gauvain auprès du Saint-Graal; et qu'enfin on arrive à cette étrange entrevue de la fille du roi Perlès avec le chevalier Lancelot, de laquelle doit résulter la naissance du véritable *Galaad*, descendant de Joseph d'Arimathie et prédestiné à mettre à fin l'aventure du Saint Vase; en rassemblant tous ces éléments, dis-je, on a le premier et le dernier mot de toutes les compositions chevaleresques, dans lesquelles les exploits guerriers qui font tant de

bruit et tiennent tant de place, ne sont, en réalité, que des accessoires.

Mais, avant de revenir sur le biais fâcheux que ces inventions bizarres ont fait prendre, dès le douzième siècle, à tous les esprits en Europe, il faut achever de les faire connaître, et dans cette intention je produirai encore quelques extraits de la fin du livre de Lancelot.

Par suite d'une quantité innombrable d'aventure que je supprime, Lancelot se trouve retenu prisonnier par Morgane, sœur du roi Arthur et tant soit peu fée. Pour adoucir les rigueurs ou plutôt l'ennui de sa captivité, le chevalier s'était occupé à peindre sur les murs, toutes les circonstances de sa vie qui se rattachaient à sa liaison amoureuse avec la reine Genièvre. Au moment de sa délivrance, l'imprudent artiste-chevalier, oublie ses peintures sans penser que malgré le voile allégorique sous lequel il croit les avoir cachées, rien n'est si facile que d'en saisir le sens.

Lancelot a bientôt repris le cours de sa destinée guerrière et aventureuse, et après une nouvelle serie d'événements, le roi Arthur se trouve conduit dans la forêt au milieu de laquelle sa sœur habite. Dans le château de Morgane, l'époux de Genièvre ne tarde pas, en visitant la chambre qui a été occupée par Lancelot, de voir les peintures du prisonnier, ce qui excite d'autant plus sa curio-

sité, que l'infortuné prince se doute aussitôt du malheur qui lui est arrivé. Alors il presse sa sœur de lui donner l'explication de ces compositions, et malgré tous les refus que fait d'abord Morgane de s'expliquer, elle est obligée de dire à son frère que Lancelot aime la reine, et elle finit même par lui raconter tous les détails de cette liaison, depuis la complaisance avec laquelle Gallehaut a rapproché les deux amants jusqu'aux rendez-vous de Kamalot. La jalousie de Morgane envers la reine à qui elle ne pardonnait pas d'être aimée de Lancelot, pour lequel elle avait un gout très-vif, lui fait dire tout ce qu'elle sait de ce qui s'est passé entre les deux amants, en sorte qu'Arthur ne peut plus douter de son sort.

A la suite de ces indiscrétions, des chagrins cuisants viennent assaillir la reine. D'abord elle apprend que Lancelot à combattu pour une demoiselle dont il portait une manche, pendant un tournois, ce qui lui cause une telle jalousie qu'elle refuse de revoir son amant. Bientôt, après, dans un repas, où un domestique avait préparé un fruit empoisonné, pour faire mourir un guerrier à qui il en voulait, la reine offre par hasard ce fruit à un chevalier de la Table ronde, lequel tombe mort à ses côtés. Le frère du défunt intente un procès en trahison contre la reine, et Arthur, déjà assez mal disposé à l'égard de sa femme, depuis le secret qu'il a appris chez Morgane, moitié

de gré, moitié de force, est obligé de laisser la justice suivre son cours. Il accorde donc quarante jours à Genièvre pour trouver un chevalier qui lui serve d'avocat en venant la défendre contre le frère du mort, à défaut de quoi, elle est condamnée à perdre la vie.

Lancelot, qui, dans son chagrin d'avoir été rejetté de sa belle, était allé s'exposer à de nouveaux combats, apprend tout à coup les terribles nouvelles de la cour de Kamalot, et s'y rend en toute hâte. Aucun chevalier ne s'était présenté pour répondre de l'innocence de la reine, dont les intrigues amoureuses commençaient à être mal vues, et qui d'ailleurs était regardée comme vraiment coupable de l'empoisonnement du chevalier. Quant à Lancelot, à peine arrivé, et sans s'enquérir d'aucun détail, il se présente comme champion de la reine, culbute le frère du mort dans le combat, et fait proclamer l'innocence de sa chère Genièvre.

« Alors, dit le romancier, si, jusque-là, Lancelot avait aimé Genièvre, elle lui devint d'autant plus chère, et la reine était dans le même cas à l'égard de son amant. Aussi lui et elle se comportaient-ils si follement ensemble, que leur commerce ne fut plus un secret pour personne à la cour. Gauvain et ses frères ne purent s'empêcher d'en parler sérieusement ensemble, et ce fut au milieu d'un entretien de ce genre, que le roi Arthur qui, malgré

tout ce qu'il avait appris chez sa sœur Morgane, se flattait encore qu'il n'en était peut-être rien, vint demander à ses chevaliers quel était le sujet qui donnait tant de vivacité à leurs discours. On imagine facilement l'embarras où se trouvèrent Gauvain et ses frères en cette occasion, et comment chacun d'eux usa d'adresse pour éviter de répondre. Mais, persistant toujours d'autant plus dans ses questions, le roi exigea impérieusement qu'on lui dît, ce qu'il fut fort penaud et très-courroucé de savoir. Passant alors subitement d'une tranquillité tant soit peu niaise à une fureur imprévoyante, il exige de Gauvain et de ses frères qu'ils se mettent aux aguets pour surprendre les amants ensemble. Aggravain, le plus jeune des frères de Gauvain, se charge de cette commission et parvient en effet à son but. Mais lorsque Lancelot se sent pris dans la chambre de la reine, il s'arme, ouvre la porte, tue le chevalier le plus téméraire qui se proposait de l'arrêter, et imprime une telle terreur aux autres, qu'on le laisse échapper. Quant à la reine, surprise en flagrant délit, on la condamne à être brûlée vive. Mais Lancelot est averti de ce jugement. Il rassemble tous ceux de ses compagnons sur lesquels il peut compter, attaque l'escorte qui conduit la reine au supplice, et enlève Genièvre pour aller la déposer dans un château fort. Arthur s'empresse d'envoyer à tous les ports de mer l'ordre de ne pas laisser embarquer la reine et Lancelot, puis il se met en marche pour aller faire la guerre

à celui qui a séduit et enlevé sa femme. La campagne est longue et pénible, les revers et les succès sont longtemps partagés, mais enfin, dans une bataille décisive pendant la quelle Arthur est demonté, Lancelot, vainqueur, profite de son avantage pour aller assister le roi qu'il aide à remonter sur son cheval d'où il était tombé!

Cette victoire et la courtoisie dont Lancelot a usé à la fin du combat amènent une espèce de trêve pendant laquelle la nouvelle de la séparation d'Arthur et de sa femme parvient jusqu'aux oreilles du Pape. Selon le roman, il paraîtrait que les rapports qu'on avait faits de cet évènement au pontife tendaient à disculper la reine, car le saint Père, après avoir consulté les évêques, menace Arthur d'interdire son royaume, jusqu'à ce qu'il ait repris Genièvre *comme une noble et honnête femme.* Cette injonction donne à réfléchir au roi, qui se décide enfin à redemander sa femme à Lancelot qui la retient toujours avec lui.

Lorsque la demande du roi parvient à son heureux rival et à Genièvre, il se passe, dans le château où le couple fugitif se trouve avec les chevaliers de leur parti, l'une des plus étranges scènes du roman. On agite en conseil, la question de savoir s'il est plus avantageux aux deux amants de rester ensemble, ou bien que la reine retourne avec son époux. Genièvre est partagée entre la

crainte d'être séparée de son amant et le désagrément de perdre décidément] le titre d'honnête femme; en sorte que, tout en écoutant les raisons pour et contre, et quoiqu'elle ne dise rien, elle est vivement émue. La plupart des compagnons de Lancelot engagent le chevalier à enlever la reine et à passer en Gaule où il vivra avec elle dans ses états, faisant valoir pour raison principale, qu'au bout de quelques mois de séparation, nil'un ni l'autre de lui et d'elle, ne pourra endurer les rigueurs d'une absence définitive. Quant à Lancelot, qui compte sur les ressources qu'il peut tirer de sa valeur, et en qui l'espérance n'est point éteinte, il est d'un avis différent. Il veut conserver tout à la fois à celle qu'il aime, les apparences de l'honneur et le titre de reine. En conséquence il se décide à rendre Genièvre à son royal époux.

Cette remise se fait en grande pompe, et l'amant traite avec l'époux, de puissance à puissance. Arthur entouré de ses chevaliers, s'avance à moitié chemin; Lancelot en fait autant de son côté; et quand les deux rivaux sont près de se rencontrer, Lancelot met pied à terre, prend la bride du cheval sur lequel était monté Genièvre, et dit au roi: «Sire, si je l'avais aimée de folle amour, ainsi qu'on vous l'a fait entendre, je ne vous l'aurais jamais rendue, et par aucune force, vous n'auriez pu la ravoir. »

Après ce mensonge et cet arrangement qui ne

contente que médiocrement Arthur, et lorsque Lancelot a quitté l'Angleterre, le roi, excité par ses barons à se venger du séducteur de sa femme, se décide à aller lui faire la guerre en Gaule, jusque dans ses États. Arthur près de quitter son royaume en confie la régence à l'un de ses neveux, Mordred, qui tenté par l'occasion ne tarde pas à s'emparer des États de son oncle, ainsi que de sa tante elle-même, la reine Genièvre, dont il est amoureux. Par suite de ce grave événement, Arthur est forcé d'abandonner la guerre qu'il faisait en Gaule à Lancelot, pour retourner en toute hâte dans la Grande-Bretagne et combattre un nouveau rival qu'il tue, mais après en avoir reçu lui-même une blessure qui lui fait perdre la vie.

Quant aux deux héros du roman, avant cette terrible catastrophe précédée, comme dans toute cette composition, d'une suite interminable d'aventures épisodiques, ils ont des retours alternatifs de tendresse et de repentir; et les rechûtes sont très-fréquentes jusqu'à ce que les années s'amassant sur la tête de ces deux fidèles amants, les forcent de réfléchir sur l'irrégularité de leur conduite passée. Dans plus d'un de leurs fréquents entretiens, où l'amour tient encore une grande place, ils se parlent du saint-Graal et de la fougue de leurs passions, reconnaissant que leurs fautes mutuelles ont été cause que Lancelot prédestiné par le sang qui coule dans ses veines, et doué d'ailleurs si heu-

reusement du ciel, n'a cependant pas pu se rendre digne de mettre à fin *l'aventure du Saint-Graal.* Enfin, Genièvre, après la mort de son époux, rencontre un prêtre à qui elle confesse tous ses péchés; tandis que de son côté, Lancelot du Lac va chez un religieux qui, après lui avoir fait reconnaître tout ce que les actes de sa vie mondaine lui ont fait perdre, en le rendant indigne de la vue du saint Vase, il l'engage à faire pénitence. Genièvre entre dans un couvent et devient nonne, Lancelot du Lac se fait ermite, et déjà son fils, Galaad, a commencé les grands travaux qui doivent le conduire à terminer heureusement sa sainte entreprise. (3e partie, passim).

A l'aide des extraits que je viens de donner, et auxquels on peut facilement ajouter, par la pensée, les aventures bizarres et des combats sans nombre dont sont toujours surchargés les livres de chevalerie, il sera assez facile de se former une idée juste de ce qui en fait réellement le fond, c'est-à-dire : *L'amour combiné avec le mysticisme*, dont le résultat positif a été de faire marcher ensemble, à force d'art et de mensonges, le libertinage avec la religion.

L'Église a toujours désapprouvé ces compositions; et cependant dans les temps même où elle a eu le plus de pouvoir (1080-1500) les ro-

mans de chevalerie, et notamment Lancelot du Lac, et Tristan de Léonois, dans lesquels le mysticisme et l'obscénité sont mêlés avec le plus d'adresse et de talent, n'ont pas cessé d'être lus avec avidité, dans toute l'Europe. Les relations fausses et immorales d'Arthur, de Genièvre et de Lancelot, dans le premier ouvrage, et celles également choquantes, sous l'influence des quelles agissent Tristan, Yseult et le roi Marc dans le second, avaient pris, dès le treizième siècle, un caractère de légitimité dans toutes les imaginations, comme le prouvent la facilité avec laquelle on admettait les *cours d'amour*, ainsi que le respect puéril que tous les gens de haute classe, avaient pour cette *jurisprudence* imaginaire.

Ces compositions romanesques ont donc eu le double inconvénient de fausser les esprits et de déterminer la corruption des mœurs.

En outre, ils ont porté atteinte à l'exercice du sens commun, d'abord en dénaturant, peu à peu, les grandes idées et les grandes institutions politiques de Charlemagne, pour les travestir en fables ridicules, et ensuite en substituant aux vérités simples et touchantes de la religion chrétienne, des niaiseries mystiques, comme celle du Saint-Graal, qui séduisirent les esprits superficiels, toujours si nombreux.

La perversion de l'esprit est ce qui amène le

plus promptement celle du cœur et de l'âme. Aussi ne doit-on nullement s'étonner de ce que les lecteurs, dans l'esprit desquels une fable, une légende aussi absurde que celle du Saint-Graal, a trouvé place à côté de l'Evangile, se sont si facilement accoutumés à ces espèces d'unions ternaires dont on vient de prendre une idée par l'histoire de Lancelot, de Genièvre et d'Arthur. Il ne faut pas perdre de vue que cette histoire romanesque, ainsi que beaucoup d'autres où les mêmes scandales sont donnés, n'ont pas cessé d'être en vogue chez toutes les nations chrétiennes, depuis la fin du onzième siècle jusqu'au seizième inclusivement; ce qui équivaut à dire que les six cents années, durant lesquelles la foi chrétienne a été, à ce que l'on prétend, la plus fervente et la plus pure, forment précisément la période de temps, pendant laquelle, malgré l'institution sacramentale du mariage, le *cigisbeisme* s'est profondément infiltré dans les mœurs des chrétiens d'Europe.

Plus d'une fois déjà, j'ai fait observer que la publication et la lecture de ces romans, ainsi que celles des fabliaux avaient coïncidé avec l'apparition des plus fameux théologiens, méthaphysiciens et moralistes, depuis Anselme de Canterbury jusqu'à saint Thomas d'Aquin; et l'on a quelque raison de s'étonner de ce que tous ces hommes d'Église, si éminents par leur savoir et par leurs vertus, n'ont point eu assez de puissance, de talent ni

chis de notre temps, il est certain que le retour à l'étude des écrits et des monuments de l'antiquité, pour fondre les connaissances acquises par les payens, avec les idées de l'ère nouvelle, que la *renaissance* enfin, a mis fin à cette pratique vicieuse de ne considérer les choses qu'en théologien ou en jongleur, en savant ou en romancier.

C'était certainement une triste compensation pour ceux qui n'étaient en état de lire ni de comprendre la *Somme théologique* de saint Thomas, que d'y suppléer par le récit du mythe absurde du Saint-Graal; or, telle était cependant l'alternative où se trouvaient tous ceux qui vivaient sous le règne de Saint Louis.

La renaissance des lettres, qui date de la fin du treizième siècle et a été déterminée par Dante, fixe précisément l'époque à laquelle la science et la littérature, séparées jusques-là, n'ont plus cessé de marcher ensemble. Dante lui-même, que l'on rejette toujours et bien à tort dans *le moyen âge,* est déjà un disciple moderne des anciens. J'en appelle à son poëme qui au fond n'est qu'une exposition, en relief si je puis dire ainsi, des doctrines de saint Thomas d'Aquin, qu'il a rendues populaires en les traduisant en images sensibles et dans le langage entendu de tous. C'est cette matière puisée dans les esprits des anciens qui, peu à peu, a formé cette école d'où devaient sortir des hommes comme notre Bossuet, par exemple, qu'on

lit avec autant de plaisir qu'un poëte, et que l'on consulte avec confiance et vénération comme un père de l'Eglise.

Pour résumer les observations importantes résultant des trois compositions déjà citées, il faut reconnaître que la *chanson de Roland*, mise en vers par Turold, au commencement du douzième siècle, d'après les traditions évidemment fort anciennes, nous a appris que dans les récits originels relatifs aux actions de Charlemagne, c'est-à-dire dans les vieilles *chansons de Gestes*, le surnaturel magique et la galanterie n'étaient point employés;

Que les géants et la magie apparaissent dans la prétendue chronique de Turpin, dont le sujet est également la mort de Roland, à Roncevaux;

Que la *chanson des Saxons* de Bodel, conforme aux anciennes traditions carlovingiennes, en ce sens qu'elle n'admet point encore la féerie et le surnaturel païen, donne déjà accès à la galanterie, qui est employée comme ressort politique et dramatique tout à la fois, dans la narration;

Et enfin, que, par la citation de plusieurs passages importants du roman de Lancelot du Lac, on peut apprécier à sa juste valeur la perfection quintessenciée donnée au système de la chevalerie romanesque en Europe, et ne plus douter de la perversion morale, à laquelle les esprits s'étaient successivement accoutumés en passant de la

gravité héroïque de la chanson de Roland, jusqu'au libertinage mystique qui fait le fond essentiel des deux plus célèbres romans de chevalerie, Lancelot et Tristan.

Ces différents points bien démontrés, il ne me reste plus qu'à faire juger encore, par les monuments littéraires, qu'elle peut être l'antiquité relative de l'introduction de la chevalerie parmi les chrétiens en Europe, et enfin à décider si elle en est indigène, ou si cette institution nous a été transmise par des peuples de l'Orient. Les extraits que l'on va lire, du roman arabe Antar, et du poëme persan de Ferdousi, jetteront, je l'espère, une lumière vive sur cette question.

al-Asmaʿī.

EXTRAITS D'ANTAR,

ROMAN BÉDOUIN.

EXTRAITS D'ANTAR,

ROMAN BÉDOUIN.

Parmi les productions de l'ancienne littérature orientale, il en est peu qui présente aux savants, ainsi qu'aux simples curieux, plus d'intérêt que le roman d'*Antar*. Cependant, malgré la traduction qui en a été publiée en Angleterre, de 1816 à 1820, ce livre est resté entièrement inconnu du public en France, jusqu'en 1830.

M. Terrick Hamilton, secrétaire de l'ambassade anglaise à Constantinople, donna, en 1816, une traduction du commencement du roman d'*Antar*, dont on publia une imitation française en 1819. En 1820, M. T. Hamilton envoya à Londres la suite de son travail, le tout formant quatre volumes en anglais, qui ne contiennent guère que le tiers de tout l'ouvrage arabe; et c'est de cette dernière édition que j'ai fait usage pour donner une idée aux

lecteurs français de cette curieuse composition orientale (1).

Antar, ou Antarah, dont les romanciers ont retracé minutieusement la vie et les aventures jusqu'à sa mort, n'est point un personnage imaginaire. Il figure dans les monuments historiques antérieurs à Mahomet, comme M. Fulgence Fresnel nous l'a appris par ses *Lettres sur l'Histoire des Arabes,* et il est connu encore dans tout l'Orient comme un guerrier très-célèbre, et comme l'auteur d'un des sept poëmes (Moallacat) suspendus à la Mecque, dans la Câba, maison carrée bâtie, selon les Musulmans, par Abraham et son fils Ismaël.

« L'intrépidité et la vaillance de ce héros, dit l'historien Aboulféda en parlant d'Antar, était le sujet favori des poëtes anciens. » Aucun de leurs chants n'a été écrit. Cependant on pense qu'ils se sont conservés dans la mémoire des Arabes jusqu'à l'époque où Asmaï le grammairien, chargé de ra-

(1) Antar, a bedoucen romance, translated from the arabic, by Terrick Hamilton. 4 vol. in-8°., London; Joh. Murray, 1820. — L'imitation du premier de ces quatre volumes a été donnée en français, à Paris, 1819, chez Arthus Bertrand, par un traducteur anonyme. L'extrait que je donne ici du roman d'Antar, d'après la traduction anglaise, a été imprimé au moment de la révolution de juillet 1830, dans la *Revue française*, qui cessa alors de paraître. Quelques exemplaires de cet extrait, tirés à part, ont été offerts et distribués aux savants orientalistes et à quelques amis, en sorte que la publication que j'en fais dans ce livre sur la chevalerie, outre son opportunité, sera encore nouvelle pour la plus grande partie des lecteurs.

conter des histoires au calife Aroun-al-Raschid, eut l'idée de rassembler toutes ces traditions orales pour en faire un corps d'ouvrage en prose mêlé de vers, sous le titre d'*Antar*. Que ce soit Asmaï ou d'autres qui aient commencé ce recueil, il s'ensuit, en tous cas, que ce roman-poëme a éprouvé chez les Arabes les mêmes vicissitudes que l'Illiade en Grèce; et, en effet, on y trouve un Achille, des rapsodes, un Homère et un Pisistrate.

En plusieurs endroits du roman, le prétendu compilateur des traditions Asmaï, interrompt son récit pour parler en son nom; mais parfois des interruptions semblables sont faites par d'autres compilateurs, portant d'autres noms. En outre, l'esprit qui a dirigé la rédaction de l'ensemble du livre, tel qu'il est aujourd'hui, varie dans le cours de la narration. Dans le premier volume, par exemple, on chercherait en vain la trace d'un culte religieux; et vers la fin de l'ouvrage il est fait mention de Mahomet, des chrétiens et du culte du Soleil en Perse.

Tout cela prouve, comme le disent les Orientalistes, que l'apparition de ces différents rapsodes, Asmaï et d'autres, dont l'autorité est successivement invoquée dans le même livre, résulte de l'ignorance des conteurs de profession, qui chantent depuis des siècles les histoires d'Antar dans les cafés de l'Orient. Et c'est également par cet usage de chanter le héros arabe dans les lieux publics,

que l'on peut expliquer les différences que l'on remarque dans l'ordre et dans le nombre des récits, ainsi que dans le texte des nombreux manuscrits d'Antar, que l'on fait journellement encore dans le Levant.

Le premier avertissement, à ma connaissance au moins, qui ait été donné de ce livre en Europe, se trouve dans le vol. de juillet 1777, de la *Bibliothèque des romans*. D'après une note fournie sans doute par Cardone, interprète du roi pour les langues orientales, on signale comme romans de chevalerie arabe *Antar*, puis le poëme de Firdousi, dans lequel figure *Rostem*, et enfin *Bathal*, personnage chevaleresque qui est mort l'an 121 de l'Hegire (753 de J.-C.).

Ces notes sont brèves, mais fermes et précises, et l'on a lieu de s'étonner de ce que depuis qu'elles ont été publiées jusqu'à l'année 1802, lorsque l'on publia *les Mines de l'Orient*, à Vienne, on ne se soit occupé ni d'*Antar*, ni des autres ouvrages de ce genre, dont on avait signalé l'existence.

Grâce à la traduction de M. Terrick Hamilton, ce livre, aussi curieux qu'intéressant, put être lu en Europe, et, dès l'année 1830, je me suis empressé de le faire connaître en France, par l'extrait que je reproduis ici.

Cet extrait, et les traductions qui l'accompagnent, n'ont pas paru tout à fait indignes d'attention

aux orientalistes, et ils se sont occupés du texte d'*Antar* et de l'histoire de ce livre (1).

Le savant M. de Hammer, entre autres, est parvenu à découvrir l'époque de la publication de ce livre, tel qu'il existe aujourd'hui dans les manuscrits les plus corrects, et, en 1838, il nous a appris qu'il avait découvert, dans l'ouvrage biographique d'Ebou-Ossaibé, un passage d'après lequel il est constaté que le roman d'*Antar* fut l'ouvrage d'un des médecins et des poëtes les plus distingués de l'Irak, d'Etoul-Moyyed, ibn-ess-ssaigh, surnommé, à cause de son poëme, *el Antari*. D'après l'épître qu'il adressa au visir de Zengui, mort en 1145, on peut donc affirmer que le roman d'Antar a été écrit au plus tard, dans les premières années du douzième siècle (2).

On me pardonnera si j'ai insisté pour faire connaître et pour bien établir l'époque de la rédaction et de la publication du roman d'*Antar*. En accordant au poëte Moyyed quinze ans pour la compo-

(1) Voici les principaux morceaux publiés par les savants, au sujet du roman d'*Antar* depuis 1830 : —*Antar*, par M. Reynaud de la bibliothèque du roi, *Encyclopédie des gens du monde*, t. II. — *Fragment d'Antar*, traduit par M. Caussin de Perceval; Journal asiati., août 1833. — Id. par M. Cardin de Cardone; Journal asiat., mars 1834. — *Lettre sur Antar*, par M. A. Perron à M. Mohl. Journ. asiat., décembre 1840. On peut consulter aussi les *Lettres sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme*, par Fulgence Fresnel, Paris, 1836-1839.

(2) Journal asiatique, avril 1838.

sition de son ouvrage, il n'en resterait plus que trente pour remonter jusqu'à la prise de Jérusalem par Godefroi de Bouillon, et ce serait pendant ces trente années de guerres acharnées contre les Sarrazins, que ceux-ci auraient empruntés aux croisés ce que la chevalerie a de plus raffiné dans ses lois, le culte de la femme, et ce qui caractérise ses formes, comme les défis, les trêves, les noms imposés aux chevaux et aux armes, et tant d'autres pratiques de ce genre? La chevalerie dans le roman d'*Antar* n'est, dit-on, qu'une imitation de celle des chrétiens d'Europe? Abordons brusquement la difficulté, et sans nous conformer à l'usage, qui veut que l'on fasse connaître la marche et la fable d'un poëme, avant que de présenter quelqu'un de ses détails, examinons d'abord un épisode important, celui de *Khaled et Djaida ;* car il en est des livres comme des gens, et un quart-d'heure de conversation avec les hommes que l'on est curieux de connaître, ou la lecture de dix pages d'un ouvrage littéraire, nous en apprennent plus que les renseignements ou les analyses le plus impartialement transmis.

KHALED et DJAIDA.

« Moharib et Zahir étaient frères du même père et de la même mère ; les Arabes les appelaient les frères utérins. Tous deux étaient devenus célèbres par leur bravoure et leur courage. Mais Moharib était chef de tribu, et Zahir, soumis à ses décisions, n'était que son ministre ; il lui donnait ses avis et ses conseils. Cependant il arriva qu'une violente dispute s'éleva entre eux. Zahir se retira alors vers ses tentes, profondément affligé et ne sachant que faire. « Qu'avez-vous ? lui demanda sa femme ; pourquoi paraissez-vous ainsi troublé ? que vous est-il arrivé ? quelqu'un vous aurait-il fait déplaisir ou insulte, à vous le plus grand des chefs arabes ? — Que dois-je faire ? répliqua Zahir ; celui qui m'a fait injure est un homme sur lequel je ne puis porter la main, auquel je ne puis faire tort ; mon compagnon dans le sein maternel, mon frère dans le monde. Ah ! si ce n'eût pas été lui, je lui aurais fait voir quel homme il aurait eu à combattre, et ce qu'il aurait éprouvé eût été un exemple terrible parmi les chefs des tribus ! — Abandonne-le ; laisse-le dans ses possessions, s'écria sa femme ; et pour l'engager à prendre ce parti, elle lui récita des vers d'un poëte du temps, qui recommandent de ne point souffrir d'insulte de la part de ses parents.

Zahir se rendit aux conseils de sa femme. Il prépara tout pour partir, enleva ses tentes, chargea ses chameaux, et se mit en route vers la tribu de Saad à laquelle il était allié. Toutefois il ressentit une vive peine en se séparant de son frère, et parla ainsi : « En voyageant pour m'éloigner de toi, je « serai mille ans en route, et le chemin de chaque « année aura mille lieues......... Quand les faveurs « qui me viennent de toi équivaudraient à mille « Égyptes, et que dans chaque Égypte il y aurait « des milliers de Nils, toutes ces faveurs me se« raient indifférentes. Je me contenterai de peu de « choses, pourvu que je sois loin de toi. En ton ab« sence, je réciterai ce distique, qui a plus de va« leur qu'un collier de perles fines : « Quand un « homme est maltraité sur la terre de sa tribu, il « ne lui reste rien à faire que d'en sortir. » O toi ! « qui m'as si méchamment offensé, tu ne tarderas « pas à sentir ce que peut la bienfaisante Divinité; « car elle est ton juge et le mien, elle qui est im« muable et impérissable. »

Zahir continua de voyager, jusqu'à ce qu'il eût atteint la tribu de Saad où il descendit. Il y fut reçu amicalement, et on l'engagea à s'y établir. Sa femme alors était enceinte, et il lui dit : « Si c'est un fils qui nous vient, il sera le bienvenu; mais si c'est une fille, cache son sexe et fais croire à tout le monde que nous avons un enfant mâle, afin que mon frère n'ait point une occasion de se réjouir à nos dépens. » Lorsque le temps de la dé-

livrance fut venu, la femme de Zahir mit au monde une fille. Entre eux, ils convinrent de lui donner le nom de Djaida, et publiquement celui de Djouder, afin que l'on crût que c'était un garçon. Pour mieux donner le change, ils firent des réjouissances et donnèrent des fêtes soir et matin, pendant plusieurs jours.

Vers le même temps, l'autre frère, Moharib, eut aussi un fils auquel il donna le nom de Khaled (Éternel). Il choisit ce nom parce que ses affaires n'avaient pas cessé de bien réussir depuis le départ de son frère.

Bientôt les deux enfants grandirent, et leur renommée se répandit parmi les Arabes. Zahir avait appris à sa fille à monter à cheval et lui avait enseigné à pratiquer tous les exercices qui conviennent à un guerrier brave et courageux. Il la familiarisa avec les travaux les plus durs, avec les plus grands périls. Lorsqu'il allait au combat, il la mettait avec les autres Arabes de la tribu, et ainsi confondue avec les cavaliers, elle ne tarda pas à se faire distinguer parmi les plus vaillants. Ce fut de cette manière qu'elle parvint à surpasser tous ceux qui l'entouraient, et qu'elle alla jusqu'à attaquer les lions dans leurs cavernes. Enfin son nom devint un sujet d'épouvante, et quand elle avait vaincu un héros, elle ne manquait pas de s'écrier : « Je suis Djouder, fils de Zahir, le cavalier des tribus. »

De son côté son cousin Khaled ne se produisait

pas avec moins de bravoure et d'éclat. Son père Moharib, chef sage et habile, avait établi des habitations pour recevoir convenablement les hôtes qui se présentaient. Tous les cavaliers y trouvaient une retraite. Khaled était élevé au milieu de tous ces guerriers. Ce fût à cette école qu'il fortifia son cœur, qu'il apprit l'art de conduire et de monter les chevaux, jusqu'à ce qu'il devînt un intrépide guerrier et enfin un vaillant héros. Bientôt tous les cavaliers reconnurent que son âme et son courage étaient indomptables.

Il entendit enfin parler de son cousin Djouder. Le désir qu'il eut de le voir, de le connaître, d'être témoin de son habileté sur les armes, devint extrême. Toutefois il ne put le satisfaire à cause de l'éloignement que son père montrait pour ce fils de son frère. Khaled vécut donc avec cette curiosité jusqu'à la mort de Moharib, qui le mit en possession de son rang, de ses biens et de ses terres. Il suivit l'exemple de son père en entretenant tous les établissements hospitaliers, en protégeant le faible et le malheureux, en donnant des vêtements à celui qui était nu. Il continua aussi à parcourir les plaines à cheval avec ses guerriers, et, de cette manière, il entretint et augmenta la force de son corps et sa vaillance.

Au bout de quelques temps, il rassembla de riches présents; et prenant sa mère avec lui, il partit pour aller voir son oncle. Il ne s'arrêta nulle part qu'il ne fût arrivé chez Zahir qui, charmé de

le voir, lui fit préparer une demeure magnifique, car l'oncle avait entendu parler plus d'une fois avec avantage du mérite et de la bravoure de son neveu. Khaled alla aussi voir *son cousin*. Il *la* salua, *la* pressa contre son sein et lui donna un baiser entre les deux yeux, croyant que c'était un jeune homme. Il prit le plus grand plaisir à être avec elle et resta dix jours chez son oncle, pendant lesquels il eût régulièrement des engagements et joûta de la lance avec les cavaliers et les guerriers. Quant à sa cousine, dès qu'elle eut vu combien Khaled était beau et vaillant, elle devint passionnément amoureuse de lui. Le sommeil l'abandonna; elle ne put plus prendre de nourriture, et son amour alla en croissant à tel point que, sentant qu'il s'était complétement emparé de son cœur, elle en parla à sa mère et lui dit : « O ma mère ! si mon cousin part et que je ne puisse l'accompagner, son absence me fera mourir de chagrin. » Sa mère eut pitié d'elle et ne lui fit aucun reproche tant elle sentit qu'ils seraient superflus. « Djaida, lui dit-elle, cachez ce que vous sentez et ne vous laissez pas aller au chagrin. Vous n'avez rien fait contre les convenances, au contraire, car votre cousin est de votre choix et de votre sang. Comme lui, vous êtes belle et gracieuse; comme lui, vous êtes brave et habile à manier les chevaux. Demain matin, lorsque sa mère viendra vers nous, je lui exposerai toute cette affaire; nous vous marierons avec lui aussitôt, et de plus nous retournerons tous dans notre pays. »

La femme de Zahir attendit patiemment jusqu'au jour suivant, que la mère de Khaled vint. Alors elle lui présenta sa fille, et découvrant la tête de celle-ci elle laissa tomber ses cheveux sur ses épaules. A la vue de tant de beautés, la mère de Khaled fut singulièrement étonnée et s'écria : « Eh ! n'est-ce pas là vôtre fils Djouder? — Non, c'est Djaida; la lune est levée ! » Puis elle raconta tout ce qui s'était passé entre elle et son époux, comment et pourquoi elle avait caché le sexe de son enfant. « Belle sœur», continua la mère de Khaled, encore toute surprise : « parmi toutes les filles de l'Arabie, qui sont devenues célèbres pour leur beauté, je n'en ai jamais vu de plus gracieuse que celle-ci. Quel est son nom? — Je vous l'ai dit, Djaida, et mon intention particulière en vous faisant part de ce secret est de vous offrir tous ces charmes, car je désire ardemment marier ma fille avec votre fils, et que nous puissions retourner tous dans notre terre natale. » Sur cette proposition, la mère de Khaled donna à l'instant même son consentement, en disant : « La possession de Djaida rendra sans doute mon fils très-heureux. « Elle se leva aussitôt et sortit pour aller trouver Khaled auquel elle fit part de tout ce qu'elle avait appris et vu, ne manquant pas de lui parler avec éloge des charmes de Djaida. Par la foi d'une Arabe, dit-elle, jamais, ô mon fils, je n'ai vu ni dans le désert, ni dans aucune ville, une fille qui ressemble à votre cousine; je n'en excepte pas les plus belles. Rien n'est plus parfait

qu'elle, rien n'est plus gracieux et plus aimable. Hâtez-vous, mon fils, d'aller trouver votre oncle et de lui demander sa fille en mariage. Heureux, en effet, s'il l'accorde à vos vœux : allez, mon fils, ne perdez pas de temps et qu'elle vous appartienne ! »

Lorsque Khaled entendit ces mots, il laissa tomber ses regards vers la terre, et après être demeuré quelque temps pensif et sombre : « Mère, dit-il, je ne puis rester plus longtemps ici. Il faut que je retourne chez moi au milieu de mes cavaliers et de mes troupes. Je n'ai pas l'intention de dire un mot de plus à ma cousine, maintenant que je suis certain que c'est une personne dont l'âme et les idées sont chancelantes, dont le caractère et les discours manquent de solidité et de convenance ; car j'ai toujours été accoutumé à vivre au milieu des guerriers où je dépense mon argent et où j'acquiers du renom en combattant. Quant à son amour pour moi, c'est une faiblesse de femme, de jeune fille. » Puis il revêtit ses armes, monta à cheval, dit adieu à son oncle et témoigna l'intention de partir sur-le-champ. « Que signifie cet empressement ? s'écria Zahir. — Je ne puis rester plus longtemps ici. », répondit Khaled ; et mettant son cheval au galop, il s'enfonça dans les vastes solitudes. Sa mère, après avoir raconté à Djaida l'entretien qu'elle avait eu avec son fils, monta sur sa chamelle et se dirigea vers son pays.

L'âme de Djaida ressentit vivement cette indi-

gnité. Elle en perdit le sommeil et l'appétit. Quelques jours après, comme son père se préparait avec ses cavaliers, à aller chercher du butin et à combattre les guerriers, il regarda Djaida, et voyant à quel point ses traits étaient altérés et ses esprits abattus, il ne fit point d'observations, pensant et espérant surtout qu'elle se remettrait bientôt.

A peine Zahir était-il à quelque distance de ses tentes que Djaida, qui se sentait en danger de perdre la vie et dont la disposition d'esprit d'ailleurs était insupportable, dit à sa mère : « Mère, je me sens mourir, et ce *misérable* Khaled vit encore! Je veux, si Dieu m'en accorde le pouvoir, lui faire goûter de l'ivresse de la mort, de l'amertume de la punition et de la torture. » Parlant ainsi elle se leva comme une lionne, mit son armure, monta son cheval en ajoutant à sa mère qu'elle partait pour la chasse. Rapide, elle parcourut sans s'arrêter les rochers et les montagnes, son anxiété augmentant toujours jusqu'au moment où elle fut proche des habitations de son cousin. Déguisée, elle entra dans la tente où l'on recevait les étrangers, seulement sa visière (1) était baissée comme un cavalier du Hijaz. Les esclaves et les serviteurs l'accueillirent, lui offrirent l'hospitalité, ne manquant pas de se conduire à son égard comme ils avaient coutume de le faire avec

(1) Le texte arabe indique proprement cette espèce de bandage dont les hommes et surtout les femmes font usage en Orient pour se préserver de la poussière ou par pudeur. Celui dont il est question ici était sans doute en mailles de fer.

leurs hôtes et les plus nobles personnages. La nuit Djaida se reposa; mais le jour suivant, elle se présenta aux exercices du combat, défia plusieurs cavaliers et montra une telle adresse et tant de bravoure, qu'elle produisit un grand étonnement sur tous les spectateurs. Il n'était pas encore midi que tous les cavaliers de son cousin avaient été forcé de reconnaître sa supériorité sur eux. Khaled voulut être témoin de ses prouesses, et surpris de lui voir tant d'adresse, il se présenta pour se mesurer avec elle. Djaida alla à lui, et tous deux alors, commençant à s'approcher, déployèrent toutes les ressources de l'attaque et de la défense jusqu'au moment où les ténèbres de la nuit survinrent. Lorsqu'ils se séparèrent, ni l'un ni l'autre n'avait été blessé, et l'on ne savait qui des deux était vainqueur. Ainsi Djaida, en excitant l'admiration des spectateurs, diminua le chagrin qu'ils avaient de voir leur chef égalé par un si habile adversaire. Khaled ordonna de traiter ce grand chevalier avec tous les soins et les honneurs imaginables, puis il se retira dans sa tente, le cœur gros du combat. Djaida demeura trois jours chez son cousin. Chaque matin elle se présentait devant lui et ne cessait de le tenir sous les armes jusqu'à la nuit. Sa joie fut grande; toutefois elle ne se fit pas connaître, de même que de son côté Khaled ne fit point de recherche ni ne lui adressa aucune question pour savoir qui elle était et à quelle tribu elle pouvait appartenir.

Le matin du quatrième jour, comme Khaled, se-

lon son usage, courait la plaine à cheval et passait près des tentes réservées aux hôtes, il vit Djaïda montant à cheval. Il la salua; elle lui rendit sa politesse. « Noble arabe, dit Khaled, je désirerais vous adresser une question. Jusqu'ici j'ai manqué à l'honnêteté avec vous, mais, je vous en prie, au nom de Dieu qui vous a doué de tant d'avantages et d'une si grande dextérité dans le maniement des armes, dites-moi qui vous êtes et à quels nobles princes vous êtes allié? car je n'ai jamais rencontré votre égal parmi les plus braves chevalier. Dites-le moi, s'il vous plaît, je meurs d'envie de le savoir. » Djaïda sourit, et levant sa visière: « Khaled, répondit-elle, je suis une femme et non pas un guerrier. Je suis votre cousine Djaïda qui s'est offerte à vous, qui voulait se donner à vous; mais vous l'avez refusée en vous enorgueillissant de votre passion pour les armes. » Elle dit, et tournant bride tout à coup, elle piqua son cheval et courut à plein galop vers son pays.

Khaled tout confus se retira, ne sachant que faire ni ce qu'il deviendrait avec l'amour passionné qui s'était tout à coup développé en lui. Il se sentit de l'horreur pour toutes ses habitudes et ses goûts guerriers qui l'avaient réduit à la triste situation où il se trouvait; enfin son éloignement pour les femmes s'était converti en amour. Il envoya chercher sa mère, à qui il raconta tout ce qui s'était passé. « Mon fils, dit-elle, toutes ces circonstances doivent vous rendre Djaïda encore plus chère : at-

tendez avec un peu de patience jusqu'à ce que j'aie pu aller la demander à sa mère. » Aussitôt elle monta sur sa chamelle et partit pour le désert sur les traces de Djaida, qui aussitôt son arrivée chez sa mère l'avait instruite de tout ce qui était arrivé. Sitôt que la mère de Khaled fut arrivée, elle se jeta dans les bras de sa parente, et lui demanda Djaida en mariage pour son fils, car Zahir n'était point encore de retour de son excursion. Quand Djaida apprit de sa mère la requête de Khaled : « Cela, dit-elle, ne sera jamais, dussé-je boire la coupe de la mort. Ce qui a eu lieu chez lui, je l'ai fait en la présence de plusieurs héros pour éteindre le feu de mon chagrin et de mon malheur, pour adoucir les angoisses de mon cœur. »

D'après ces paroles, la mère de Khaled, trompée dans son attente, alla retrouver son fils, qui était plongé dans la plus cruelle anxiété. Il se leva brusquement, car son amour s'était encore accru, et s'informa avec inquiétude de tout ce qui concernait sa cousine. Mais dès qu'il sut ce que Djaida avait répondu, son chagrin devint encore plus violent, car ce refus ne fit qu'augmenter sa passion. « Que faut-il faire, ô ma mère? s'écria-t-il. — Je ne vois aucun moyen d'éviter ce malheur, répondit-elle, si ce n'est de rassembler tous vos cavaliers parmi les sheiks arabes et parmi ceux avec lesquels vous avez des relations d'amitié. Attendez que votre oncle soit de retour de son expédition, et alors, accompagné de vos camarades, allez vers lui et de-

mandez-lui sa fille en mariage, en présence des guerriers assemblés. S'il nie qu'il a une fille, racontez-lui tout ce qui s'est passé, et pressez-le jusqu'à ce qu'il fasse droit à votre demande. » Ce conseil, et surtout ce projet, modérèrent la douleur de Khaled. Sitôt qu'il eut appris que son oncle était rentré chez lui, il convoqua tous les chefs de sa famille, auxquels il raconta ses aventures. Tous furent très-étonnés, et Maadi Kereb, l'un des plus braves compagnons de Khaled, ne put s'empêcher de dire : « Ceci est une singulière affaire. Nous avons toujours entendu dire que votre oncle avait un fils nommé Djouder, mais maintenant la vérité est connue. Vous êtes donc celui qui avez le plus de droit à la fille de votre oncle. Il nous convient à tous de nous présenter et de nous prosterner devant lui, pour le prier de revenir au milieu de sa famille et de ne pas donner sa fille à un étranger. » Khaled, sans attendre davantage, prit avec lui cent des plus braves cavaliers qui avaient été élevés avec Moharib et Zahir depuis leur enfance, et, après s'être muni de présents plus précieux encore que ceux qu'il avait offerts la première fois, il partit, et marcha jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la tribu de Saad. Khaled complimenta d'abord son oncle sur son heureux retour, mais Zahir fut on ne peut plus étonné de cette seconde visite, surtout en voyant son neveu accompagné de tous les chefs de sa famille. L'idée de sa fille Djaida ne lui vint même pas à l'esprit, et il supposa seulement que l'on se pré-

sentait à lui pour l'engager à rentrer dans son pays natal. Il leur offrit à tous l'hospitalité, leur donna des tentes et les traita avec le plus de magnificence qu'il put. Il fit égorger des chameaux et des moutons, donna une fête, et fournit ses hôtes de tout ce qui était nécessaire et convenable pendant trois jours. Le quatrième, Khaled se leva, et après avoir remercié son oncle de ses soins, il lui fit la demande en mariage de sa fille, et le pria de rentrer dans son pays. Zahir nia qu'il eût d'autre enfant que son fils Djouder, mais Khaled lui dit tout ce qu'il savait et lui apprit même tout ce qui s'était passé entre lui et Djaida. A ces mots, Zahir se sentit honteux, pencha sa tête vers la terre. Il resta ainsi quelques moments plongé dans ses réflexions, jusqu'à ce que pensant que cette affaire ne pouvait aller que de mal en pis, il s'adressa à tous ceux qui étaient présents, et leur dit : « Parents, je ne tarderai pas plus long-temps à vous avouer ce secret; ainsi, pour terminer cette affaire, marions-la à son cousin le plutôt possible, car de tous les hommes que je connais il est le plus digne d'elle. » Il offrit sa main à Khaled, qui aussitôt donna la sienne en présence des chefs, qui furent les témoins du contrat. On fixa le douaire à cinq cents chamelles rousses, à l'œil noir, et à mille chameaux, chargés de ce que l'Yémen produit de plus rare et de plus précieux. La tribu de Saad, au milieu de laquelle Zahir avait vécu, resta tout interdite à la vue de cet événement.

Mais quand Zahir vint à demander à sa fille de consentir à cet arrangement, Djaida fut couverte de confusion en apprenant le parti que son père venait de prendre. Cependant celui-ci fit si clairement entendre à sa fille qu'il ne voulait pas qu'elle restât sans mari, que Djaida dit enfin : « Mon père, si mon cousin désire de m'obtenir en mariage, je n'entrerai pas dans sa tente jusqu'à ce qu'il soit en mesure d'égorger, à la fête de mes noces, un millier de chameaux, de ceux qui appartiennent à Gheshm, fils de Malik, surnommé le *brandisseur* de lances. » Khaled se soumit à cette condition; mais les sheiks et les guerriers ne quittèrent point Zahir qu'il n'eût rassemblé tout ce qu'il possédait de richesses pour l'emmener avec eux dans leur pays. Ces arrangements ne furent pas plutôt faits que Khaled marcha suivi d'un millier de cavaliers, avec lesquels il vainquit la tribu d'Aamir. Après avoir blessé en trois endroits, le brandisseur de lances et tué un grand nombre de ses héros, il pilla leurs biens, et rapporta de leur pays plus de richesses encore que Djaida n'en avait demandé. Chargé de ce butin, il revint tout fier de ses succès. Mais quand il demanda que l'on déterminât le jour de ses noces, Djaida le fit venir près d'elle et lui dit : « Si vous désirez que je devienne votre femme, accomplissez d'abord tout mes souhaits, et exécutez le contrat que je ferai avec vous. Ce que je vous demande, le voici : Je veux que le jour de mon mariage, la fille d'un noble, femme née libre, tienne

la bride de mon chameau ; ce doit être la fille d'un prince et d'une haute distinction, de manière enfin que je sois honorée au-dessus de toutes les filles d'Arabie. » Khaled consentit et obéit. Le jour même, il partit avec ses cavaliers, traversa les plaines et les vallées, cherchant la terre d'Yémen, jusqu'à ce qu'il parvînt au pays de Hijar et aux collines de sable. En ce lieu, il attaqua la tribu-famille de Moawich, fils de Mizal. Il se jeta sur eux comme un torrent de pluie, et, se faisant jour avec son épée au milieu des cavaliers, il fit prisonnière Amima, fille de Moawich, au moment où elle fuyait.

Après avoir accompli des faits que les plus anciens héros n'avaient pu mettre à fin ; après avoir dispersé toutes les tribus ; après avoir enlevé les richesses de tous les Arabes de cette contrée, il rentra dans son pays. Mais il ne voulut pas aller jusque dans ses tentes sans avoir rassemblé les richesses qui étaient éparses dans les déserts et dans les habitations.

Les jeunes filles allèrent au-devant lui en faisant résonner leurs cymbales et les instruments de musique. Toute la tribu était dans la joie ; et lorsque Khaled approcha de ses foyers, il donna des habits aux veuves, aux orphelins, et invita ses amis et ses compagnons à la fête qui se préparait pour ses noces. Tous les Arabes de la contrée vinrent en foule à son mariage. Il leur fit distribuer de la nourriture et du vin en grande abondance. Mais,

tandis que tous ses hôtes se livraient aux divertissements et aux festins, Khaled, accompagné de dix esclaves, se mit à parcourir les lieux sauvages et marécageux, pour aller attaquer les lions à lui tout seul dans leurs cavernes, pour surprendre les lions et les lionnes avec leurs petits et les rapporter à ses tentes, afin d'en distribuer la chair préparée à tous ceux qui assistaient à la fête.

Djaida eut connaissance de ce projet. Elle se déguisa sous une armure, monta à cheval, quitta les tentes. Comme il restait encore trois jours de divertissements, elle courut après Khaled dans le désert, et le rencontra dans une caverne. Elle se jeta sur lui avec l'impétuosité d'une bête sauvage, et l'attaqua en lui criant avec force : « Arabe! descends de ton cheval; dépouille-toi de ta cotte de mailles et de ton armure, ou si tu tardes à le faire, je te passe cette lance au travers de la poitrine. » Khaled était déterminé à lui résister. Ce fut alors qu'ils se livrèrent le plus furieux combat. Il dura plus d'une heure, après quoi le guerrier aperçut dans les yeux de son adversaire quelque chose qui l'effraya. Il retint son cheval, et l'ayant détourné de la place du combat: « Par la foi d'un Arabe, s'écria-t-il, j'exige de vous que vous me disiez quel cavalier du désert vous êtes; car je sens que votre attaque et vos coups sont irrésistibles. En vérité, vous m'avez empêché d'accomplir ce que j'avais entrepris, et ce que je désirais vivement de faire. » A ces mots, Djaida leva sa visière, et laissa voir

sa figure. « Khaled, s'écria-t-elle alors, est-il permis à celle qui vous aime d'attaquer les bêtes sauvages, afin que l'on puisse dire aux filles d'Arabie que cette action n'est pas le privilége exclusif d'un guerrier ? » A ce reproche piquant, Khaled devint tout honteux. « Par la foi d'un Arabe, répliqua-t-il bientôt, personne que vous ne peut me résister; mais est-il quelqu'un dans cette contrée qui vous ait défiée, où êtes-vous venue seulement ici pour me faire voir jusqu'où va votre bravoure ? — Par la foi d'une Arabe, ajouta Djaida, je ne suis venue dans ce désert que pour vous aider à chasser les bêtes sauvages, et afin que vos guerriers n'aient aucun reproche à vous faire si vous m'avez pris pour votre femme. » A ces mots, Khaled se sentit pénétré d'étonnement et d'admiration, tant Djaida avait montré d'esprit et de résolution dans sa conduite.

Alors tous deux descendirent de cheval et entrèrent dans une caverne. Là, Khaled saisit deux bêtes féroces, et Djaida s'empara d'un lion et de deux lionnes. Cette expédition faite, ils s'adressèrent des louanges mutuelles, et Djaida se sentit heureuse d'être auprès de Khaled. « Maintenant, dit-elle, je ne vous permettrai de quitter nos tentes qu'après notre mariage. » Et aussitôt elle partit en toute hâte pour se rendre à son habitation particulière.

Khaled alla reprendre les esclaves qu'il avait laissés à quelque distance, en leur ordonnant de

transporter aux tentes les animaux qu'il avait pris. Ces gens tremblèrent d'épouvante à la vue de ce que Khaled avait fait, et dans leur admiration ils l'élevèrent au-dessus de tous les héros.

Cependant les fêtes se continuèrent et tous les assistants reçurent un accueil magnifique. Les filles faisaient retentir les cymbales, les esclaves brandissaient leurs épées en l'air, et les filles, ainsi que les demoiselles, chantaient jusqu'au soir. Ce fut au millieu de ces réjouissances que Djaida et Khaled furent mariés. Amima, la fille de Moawich, tint la bride du chameau de la jeune épouse, dont la gloire fut également célébrée par les femmes et par les hommes. »

Parmi le grand nombre de morceaux curieux que l'on pouvait extraire d'*Antar*, j'ai choisi l'épisode de Khaled et Djaida, parce qu'il présente une narration complète et que l'on y trouve clairement exposés l'indépendance dont les femmes jouissaient autrefois en Orient, ainsi que l'appareil des mœurs chevaleresques des Arabes avant Mahomet. On aurait tort de conclure cependant, d'après la nature tout héroïque de cette histoire détachée, que le roman d'*Antar* est toujours monté sur ce ton. Rien au contraire n'est plus varié que les aventures qui s'y trouvent et que le style du narrateur. Depuis les scènes les plus terribles et les plus épiques jusqu'aux peintures de mœurs, plaisantes et

vulgaires, toutes les circonstances possibles de la vie des Arabes y sont mises en jeu, et concourent à l'action principale du roman. Sans assurer précisément que la tradition du genre de composition d'*Antar* soit parvenue jusqu'au seizième siècle en Italie, par l'intermédiaire d'une foule de canaux très-détournés, il est impossible cependant de ne pas être frappé de l'analogie que cet ancien roman arabe a en effet avec le système de composition et une foule de détails qui se retrouvent dans le *Roland furieux* de l'Arioste. Que si l'on veut savoir la marche que l'on aurait à suivre pour reconnaître cette filiation romanesque, je dirai qu'en lisant les prouesses, les hauts faits et les amours d'Antar, on pense aussitôt aux romances espagnoles du Cid, comme les aventures et le caractère de ce dernier rappellent l'inconcevable bravoure et la résignation héroïque d'Antar. Mais une analyse sommaire de tout le roman arabe, persuadera sans doute mieux le lecteur que mes conjectures, et c'est à présent le moment de la donner.

Il y a trois grandes phases qui partagent la vie d'Antar : la première est comprise depuis sa naissance jusqu'à son mariage avec son amante Ibla ; la seconde, depuis ce mariage jusqu'au moment où, devenu poëte célèbre, il parvient à suspendre ses poëmes à la Mecque ; et enfin la troisième qui conduit jusqu'à sa mort. Les quatre volumes de la traduction de M. T. Hamilton ne contiennent que la première de ces trois parties, et c'est aussi

la seule dont je puisse donner un extrait tant soit peu détaillé.

Le livre s'ouvre par une histoire abrégée des premières tribus arabes depuis Ismaël, fils d'Abraham. On y voit leurs établissements successifs, alors que devenues trop nombreuses pour demeurer dans la vallée de la Mecque, elles se répandirent dans le pays d'Hijaz et jusqu'à l'Yémen. La division se met bientôt dans ces tribus, à la tête de chacune desquelles est un chef. La mieux gouvernée et la plus puissante de toutes, est celle d'Abs et d'Adnan, au sort de laquelle la destinée du héros Antar est constamment liée dans le cours de sa vie.

Le roi Zoheir, chef des Absians, était établi dans ses domaines, et les Arabes, ainsi que les rois de ce temps, lui étaient soumis et lui offraient des présents. Enfin l'Arabie était devenue sujette des Absians, et tous les chefs des autres tribus ainsi que les habitants du désert, redoutaient sa puissance et ses déprédations.

C'est dans ces circonstances, et à la suite d'un abus de pouvoir, que plusieurs chefs, au nombre desquels est Shedad, un des fils de Zoheir, s'éloignent de la tribu d'Abs pour aller courir les aventures, attaquer les tribus, enlever leurs troupeaux et leurs richesses. Ces chefs arrivent près de celle de Djezila qu'ils combattent et pillent. Parmi le

butin était une femme noire, d'une beauté extraordinaire, mère de deux enfants. Son nom est Zébiba, celui de son fils aîné est Djarir, et le plus jeune s'appelle Shiboub. Shedad devient passionnément amoureux de cette femme et cède toute sa part du butin pour l'obtenir en partage avec ses deux enfants. Il reste dans les champs avec cette négresse dont les deux fils soignent les troupeaux. Bientôt Zébiba devient enceinte de Shedad et met au monde un fils ; c'est Antar.

« Il naquit, est-il dit dans le roman, basané comme « un éléphant, le nez écrasé, les yeux chassieux, « la tête garnie de cheveux et avec des traits durs. « Les coins de sa bouche pendaient, ses yeux « étaient gonflés, ses os étaient forts, ses pieds « longs, ses oreilles immenses ; de son regard « sortaient des étincelles de feu. Du reste, de sa « personne, il ressemblait à Shedad, qui ne pou- « vait se rassasier du plaisir de voir son fils qu'il « nomma Antar. »

Cependant cet enfant croissait en force, et son nom fut bientôt connu. Alors les compagnons de Shedad voulurent lui en contester la propriété, ce qui donna matière à une dispute dont le roi Zoheir fut instruit. Il demanda qu'Antar fût amené devant lui, ce que fit Shedad. Dès que le roi aperçut cet enfant extraordinaire il poussa un cri et lui jeta une portion de chevreuil. Au même moment, un chien qui était là se jeta sur cette nourriture, et s'enfuit avec. Mais Antar furieux, pour-

suivit l'animal, et l'ayant saisi avec force, il lui ouvrit les mâchoires, lui déchira la gueule jusqu'aux épaules, et en retira ce qui lui appartenait. Le roi Zoheir fort surpris, fit porter l'affaire devant le cadi, qui confirma à Shedad la propriété de Zébiba et des trois enfants de cette femme, Djarir, Shiboub et Antar.

Shedad établit alors Zébiba pour achever d'élever ses enfants, dont l'emploi était de garder les troupeaux. C'est alors qu'Antar commence à développer sa force de corps, d'âme et d'esprit. A l'âge de dix ans, il tue un loup qui était venu attaquer les troupeaux confiés à ses soins. Brutal, volontaire et passionné, il montre cependant de bonne heure son amour pour la justice, ainsi que la disposition qu'il a à protéger le faible, et surtout les femmes. Il assomme un esclave qui battait une vieille esclave, l'une de ses compagnes; et cette action, mal interprétée d'abord, est admirée bientôt par le roi Zoheir, qui distingue Antar de ses égaux à cause de la noblesse de son caractère. Déjà il attire l'attention des femmes par son courage, et surtout par le noble emploi qu'il en fait. Il arrive même qu'à la suite de cette dernière action qui lui valut la protection particulière du roi Zoheir, les jeunes filles arabes et leurs mères s'empressent autour d'Antar, pour connaître les détails de sa conduite courageuse et pour le féliciter sur sa magnanimité.

Parmi ces jeunes demoiselles se trouve Ibla, fille

de Malek, fils de Zoheir. Ibla, belle comme la pleine lune, est un peu plus jeune qu'Antar.

Elle avait pour habitude de badiner familièrement avec lui; car il était son serviteur. « Eh quoi! lui dit-elle, vous, né si bas, vous avez osé tuer l'esclave d'un prince? Qui pourra maintenant vous protéger contre lui? — Maîtresse, reprit Antar, j'ai frappé cet esclave parce qu'il le méritait, car il a insulté une pauvre femme; il l'a jetée à terre et l'a rendue la risée de tous les serviteurs. — Va, tu as bien fait, reprit Ibla en souriant; et nous sommes toutes satisfaites que tu te sois tiré sauf de cette affaire; car tu sais qu'en raison des services que tu nous rends, nos mères te considèrent comme leur fils, et nous comme un frère. »

Depuis ce moment, Antar, outre ses autres devoirs, eut encore pour fonction de servir les femmes. Alors les dames arabes avaient coutume de boire du lait de chamelle le matin et le soir, et c'était un soin réservé à celui qui les servait que de traire le lait et de le faire rafraîchir au vent pour l'offrir ensuite. Antar s'était déjà acquitté depuis quelque temps de ce devoir, lorsqu'un matin il entra dans la demeure de son oncle Malek et y trouva sa tante occupée à peigner sa fille Ibla dont les cheveux, noirs comme les ombres de la nuit, flottaient le long de ses épaules. Antar fut frappé de surprise; pour Ibla, dès qu'elle l'eut aperçu, elle s'enfuit et le laissa promenant son regard incertain sur les traces de ses pas.

Ici commence à se développer l'amour d'Antar pour la fille de son oncle. Il voit Ibla briller dans les fêtes, et sa passion s'en accroît au point qu'il se hasarde à faire son éloge et à témoigner les sentiments qu'elle lui inspire, en vers qui excitent à la fois l'admiration de la multitude, l'envie et la colère des chefs. Son père surtout ne peut lui pardonner, à lui Antar né esclave, de porter ses vues sur sa cousine née libre.

Antar tue encore un esclave qui avait fait de faux rapports sur lui ; son père le fait fustiger et l'envoie garder les troupeaux dans les pâturages, condition à laquelle notre héros se soumet avec résignation. Là, il se présente pour lui une nouvelle occasion de montrer sa force grodigieuse et son indomptable courage. Un lion vient attaquer les troupeaux confiés à sa garde. Il le tue au moment même où son père Shedad, irrité contre lui, venait accompagné de ses frères pour lui faire un mauvais parti. Mais l'admiration mêlée de crainte retient leurs bras, et le soir, lorsque Antar revient des pâturages, son père et ses oncles le font asseoir près d'eux pour dîner, tandis que tous les autres serviteurs restent debout.

Cependant le roi Zoheir se trouve engagé dans une expédition guerrière contre la tribu de Temim. Tous ses guerriers le suivent, les femmes restent seules. Shedad en confie la protection à Antar, qui en répond sur sa tête. Pendant l'absence des guerriers, Semieh, femme légitime de Shedad,

a l'idée de donner une fête sur le bord du lac de Zatoulizard. Ibla y assiste avec sa mère, Antar est témoin de tous les divertissements auxquels son amante prend part. Sa passion devient terrible. « Il hésitait, dit le poëte romancier dans son style oriental, s'il violerait la modestie de l'amour avec les doigts de sa passion; » mais, à cet instant, on voit s'élever un grand nuage de poussière, on entend des cris de guerre, et tout à coup paraissent les cavaliers de la tribu de Cathan, qui s'emparent des femmes absianes et en particulier d'Ibla. Antar, sans armes, court après l'un des cavaliers, l'atteint, lui casse le col en le faisant tomber de cheval, revêt son armure, met les Cathaniens en déroute, sauve les dames et fait un butin de ving-cinq chevaux. De ce moment, Semieh, femme légitime de Shedad, qui jusqu'alors n'avait pu souffrir Antar, conçoit pour lui une tendresse véritable.

Cependant le roi Zoheir ne tarde pas à revenir victorieux de son expédition. Shedad, également de retour, va aussitôt visiter ses troupeaux, et voyant Antar au milieu de chevaux qui lui sont inconnus, monté sur une belle jument noire : « d'où viennent ces animaux, lui demande-t-il, et surtout cette jument superbe ? » Alors Antar, ne voulant pas divulguer l'imprudence qu'avait commise sa belle-mère Semieh, dit que les Cathaniens ayant laissé ces chevaux derrière eux, il les a pris. Shedad indigné traite Antar de voleur, lui repro-

che ses mauvaises inclinations, et après lui avoir répété plusieurs fois qu'il n'est bon qu'à exciter la discorde entre les Arabes, il le frappe jusqu'au sang avec son fouet.

Alors Semieh, émue à la vue des injustes traitements que son mari fait endurer à son fils, découvre sa tête, laisse tomber ses cheveux sur ses épaules, prend Antar dans ses bras et raconte tout ce qui s'est passé : comment elle et toutes les femmes de leur tribu doivent l'honneur et la liberté à ce héros. Shedad ne peut s'empêcher d'être attendri en apprenant avec quelle force d'âme son fils a gardé ce secret. Bientôt le roi Zoheir, à qui tous ces événements sont racontés, fait venir Antar en sa présence, et déclare qu'un homme qui a montré tant de bravoure et de magnanimité doit devenir le premier des hommes parmi ses semblables. Tous les chefs qui entourent le roi, félicitent Antar, et l'un de ses amis, comme pour donner à l'assemblée une idée plus complète encore de toutes les qualités éminentes qui distinguent le jeune héros, l'invite à réciter de ses vers.

Après ce morceau de poésie tout à la louange des guerriers et des combats, le roi et toute l'assemblée témoignent la plus grande satisfaction. Zoheir fait approcher Antar, lui donne une robe et lui adresse ses remercîments. «Le soir, dit le romancier, Antar s'en alla avec son père Shedad, le cœur plein de joie des honneurs qui lui avaient

été prodigués, et son amour pour Ibla s'était encore accru. »

Malgré les incontestables vertus d'Antar, malgré les grands services qu'il a rendus aux Absians, les chefs de cette tribu le considèrent toujours comme un vil esclave et un gardeur de troupeaux. Le commencement de son élévation excite des haines très-vives, fait concevoir des projets sinistres contre lui. Il se forme à son sujet une suite d'intrigues qu'il serait impossible de développer ici, et qui ont pour but la perte, ou au moins l'humiliation de ce héros. Mais chaque entreprise contre sa réputation et ses jours, tourne à son avantage et lui fournit l'occasion de réduire ses ennemis au silence et à l'inaction, par le profit que ses envieux mêmes retirent de la grandeur d'âme et de l'insigne bravoure du héros qu'ils persécutent. A chacun de ces triomphes, l'amour qu'il éprouve pour Ibla et celui qu'elle ressent pour lui vont toujours en croissant.

Après plusieurs grands exploits chevaleresques, Antar devient possesseur d'un cheval fameux, nommé Abjer; d'une épée incomparable dont le nom est Dhamy; et toutes les fois qu'il se présente au combat, ou qu'il en revient victorieux, il commence et finit ses allocutions poëtiques, par ces mots : « Je suis celui qui aime Ibla. » A la fin d'une guerre où il a fait des prodiges de valeur, le roi Zoheir l'appelle Alboufauris, surnom qui lui reste et qui signifie : *Le père des cavaliers.*

A mesure que son nom devient grand, que le roi Zoheir l'élève en dignité, la haine des chefs s'attache davantage à lui, et plus il est aimé tendrement par Ibla.

Cependant Ibla est demandée en mariage par Amarah, jeune étourdi, fier de ses biens et de la noblesse de sa race. Antar, à cette nouvelle, ne se connaît plus de colère; il maltraite si fort ce jeune rival, que tous les chefs arabes demandent à Zoheir la punition de l'agresseur. C'est à Shedad, son père, à qui le roi remet le choix de la peine. Shedad qui, ainsi que les autres, voit d'un assez mauvais œil l'élévation extraordinaire de son fils l'esclave noir, le renvoie aux pâturages pour garder les bestiaux.

C'est ici où le personnage d'Antar apparaît dans toute sa grandeur. Le héros se soumet avec résignation aux ordres de son père, « auquel, dit-il, il obéit comme à son maître, puisqu'il est son esclave ; » et il lui jure, devant témoins, de ne point monter un cheval, de n'assister à aucune bataille sans sa permission. Des pleurs s'échappent de ses yeux, et avant de partir pour les pâturages, il va trouver sa mère Zébiba pour lui parler d'Ibla. « Ibla, lui dit sa mère, il n'y a qu'un instant, elle était ici avec moi, et elle me disait : Calme le cœur de mon cousin Antar, et dis-lui de ma part que quand bien même mon père me tourmenterait jusqu'à la mort, je ne désire et je ne veux choisir que lui pour mon époux. » Ces paroles d'Ibla firent

rentrer la joie daus le cœur d'Antar, qui s'en alla aux pâturages accompagné de ses frères Djarir et Shiboub.

En ce moment, la tribu d'Abs, à laquelle commandait Zohéir, était en guerre avec celle de Tex, à propos de l'enlèvement d'Amima, fille du chef des Teyans, surnommé le *buveur de sang*. Ce père animé par le désir de venger et de sauver son enfant, tomba comme la foudre sur les Absians. Presque entièrement vaincus, déjà leurs femmes, au nombre desquelles est Ibla, sont prisonnières. Bientôt l'on est forcé de mettre de côté tout orgueil, et l'on va implorer l'assistance d'Antar. Alors celui-ci fait ses conditions. Il exige, en s'engageant à vaincre l'ennemi et à reprendre les femmes, qu'on lui donne Ibla en mariage. Malek, père d'Ibla, et Shedad, père d'Antar, promettent et jurent que cette condition sera remplie et qu'Antar sera reconnu investi de tous les honneurs et de toutes les dignités qui lui ont été conférés.

Antar est vainqueur. Il délivre Ibla, entend les témoignages de la tendre reconnaissance de son amante, et reçoit entre les deux yeux, le baiser d'honneur du roi Zoheir.

Tout semble concourir à l'accomplissement des vœux d'Antar. Mais au moment même où il est honoré par les félicitations du roi, plusieurs chefs, indignés de l'élévation de l'esclave noir, mettent tout en œuvre pour l'empêcher d'obtenir Ibla en mariage, et le forcer à tenter des entreprises où il

est probable qu'il succombera. Shedad son père et Malek père d'Ibla trempent eux-mêmes dans ces complots. On exige donc d'Antar, qui a l'espèce de crédulité si naturelle aux cœurs généreux et aux hommes d'une grande bravoure, qu'il présente, pour cadeau de noce à son amante, mille chameaux d'une race particulière qui ne se trouve que sur les confins et dans le royaume de la Perse. Le héros ne fait aucune observation sur cette demande perfide, et aussi empressé de plaire à Ibla que peu occupé des difficultés et des dangers qu'il aura à courir, il part seul et se trouve bientôt engagé à combattre les armées nombreuses des Persans, qui le font prisonnier et le conduisent à leur roi. Il lui est amené garotté sur un cheval. Mais à cet instant même, on annonce la nouvelle qu'un lion furieux et d'une grosseur extraordinaire menace la contrée ; on ajoute que les guerriers eux-mêmes fuient devant lui. Antar, qui est sur le point d'être mis à mort, demande au roi de Perse de lui faire délier seulement les bras, et de le laisser attaquer le lion. En effet, il fond sur l'animal et le perce d'une lance. Après ce premier service il en rend beaucoup d'autres encore au roi de Perse qui, outre les mille chameaux qu'Antar était venu chercher, lui donne encore toutes sortes de richesses pour en faire hommage à Ibla.

Antar de retour est reçu avec transport par la tribu d'Abs. Mais ses ennemis et ses envieux recommencent à former des complots contre lui. Leur but

est toujours d'empêcher son mariage et de lui donner la mort. Le prétendant d'Ibla, Amarah, appuyé par tous les chefs opposés à Antar, fait valoir de nouveau ses prétentions. Ibla est enlevée du milieu des Absians et conduite dans une autre tribu. Antar la cherche, la retrouve, et leur amour s'accroît encore. Par une suite de précautions et d'incidents ménagés avec beaucoup d'art, les chefs, qui entourent Ibla, lui persuadent de demander encore une dot à Antar. Elle parle de Khaled et de Djaida dont on a lu l'histoire; elle dit, devant Antar, que cette jeune guerrière n'a voulu consentir à épouser Khaled qu'à condition que le jour de sa noce, la bride de son chameau serait tenue par la fille de Moawich. Ce mot suffit à Antar, et il promet à Ibla que Djaida tiendra la bride de son chameau le jour de son mariage, et que de plus la tête de Khaled sera suspendue au col de la guerrière. C'est ainsi que le héros, constamment amoureux et aimé d'Ibla, toujours trompé par les temporisations astucieuses de ses ennemis, mais soutenu par la faveur de Zoheir et surtout par la grandeur de son caractère et la force prodigieuse de son bras, se soumet avec résignation aux épreuves les plus terribles et en sort toujours victorieux. Après la mort du roi Zoheir dont il poursuit la vengeance, il s'attache à aider son fils Cais dans toutes ses entreprises. Enfin, après une suite fort longue d'aventures, où la patience, l'amour et la valeur d'Antar sont mis à l'épreuve comme dans celles que

nous avons rapportées plus haut, ce héros, reconnu chef parmi les chefs arabes, obtient la première grande récompense de ses longs efforts et de ses grands travaux : il épouse sa chère Ibla. »

Ici finit la première partie du roman dont M. Terrick Hamilton a donné la traduction anglaise qui me guide. Dans la seconde partie, que je ne connais que par extrait, Antar marié avec Ibla, emploie toute la puissance de son caractère et de son bras pour acquérir le droit de suspendre son poëme dans la Caaba à la Mecque. Il parvient à accomplir ce grand œuvre, non-seulement par le secours de ses anciens amis et par la continuation de ses prouesses, mais aussi à l'aide de ses deux fils et d'un frère qu'il retrouve parmi les guerriers du désert. Mille complots sont encore formés contre lui au milieu des siens mêmes; cependant sa grande âme et son courage le font triompher, et son poëme est suspendu (moallacat) à la Mecque.

La troisième partie se termine par la mort d'Antar, de ses parents et de ses compagnons. Il porte la guerre dans les tribus et jusque dans les pays les plus éloignés de l'Arabie. Il va à Constantinople et en Europe; il s'empare de cette portion de l'Arabie habitée par les Éthiopiens, parmi lesquels il découvre des parents de sa mère Zébiba et acquiert la certitude qu'elle est fille d'un puissant monarque et qu'il descend par son père et par sa

mère de races royales, circonstance et conclusion qui font partie indispensable de tous les romans chévaleresques de l'Occident. Ses derniers efforts sont employés à déjouer les complots que l'on fait encore contre lui parmi ses alliés. Enfin, la mort d'Antar renferme, ainsi que toute sa vie, une grande idée morale; car il tombe sous les coups d'un homme qu'il aurait pu punir justement en lui donnant simplement la mort, mais envers lequel il commet de lentes cruautés qu'il n'avait jamais exercées jusque-là, même envers ses plus grands ennemis.

On doit prévenir que cette grande division en trois parties, ainsi que les subdivisions en chapitres, ne se trouvent pas dans les manuscrits arabes. Elles ont été employées par M. T. Hamilton pour donner quelque repos à l'esprit des lecteurs qui s'aventurent dans cet océan de narrations.

Le roman d'*Antar* présente le développement d'une grande moralité : on y voit un homme privé des avantages de la figure et de la naissance, qui parvient cependant par la force d'âme, par la puissance de l'esprit et par son indomptable courage, à être jugé digne du premier rang parmi les hommes. Quoique l'on ne trouve dans ce livre que des passages rares qui indiquent l'exercice d'un culte envers la divinité, cependant en le considérant dans son ensemble, on reconnaît qu'il y règne une double pensée religieuse et philosophique. Antar y paraît toujours comme chargé par la Providence, d'humilier l'orgueil sauvage des guer-

riers arabes, et de préparer les voies à Mahomet. Considéré sous ce point de vue, Antar et son histoire peuvent être comparés au roman de *Perceforêts* destiné aussi à civiliser la Grande-Bretagne et à en préparer les habitants à recevoir le christianisme.

Aucun livre ne donne sur les tribus arabes, sur les mœurs de ces peuplades, sur leurs coutumes et leurs habitudes, des renseignements plus anciens et plus curieux que le roman d'*Antar*. Malgré l'immense quantité de personnages qui y figurent, et le grand nombre des évènements dont l'enchaînement forme le cours de cet ouvrage, il est facile à comprendre, et jamais les épisodes ne font oublier le sujet principal. *Antar* est en cela supérieur au *Roland furieux* de l'Arioste, avec lequel d'ailleurs il a aussi plus d'un point de ressemblance.

Au surplus, l'extrait que j'ai donné de la première partie de ce roman, joint à l'épisode traduit que l'on a pu lire, justifient, du moins je l'espère, le jugement que j'en porte ; je suis à peu près certain que sur un nombre donné de lecteurs il y en aura toujours les deux tiers pour lesquels *Antar* deviendra une récréation fort agréable et même un sujet d'étude utile. Mais en faisant connaître le dessein général et quelques morceaux de cet ouvrage, mon but est surtout de fixer l'attention de ceux qui s'occupent sérieusement de l'histoire de la chevalerie en Europe. Il est impossible de lire la vie et les aventures d'Antar, de voir toutes les épreuves

successives auxquelles il est soumis, son respect religieux pour les femmes en général, et son amour timide, constant et même un peu doucereux pour Ibla dont il invoque le nom toutes les fois qu'il s'apprête à tenter quelque entreprise périlleuse, sans reconnaître dans les actions de ce héros et des autres personnages du poëme, les bases fondamentales sur lesquelles est établie toute la chevalerie.

Si des dispositions morales on descend aux habitudes les plus matérielles, on retrouve entre celles des chefs arabes, entre celle d'Antar surtout, et les manières des chevaliers européens une analogie frappante. Antar combat toujours à cheval, son coursier se nomme *Abjer*. Son épée qui vient d'Asie; c'est *Dhamy*: on surnomme Antar lui-même *Alboufauris*, père des cavaliers. Les guerriers arabes portent une espèce de visière avec laquelle ils cachent leur figure; ils s'exercent dans des tournois, se défient avant de combattre, disent ou refusent de dire leur nom. Les femmes sont pour ces guerriers des espèces de divinités qui influent sur toutes leurs actions. Un mot, un sourire, une plainte d'Ibla jettent la tristesse, la joie ou la fureur, dans l'âme d'Antar. Les femmes arabes, on l'a vu, conservent le droit, même la veille du jour de leur mariage, d'imposer de nouvelles épreuves à leurs amants, d'exiger d'eux des richesses ou des raretés dont l'acquisition semble impossible. Les guerriers s'y soumettent avec joie et respect, et Antar prouve que la patience des héros arabes ne se lassait point

lorsqu'on redoublait ces épreuves. Enfin, il n'est pas jusqu'au personnage de Schiboub, frère d'Antar, dont l'agilité et la sagacité extraordinaire, ainsi que son caractère fureteur, intrépide et soumis tout à la fois, ne donnent l'idée première des écuyers qui accompagnaient dans leurs courses et pendant leurs exploits les chevaliers occidentaux. Schiboub est évidemment l'original ou la copie de Galaor, frère d'Amadis de Gaule. Rien ne serait plus facile que de multiplier à l'infini ces comparaisons ; et il suffit de lire cent pages du roman d'*Antar* pour en mêler les aventures avec celles de Roland, et de tous les chevaliers de Charlemagne et d'Arthur, qui, pour la plupart, issus de sang royal comme le héros arabe, mais abandonnés et livrés au destin, s'élèvent peu à peu par leur courage, et reprennent par leurs vertus, les avantages auxquels leur naissance leur donnait des droits.

De toutes les manies chevaleresques des occidentaux, la plus difficile à expliquer est celle des chevaliers *errants*. En effet si peu civilisée que fût l'Europe aux onzième et douzième siècles, partout il y avait des villes, un gouvernement quelconque : et les rivières et les champs n'y étaient pas tellement rares que l'on y mourût habituellement de soif et de faim. Alors pourquoi ces chevaliers courant comme des effarés sans savoir où, se plaignant sans cesse de la poussière dans des pays où il y a de la boue neuf mois de l'année, ren-

contrant dans les chemins des femmes, des veuves et des jeunes filles abandonnées ou ravies par d'autres chevaliers, sans compter cent autres accidents tout aussi mal appropriés aux mœurs et au climat de l'Europe?

Qu'on lise trente pages d'*Antar* et le type raisonnable du *chevalier errant* se montre aussitôt. Les tribus arabes sont séparées par des distances assez grandes, pour que dans un pays dévoré par le soleil, l'eau et la nourriture soient rares. En outre, les chefs de tribus vivent presque toujours en guerre entre eux. Les vainqueurs enlèvent les troupeaux, les richesses, les femmes et les enfants. Rien de plus naturel alors, au milieu de ces désordres naturels, que de trouver des gens, hommes et femmes abandonnés au milieu des déserts, auxquels les voyageurs et les guerriers portent secours, comme le firent en effet, les Hospitaliers et les Teutoniques. Avec ce genre de vie qui résulte de la disposition des lieux et du climat, on comprend tout aussitôt, comment Antar et les autres chefs qui figurent autour de lui, trouvent si souvent l'occasion de secourir les malheureux et les opprimés, en parcourant le désert et en rôdant autour des tribus.

Quant aux chevaliers errants de l'Europe il y en a de deux espèces : ceux dont il est question dans les romans et qu'il faut considérer comme purement imaginaires, si on ne les regarde pas au moins comme une imitation de l'ordre des chevaliers

religieux fondés en Palestine, puis *les chevaliers errants* des quatorzième et quinzième siècles, copie plate d'une institution purement imaginaire, et qui ne figure dans l'histoire qu'au nombre des folies humaines.

Mais de tous ces rapprochements entre la chevalerie arabe et celle de l'occident, le plus important à faire est celui qui existe entre les principes constitutif de l'une et de l'autre. En Europe la base de l'ordre de la chevalerie était l'établissement d'une confraternité entre les guerriers, confraternité à laquelle on était définitivement admis qu'après avoir subi avec honneur et succès, une suite d'épreuves longues et ordinairement très-pénibles. Or en considérant la vie d'Antar, et en supputant les initiations progressives, dures et multipliées par lesquelles il passe pour arriver, de l'état d'esclave et de pâtre, au rang si élevé de chef parmi les Arabes, d'époux de la belle Ibla et de poëte digne de suspendre ses vers à la Mecque, il est impossible de ne pas être frappé de l'analogie rigoureuse qu'il y a entre l'obtention des grades successifs qu'il fallait gagner dans la chevalerie occidentale, et l'élévation graduée du héros de l'Arabie.

Pour agir avec toute franchise et mettre le lecteur en garde contre moi-même, je ne dissimulerai, pas que quoique denué de preuves rigoureusement convaincantes, j'ai en moi la persuasion que si des deux chevaleries, arabe et chrétienne, l'une a emprunté à l'autre, c'est la nôtre.

C'est sans doute une forte présomption en faveur de mon opinion, que l'établissement des grades successifs, communs aux deux chevaleries. Mais cet ordre est tellement commandé par la nature même de l'homme, que l'on peut croire qu'il s'est naturellement établi dans les deux contrées, mais séparément. Aussi est-ce moins sur la ressemblance des principes fondamentaux des institutions humaines, qu'il faut s'appuyer pour en faire la comparaison, que sur le caractère de certains détails qu'elles comportent, et où l'on trouve les traits originaux qui les caractérisent.

Ainsi dans l'épisode de Kaled et Djaida, il y a une circonstance, qui donne non-seulement à cette histoire, mais à tout le roman d'*Antar*, un caractère à lui : c'est l'introduction des *femmes guerrières*.

C'est en vain que j'ai cherché l'apparition de ces personnages dans les anciens romans de chevalerie, antérieurs au quinzième siècle. Les guerrières n'entrent en scène que dans les poëmes chevaleresques des Italiens, du siècle que je viens de désigner. Or, voilà un point incontestable : qui est que les Arabes n'ont point imité Djaida d'après Bradamante.

Djaida, cette intrépide guerrière, n'est d'ailleurs, pas la seule qui figure dans le roman d'*Antar ;* et si sa vaillance représente la fureur chevaleresque poussée jusqu'à ses dernières limites, dans le commencement du livre, paraît un instant, pour mourir, la reine Robab, modèle parfait du chevalier

brave, mais sage, généreux et prudent ; voici les détails que l'on trouve sur elle dans le roman :

« Un chef arabe, Jazecmah, était parvenu à rendre toutes les tribus, situées autour de la sienne, ses tributaires. Une reine seulement, nommée Robab, se crut humiliée d'une telle obéissance. Elle était puissante, riche en esclaves, chef de guerriers nombreux et vaillants; elle avait soumis des héros, et sa tribu, nommée la tribu de Reejan, était la plus intrépide de la contrée. Robab refusa donc de payer le tribu à Jazecmah, en disant qu'elle ne donnerait pas même un bout de corde, et que quiconque lui demandera quelque chose, ne recevra pour réponse que le combat et la mort. En entendant ces paroles, Jazecmah assemble son armée pour aller dompter la tribu de Reejan. Mais ceux-ci se rassemblent aux ordres de leur reine, et s'apprêtent à faire une vigoureuse défense.

« Avant que les armées soient en présence, la reine Robab charge un homme considérable de sa tribu, d'aller demander à l'ennemi d'où il vient, ce dont ils ont besoin et ce qu'ils prétendent faire. Il part, se fait conduire devant Jazecmah à qui il adresse les trois questions que la reine lui avait donné l'ordre de faire. Le chef arabe reçoit cet envoyé avec hauteur et mépris, en lui disant de répondre à sa reine, qu'il va détruire elle et toute sa tribu.

« A peine la reine Robab a-t-elle connaissance des dispositions de Jazecmah qu'elle ordonne à

l'envoyé de retourner vers le chef ennemi. « Va, lui dit-elle, et fais lui savoir qu'il ait à venir demain matin sur le champ de bataille, devant ces cavaliers. S'il est mon vainqueur, je me soumettrai à lui et lui payerai tribu. Mais si j'ai l'avantage, je lui garantis la vie et recevrai sa rançon. En faisant ainsi, nous épargnerons la vie de nos guerriers, et nous retournerons chacun dans notre pays.

« Le messager retourna vers Jazecmah, à qui il fit connaître les propositions de la reine que ce chef accepta. Il se mit même aussitôt en marche galopant sur son cheval, en tête de ses guerriers, et se montrant fier et terrible comme un lion. Il arriva ainsi sur le champ de bataille. Quant à la reine Robab, sitôt qu'elle le vit, elle poussa le cheval noir qu'elle montait et s'élanca vers son ennemi. Leur combat excita longtemps l'admiration des guerriers qui les entouraient dans la plaine : mais quand ils en vinrent à porter et à recevoir des coups terribles ; quand ils joignirent l'adresse à la force et qu'enfin ils luttèrent corps à corps, tous les cœurs, tous les yeux furent tendus et dirigés vers eux. Tout à coup s'étant éloignés l'un de l'autre, ils se préparèrent à lancer chacun une javeline. Ce fut Jazecmah, qui dans l'état désespéré où il se trouvait, envoya la sienne le premier. Mais la reine Robab, voyant le coup mortel qui la menaçait, se baissa jusqu'à ce que sa poitrine touchât à la selle de son cheval, en sorte que, malgré la bonne direction donnée à la javeline,

l'arme passa au-dessus d'elle sans la toucher. C'est alors que, se remettant en selle, elle fondit de nouveau sur Jazecmah et lui perça la poitrine avec son javelot. A peine frappé le chef arabe tomba de cheval et privé de la vie. Aussitôt les arabes ennemis s'attaquent, et ceux de la tribu d'Abs et d'Anan sont mis en fuite par les guerriers de la reine Robab.

« A Jazecmah succède son fils Zoheir qui, à peine revêtu de sa nouvelle autorité, assemble ses sujets pour s'assurer de leur obéissance, et fait un appel à tous les princes arabes ses auxiliaires, pour venger la mort de son père.

« Ses troupes ne tardèrent pas à être prêtes et il partit pour faire une expédition contre la tribu rebelle de Reejan et la reine Robab. A peine la princesse fut elle avertie de cette invasion, qu'elle fit demander tous ses alliés, qui vinrent de la plaine et des montagnes. Mais ils avaient des craintes pour leurs familles et pour leurs troupeaux. Toutefois ils ne perdirent pas de temps, et marchèrent droit vers la tribu d'Abs pour l'attaquer. Un combat terrible s'engagea, et de chaque côté on médita la ruine et l'extinction de l'autre. Il y eut des coups terribles de porter, et les sabres, les lances et les javelines firent d'affreuses blessures. Cependant aucun guerrier ne recula, et il y en eut un grand nombre qui but le poison amer de la mort.

« Cependant le roi Zoheir rencontra la reine Robab comme elle encourageait ses troupes; furieux, le roi se précipita vers elle, en criant : « Vengeance

pour le roi Jazecmah ! » Et en poussant cette exclamation, il envoya dans la poitrine de la guerrière, sa lance qui sortit entre ses deux épaules. » (1)

Il est digne de remarque que dans le roman d'Antar, ce héros ainsi que les autres personnages combattent toujours à cheval, et que rien n'indique dans ce livre, même les rudiments d'une infanterie. En général moins les nations sont civilisées et plus le cavalier a de supériorité sur le piéton. Sans parler de l'avantage réel qu'a le premier sur l'homme à terre, cela fait supposer qu'il est plus riche, plus puissant; or ce préjugé soutenu par la force, ne tarde pas à constituer, en faveur de celui qui le fait naître, une dignité, et le surnom d'*Alboufauris*, *père des cavaliers*, donné à Antar, explique comment on la mérite et comment elle se confère.

Ce préjugé en faveur de l'homme de cheval, a existé dans tous les temps, chez presque tous les peuples, mais plus particulièrement chez ceux où la race des chevaux est belle et généreuse. Or les Arabes se sont trouvés être naturellement *cavaliers*, *chevaliers*, comme ils le sont encore.

Pendant la première croisade, les Francs paraissent avoir été séduits par ce préjugé, car l'infanterie chrétienne ne tarda pas à avoir avec la cavalerie des *querelles de corps* qui faillirent devenir plus d'une fois fatales aux armées des croisés. Les

(1) Antar; Terric Hamilton, vol. I, p. 4-10.

combats continuels et souvent inutiles que Jeande Brienne, roi de Jérusalem, fut obligé de donner sous les murs de Damiette qu'il assiégeait en 1219, en sont la preuve; et ce prince ne put trouver alors d'autre moyen d'empêcher les cavaliers et les fantassins chrétiens, de s'entretuer, qu'en les mettant sans cesse aux prises avec les Sarrasins.

Ce ne fut que sous le règne de Charles VII, après l'extinction de la chevalerie et l'institution des compagnies d'ordonnances, que les avantages de l'infanterie commencèrent à être sentis, et que bientôt se formèrent en Suisse et en Espagne, ces corps de fantassins redoutables qui firent reconnaître la vanité du courage isolé des chevaliers, et forcèrent l'Europe à revenir à la tactique militaire des Romains.

Il est évident que cette passion pour le cheval est infiniment plus naturelle chez les Arabes que chez les Européens occidentaux; et tout porte à croire que la *chevalerie*, prise dans son acception la plus simple, est une idée qui a été communiquée par les Sarrasins aux chrétiens occidentaux pendant la première croisade.

Pour démontrer à quel point l'affaire du *cheval* et de la *chevalerie* est importante en Arabie, je donnerai encore un important épisode du roman d'Antar. Il se rapporte à l'époque de la vie de ce héros, où toujours en butte à l'envie des chefs, il a cependant acquis, par sa vaillance et par sa grandeur d'âme, une autorité telle qu'il n'est plus in-

différent, pour aucune tribu, de l'avoir pour allié ou pour ennemi. Il vit d'égal a égal avec les chefs et favorise toutes les entreprises du jeune roi Cais, dont le père Zoheir avait protégé, comme on l'a vu, la jeunesse et les vertus naissantes d'Antar. Pour Antar, il ne fait qu'apparaître dans l'épisode qui va suivre; mais son attitude seule et la crainte respectueuse que sa présence inspire, suffisent pour faire juger du degré d'élévation où il est parvenu.

On retrouvera un personnage dont j'ai déjà dit quelques mots, Shiboub, le frère utérin d'Antar. C'est le type des écuyers de nos chevaliers errants d'Europe. Il est vif, ingénieux, brave et d'une activité infatigable. Il est le compagnon de son frère dans toutes ses entreprises. Il le suit à pied, il l'aide de ses conseils, de ses ruses, de son arc, dont il se sert avec une adresse merveilleuse. En route, il le console, il le distrait par ses récits ; c'est lui qui va à la découverte, qui trompe l'ennemi, qui rapporte des vivres, et qui enfin, par l'incroyable promptitude de sa course, se trouve toujours et à point nommé, là où il faut qu'il soit et où on ne l'attendait pas. Mais si le caractère gai et subtil de Shiboub, réjouit et amuse, l'attachement inviolable qu'il montre pour son frère Antar, dont il a l'air d'admirer, comme par instinct, les vertus, est quelquefoi très-touchant. Au surplus, je ne saurais mieux faire pressentir les beautés originales que fait naître le contraste des caractères d'Antar et de

Shiboub qu'en comparant le plaisir qui en résulte pour le lecteur, a celui que l'on éprouve en voyant figurer dans les mêmes scènes Achille et Ulisse, Amadis et son frère Galaor, et même dom Quichotte et Sancho Pança; ce sont des données aussi vraies qu'inattendues, et que la nature seule inspire.

LE CHEVAL DAHIS.

Le roi Cais, se défiant des mauvais desseins d'Hadifah, avait envoyé de tous côtés des esclaves à la recherche d'Antar. Il arriva que l'un de ces esclaves, de retour auprès du roi, lui dit : « Pour Antar, je n'ai pas même entendu parler de lui; mais comme je passais près de la tribu de Témim, je dormis sous les tentes de celle de Ryah. Là je vis le plus remarquable des poulains, pour sa beauté. Il appartient à un homme nommé Jabir, fils d'Awef. Jamais je n'ai vu un poulain si beau ni si rapide à la course. » Ce récit fit une vive impression sur le cœur de Cais.

En effet, ce jeune animal était le miracle de ce temps, et jamais, parmi les Arabes, on n'en avait élevé de plus beau. Il était d'ailleurs généreux et illustre par sa naissance et par sa race, car son père était Ocab et sa mère Helweh, deux animaux qui passaient chez les Arabes, pour être aussi

prompts que l'éclair. Toutes les tribus les admiraient pour leurs formes, et celle de Ryah était devenue célèbre parmi toutes les autres, à cause de la jument et de l'étalon qu'elle possédait.

Mais pour en revenir au beau poulain, un jour que son père Ocab était ramené aux demeures, conduit par la fille de Jahir (c'était le long d'un lac, et il était midi), il vit la jument Helweh qui se tenait près de la tente de son maître. Il se mit à hennir et se débarrassa de sa longe. La jeune fille, tout interdite, laissa aller le cheval et se hâta, par modestie, de chercher refuge dans l'une des tentes. L'étalon resta là jusqu'à ce que la demoiselle revînt. Elle reprit sa longe et le ramena à l'écurie.

Mais le père s'aperçut du trouble que sa fille ne pouvait cacher. Il la questionna, et elle dit ce qui s'était passé. A ce récit, le père devint furieux de colère, car il était naturellement violent; il courut aussitôt au milieu des tentes, et levant son turban : « Tribu de Ryah ! tribu de Ryah ! » cria-t-il de toute sa force; et aussitôt les Arabes accoururent autour de lui. « Parents, leur dit-il, après avoir raconté ce qui avait eu lieu, je ne laisserai pas le sang de mon cheval dans les flancs d'Helweh; je ne suis nullement disposé à le vendre même au prix des moutons et des chameaux les plus précieux; et si l'on ne me permet pas d'enlever l'embryon du corps d'Helweh, je chargerai quelqu'un de tuer cette jument. — Allons, dirent tous les Arabes, faites comme il vous plaira, car nous ne

pouvons nous y opposer. (Tel était l'usage alors en Arabie.) On amena la jument et on la lia à terre devant le plaignant, qui, après avoir relevé ses manches jusqu'aux épaules, mouilla ses mains dans un vase d'eau, en y mêlant de l'argile, puis se mit à frapper les flancs de la jument dans l'intention de détruire ce dont Dieu avait ordonné l'existence. Cela fait, il retourna plus calme chez lui.

Malgré cela, la jument Helweh conçut heureusement, et au bout d'un an moins quelques jours, elle mit au monde un poulain parfait. En le voyant, le maître de la jument ressentit une grande joie, et lui donna le nom de Dahis (qui est frappé), pour faire allusion à ce que Jabir avait fait.

Le poulain, en grandissant, devint encore plus beau que son père Ocab. Il avait la poitrine large, le cou long, les sabots durs, les narines bien ouvertes; sa queue balayait la terre, et son caractère était doux; enfin, c'était l'animal le plus parfait que l'on eût jamais vu. On l'éleva avec grand soin, et sa taille fut telle, qu'il devint comme l'arc d'un palais. Enfin, un jour que la jument Helweh, suivie de son poulain, allait du côté du lac, Jabir, le possesseur d'Ocab, les aperçut par hasard. Il s'empara du jeune cheval et l'emmena, laissant sa mère regretter sa perte. Pour Jabir, il disait : « Ce poulain m'appartient, et j'ai sur lui un droit mieux établi que celui de qui que ce soit. »

La nouvelle de cet enlèvement parvint bientôt

au maître du jeune cheval. Il convoqua les chefs de la tribu et leur dit ce qui était arrivé. On alla trouver Jabir, auquel on fit des reproches. « Jabir, lui dit-on, vous avez fait à la jument de votre allié, tout ce qu'il vous a convenu de faire ; c'est un point que nous vous avons accordé, et maintenant vous voulez vous emparer de ce qui appartient à cet homme et lui faire une injustice. — N'en dites pas plus long, interrompit Jabir, et ne m'injuriez pas, car, par la foi d'un Arabe, je ne rendrai pas ce poulain à moins que vous ne me le preniez de force ; mais alors je vous ferai la guerre. » En ce moment la tribu n'était pas disposée à se laisser aller aux dissensions, aussi plusieurs dirent-ils à Jabir : « Nous vous aimons trop pour pousser les choses si loin : nous sommes alliés et parents, nous ne combattrons pas pour ce différend, quand même il s'agirait d'une idole d'or. » Alors Kerim, fils de Wahhab (c'était le nom du maître de la jument et du poulain, homme renommé par sa générosité parmi les Arabes), Kerim voyant l'obstination de Jabir, lui dit : « O mon cousin ! pour le poulain, il est à vous, il vous appartient ; quant à la jument que voilà, acceptez-la en présent de ma main, afin que le poulain et sa mère ne soient pas séparés, et ne laissez croire à personne que je puisse être capable de faire tort à mon parent. »

La tribu applaudit hautement à ce procédé, et Jabir fut si humilié de la générosité qui lui était faite, qu'il rendit le poulain et la jument à Kerim,

en y joignant encore une paire de chameaux et de chamelles.

Dahis devint bientôt un cheval parfait à tous égards, et lorsque son maître, Kerim, voulait lui faire disputer la course avec un autre, il le montait lui-même et avait coutume de dire à son antagoniste : « Quand vous partiriez devant moi comme un trait de flèche, je vous rattraperais, je vous dépasserais ; » ce qui arrivait effectivement.

Dès que le roi Cais eut entendu parler de ce cheval, il devint comme hors de lui-même et le sommeil l'abandonna. Il envoya quelqu'un à Kerim pour l'engager à lui vendre ce poulain pour autant d'or et d'argent qu'il en désirerait, ajoutant que ces richesses lui seraient envoyées sans délai. Ce message enflamma Kerim de colère. « Cais n'est-il donc qu'un sot et un homme mal élevé ? s'écria-t-il. Pense-t-il que je suis un marchand qui vend ses chevaux, et supposerait-il que je suis incapable de les monter moi-même ? Oui, j'en jure par la foi d'un Arabe, s'il m'eût demandé Dahis en présent, je le lui aurais envoyé tout aussitôt avec un assortiment de chameaux et de chamelles ; mais si c'est par la voie du trafic qu'il compte l'avoir, cela ne sera jamais, dussé-je boire dans la coupe de la mort. »

Le messager retourna vers Cais, et lui rapporta la réponse de Kerim, ce qui fâcha beaucoup le roi. « Suis-je le roi des tribus d'Abs, d'Adnan, de Faazrah et de Dibyan, s'écria-t-il, et un vil Arabe

sera-t-il assez hardi pour me contredire? » Il fit avertir aussitôt son monde et ses guerriers. A l'instant les armures, les cottes de mailles, les épées et les casques brillèrent; les héros montèrent leurs coursiers, agitèrent leurs lances, et l'on se mit en marche vers la tribu de Ryah. A peine y furent-ils arrivés dès le matin, qu'ils se jetèrent à travers les pâturages où ils firent un immense butin en troupeaux, que Cais abandonna à tous ses alliés. De là ils se portèrent vers les tentes et y surprirent les habitants, qui n'étaient nullement préparés à cette attaque, Kerim étant absent et engagé avec tous ses guerriers dans quelque expédition du même genre. Cais, à la tête des Absiens, pénétra donc dans les habitations où l'on s'empara des épouses et des filles.

Pour Dahis, il était attaché entre les cordes qui maintiennent les tentes, car Kerim ne s'en servait jamais pour combattre, dans la crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident, ou qu'il ne fût tué. Un des esclaves resté dans les demeures, et qui s'était aperçu des premiers, de l'invasion des Absiens, alla vers Dahis avec l'intention de rompre la corde qui lui liait les pieds; mais il ne put jamais y parvenir. Toutefois il monta dessus, le poussa de ses talons, et le cheval, bien que ses pieds fussent liés, se mit à fuir en sautant et en cabriolant comme un faon, jusqu'à ce qu'il eût atteint le désert. Ce fut en vain que les cavaliers Absiens coururent

après lui ; ils ne purent même atteindre la trace de poussière qu'il laissait derrière lui.

Aussitôt que Cais eut aperçu Dahis, il le reconnut, et le désir de le posséder s'augmenta encore. Il s'avança du côté de celui qui le montait, jusqu'à ce que son regret devînt extrêmement vif, parce qu'il s'aperçut qu'il avait beau le suivre, il ne pourrait jamais l'atteindre. Enfin, lorsque l'esclave se vit à une grande distance des Absiens, il mit pied à terre, délia le pied de Dahis, remonta et partit. Cais, qui le suivait toujours, avait gagné du terrain pendant la halte ; lorsqu'il fut assez près de l'esclave pour se faire entendre : « Arrête, ô Arabe, cria-t-il, ne crains rien, je te donne ma protection, par la foi d'un noble Arabe ! » A ces paroles, l'esclave s'arrêta. «As-tu l'intention de vendre ce cheval? dit le roi Cais; dans ce cas tu as rencontré le plus curieux des acheteurs de tous les guerriers arabes. — Je ne veux point le vendre, monseigneur, répondit l'Arabe, à moins que son prix ne soit la restitution de tout le butin. — Je vous l'achète, dit aussitôt Cais, » et il tendit la main à l'Arabe pour confirmer le marché. L'esclave consentit, et étant descendu de dessus le jeune cheval, il le livra au roi Cais qui, plein de joie de voir ses souhaits accomplis, sauta dessus et alla retrouver les Absiens auxquels il ordonna de restituer tout le butin qu'ils avaient fait ; ce qui fut exécuté strictement.

Le roi Cais, enchanté du succès de son entre-

prise et d'être devenu possesseur de Dahis, retourna chez lui. La passion qu'il avait pour ce cheval était telle, qu'il le pansait et lui donnait la nourriture de ses propres mains.

Sitôt qu'Hadifah, chef de la tribu de Fazarah, sut que Cais possédait Dahis, la jalousie entra dans son cœur. De concert avec d'autres chefs, il médita la mort de ce beau cheval.....

Il arriva dans ce temps que Hadifah donna une grande fête. Carwash, parent du roi Cais, y assistait. A la fin du repas, et quand le vin circulait abondamment autour de la table, la conversation tomba sur les plus fameux chefs de ce temps. Ce sujet épuisé, les convives commencèrent à parler de ceux de leurs chevaux qui avaient le plus de célébrité, puis des courses qui se font dans le désert. « Parents, dit Carwash, on n'a jamais vu un cheval comme Dahis, celui de mon allié Cais. On chercherait en vain son égal, il effraie par sa rapidité ceux qui le voient courir. Il chasse le chagrin de l'esprit de celui qui le regarde, et il protége comme une tour, celui qui le monte. » Carwash ne s'en tint pas là, et il continua à louer le cheval Dahis, en employant des termes si pompeux et si brillants, que tout ceux de la tribu de Fazarah et de la famille de Ziad sentirent leur cœur se gonfler de colère. « L'entendez-vous, mon frère? dit Haml à Hadifah. Allons, en voilà bien assez, ajouta t-il en se tournant du côté de Carwash. Tout ce

que vous venez de dire là au sujet de Dahis n'a pas le sens commun, car en ce moment il n'y a ni de meilleurs ni de plus beaux chevaux que les miens ou ceux de mon frère. » Après ces mots, il ordonna à ses esclaves de faire passer ses chevaux devant Carwash, ce qui fut fait. « Allons, Carwash, regarde ici ce cheval. — Il ne vaut pas les herbes sèches qu'on lui donne, » dit l'autre ; alors on fit passer ceux de Hadifah, parmi lesquels était une jument nommée Ghabra et un étalon appelé Marik. « Eh bien ! reprit alors Hadifah, regarde donc ceux-ci. — Ils ne valent pas les herbes sèches dont on les nourrit, » répéta Carwash. Hadifah, outré de dépit en entendant ces paroles, s'écria : « Quoi ! pas même Ghabra ? — Pas même Ghabra, ni tous les chevaux de la terre, répéta Carwash. — Voulez-vous faire un pari pour le roi Cais ? — Oui, dit Carwash ; que Dahis battra tous les chevaux de la tribu de Fazarah, quand on lui mettrait même un quintal de pierres sur le dos. » Ils se disputèrent longtemps à ce sujet, l'un disant oui, l'autre non, jusqu'à ce que Hadifah mit fin à cette altercation en disant : « Hé bien, soit ; que le vainqueur prenne du vaincu, autant de chameaux et de chamelles qu'il lui plaira. — Vous me jouerez un mauvais tour, dit Carwash, et moi je ne veux pas vous tromper. Je ne gagerai pas avec vous plus de vingt chameaux : ce sera le prix que donnera celui dont le cheval sera vaincu ; » et l'affaire fut ainsi réglée. Ils achevèrent la journée à

table jusqu'à la nuit, pendant laquelle ils se reposèrent.

Le lendemain, Carwash sortit de ses tentes de bon matin, se rendit à la tribu d'Abs, alla trouver Cais et lui fit part de tout ce qui avait eu lieu à l'occasion du pari. « Vous avez eu tort, dit Cais ; vous auriez pu faire un pari avec qui que ce soit, excepté Hadifah qui est l'homme aux prétextes et aux ruses ; et si vous avez arrêté cette gageure, il faut la rompre. » Cais attendit que quelques personnes qui étaient auprès de lui, se fussent retirées, puis il monta aussitôt après à cheval et se rendit à la tribu de Fazarah où il trouva tout le monde prenant le repas dans les tentes. Cais descendit de cheval, se débarrassa de ses armes, s'assit auprès d'eux et se mit à manger comme un généreux Arabe. « Cousin, lui dit Hadifah, désirant le plaisanter, quelles grosses bouchées vous prenez ! que le ciel nous préserve d'avoir un appétit semblable au vôtre. — Il est vrai que je meurs de faim, dit Cais ; mais par celui qui a toujours duré et qui durera toujours, je ne suis pas venu ici seulement pour manger votre repas. Mon intention est d'annuler la gageure qui a été faite hier entre vous et mon parent Carwash. Je vous prie de rompre cet arrangement, car tout ce qui se fait et se dit au milieu des flacons, ne compte pas et doit être oublié. — Sachez, Cais, que je ne renoncerai pas à ce défi, à moins que l'on ne me remette les chameaux et les chamelles. Lorsque

cette condition sera remplie, le reste me sera parfaitement indifférent. Cependant, si vous le voulez je m'en emparerai de force, ou, si cela vous fait plaisir, j'y renoncerai, mais à titre de grâce.» Malgré tout ce que Cais put dire et redire, Hadifah resta inébranlable dans sa proposition, et comme le frère de celui-ci se mit à rire en regardant Cais, Cais devint furieux, et le visage rouge de colère il demanda à Hadifah : « Qu'avez-vous parié avec mon cousin? — Vingt chamelles, dit Hadifah.— Pour cette première gageure, continua Cais, je l'annulle, et je vous en proposerai une autre : je parie trente chamelles.— Quarante, reprit Hadifah. — Cinquante, dit Cais. — Soixante, dit Hadifah, »et ils continuèrent ainsi en élevant toujours le nombre des chamelles jusqu'à cent. Le contrat fut passé entre les mains d'un homme nommé Sabic, fils de Wahhab, et en présence d'une foule de vieillards et de jeunes gens rassemblés autour d'eux. « Quel sera l'espace à parcourir? fit observer Hadifah à Cais.— Cent portées de trait, répondit Cais, et nous avons un archer, Ayas, fils de Mansour, qui mesurera le terrain. » Ayas était en effet le plus vigoureux, le plus habile et le plus célèbre archer qu'il y eût alors parmi les Arabes. Le roi Cais, par le fait, désirait que la course fût longue à cause de la force qu'il connaissait à son cheval, car plus Dahis avait une longue distance à parcourir, plus il gagnait de vivacité dans ses mouvements par l'accroissement

de son ardeur. « Eh bien, déterminez maintenant, dit Cais, à Hadifah, quand la course aura lieu.— Quarante jours sont nécessaires, répondit Hadifah, à ce que je pense, pour dresser les chevaux. — C'est bien, dit Cais, » et tous deux convinrent que les chevaux seraient dressés pendant quarante jours, que la course aurait lieu près du lac de Zatalirsad, et que le cheval qui arriverait le premier au but, gagnerait. Toutes les conditions étant réglées, Cais retourna à ses tentes.

Cependant un des cavaliers de la tribu de Fazarah dit à ses voisins : « Parents, soyez assurés que des dissensions s'élèveront entre la tribu d'Abs et celle de Fazarah, à propos de la course de Dahis et de Ghabra. Les deux tribus, soyez-en certains, seront désunies, car le roi Cais a été là en personne : or il est prince et fils de prince. Il a fait tous ses efforts pour annuler le pari, ce à quoi Hadifah n'a pas voulu consentir. Tout cela est une affaire dont il suivra une guerre qui peut durer cinquante ans, et il y en aura plus d'un qui périra dans les combats.» Hadifah, ayant entendu ces prédictions, dit: « Je m'embarrasse fort peu de tout cela et je méprise cet avis.— O Hadifah, s'écria Ayas, je vais vous apprendre quel sera le résultat de tout ceci et de votre obstination envers Cais, et il lui parla ainsi en vers :

« En toi, ô Hadifah, il n'y a pas de beauté, et
« dans la pureté de Cais il n'y a point de tache.
« Combien son avis était sincère et honnête! aussi

« a-t-il en partage l'à-propos et les convenances.
« Parie avec un homme qui n'ait pas même un
« âne en sa possession, et dont le père n'ait jamais
« acheté un cheval ; mais laisse-là Cais ; il a des
« richesses, des terres, des chevaux, un caractère
« fier, et ce Dahis enfin qui est toujours le pre-
« mier le jour de la course, soit qu'il s'élance ou
« qu'il soit en repos, ce Dahis, animal dont les
« pieds même, quand la nuit répand son obscurité,
« se font apercevoir comme des tisons ardents. »

« Ayas, répliqua Hadifah, penserais-tu que je ne tiendrai pas ma parole ? Je recevrai les chameaux de Cais, et je ne souffrirai pas que mon nom soit mis au nombre de ceux qui ont été vaincus. Laisse aller les choses selon leurs cours. »

Aussitôt que le roi Cais eut rejoint ses tentes, il s'empressa d'ordonner à ses esclaves de dresser les chevaux, mais de donner particulièrement leurs soins à Dahis, puis il raconta à ses parents tout ce qui avait en lieu entre lui et Hadifah. Antar (le héros du roman) était présent à ce récit, et comme il prenait un intérêt très-vif à tout ce qui touchait ce roi, «Cais, lui dit-il, calmez votre cœur, tenez vos yeux bien ouverts, faites la course, et n'ayez aucune crainte. Car, par la foi d'un Arabe, si Hadifah fait naître quelque trouble et quelque mésintelligence, je le tuerai ainsi que toute la tribu de Fazarah.» La conversation dura sur ce sujet jusqu'à ce que l'on arriva près des tentes dans lesquelles Antar ne voulut pas entrer

avant d'avoir vu Dahis. Il tourna plusieurs fois autour de cet animal et reconnut qu'en effet il rassemblait en lui des qualités faites pour étonnèr tous ceux qui le voyaient.....

Hadifah ne tarda pas à apprendre le retour d'Antar et sut que ce héros encourageait le roi Cais à faire la course. Haml, le frère d'Hadifah, était aussi au courant de ces nouvelles, et dans le trouble qu'elles lui causaient, « Je crains, dit-il à Hadifah, qu'Antar ne tombe sur moi ou sur quelqu'un de la famille de Beder, qu'il ne nous tue et que nous ne soyons déshonorés. Renoncez à la course, ou nous sommes perdus. Laissez-moi aller vers le roi Cais, et je ne le quitterai pas que je ne l'aie engagé à venir vers vous pour rompre le contrat. — Faites comme il vous plaira, répondit Hadifah. D'après cela, Haml monta à cheval, et alla à l'instant même chez le roi Cais. Il le trouva avec son oncle Asyed, homme sage et prudent. Haml s'avança vers Cais, lui donna le salut en lui baisant la main, et après lui avoir fait entendre qu'il lui portait un grand intérêt, « O mon parent, dit-il, sachez que mon frère Hadifah est un pauvre sujet dont l'esprit est plein d'intrigues. J'ai passé ces trois derniers jours à lui faire mille représentations pour l'engager à abandonner la gageure. Oui, c'est bien, m'a-t-il dit enfin; si Cais revient vers moi, s'il désire d'être débarrassé du contrat, je l'anulerai; mais qu'aucun Arabe ne sache que j'ai abandonné le pari par crainte d'Antar. Maintenant,

Cais, vous savez qu'entre parents, la plus grande preuve d'attachement que l'on puisse se donner, est de céder. Aussi me suis-je rendu ici pour vous prier de venir avec moi chez mon frère Hadifah, afin de lui demander de renoncer à la course avant qu'il ne s'élève aucun trouble et que la tribu ne soit exterminée de ses terres. » A ce discours de Haml, Cais devint rouge de honte, car il était confiant et généreux. Il se leva aussitôt, et laissant à son oncle Asyed le soin de ses affaires domestiques, il accompagna Haml au pays de Fazarah. Lorsqu'ils furent à moitié chemin, Haml se mit devant Cais auquel il prodigua des louanges tout en blâmant la conduite de son frère, par ces mots :

« O Cais, ne vous laissez pas aller à la colère contre Hadifah, car ce n'est qu'un homme obstiné et injuste, dans ses actions. O Cais, si vous persistez dans le maintien de la gageure, de grands malheurs s'ensuivront. Vous et lui vous êtes vifs et également emportés, ce qui me donne de l'inquiétude sur vous, Cais. Mettez de côté, je vous prie, vos intérêts privés, soyez bon et généreux avant que l'oppresseur ne devienne l'opprimé. »

Haml continua d'injurier son frère, en flattant Cais par son admiration, jusque vers le soir où ils arrivèrent à la tribu de Fazarah. Hadifah, qui en ce moment était entouré de plusieurs chefs puissants sur le secours desquels il comptait au besoin, avait changé d'avis depuis le départ de son frère Haml, et au lieu d'entrer en accommodement et

de faire la paix avec Cais, il avait au contraire pris la résolution de ne céder en rien et de maintenir rigoureusement toutes les conditions de la course. Il parlait même de cette affaire avec l'un des chefs au moment où Cais et Haml se présentèrent devant lui.

Sitôt qu'Hadifah vit Cais, il résolut de l'accabler de honte. Se tournant donc vers son frère. « Qui t'a ordonné d'aller vers cet homme? lui demanda-t-il; par la foi d'un noble Arabe! quand tous les hommes qui couvrent la surface de la terre viendraient m'importuner et me dire : « O Hadifah, abandonne un poil de ces chameaux, » je ne l'abandonnerais pas à moins que la lance n'eut percé ma poitrine et que l'épée eut fait sauter ma tête. Cais devint rouge et remonta aussitôt à cheval en reprochant à Haml sa conduite. Il revint en toute hâte chez lui, où il trouva ses oncles et ses frères qui l'attendaient avec une anxiété extrême. « O mon fils, lui dit son oncle Asyed sitôt qu'il l'aperçut, tu viens de faire une triste démarche, car elle t'a déshonoré. — Si ce n'eût été quelques chefs qui entourent Hadifah et lui donnent de perfides conseils, j'aurais accommodé toute l'affaire, dit Cais; mais maintenant il ne reste plus qu'à s'occuper du pari et de la course. »

Le roi Cais se reposa toute la nuit. Le lendemain, il ne pensa plus qu'à dresser son cheval pendant les quarante jours déterminés. Tous les Arabes du pays s'étaient promis entre eux de venir

aux pâturages pour voir la course, et lorsque les quarante jours furent expirés, les cavaliers des deux tribus vinrent en foule près du lac de Zatar-lirsad. Puis arriva l'archer Ayas qui, tournant le dos au lac, point d'où les cheveax devaient partir, tira en marchant vers le nord, cent coups de flèches jusqu'à l'endroit qui devint le but. Bientôt arrivèrent les cavaliers du Ghitfan et du Dibyan, car ils étaient du même pays, et à cause de leurs relations d'amitié et de parenté on les comprenait sous le nom de tribu d'Adnan. Le roi Cais avait prié Antar de ne pas se montrer en cette occasion, dans la crainte que sa présence ne donnât lieu à quelque dissension. Antar écouta cet avis, mais ne put rester tranquille dans les tentes. L'intérêt qu'il prenait à Cais et la défiance que lui inspirait la lâcheté des Fazaréens, toujours prêts à user de trahison, l'engagea à se montrer. Ayant donc ceint son épée Dhami (1), et étant monté sur son fameux cheval Abjer, il se fit accompagner de son frère Shiboub et se rendit à l'endroit désigné pour la course, afin de veiller à la sûreté des fils du roi Zoheir. En arrivant il apparut à toute cette multitude comme un lion couvert d'une armure. Il tenait son épée nue à la main et ses yeux lançaient des flammes comme des charbons ardents. Dès qu'il

(1) Chez les Arabes, comme en Europe, à l'époque retracé dans les romans de la Table Ronde, les guerriers donnaient un nom à leur épée. Ils faisaient de même pour leurs chevaux, etc., ainsi qu'on l'a vu.

eut pénétré au milieu de la foule; « Holà! nobles chefs arabes et hommes fameux rassemblés ici, cria-t-il d'une voix terrible, vous savez tous que je suis celui qui a été soutenu, favorisé par le roi Zoheir, père du roi Cais; que je suis l'esclave de sa bonté et de sa munificence; que c'est lui qui m'a fait reconnaître par mes parents, qui m'a donné un rang et qui enfin m'a fait compter au nombre des chefs arabes. Bien qu'il ne vive plus, je veux lui témoigner ma reconnaissance et faire que les rois de la terre, même après sa mort, lui soient soumis. Il a laissé un fils que ses autres frères ont reconnu et qu'ils ont placé sur le siége de son père, Cais, qu'ils ont distingué à cause de sa raison, de sa droiture et de ses sentiments élevés. Je suis l'esclave de Cais, je lui appartiens. Je serai l'appui de celui qui l'aime, l'ennemi de celui qui lui résiste. Il ne sera jamais dit, tant que je vivrai, que j'aie pu supporter qu'un ennemi lui fît un affront. Quant au contrat et à la gageure, il est de notre devoir d'en aider l'exécution. Ainsi il n'y a rien de mieux à faire que de laisser courir librement les chevaux, car la victoire vient du créateur du jour et de la nuit. Je jure donc, par la maison sacrée, par le temple, par le Dieu éternel, qui n'oublie jamais ses serviteurs et qui ne dort jamais, que si Hadifah commet quelque acte de violence, je le ferai boire dans la coupe de la vengeance et de la mort, et que je rendrai toute la tribu de Fazarah la fable du monde entier. Et vous, ô chefs arabes, si vous désirez vraiment

que la course se fasse, assistez-y avec justice et impartialité; autrement, par les yeux de ma chère Ibla! je ferai marcher les chevaux dans le sang! »—Antar a raison, s'écrièrent de tous côtés les cavaliers.

Hadifah choisit alors, pour monter sa jument Ghabra, un écuyer de la tribu de Dibyan. Cet homme avait passé tous les jours et une partie des nuits de sa vie à élever et à soigner les chevaux. Mais Cais choisit, pour monter son cheval Dahis, un écuyer de la tribu d'Abs, bien plus instruit et bien plus exercé dans son art que le Dibyanien, et quand les deux antagonistes furent montés chacun sur son cheval, le roi Cais donna cette instruction à son écuyer :

« Ne lâche pas trop les rênes à Dahis; si tu t'aperçois qu'il sue, tiens-toi sur l'étrier et presse-lui doucement les flancs avec tes jambes ; mais si tu le pousses trop, tu lui ôteras tout son courage. »

Hadifah entendit ce que venait de dire Cais, et voulant l'imiter, il répéta :

« Ne lâche pas trop les rènes à Ghabra ; si tu t'aperçois qu'elle sue, tiens-toi sur l'etrier et presse lui doucement les flancs aves tes jambes; mais si tu la pousses trop, tu lui ôteras tout son courage. »

Antar se mit à rire. « Par la foi d'un Arabe, dit-il à Hadifah, vous serez vaincu. Eh ! les expressions sont-elles si rares que vous soyez forcé d'employer précisément celles de Cais ? Mais, au fait, Cais est un roi, et le fils d'un roi doit toujours être imité; et puisque vous l'avez suivi mot à

mot dans ce qu'il a dit, c'est la preuve que votre cheval suivra le sien dans le désert. »

A ces mots, Hadifah, le cœur gonflé de colère et d'indignation, jura par serment qu'il ne laisserait pas courir son cheval en ce jour, et qu'il voulait que la course n'eût lieu que le lendemain au lever du soleil. Au fait, ce délai lui paraissait indispensable pour préparer la perfidie qu'il méditait; car il n'eut pas plutôt aperçu Dahis qu'il resta interdit de l'étonnement que lui causèrent la beauté et les perfections de ce cheval.

Les juges étaient donc déjà descendus de cheval et les cavaliers des différentes tribus se préparaient à retourner chez eux, quand Shiboub se mit à crier d'une voix retentissante : « Tribus d'As, d'Adnan, de Fazarah et de Dibyan, et vous tous qui êtes ici présents, attendez un instant pour moi, et écoutez des paroles qui seront répétées de génération en génération ? » Tous les guerriers s'arrêtèrent : « Parle, dirent-ils, que veux-tu ? Peut-être y aura-t-il quelque chose de bon dans tes paroles. — O illustres Arabes, dit alors Shiboub, vous savez ce qui s'est passé à propos du défi entre Dahis et Ghabra ? hé bien, je vous assure sur ma vie, que je les vaincrai tous deux à la course, quand bien même ils iraient plus vites que le vent. Mais voici ma condition : si je suis vainqueur, je prendrai les cent chameaux mis en gage ; que si, au contraire, je suis vaincu, je n'en donnerai que cinquante. » Sur cela un des scheiks de Fazarah se

réeria, en disant : « Qu'est-ce que tu dis là, vil esclave ? Pourquoi prendrais-tu cent chameaux si tu gagnes et n'en donnerais-tu que cinquante si tu perds ? — Pourquoi ? vieux bouc né sur le fumier, pourquoi ? dit Shiboub, parce que je ne cours que sur deux jambes et qu'un cheval court sur quatre, sans compter qu'il a une queue. » Tous les Arabes se mirent à rire : cependant, comme ils furent très-étonnés des conditions que Shiboub avait faites et qu'ils étaient extrêmement curieux de le voir courir, ils consentirent à ce qu'il tentât cette chanceuse entreprise.

Mais quand on fut rentré dans les tentes, Antar dit à Shiboub : « Hé bien, toi fils d'une mère maudite, comment as-tu osé dire que tu vaincrais ces deux chevaux, pour lesquels tous les cavaliers des tribus se sont rassemblés et qui, au dire de tout le monde, n'ont point d'égaux à la course, pas même les oiseaux ! — Par celui qui produit les sources dans les rochers et qui sait tout, répondit Shiboub, je dépasserai les deux chevaux, fussent-ils aussi prompts que les vents. Oui, et il en résultera un grand avantage : car lorsque les Arabes auront entendu parler de cet événement ils n'auront plus l'idée de me suivre quand je courrai à travers le désert. » Antar sourit, car il se douta du projet de Shiboub. Pour celui-ci, il alla trouver le roi Cais, ses frères et tous les spectateurs de la course, et devant eux tous, jura sur sa vie qu'il dépasserait les deux chevaux. Tous ceux

qui étaient présents se portèrent témoins de ce qu'il venait de dire, et se séparèrent fort étonnés d'une semblable proposition.

Pour le perfide Hadifah, dès le soir même il fit venir un de ses esclaves, nommé Damès, fanfaron s'il en fut. « O Damès, lui dit-il, tu te vantes souvent de ton adresse, mais jusqu'à présent je n'ai pas eu l'occasion de la mettre à l'épreuve. — Mon seigneur, répondit l'esclave, dites-moi en quoi je pourrais vous être utile. — Je désire, dit Hadifah, que tu ailles te poster au grand défilé. Demeure en cet endroit, et va-t'y cacher demain dès le matin. Observe bien les chevaux et vois si Dahis est devant. Dans ce dernier cas, présente-toi subitement à lui, frapppe-le à la tête, et fais en sorte qu'il s'arrête, afin que Ghabra passe devant et que nous n'encourions pas la disgrâce d'être vaincus. Car, je l'avoue, dès que j'ai vu Dahis, sa conformation m'a fait naître des doutes sur l'excellence de Ghabra, et j'ai peur que ma jument ne soit vaincue et que nous ne devenions un sujet de dérision parmi les Arabes. — Mais, seigneur, comment distinguerai-je Dahis de Ghabra quand ils s'avanceront tous deux environnés d'un nuage de poussière ? » Hadifah repondit : « Je vais te donner un signe et t'expliquer l'affaire de manière à ne te laisser aucune difficulté. » En disant ces mots il ramassa quelques pierres à terre, et ajouta : « Prends ces pierres avec toi. Quand tu verras le soleil se lever, tu te mettras à les compter et tu les

jetteras à terre quatre à quatre. Tu répéteras cette opération cinq fois, c'est à la dernière que doit arriver Ghabra. Tel est le calcul que j'ai fait, que s'il se présentait à toi un nuage de poussière et qu'il te restât encore quelques pierres dans la main, par exemple, un tiers ou la moitié, ce serait la preuve que Dahis aurait gagné du terrain et qu'il serait devant tes yeux. Alors jette-lui une pierre à la tête comme je t'ai dit, arrête-le dans sa course afin que ma jument puisse le dépasser (1). » L'esclave consentit à tout. S'étant muni de pierres, il alla se cacher au grand défilé, et Hadifah se regarda comme certain de gagner le pari.

Dès l'aube du jour, les Arabes, venus de tous côtés, étaient rassemblés au lieu de la course. Les juges donnèrent le signal pour le départ des chevaux et les deux écuyers poussèrent un grand cri. Les coursiers partirent comme des éclairs qui éblouissent les yeux, et ils ressemblaient au vent lorsqu'à mesure qu'il court il devient plus furieux. Ghabra passa devant Dahis et le laissa derrière. « Te voilà perdu, mon frère de la tribu d'Abs, cria l'écuyer Fazaréen à l'Absien ; ainsi, arrange-toi pour te consoler de ton malheur. — Tu mens, répliqua l'Absien, et dans quelques instants tu ver-

(1) Il y a des variantes dans les manuscrits d'*Antar*, à ce passage où Hadifah fait le calcul comparatif du nombre des pierres jetées à terre, avec la vitesse des deux chevaux. La version anglaise est obscure en cet endroit, et la traduction que nous en donnons ici nous a été communiquée obligeamment par M. Reinaud.

ras jusqu'à quel point tu fais mal ton compte. Attends seulement que nous ayons dépassé ce terrain inégal. Les juments vont toujours mieux dans les chemins difficiles qu'en rase campagne. » En effet quand ils arrivèrent à la plaine, Dahis se lança comme un géant, laissant un sillon de poussière derrière lui. On eût dit qu'il n'avait plus de jambes, on n'apercevait que son corps et en un clin d'œil il fut devant Ghabra. » Holà ? cria alors l'écuyer Absien au Fazaréen, envoie un courier de ma part à la famille de Beder, et toi, goûte un peu de l'armertume de la patience derrière moi. « Cependant Shiboub, rapide comme le vent du nord, gardait son avanee sur Dahis en sautant comme un faon et courant avec la persévérance d'une autruche mâle, jusqu'à ce qu'il arriva au grand défilé où Damès était caché. Celui-ci n'avait encore jeté qu'un peu moins du quart de ses cailloux, lorsqu'il regarda et vit Dahis qui venait. Il attendit que le cheval passât près de lui, et se présentant inopinément à lui en criant, il lui jeta avec force une pierre dans les yeux. Le cheval se cabra, s'arrêta un instant et l'écuyer fut sur le point d'être démonté. Shiboub fut témoin de tout et ayant regardé l'esclave attentivement, il reconnut qu'il appartenait au lâche Hadifah. Dans l'excès de sa rage, il se jeta en passant sur Damès, le tua d'un coup d'épée, puis il alla à Dahis dans l'intention de lui parler pour le flatter et le remettre en carrière, quand, hélas ; la jument Ghabra s'avança rasant la terre comme

le vent. Alors Shiboub, craignant d'être vaincu, pensant aux chameaux qu'il aurait à donner, se mit à courir de toute sa force vers le lac, où il arriva en avance de deux portées de trait. Ghabra vint ensuite, puis enfin Dahis portant sur son front la marque du coup qu'il avait reçu ; ses joues étaient couvertes de sang et de pleurs.

Tous les assistants furent stupéfaits à la vue de l'activité et de la force de Shiboub ; mais sitôt que Ghabra eut atteint le but, les Fazaréens jetèrent tous de grands cris de joie. Dahis fut ramené tout sanglant et son écuyer apprit à ceux de la tribu d'Abs ce que l'esclave avait fait. Cais regarda la blessure de son cheval et se fit expliquer en détail comment l'accident avait eu lieu. Antar rugissait de colère, portait la main sur son invincible épée Dhami, impatient d'anéantir la tribu de Fazarah. Mais les Scheiks le retinrent, bien qu'avec peine ; après quoi ils allèrent vers Hadifah pour le couvrir de honte et lui reprocher l'infâme action qu'il avait faite. Hadifah nia, en faisant de faux serments, qu'il sût rien touchant le coup qu'aurait reçu Dahis, puis ajouta : « Je demande les chameaux qui me sont dus, et je n'admettrai pas la lâche excuse que l'on allègue. »

« Ce coup ne peut être que d'un sinistre augure pour la tribu de Fazarah, dit Cais ; Dieu certainement nous rendra triomphants et victorieux et les détruira tous. Car Hadifah n'a désiré faire cette course que dans l'idée de faire naître des troubles et des dissensions ; et la commotion que va donner

cette guerre peut exciter les tribus les unes contre les autres, en sorte qu'il y aura beaucoup d'hommes tués et d'enfants orphelins. » Les conversations s'animèrent peu à peu, devinrent violentes, les cris confus se firent entendre de tous côtés et enfin les épées nues brillèrent. On était sur le point de faire usage des armes, quand les Scheiks et les sages descendirent de leurs chevaux, découvrirent leurs têtes, pénétrèrent au milieu de la foule, s'humilièrent et parvinrent à arranger cette affaire aussi convenablement qu'il fût possible. Ils décidèrent que Sbiboub recevrait les cent chameaux de la tribu de Fazarah, montant du pari, et qu'Hadifah mettrait fin à toute prétention et à toute dispute. Tels furent les efforts qu'ils firent pour éteindre les animosités et les désordres prêts à se déclarer au milieu des tribus. Alors les différentes familles se retirèrent dans leurs demeures, mais leurs cœurs étaient remplis d'une haine profonde. L'un de ceux dont le ressentiment parut le plus violent était Hadifah, surtout lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de son esclave Damès. Pour Cais, il était aussi rempli d'une colère sourde et d'une haine enracinée. Cependant Antar cherchait à le remettre : « O roi, lui disait-il, n'abandonnez pas votre cœur au chagrin ; car, j'en jure par la tombe du roi Zoheir votre père, je ferai tomber la disgrâce et l'infamie sur Hadifah, et ce n'est que par égard pour vous que je l'ai ménagé jusqu'à ce moment. » Bientôt chacun alla retrouver ses tentes.

Dès le matin suivant, Shiboub tua vingt des chameaux qu'il avait gagnés la veille et en fit la distribution aux veuves et aux blessés. Il en égorgea vingt autres avec lesquels il donna des festins à la tribu d'Abs, y compris les esclaves hommes et femmes. Enfin, le jour d'après, il tua le reste des chameaux et donna un grand repas près du lac de Zatalirsad, auquel il invita les fils du roi Zoheir et ses plus nobles chefs. A la fin de cette fête et lorsque le vin circula parmi les assistants, tous louèrent la conduite de Shiboub.

Mais la nouvelle des chameaux égorgés et de toutes ces fêtes fut bientôt sue de la tribu de Fazarah. Tous les insensés de cette tribu s'empressèrent d'aller trouver Hadifah. « Eh quoi! dirent-ils, c'est nous qui avons été les premiers à la course et les esclaves de ces traîtres d'Absiens ont mangé nos chameaux! Envoyez quelqu'un vers Cais, et demandez ce qui vous est dû. S'il envoie les chameaux, c'est bien; mais s'il les refuse, suscitons une guerre terrible aux Absiens. » Hadifah leva les yeux sur son fils Abou-Firacah: « Monte à cheval sur-le-champ, lui dit-il, et va dire à Cais: Mon père dit que vous devez lui payer à l'instant la gageure; qu'autrement il viendra vous en arracher le prix de vive force et vous précipitera dans l'affliction. » Il y avait alors là présent un chef d'entre les Scheiks qui, entendant l'ordre qu'Hadifah venait de donner à son fils, lui dit: « O Hadifah, n'es-tu pas honteux d'envoyer un tel mes-

sage à la tribu des Absiens ? Ne sont-ils pas nos parents et nos alliés? Ce projet s'accorde-t-il avec la raison et le désir d'apaiser les dissensions? l'homme véritable se reconnaît à la générosité et à la bienfaisance. Je pense qu'il serait à propos que tu renonçasses à ton obstination, qui n'aboutira qu'à nous faire exterminer. Cais a montré de l'impartialité, il n'a fait d'outrage à personne; ainsi, entretiens la paix avec les cavaliers de la tribu d'Abs. Fais attention à ce qui est arrivé à ton esclave Damès: il a frappé Dahis, le cheval du roi Cais, et Dieu l'en a puni sur-le-champ, il est resté baigné dans son sang noir. (1) Je t'ai conseillé de ne prêter l'oreille qu'aux bons conseils : agis noblement, et renonce à toute vile pratique. Maintenant que te voilà prévenu sur ta situation, jette un regard prudent sur tes affaires. » Ce discours rendit Hadifah furieux : « Méprisable Scheik, chien de traître, s'écria-t-il. Eh quoi! j'aurais peur de Cais et de toute la tribu des Absiens ! Par la foi d'un Arabe! que tous les hommes d'honneur sachent que si Cais ne m'envoie pas les chameaux, je ne laisserai pas une de ses tentes debout. » Le Scheik fut choqué, et pour jeter encore plus de crainte dans l'âme d'Hadifah, il lui parla ainsi en vers :

« L'outrage est une lâcheté, car il surprend
« celui qui ne s'y attend pas, comme la nuit en-
« veloppe ceux qui errent dans le désert. Quand

(1) Le texte arabe porte seulement que cet esclave était très-noir.

« l'épée sera une fois tirée, prends garde à ses
« coups! Sois juste et ne te revêts pas de déshon-
« neur. Interroge ceux qui connaissent le destin
« de Themoud et de sa tribu, lorsqu'ils commirent
« des actes de rébellion et de tyrannie; on te dira
« comment un ordre du Dieu d'en haut, les a dé-
« truits en une nuit! oui en une nuit. Et le len-
« demain ils étaient tous gissant sur la terre, les
« yeux tournés vers le ciel (1). »

Hadifah non-seulement montra du mépris pour ces vers et le Scheik qui les avait prononcés, mais il ordonna aussitôt à son fils de retourner vers Cais au moment même. Abou-Firacah retourna donc à la tribu d'Abs, et sitôt qu'il fut arrivé, il se rendit à la demeure de Cais qui était absent. L'envoyé demanda alors sa femme Modelilah, fille de Rebia. « Que voulez-vous de mon mari? lui dit-elle. — Je demande ce qui nous est dû, le prix de la course. — Malheur sur toi et sur ce que tu demandes! répliqua-t-elle, fils d'Hadifah! ne crains-tu pas les suites d'une telle perfidie? Si Cais était ici, il t'enverrait à l'instant même dans la tombe! » Abou-Firacah revint vers son père, auquel il rapporta ce que la femme de Cais lui avait dit. « Eh quoi! lâche, s'écria Hadifah, tu reviens sans avoir fini cette affaire! est-ce que tu as eu peur de la fille de Rebia? Retourne. »

(1) Voyez sur cet évènement l'ouvrage de M. Reinaud sur les monuments arabes, persans et turcs du cabinet de M. le duc de Blacas, t. 1, p. 142.

Cependant Abou-Firacah ayant fait observer à son père qu'il était presque nuit déjà, le message fut remis au lendemain.

Pour Cais, lorsqu'il rentra chez lui, il apprit de sa femme qu'Abou-Firacah était venu pour lui demander les chameaux. « Par la foi d'un Arabe, dit-il, si j'avais été là, je l'aurais tué. Mais c'est une affaire finie, laissons aller cela ainsi. » Cependant le roi Cais passa la nuit dans le chagrin et la tristesse jusqu'au lever du soleil, heure à laquelle il se rendait à sa tente. Antar vint le voir; Cais se leva, puis l'ayant fait asseoir auprès de lui, il lui parla d'Hadifah. « Croiriez-vous, lui dit-il, qu'il a eu l'impudence d'envoyer son fils me demander les chameaux? Ah! si j'eusse été présent, j'aurais tué ce messager. » Il finissait à peine de prononcer ces mots quand Abou-Firacah se présenta à cheval devant lui. Sans descendre, sans faire ni salut ni avertissement, il dit : « Cais, mon père désire que vous lui envoyiez ce qui lui est dû; en agissant ainsi, votre conduite sera celle d'un homme généreux; mais dans le cas contraire, mon père s'élèvera contre vous, reprendra son bien par la force, et vous plongera dans l'affliction. »

En entendant ces mots, Cais sentit la lumière se changer en obscurité dans ses yeux : « O toi, fils d'un vil cornard, cria-t-il, comment se fait-il que tu ne sois pas plus respectueux en m'adressant la parole? » Il saisit une javeline et la lança dans la poitrine d'Abou-Firacah. Percé de part en part,

le jeune messager se laissa aller sur son coursier, d'où Antar le prit et le jeta à terre. Puis ayant tourné la tête du cheval du côté de Fazarah, il lui donna un coup de houssine dans le flanc. Le cheval prit le chemin de ses pâturages, et rentra enfin dans son étable tout couvert de sang. Aussitôt les bergers le conduisirent aux tentes, criant : Malheur ! malheur !

Hadifah devint furieux. Il se frappait la poitrine en répétant : « Tribu de Fazarah ! aux armes ! aux armes ! aux armes ! » et tous les insensés de s'approcher de nouveau d'Hadifah et de l'engager à déclarer la guerre aux Absiens et à se venger d'eux. « O mes parents, reprit bientôt Hadifah, qu'aucun de nous ne repose cette nuit, que tout armé ! » Ce qui eut lieu.

A la pointe du jour Hadifah était à cheval, les guerriers étaient prêts, et on ne laissa dans les tentes que les enfants et ceux qui n'étaient point en état de combattre.

De son côté, Cais, après avoir tué Abou-Firacah, pensa bien que les Fazaréens viendraient l'attaquer, lui et ses guerriers ; il se prépara donc au combat. Ce fut Antar qui se chargea de toutes les précautions à prendre en ce cas. Il ne laissa donc dans les tentes que les femmes, les enfants et tous ceux qui ne pouvaient porter l'épée, puis il se mit à la tête des héros de Carad. Rien n'était plus resplendissant que tous ces Absiens couverts de leurs cottes de mailles et de leurs armures luisan-

tes. Ces apprêts furent un terrible moment pour les deux partis. Ils marchaient l'un contre l'autre, et le soleil paraissait à peine, que les cimetères étincelaient et que toute la contrée était en émoi.

Antar était impatient de se jeter en avant et de soulager son cœur en combattant; mais voilà qu'Hadifah s'avance, vêtu d'une robe noire, le cœur brisé de la mort de son fils. « Fils de Zoheir, cria-t-il à Cais, c'est une vilaine action que d'avoir tué un enfant; mais il est bien de se présenter au combat pour décider, par ses lances, qui mérite le commandement de vous ou de moi. » Ces paroles blessèrent Cais. Entraîné par le ressentiment, il s'échappa de dessous ses étendards et se rua sur Hadifah. Ce fut alors que ces deux chefs, animés par une haine mutuelle, combattirent ensemble de dessus leurs nobles coursiers jusqu'à la nuit. Cais était monté sur Dahis et Hadifah sur Ghabra. Dans le cours de ce combat il se passa des faits d'armes qui n'avaient jamais été vus avant. Chaque tribu désespérait de son chef, et elles voulaient faire une attaque générale afin de suspendre leurs efforts et diminuer la fureur qu'ils mettaient à se combattre. Alors les cris commencèrent à se faire entendre dans les airs. Les cimetères furent tirés et les lances s'avançaient entre les oreilles des chevaux arabes. Antar s'approcha de quelques chefs Absiens et leur dit : « Attaquons ces lâches. » Ils allaient partir, quand les anciens des deux tribus s'avancèrent au milieu de la plaine, la tête découverte,

les pieds nus et *les idoles* (1) suspendues à leurs épaules. Placés entre les deux armées, ils parlèrent ainsi : « Parents et alliés, au nom de l'union qui a régné jusqu'ici entre nous, ne faisons rien qui nous rende la fable de nos esclaves. Ne fournissons pas à nos ennemis et à nos envieux, une occasion de nous faire de justes reproches. Oublions tout sujet de dispute et de dissension. Des femmes ne faisons point des veuves, ni des enfants des orphelins. Satisfaites votre ardeur pour les combats en attaquant ceux d'entre les Arabes qui sont vraiment nos ennemis ; et vous, parents de Fazarah, montrez-vous plus humbles envers vos frères les Absiens. Surtout n'oubliez pas que l'outrage a souvent causé la perte de maintes tribus, qui se sont repenties de leur action impie ; qu'il a privé bien des hommes de leurs propriétés, et qu'il en a plongé un grand nombre dans le puits du désespoir et du regret. Attendez donc l'heure fatale de la mort, le jour de la dissolution, car il est là. Alors vous serez déchirés par les aigles menaçantes de la destruction, et vous serez enfermés dans les réduits ténébreux du tombeau. Faites donc en sorte que quand vos corps seront inanimés on ne conserve, en pensant à vous, que le souvenir de vos vertus. » Les Scheiks parlèrent longtemps et jusqu'à ce que la flamme des passions qui s'était allumée dans l'âme des héros fût éteinte.

(1) Le texte arabe porte quelquefois *leurs enfants en bas âge*.

Hadifah se retira du combat, et il fut convenu que Cais paierait le prix du sang d'Abou-Firacah avec une grande quantité de troupeaux et une file de chameaux. Les Scheiks ne voulurent pas même quitter le champ de bataille avant que Cais et Hadifah ne se fussent embrassés et n'eussent consenti à tous les arrangements.

Antar rugissait de fureur : « O roi Cais, que faites-vous là ? s'écria-t-il. Quoi ! nos épées nues brillent dans nos mains, et la tribu de Fazarah exigera de nous le prix du sang de son mort ! Et nos prisonniers, nous ne pourrons les racheter qu'avec la pointe de nos lances ! Le sang de notre mort aura été versé, et nous ne le vengerons pas ? » Hadifah était hors de lui en entendant ces paroles. « Et toi, vil bâtard, lui dit Antar en l'apostrophant, toi, fils d'une vile mère, est-ce qu'il y a quelque chose qui puisse t'honorer, et nous, nous flétrir ? Si ce n'était la présence de ces nobles Scheiks, je t'anéantirais, toi et ton monde, sur-le-champ. » Alors l'indignation et la colère d'Hadifah furent portées à leur comble. « Par la foi d'un Arabe, dit-il aux Scheiks, je ne veux plus entendre parler de paix, quand même l'ennemi devrait me percer de ses lances. — Ne parlez pas de la sorte, fils de ma mère, dit Haml à son frère. Ne vous élancez pas sur la route de l'imprudence ; abandonnez ces tristes résolutions. Restez en paix avec nos alliés les Absiens, car ils sont les étoiles brillantes, le soleil resplendissant qui conduit tous les Arabes qui ai-

ment la gloire. Ce n'est que l'autre jour, lorsque vous les avez outragés en faisant frapper leur cheval Dahis, que vous avez commencé à vous éloigner de la voie de la justice. Quant à votre fils, il a été tué justement, car vous l'avez envoyé demander une chose qui ne vous était pas due. D'après tout cela, il n'y a rien de plus convenable que de faire la paix, car celui qui cherche et provoque la guerre est un tyran, un oppresseur. Acceptez donc les compensations qui vous sont offertes, ou vous allez faire naître encore autour de nous, une flamme qui nous brûlera des feux de l'enfer. » Haml continua en récitant ces vers :

« Par la vérité de *celui* qui a fortement enraciné
« les montagnes sans fondation, si vous n'acceptez
« pas les compensations des Absiens, vous êtes
« dans l'erreur. Ils reconnaissent Hadifah pour un
« chef ; sois donc véritablement un chef, et con-
« tente-toi des richesses, et des troupeaux qui te
« sont offerts. Descends de dessus le cheval de l'ou-
« trage et ne le monte plus, car il te conduirait à
« la mer des chagrins et de l'affliction. Hadifah,
« renonce en homme généreux à toute violence,
« mais particulièrement à l'idée de combattre les
« Absiens. Fais d'eux et de leur supériorité, au
« contraire, un puissant rempart pour nous con-
« tre les ennemis qui pourraient nous attaquer. Fais
« d'eux des amis qui nous restent fidèles, car ce
« sont des hommes qui ont les plus nobles inten-
« tions ; ce sont des Absiens enfin, et si Cais a agi

« avec toi d'une manière injuste, c'est toi qui le
« premier lui as donné cet exemple, il y a quel-
« ques jours. »

Dès qu'Haml eut achevé de réciter ces vers, les chefs des différentes tribus lui adressèrent des remercîments, et Hadifah ayant consenti à accepter la compensation offerte, les Arabes renoncèrent à la violence et à la guerre. Tous ceux qui portaient les armes rentrèrent chez eux. Cais envoya à Hadifah deux cents chamelles, dix esclaves mâles, dix femelles et dix têtes de chevaux. Alors la paix fut rétablie, et tout resta tranquille dans le pays.

Nous ne quitterons pas la grande figure d'Antar sans savoir comment ce héros a terminé ses jours, après avoir mérité par ses vertus, son courage et ses talents le triple honneur d'être élevé au rang de chef, de devenir l'époux d'Ibla et de voir enfin ses poëmes suspendus à la Cabba à la Mecque (1).

Parmi les guerriers qu'Antar avait vaincus vers

(1) Le récit de la mort d'Antar, que j'ajoute à ces extraits, a été traduit par M. Caussin de Perceval, l'un de nos savants orientalistes, qui s'est occupé de rendre en français les parties du roman arabe qui ne sont pas comprises dans la traduction de Terric Hamilton. M. Caussin de Perceval a eu la complaisance de me permettre de joindre son intéressant travail aux extraits que je donne ici.

la fin de sa vie, il en était un, Ouezar, homme vindicatif et féroce, qui souvent avait employé la perfidie pour faire périr le héros ; deux fois, entraîné par sa générosité naturelle, Antar lui avait pardonné ; mais indigné d'une troisième tentative contre sa vie, il lui fit crever les yeux. Cet acte de sévérité n'ayant fait qu'augmenter le désir que Ouezar avait de se venger, il ne vivait plus que de l'idée d'accomplir son funeste dessein, et c'est dans cette disposition que va nous le montrer le romancier.

LA MORT D'ANTAR.

« Ouezar, fils de Djaber, méditait en secret sa vengeance. Quoique ses yeux fussent privés de la lumière, il n'avait rien perdu de son adresse à tirer des flèches; son oreille exercée par un long apprentissage à suivre les mouvements des bêtes féroces sur le bruit de leurs pas, suffisait pour guider ses coups, et jamais le trait qu'il avait lancé ne manquait son but; sa haine toujours attentive écoutait avidement les nouvelles que la renommée lui transmettait de son ennemi. Il apprend qu'Antar, après une expédition périlleuse et lointaine, vient d'arriver couvert de gloire, apportant avec lui un butin immense, des trésors aussi riches que ceux de

Cosroès. A ce récit, Ouezar pleure d'envie et de rage. Il appelle Nedjm, son esclave fidèle: « Trop longtemps, lui dit-il, la fortune a protégé celui dont les succès me désespèrent, depuis ce jour où un fer brûlant ravit la lumière à mes yeux, dix ans se sont écoulés, et je ne suis pas vengé! mais enfin le moment est venu où je laverai ma honte, où j'étendrai dans son sang le feu qui dévore mon cœur. Antar est campé au bord de l'Euphrate; c'est là que je veux l'aller chercher. Je vivrai caché dans les buissons, dans les roseaux, jusqu'à ce que le ciel livre sa vie entre mes mains. » Il ordonne à son esclave de lui amener sa chamelle, dont la course est aussi rapide que celle de l'autruche légère. Il s'arme de son arc et de son carquois rempli de flèches empoisonnées. Nedjm fait agenouiller la chamelle, aide son maître à monter, et prend la bride de l'animal docile dont il doit diriger la marche.

Lorsqu'ils se furent enfoncés dans les espaces immenses du désert, Ouezar exhala en ces mots, le ressentiment qui l'animait: « Mes paupières mutilées ne peuvent plus se fermer au doux sommeil. Une nuit éternelle m'environne. Trois fois vaincu, j'ai roulé sur la poussière, et ma tribu m'a repoussé de son sein comme un ennemi. Malheur à toi, fils de Shedad, toi qui as causé mes tourments et ma honte! l'envie a consumé mon cœur, et extenué mon corps. Puisse enfin la fortune favorable à mes vœux te faire tomber sous mes coups! »

Après plusieurs journées de marche pénible, ils sortent des déserts arides et entrent dans le pays qu'arrose l'Euphrate, pays fertile, orné d'arbres et de verdure. Ils parviennent aux bords du fleuve. Nedjm jette les yeux sur l'autre rive; il aperçoit des tentes richement décorées, de nombreux troupeaux, des chameaux errants dans la plaine, des lances plantées en terre, des chevaux harnachés et attachés devant l'habitation de leur maître. Il entend les chants des jeunes filles et le son des instruments de musique.

Une tente plus belle et plus haute que les autres était dressée à peu de distance du rivage; devant la porte s'élève une longue lance de fer, auprès de laquelle est un cheval plus noir que l'ébène. Nedjm reconnaît le noble coursier d'Antar et sa lance terrible. Il fait arrêter la chamelle qui porte son maître, et se place avec lui derrière des buissons qui les dérobent à tous les regards.

Lorsque la nuit eut étendu sur la terre, ses ombres sinistres, Ouezar dit à son esclave: « Quittons ce lieu; les voix qui frappent mon oreille me semblent éloignées. Rapproche-moi du fleuve. Mon cœur me dit qu'un coup signalé va illustrer à jamais mon nom. » Nedjm le conduit par la main, le fait asseoir sur la rive, en face de la tente d'Antar, et lui présente son arc et son carquois. Ouezar choisit la plus acérée de ses flèches, la place sur son arc et, l'oreille attentive, il attend le moment de la vengeance.

Antar dans une sécurité profonde, se livrait au plaisir de revoir Ibla sa bien-aimée, après une longue absence. Quoique séparé de la tribu des Benou-Abs, et isolé avec sa famille sur une terre étrangère, il ne croyait avoir à redouter aucun ennemi, parce que la terreur de son nom, imprimée dans le cœur des Arabes, était un boulevard qui défendait ses tentes contre les attaques de tous les habitants du désert. Ibla, fière d'avoir pour époux le héros de l'Arabie, redoublait pour lui de tendresse, et l'amour d'Antar pour elle, loin de s'être affaibli par le temps, semblait n'avoir fait que prendre de nouvelles forces. Il oubliait dans les bras de cette compagne chérie et ses travaux et ses dangers, lorsque les hurlements lugubres des chiens fidèles gardiens du camp, succédant à leurs aboiements prolongés, viennent jeter dans son âme un trouble inconnu. Inquiet, il se lève et sort de sa tente. Le ciel était sombre et nuageux. Antar erre quelque temps dans l'obscurité. Il entend de nouveaux aboiements qui lui paraissent venir du rivage du fleuve. Poussé par la fatalité, il s'avance au bord des eaux et, soupçonnant la présence de quelque étranger, il appelle son frère Djérir pour l'envoyer en reconnaissance. A peine il a élevé sa voix puissante, qui fait retentir les vallons et les montagnes, qu'une flèche l'atteint au côté droit et pénètre dans ses entrailles.

Aucune plainte, aucun gémissement indigne de son courage, ne trahit sa douleur. Il arrache le fer

de sa blessure et s'écrie : « O toi, dont la main perfide s'est guidée sur le son de ma voix pendant la nuit, que ne puis-je te connaître, pour te poursuivre jusqu'au fond des déserts et te faire servir de pâture aux animaux sauvages ! Traître, qui n'as pas osé m'attaquer à la clarté du jour, tu n'échapperas pas à ma vengeance; tu ne jouiras pas du fruit de ta perfidie. »

Ouézar entend ces paroles et la crainte s'empare de son cœur. Il croit que sa flèche a mal servi son ressentiment, et à l'instant l'idée de la colère d'Antar, l'image des tourments qu'il lui prépare, saisissent son esprit d'épouvante. Ses forces l'abandonnent; il tombe privé de sentiment. L'esclave Nedjm, voyant que son maître n'est plus qu'un corps froid et sans vie, monte sur la chamelle et s'éloigne de ces lieux en toute hâte.

Cependant Djérir était accouru à la voix de son frère. Antar l'instruit qu'il a été blessé, d'un trait décoché de l'autre bord du fleuve, par une main inconnue ; il lui ordonne de poursuivre le traître qui l'a frappé, et retourne à sa tente à pas chancelants. Djérir se dépouille de ses vêtements et s'élance dans le fleuve. Arrivé au rivage opposé, il cherche dans l'obscurité et trouve gisant sur le sable un corps inanimé, auprès duquel sa main rencontre un arc et un carquois. Incertain si ce corps sans mouvement peut être rappelé à la vie, mais espérant tirer quelque éclaircissement de la vue de sa

figure, il charge le cadavre sur ses épaules et le porte à la tente de son frère.

Antar étendu sur le lit de douleur, environné de ses amis désolés, était en proie aux plus cruelles souffrances. La tendre Ibla mettait un appareil sur sa blessure qu'elle arrosait de ses larmes. Dans ce moment Djérir entre, et dépose aux pieds de son frère le corps d'Ouézar avec son arc et ses flèches. A peine Antar a-t-il jeté les yeux sur ce corps mutilé où la férocité est encore empreinte, qu'il reconnaît l'implacable ennemi qui avait tant de fois conjuré sa perte. Il ne doute pas que le coup fatal ne soit parti de sa main et que la flèche qui l'a blessé ne soit empoisonnée. Alors la douce espérance abandonne son cœur, et l'image de la mort se présente seule à ses yeux. Il l'envisage avec résignation et, plongé dans de profondes pensées, il garde un moment le silence. Les combats où il a vaincu Ouézar sans pouvoir dompter son âme de fer, la persévérance de ce traître à poursuivre sa vengeance, enfin la justice céleste qui n'a pas permis qu'il survécut à son crime viennent se retracer dans son esprit. Bientôt, sortant de sa rêverie, il s'écrie : « Le malheur de mon ennemi a satisfait mon cœur. Sa mort me console de ma fin prochaine dont il ne sera pas témoin. Oui l'on doit remercier le destin quand on survit à son ennemi, d'un jour ou même d'un instant. » Ensuite s'adressant au cadavre d'Ouézar : « Misérable, dit-il, tu n'as pas savouré le plaisir de la vengeance, et j'ai survécu à

ton trépas. Mais pour vous guerriers, jaloux de ma gloire, rivaux que j'ai terrassés, et dont le cœur plein d'envie ne peut oublier la honte de votre défaite, jouissez de mon triste sort, et triomphez aujourd'hui, puisque telle est la volonté de l'Être immortel dont les humains ne peuvent prévoir ni éviter les décrets.

« Fils de mon oncle, lui dit Ibla, pourquoi renoncer à l'espoir ? pourquoi laisser abattre ton courage ? Une légère blessure de flèche doit-elle t'inquiéter, toi qui, méprisant les coups des sabres et des lances, as supporté, sans te plaindre, tant de blessures profondes dont les cicatrices couvrent ton corps ?

« Ibla, répond Antar, ma vie touche à son terme. La flèche qui m'a atteint est empoisonnée. Reconnais dans ce cadavre les traits d'Ouézar, et cesse de te flatter d'une vaine espérance. »

A ces mots Ibla fait retentir l'air de ses gémissements ; elle déchire ses vêtements, arrache ses longs cheveux et se couvre la tête de poussière. Les femmes qui l'entourent imitent sa douleur ; bientôt tout le camp répond à leurs cris plaintifs, et au silence de la nuit succède le tumulte et les accents du désespoir.

Alors Antar dit à ses amis qui fondaient en larmes : « Cessez d'inutiles pleurs. Le Très-Haut nous a tous assujettis à la même loi, et personne ne peut se soustraire aux arrêts du destin. » Puis se tournant vers Ibla : « Chère épouse, dit-il, qui défendra

ton honneur et tes jours après la mort d'Antar?... Un second époux, un autre moi-même peut seul t'éviter les horreurs de l'esclavage. De tous les guerriers du désert, Amer et Zeid-el-Kail sont ceux dont la valeur protégera le mieux ta vie et ta liberté; choisis donc l'un des deux et va lui offrir ta main..... Pour retourner vers la terre qu'habitent les enfants d'Abs, pour assurer ton passage dans le désert tu monteras mon coursier Abjer, tu revêtiras mes armes; sous ce déguisement, ne crains pas d'être attaquée; marche avec assurance sans daigner donner le salut aux guerriers des tribus qui se trouveront sur ta route. La vue du cheval et des armes du fils de Shedad, suffira pour intimider les plus audacieux. »

Ensuite Antar prit la main d'Amrou Zoulkelb, et la pressant contre son cœur, « Ami, lui dit-il, je te confie le jeune fils d'Aroué. Que cet aimable enfant élevé par toi, et formé par ton exemple, devienne un jour un héros; et que tes soins acquittent pour moi la dette d'amitié que j'ai contractée envers son père. »

Cependant le rideau des ténèbres s'était levé; l'aube parut en souriant et commença à colorer le sommet des montagnes. Antar se fit porter hors de sa tente, et là il distribua à ses parents et à ses amis les nombreux troupeaux qu'il possédait et tout le butin qu'il avait rapporté de sa dernière expédition, réservant pour Ibla la part la plus considérable. Après ce partage, il fit ses adieux à Am-

rou, et l'engagea à retourner dans sa tribu avant que le bruit de sa mort se répandît dans l'Arabie et enhardît leurs ennemis communs à venir l'attaquer. Vainement Amrou protesta qu'il ne le quitterait, point et qu'il voulait escorter Ibla jusqu'à la tribu des Benou-Abs. « Non, dit Antar, tant que j'aurai un souffle de vie, Ibla n'aura d'autre bras que le mien, pour la défendre. Pars, et si tu veux exposer tes jours pour l'amitié, va combattre les Benou-Nebhan, va venger ma mort sur la famille de Ouézar. »

Amrou cède à regret ; il lui jure d'exécuter ses volontés, et les deux amis confondent leurs larmes dans un dernier embrassement. Antar ordonne les préparatifs du départ. Bientôt on abat les tentes, on les plie, on les charge sur des chameaux. La triste Ibla se laisse revêtir des armes pesantes de son époux. Ceinte de son large sabre, tenant dans sa main sa lance redoutable, elle monte sur Abjer, tandis que des esclaves font asseoir Antar dans la litière où Ibla avait coutume de se placer dans les temps heureux, lorsqu'elle traversait les déserts.

On part : Amrou prend le chemin qui conduit à la tribu de Kadaa; Antar et sa famille se dirigent vers la terre de Chourbé. Ses esclaves chassaient en avant les troupeaux et les chameaux chargés des bagages ; à leur suite venaient les cavaliers ; la marche était fermée par Ibla et Antar, accompagnés de l'infatigable Djérir, qui précédait les pas

d'Abjer, et de son neveu Khadrouf qui guidait la chamelle chargée de la litière.

A peine ils avaient perdu de vue les bords fortunés de l'Euphrate, et commençaient à s'enfoncer dans l'immensité des déserts, qu'ils aperçurent au loin des tentes qui paraissaient comme des points obscurs à l'horizon, ou comme une bordure noire de la draperie azurée des cieux. C'était une tribu riche et puissante. Les guerriers qui la composaient, égalaient en nombre les grains de sable de l'Irak, et en courage les lions des forêts. Aussitôt que leurs yeux eurent distingué dans le lointain la faible caravane qui s'avançait, trois cents des plus braves s'élancèrent sur leurs chevaux, saisirent leurs lances et volèrent à sa rencontre. Aussi rapide que les gazelles légères, leurs coursiers franchissent l'espace, et bientôt ils sont à la portée de la flèche. Alors ils reconnaissent la litière et le guerrier qui l'accompagne : « C'est Antar, se disent-ils les uns aux autres ; oui c'est lui qui voyage avec son épouse. Voilà ses armes, son cheval et la magnifique litière d'Ibla. Retournons dans nos tentes et ne nous exposons pas à la colère de cet invincible guerrier. »

Déjà ils avaient tourné bride et allaient reprendre leur course vers leur tribu, lorsqu'un d'entre eux les arrête. C'était un vieux Cheikh dont l'esprit fin et rusé pénétrait les événements les plus secrets et perçait les voiles du mystère : « Mes cousins, leur dit-il, c'est bien la lance d'Antar ; c'est

bien son casque, sa cuirasse et son coursier dont la couleur ressemble à la nuit; mais ce n'est ni sa taille, ni sa contenance fière; c'est le maintien d'une femme timide. Croyez-moi Antar est mort, ou bien une maladie dangereuse l'empêche de monter à cheval, et ce guerrier que porte Abjer, cet Antar prétendu, c'est Ibla qui se sera revêtue des armes de son époux, pour nous intimider, tandis que le véritable Antar est peut-être couché mourant dans cette litière. »

Frappés de ces observations, ses compagnons reviennent sur leurs pas. Aucun d'eux cependant ne se sent l'audace de commencer l'attaque; mais ils se déterminent à suivre de loin la caravane, dans l'espoir de voir naître quelque circonstance qui puisse fixer leur incertitude.

En effet Ibla obligée de descendre de cheval trahit son sexe (1). A ce spectacle les cavaliers qui observaient la caravane ne doutent plus de la réalité de leurs soupçons; ils mettent leurs lances en arrêt et pressent les flancs de leurs coursiers, pour fondre sur cette troupe qu'ils jugent trop faible

(1) Voici le passage original tel qu'il est donné en latin, par M. Caussin de Perceval. « Accidit perfatum, ut Abla descenderit equo urinam emittendi causâ. Et cum perfecisset opus suum et conscendisset equum, appropinquaverunt equites qui sequebantur eam ; advenerunt quead locum, et viderunt urinam sparsam hùc et illùc. Antar autem,cum mingeret, perforabat lapides jactu urinæ, ob magnum robur quod illi Deus indiderat. Et cum aspexissent equites istud, dixit eorum princeps : » Patrueles mei, nonne dixi vobis feminam esse? »

pour lui résister. Antar était étendu dans la litière, presque privé de sentiment. Les cris des ennemis, les hennissements des chevaux, la voix d'Ibla qui l'appelle, viennent frapper son oreille et le tirer de cette léthargie. Le danger lui rend des forces ; il se soulève, montre sa tête et pousse un cri terrible qui porte l'effroi dans tous les cœurs. A ce cri, semblable au tonnerre, le crin des coursiers se hérisse ; ils reculent, ils fuyent et emportent au loin dans la plaine leurs cavaliers glacés de la même terreur et qui se disaient entre eux : « Malheur à nous ! Antar respire encore. Il a voulu éprouver les habitants du désert et connaître qu'elle serait la tribu assez hardie pour ambitionner la conquête de son épouse et de ses biens. » En vain le vieux Cheikh qui leur avait déjà inspiré la confiance, cherche-t-il encore à les rassurer ; la plupart sont sourds à sa voix et poursuivent leur course vers la tribu. Trente seulement consentent à rester avec lui et continuent d'observer la caravane.

Malgré ses douleurs que chaque instant rendait plus cuisantes, Antar avait voulu reprendre ses armes et remonter son coursier. Il fait replacer Ibla dans la litière et marche à ses côtés. « Sois tranquille, disait-il, Antar veille encore sur toi ; mais ce sont ses derniers moments qu'ils consacre à ta défense. » Ibla attacha sur lui un regard plein de tristesse « Antar, lui disent ses compagnons en voyant son attitude souffrante, n'épuise pas les forces qui te restent ; remonte dans la litière. Long-

temps tu nous a protégés par ta valeur, c'est à nous aujourd'hui de combattre pour toi. » Il leur répond : « Je vous remercie, mes cousins, vous êtes braves, mais vous n'êtes pas Antar. Marchez, j'espère encore vous conduire jusqu'à notre tribu. »

Au déclin du jour ils arrivèrent dans une vallée peu éloignée des lieux où campaient les Benou-Abs. Elle se nommait la vallée des Gazelles, et les montagnes qui la formaient ne laissaient d'autre issue, du côté de la terre de Chourbé, qu'une gorge étroite où trois cavaliers pouvaient à peine se présenter de front. Antar fit passer en avant les troupeaux et la chamelle qui portait Ibla. Quand il eut vu toute la caravane défiler devant lui, il s'avança lui-même à l'entrée de la gorge. En cet instant ses douleurs augmentent ; ses entrailles sont déchirées, et chaque pas de son coursier lui fait éprouver des tourments pareils aux supplices des enfers. Il arrête Abjer, plante sa lance en terre et s'appuyant dessus, il demeure immobile.

Les trente guerriers qui suivaient ses traces, en le voyant dans cette position, firent halte à l'autre extrémité de la vallée. « Antar, se disaient-ils, les uns aux autres, s'est aperçu que nous observions sa marche ; sans doute il nous attend dans ce défilé pour nous exterminer. Profitons de la nuit qui va nous envelopper pour regagner nos tentes et rejoindre nos frères. — Mes cousins, leur dit le Cheikh, n'écoutez pas les conseils de la crainte ; l'immobilité d'Antar est le sommeil de la mort. Si

il était vivant, ne fondrait-il pas comme le vautour sur sa proie? Avancez donc, ou si vous refusez de poursuivre votre marche, du moins restez en ce lieu jusqu'à ce que l'aurore vienne éclaircir nos soupçons. »

Persuadés de nouveau par ses discours, ses compagnons demeurent; mais toujours inquiets et alarmés, ils passent la nuit sur leurs chevaux, sans dormir. Enfin le jour a dissipé les ombres qui couvraient la vallée. Antar est toujours à l'entrée du défilé dans la même attitude et son coursier docile est immobile comme lui. A cette vue les guerriers étonnés se consultent longtemps entre eux; toutes les apparences leur montrent qu'Antar est mort, et cependant aucun d'eux n'ose l'approcher, tant est grande la crainte qu'il inspire. Le vieux Cheikh fixe bientôt leur irrésolution. Il descend de sa jument, et la piquant avec la pointe de sa lance, il lui fait prendre sa course vers le fond de la vallée. A peine est-elle parvenue au pied des montagnes, que l'ardent Abjer, la sentant approcher, s'élance vers elle avec de bruyants hennissements. Antar tombe comme une tour qui s'écroule, et le bruit de ses armes fait retentir les échos.

Les guerriers, qui aperçoivent sa chute, s'empressent de voler vers lui. Il s'étonnaient de voir étendu sans vie sur la poussière celui qui avait fait trembler l'Arabie, et ne pouvaient se lasser d'admirer sa taille gigantesque. Renonçant à l'espoir d'atteindre la caravane qui avait dû arriver pen-

dant la nuit à la tribu de Benou-Abs, ils se contentèrent de dépouiller Antar de ses armes pour les emporter chez eux comme un trophée. En vain ils voulurent saisir son coursier. Après la mort de son maître, Abjer n'aurait plus eu de cavalier digne de lui. Plus rapide que l'éclair, il disparaît à leurs yeux et s'enfonce dans les déserts.

On dit qu'un de ces hommes, touché du sort d'un héros qu'avait illustré tant d'exploits, pleura sur son cadavre, le couvrit de terre et lui adressa ces paroles : « Honneur à toi, brave guerrier, qui, pendant ta vie, as été le défenseur de ta tribu, et qui, même après ta mort, as protégé les tiens par la terreur qu'imprimait ton aspect! Puisse ton âme vivre heureuse à jamais! Puissent les rosées bienfaisantes humecter le lieu où tu reposes! »

Firdusi.

RUSTEM.

RUSTEM.

Dans le premier volume, je n'ai, en quelque sorte, donné que les dates entre lesquelles est comprise la vie du poëte Firdousi, et pour ne point interrompre la suite des idées que je voulais exposer, j'ai glissé légèrement sur ce qui est contenu de relatif à la chevalerie, dans l'ouvrage de ce poëte, *Le livre des Rois*, me réservant d'en entretenir le lecteur à loisir et plus au long, dans cette seconde partie de mon livre.

Abou l'Kasim Mansour, appelé Firdousi, est né en l'an 329 de l'Hégire (961 dc J-C) à Schadab, bourg des environs de Thous, dans le Korassan. Le poëme de Firdousi, *Livre des Rois,* comprend les annales et le récit des événements qui se rattachent à l'histoire des rois de Perse, depuis Kainmers qui passe pour avoir donné les premières lois, en ce pays, jusqu'à la conquête de la Perse, par les Sarrazins, en 636 de notre ère, période de temps dont

on évalue la durée à 3,600 ans. Le plus ancien témoignage que l'on ait de ces traditions relatives aux rois de Perse, récits que plusieurs poëtes et enfin Firdousi n'ont fait que mettre en vers, remonte au cinquième siècle. Moyse de Korêne, auteur arménien de ce temps, en parle comme de fables absurdes; mais enfin il les cite, ces traditions, et puisque tous les poëtes qui les ont suivies n'y ont rien changé, quant au fond, il s'ensuit que les idées et les inventions chevaleresques qu'elles renferment, ont une antériorité de cinq siècles sur celles qui se sont développées en Europe vers 1130, par la lecture de la chronique de Turpin et du Roman de Brut, de Wace. Firdousi mourut octogénaire en l'an 411 de l'Hégire (1043 de J-C), onze ans après l'achèvement de son grand poëme. (1)

(1) Les extraits du poëme de Firdousi, que je donne ici, ont été originairement traduits du *Shah-Nameh of the persian, poet Firdousi translated by James Atkinson. London*, 1832. Depuis, M. Jules Mohl a entrepris une traduction complète, en français, de ce poëme. Le 1er vol., 1838, et le 2e vol., 1842, sont publiés, et forment à peu près la moitié de tout l'ouvrage. Cette traduction, dont les savants signalent la fidélité, fait partie de la *Collection orientale* contenant les manuscrits inédits de la Bibliothèque Royale, traduits et publiés par ordre du Roi. On ne saurait trop applaudir à une si noble entreprise. Toutefois, les hommes studieux ont à regretter que le luxe de ces éditions en rende l'acquisition, on peut dire impossible. Pourquoi ne laisse-t-on pas au moins aux traducteurs, la faculté de reproduire leur travail sous un format plus petit, plus portatif et moins coûteux? Le mérite des éditions originales, où se trouvent les textes, n'y perdrait rien, et les petites éditions serviraient à faire connaître et rechercher les grandes.

Parmi les héros qui figurent dans ce grand ouvrage, Rustem est le plus remarquable, celui dont les qualités, les mœurs et les habitudes en font un véritable *chevalier*, selon l'acception donnée à ce mot en Europe. Rustem a un respect profond pour Dieu. Il n'entreprend rien sans invoquer son assistance; il n'accomplit rien de fort et de grand, sans lui en reporter le mérite et la gloire, et c'est en Dieu seul qu'il met toute sa confiance, comme il le dit lui-même dans un passage que j'aurai bientôt l'occasion de citer en entier : « *Je suis né libre* « *et ne suis pas esclave; je ne suis le serviteur que de Dieu!* » Voila bien, si je ne me trompe, le même principe qui faisait que les chevaliers d'Europe, s'affranchissant de toute discipline mondaine, considéraient la force comme une vertu confiée par Dieu à l'homme, pour faire triompher sa justice sur la terre.

Rostem était fils de Zal, petit-fils de Sam et arrière petit-fils de Nériman, lesquels avaient été, eux-mêmes, des guerriers fameux dans le royaume de Perse. Mais les historiens persans, voulant encore enchérir sur ces titres de noblesse, ont donné une origine bien autrement ancienne à Rustem, en prétendant qu'il descendait de Mamoun, fils de Benjamin, fils du patriarche Jacob...

Dès son enfance, Rustem fit prévoir ce qu'il deviendrait. A sa naissance on eût dit qu'il avait déjà une année, et il fallut dix nourrices pour l'allaiter. A trois ans il montait à cheval. A cinq, il se nour-

rissait déjà comme un homme fait, et à huit, il pouvait être comparé aux héros de son temps. A peu près à cette époque de sa vie, Rustem tua un éléphant blanc qui s'était échappé dans les rues d'une ville. Fort et vaillant, il était encore rusé; chargé d'aller prendre une citadelle, afin de ne pas éveiller les soupçons des ennemis, il employa le stratagème bannal des contes orientaux, en se déguisant, ainsi que ses compagnons, en marchands de sel et en cachant dans les sacs des armes au lieu de marchandises.

Mais il accomplit bientôt de plus nobles exploits. Dans une guerre qui avait pour objet de défendre le nouveau roi de Perse Zan, contre Afrasyeb qui avait été chassé du trône, Rustem, après avoir soutenu en combat singulier, les attaques de ce dernier prince, le désarçonna et lui ravit son baudrier et sa couronne.

Peu de temps après succède au trône de Perse Kei-Kaus, espèce de fou qui, par la bizarrerie de ses désirs, entraîne le brave Rustem dans les plus étranges et les plus périlleuses aventures. Kei-Kaus vivait habituellement dans les délices et les festins. Un jour qu'il avait entendu faire par un poëte, qui s'accompagnait de la harpe, les louanges du royaume de Mazindéran, il se mit en tête d'en faire la conquête. D'après les chants de cette espèce de jongleur, on ne voyait, en ce pays, que des fleurs. Le climat était toujours également doux, et au milieu des bosquets de roses, on y trouvait des beautés

parées d'une jeunesse éternelle. Or ce faux poëte n'était rien autre chose qu'un dragon ou magicien déguisé, envoyé par le roi de Mazindéran, pour tenter le roi de Perse, et le faire tomber dans ses embûches.

Lorsque Kei-Kaus eut signifié qu'il voulait faire la conquête du Mazindéran, tous ses guerriers prirent l'alarme, et conjurèrent le père de Rustem, Zal, d'user de l'autorité qu'il avait acquise sur l'esprit du roi, pour le faire renoncer à un projet dont les suites pouvaient amener la ruine de la Perse. Mais toutes les observations de ce sage et vaillant guerrier sont inutiles; Kei-Kaus tente l'entreprise et est fait prisonnier, ainsi que ses guerriers, par le roi de Mazindéran, qui ainsi que ses sujets était une espèce de démon, de magicien sous forme de dragon. Lorsque Kei-Kaus est en prison, et au moment qu'il regrette amèrement de ne pas avoir suivi les conseils de Zal, le *dragon blanc*, lui apparaît, lui reproche sa folie ambitieuse et l'avertit qu'aucun pouvoir humain ne pourra le tirer, lui et les siens, des prisons où ils sont enfermés.

Cependant Zal, en fidèle serviteur de la couronne de Perse, s'indigne de savoir le roi ainsi retenu; et s'adressant à son fils Rustem, il lui dit que le moment est venu de tirer son épée, pour délivrer Kei-Kaus. « Pour moi, lui dit-il, qui ai vécu deux cents ans, je suis vieux, et ne pourrais supporter les travaux d'une pareille entreprise. C'est à toi, mon fils, qu'elle convient; et si tu délivres le roi,

ton nom sera exalté par toute la terre. Arme toi ! »

Rustem fait observer à son père qu'il y a bien loin jusqu'au royaume de Mazinderan, puisque le roi et son armée ont mis six mois pour s'y rendre. Mais Zal répond à son fils : « Il y a un autre chemin bien plus court, mais hérissé d'obstacles et de dangers, où l'on rencontre, à chaque pas, des lions, des démons et de la sorcellerie. Par cette route, quand on peut la parcourir, on atteint au royaume de Mazinderan en sept jours. » Rustem ne balance pas pour la suivre. Il demande à Dieu la victoire, s'arme et part pour aller délivrer le roi. Ici commencent les sept travaux de Rustem.

Première journée. — Il part, monté sur son coursier Rakush, et fait, en un seul jour, le trajet qui en eût exigé deux. Affamé, il saisit un âne sauvage, le fait rôtir à un feu qu'il a obtenu en faisant jaillir de son épée des étincelles sur des feuilles sèches. Après s'être rassasié, il laisse Rakush libre de paître l'herbe, et ne tarde pas à céder au sommeil. Mais bientôt un lion attaque Rakush. Avec ses dents et à force de ruades, le coursier tue l'animal assaillant. Rustem se réveille enfin, et voyant un lion étendu mort, il dit à son cher compagnon : « Ah Rakush ! quelle extravagance à toi de combattre seul un lion ! pourquoi ne m'as-tu pas averti en hennissant avec force ? je sais que ton cœur est inaccessible à la crainte, cependant garde toi de recommencer un pareil exploit, et ne te mesure plus

seul avec un lion ! » Rustem se remit à dormir, et le lendemain, à l'aube du jour, il monta sur Rakush et reprit sa route vers le Mazindéran.

Deuxième journée. — Il arrive dans une contrée si aride qu'il est impossible d'y trouver le moindre filet d'eau pour se désaltérer. Rustem fait une ardente prière à Dieu, et bientôt il apparaît une brebis qui le mène à une fontaine. Après s'être désaltéré et avoir encore fait un repas avec de l'âne sauvage, il adresse la parole à son coursier : « Fais bien attention aux dangers qui pourraient se présenter encore, et ne risque plus ta vie. Ne t'engage ni avec un lion ni avec un démon. Mais si il apparaît quelque ennemi, avertis-moi par ton hennissement. » Rustem alla dormir et Rakush se mit à brouter.

Troisième journée. — Vers minuit un monstrueux dragon-serpent, long de huit arpents, paraît tout à coup. Rakush se retire aussitôt vers son maître, hennissant et frappant de ses pieds sur la terre, de toutes ses forces. Rustem se réveille, mais le monstre s'évanouit, et le héros se rendort. Bientôt le dragon reparaît et le fidèle Rakush avertit de nouveau son maître. Mais celui-ci, contrarié des avertissements inutiles de son coursier, lui reproche d'avoir de fausses peurs, des visions, et de le priver d'un sommeil qui lui est indispensable ; il le menace même de le laisser en route, et d'aller

seul à Mazinderan, chargé de ses armes, si il ne respecte pas son repos. Rakush, sensible aux reproches que vient de lui adresser son maître, se résout à rester immobile auprès de lui. Mais il ne peut s'y tenir longtemps, car le dragon ne tarde pas à reparaître ; alors Rakush se met à frapper vivement la terre de ses pieds et réveille Rustem. Cette fois une lumière, quoique douteuse, ayant permis au héros d'entrevoir le monstre, il le combat et lui tranche la tête.

Quatrième journée. — Après avoir achevé ses dévotions, Rustem met à Rakush ses caparaçons, monte à cheval, reprend son chemin et entre dans le pays des magiciens. Il fit avec rapidité une longue marche, et au moment où la lumière du soleil disparaissait, il découvrit des arbres, de l'herbe et de l'eau vive, enfin un lieu digne d'un jeune héros ; il vit une source semblable à l'œil du faisan, puis dans une coupe, du vin rouge comme le sang du pigeon, et enfin un argali (daim) rôti, avec du pain placé dessus, une salière et des confitures disposées autour. Il descendit de cheval, ôta la selle à Rakush et s'approcha, tout étonné de trouver là de l'argali et du pain : c'était le repas des magiciens qui avaient disparu à l'arrivée de Rustem et au son de sa voix. Cependant Rustem s'assit à côté de la fontaine, sur un tas de roseaux et remplit de vin une coupe de rubis. A côté du vin il trouve une lyre aux sons harmonieux, et le désert entier

était comme une salle de banquet. Appuyant sa lyre contre sa poitrine Rustem en tire des sons mélodieux et chante ce qui suit : « Rustem est le fléau des méchants, aussi les jours de joie sont-ils rares pour lui. Chaque champ de bataille est son champ de tournois, le désert et la montagne sont ses jardins. Tous ses combats sont contre des divs et des dragons courageux, et il ne pourra jamais se débarrasser des divs et des déserts. Le vin et la coupe, la rose parfumée et le jardin ne sont pas la part que la fortune m'a faite ; je suis toujours occupé à combattre les crocodiles ou à me défendre contre les tigres. »

Ce chant accompagné des soupirs de Rustem et du son que rendait l'instrument sous ses doigts, frappa l'oreille d'une magicienne. Elle arrangea son visage comme le printemps, quoique tous ces charmes ne lui convinssent pas ; puis, toute belle de couleurs et de parfums, en s'approchant de Rustem, elle lui demanda *de ses nouvelles* et s'assit à son côté. Le héros adressa alors une prière à Dieu, invoqua sa protection et lui rendit des actions de grâces de ce qu'il trouvait dans le désert du Mazinderan, du vin, de la musique et une jeune fille pour boire *avec lui*. Il ne savait pas que c'était une vile magicienne, un Ahriman caché sous de belles couleurs. Il lui mit en main une coupe de vin et prononça le nom de Dieu, le juste, le dispensateur de tout bien ; mais à peine eut-il fait entendre le nom du maître de l'amour, que les traits de

la magicienne changèrent, car son esprit ne connaissait pas le sens de l'adoration, et sa langue ne savait pas dire une prière. Elle devint noire lorsqu'elle entendit le nom de Dieu; et Rustem, aussitôt qu'il l'eut regardée, lança, plus rapide que le vent, le nœud de son lacet, et enchaîna soudain la tête de la magicienne. Il lui adressa des questions et lui dit : « Avoue qui tu es, montre-toi sous ta véritable forme. » Alors elle se changea dans son lacet en vieille femme décrépite, pleine de rides et de sortiléges, de magie et de méchanceté. Il la coupa en deux et remplit de terreur le cœur des magiciens (1).

Cinquième journée. — De ce lieu, Rustem passe dans une autre contrée où règne une obscurité complète, et il se fie à l'instinct de son cheval qui le conduit. Mais bientôt la scène change, et tout est environné de la plus riche lumière ; Rustem et Rakush se trouvent au milieu de champs couverts de blés. Le héros se jette à terre et dort, le cheval se met à paître. Le garde de la forêt, voyant l'animal au milieu des champs, vient près de Rustem qu'il éveille en sursaut, en donnant un grand coup de sa baguette sur la terre. C'était encore un démon déguisé. « Pourquoi, lui dit ce garde, laissez-vous manger le blé à votre cheval ? » Pour toute réponse, Rustem irrité se lève, prend le

(1) Ce récit de la 4e journée, est tiré de la traduction de M. Mohl, tom. Ier. p. 521.

garde par les deux oreilles et, d'un seul effort, les lui arrache. Tout sanglant, le démon, garde-forêt, va trouver son maître Aulad, à qui il raconte et fait voir ce qui lui est arrivé. A ce spectacle, Aulad plein de colère, fait assembler ses guerriers et se rend en toute hâte au lieu où était encore Rustem. Mais notre héros armé, et monté sur son cheval, attendait son ennemi qui lui demanda son nom, afin, dit-il, de ne pas prendre la peine de tuer un antagoniste indigne de lui, et il le somme de lui dire pourquoi il a arraché les oreilles de son garde-forêt. — Rustem lui répond seulement, que pour son nom, si il le lui prononçait, il le ferait trembler de terreur. Aussitôt un combat terrible s'engage. La plupart des guerriers sont mis à mort et, avec son adresse ordinaire, Rustem enlace Aulad avec son kamond, le prend vivant, le garotte, se met à l'interroger, et le force de lui apprendre où est la caverne du Démon blanc et de ses guerriers ; de lui dire enfin en quel endroit le roi Kaus est retenu prisonnier, lui promettant, s'il dit la vérité, de lui donner le royaume de Mazinderan, mais le menaçant, si il le trompe, de le tuer. Rustem, après avoir reçu d'Aulad tous les renseignements qui lui sont indispensables, prend la précaution de le garotter à un arbre dont il ne doit le détacher qu'après avoir mis fin à son entreprise. En effet, monté sur Rakush, son haume de fer en tête, et la poitrine couverte d'une peau de tigre, il s'avance vers le chef des démons

Arzang, auquel, après l'avoir combattu, il tranche la tête.

Sixième journée. — Cette première expédition achevée, Rustem revient à l'arbre auquel Aulad est attaché, délivre son prisonnier, et lui dit de le conduire au lieu où le roi Kaus est enfermé. Ils entrent dans la ville de Mazinderan, et tout aussitôt, du fond de sa prison, le roi de Perse entendant le hénissement de Rakush, le reconnaît et ne doute plus que son maître Rustem ne vienne le sauver ainsi que ses guerriers. Rustem trouve en effet le roi et les siens et, dans les premiers moments, tous expriment leur joie et leur reconnaissance à leur libérateur. Mais par l'effet des enchantements des démons, le roi et ses guerriers avaient été privés de la vue, et Kaus à ce sujet recommande à Rustem de garantir soigneusement Rakush des charmes des sorciers, car, ajoute-t-il, si le Démon blanc apprenait le meurtre d'Arzang, et que vous êtes à Mazinderan, en conquérant, il assemblerait aussitôt une puissante armée de démons, dont l'influence deviendrait funeste. Accompagné d'Aulad, Rustem se met bientôt en route pour vaincre les sorciers. Il passe les sept montagnes, tue ou met en fuite plusieurs groupes de démons qui se présentent pour lui barrer le passage ; puis après s'être fait donner de nouvelles instructions par Aulad, qu'il attache de nouveau à un arbre, pour s'assurer de sa bonne foi, il part seul pour aller attaquer le Démon blanc.

Septième joùrnée.—Enfin, profitant des avis qu'il a reçus, Rustem attend l'heure de midi à laquelle le monstre avait coutume de dormir, pour l'attaquer. Après lui avoir fait plusieurs blessures et l'avoir fatigué par un long combat, le héros l'étouffe dans ses bras vigoureux et lui arrache le cœur. Cet exploit achevé, Rustem lave son propre corps couvert de sueur et de sang, et adresse une prière à Dieu, sans la volonté de qui l'homme n'est rien. A la suite de cet acte de dévotion, le héros remet ses habits et ses armes, va délivrer Aulad à qui il donne le cœur sanglant du monstre à porter, et c'est avec le sang de ce cœur que Kaus et ses guerriers doivent être guéris de leur cécité, ce qui a lieu en effet.

Le roi et les guerriers persans ayant recouvré la vue, on se livre à la joie pendant plusieurs jours, puis on se met en mesure, après avoir brulé la ville de Mazinderan, pour aller dicter des conditions au chef de ce royaume, et de le soumettre à la Perse.

De retour dans ses États, le roi Kaus, avec son imprudence accoutumée, fait plusieurs tournées dans les provinces de la Perse, dans l'une desquelles il soumet, en passant, un prince rebelle, dont la fille lui plaît et qu'il épouse. Mais le père de Sudaveh, c'est le nom de la princesse, profite du délire amoureux de Kaus pour le faire son prisonnier.

Par suite de cet événement, Afrasieb qui pré-

tend toujours remonter sur le trône de Perse dont on l'avait chassé, prend possession de l'Iran, et se remet plus que jamais sur le pied de défense et de guerre. Mais Rustem, toujours attentif à protéger le roi Kaus, lève une armée, défait le roi rebelle, père de Sudaveh, et remet en liberté le souverain de la Perse, en sorte que Afrasieb se trouve forcé de se replier dans le Turan, où il va régner.

Cependant le roi Kaus est loin de s'être corrigé de ses folies. Après avoir payé si cher son envie de connaître et de posséder le royaume enchanté de Mazinderan, il lui prend la fantaisie, d'après les séductions d'un démon déguisé en domestique, d'explorer le ciel en se faisant porter dans une espèce de nacelle faite de bois d'aloès, et soutenue par des aigles. Aux quatre coins de ce char aérien, étaient fixées quatre javelines, au sommet de chacune desquelles on avait attaché un morceau de chair de bouc. Les aigles fixés plus bas, et poussés par la faim, volaient à tire d'aile pour atteindre la nourriture, fuyant d'autant plus vite que les oiseaux battaient des ailes avec plus de force et de rapidité. L'extravagant Kaus est en effet emporté à une prodigieuse hauteur dans les airs, jusqu'à ce que ses aigles fatigués de leurs efforts et mourant de faim, s'abattent vers la terre et déposent le roi Kaus dans une affreuse solitude du royaume de Chin. Là, le prince demeuré seul, mourant de faim et livré au désespoir, est fait prisonnier par

une bande de démons prévenus de son ascension et de sa chute.

Rustem ainsi que les principaux officiers de Kaus, inquiets de l'absence du roi, se mettent à sa recherche et le retrouvent enfin. On lui fait voir toute l'étendue de sa folie; on lui rappelle les trois grosses extravagances qu'il a commises, le projet de conquête du Mazinderan, son mariage avec Sudaveh et ses conséquences, et enfin la punition qu'il a reçue pour avoir voulu pénétrer les secrets du ciel. On lui dit franchement qu'il est plutôt propre à habiter une maison de fou qu'à occuper un trône; on l'exhorte à se soumettre humblement aux volontés du créateur, et le bon roi touché de ces avertissements, reconnaît sa folie, rentre en lui-même, s'enferme pendant quarante jours dans son palais où il se repent et se mortifie; puis, bientôt après, revenu de ses erreurs, il reprend l'administration des affaires de son royaume, et se montre libéral, clément et juste.

Il est assez difficile de reconnaître à Rustem ainsi qu'aux autres personnages héroïques qui entourent et défendent le trône de Perse, d'autre autorité que celle que leur donne la puissance de leur courage et leur fidélité inviolable à la couronne. Ils n'ont aucun emploi, aucun titre officiel, et les résolutions qu'ils prennent pour secourir et sauver leur roi, ne semblent avoir d'autre origine que leur bon vouloir, et leur obéissance respectueuse envers Dieu qui dirige toutes leurs actions. Dans

l'épisode de la vie de Rustem qui va suivre, on pourra voir tout ce qu'il y a d'imprévu dans les expéditions guerrières les plus importantes, auxquelles ces héros persans prenaient part, et à quel point leurs habitudes ressemblent à celles des chevaliers errants de nos romans.

RUSTEM et ZHORAB.

Un jour Rustem donnait une fête splendide, à laquelle assistaient *ses sept compagnons* : Thous, Guderz, Gùrgin, Giw, Bahràm, Berzin et Ferhàd. Dans la chaleur du repas et en sablant le vin, on convint de faire une grande partie de chasse sur les terres de l'ex-roi de Perse, Afrasyeb, qui conservait toujours son attitude de prétendant et guerroyait sans cesse. Ce prince instruit du projet de Rustem et de ses compagnons, non seulement se tint sur ses gardes, mais prit ses mesures avec les principaux chefs de ses guerriers, pour surprendre les huit chasseurs et les faire prisonniers, dans la persuasion où il était que, dès l'instant que ces héros seraient en sa puissance, Kaus cesserait aussitôt de régner sur la Perse. Au lieu d'une partie de chasse, il y eut donc une espèce de guerre. Afrasyeb se présente avec ses guerriers à la tête de trente mille hommes. Mais Rustem monté sur Rakush, et aidé de ses sept compagnons, met l'armée du prétendant en déroute et fait un immense

butin en armes, en trésors et équipements de guerre. Après cet exploit, Rustem et ses compagnons prennent le plaisir de la chasse, et retournent enfin auprès du roi Kaus, pour lui faire hommage de leur victoire.

Depuis cette expédition, Rustem prenait un malin plaisir à aller chasser sur les terres du Turan, occupées par Afrasyeb. Un jour qu'il s'était livré à cet exercice, et après avoir fait rôtir un âne sauvage avec lequel il avait satisfait sa faim, le sommeil le prit. Laissant donc son coursier Rakush en liberté pour paître, il s'endormit sur le gazon. Mais bientôt une bande de Tartares errants, voyant un si beau cheval seul, lui lancèrent un Kamund (lacet) au col et l'emmenèrent avec eux. A son reveil, Rustem ne voyant plus son coursier, cherche avec attention la trace de ses pas sur le sol, et est bientôt convaincu qu'on le lui a dérobé. — Il se dirige donc vers Samengan, petite principauté des frontières du Turan. A son approche, et lorsqu'il eut été annoncé au roi, le prince vint à pied au devant du héros. Mais Rustem, sans faire attention à ces honneurs, ne put dissimuler sa colère et dit hautement au roi, « que c'était des gens de son pays qui lui avaient volé son cheval; qu'il en était certain. » Le roi cherchant à appaiser la fureur du guerrier, l'invite à recevoir de lui l'hospitalité, en l'assurant qu'il va donner immédiatement des ordres pour que l'on cherche le coursier qui lui a été pris.

Calmé par cette assurance, Rustem accepte l'offre que lui fait son hôte royal, et il prend part à une fête brillante qui est donnée pendant que l'on court après Rakush. Après avoir assisté à des danses, accompagnées de musique, et s'être livré au plaisir de boire du vin, le héros est conduit au lieu où il doit coucher.

A peine a-t-il cédé au sommeil, qu'il est visité par une jeune beauté qu'il prend d'abord pour une vision. Mais cette beauté même, le tire d'erreur, en lui apprenant qui elle est, et l'objet de sa venue. C'est Tamineh, la propre fille du roi, laquelle enchantée des récits qu'on lui a faits de la valeur de Rustem, a voulu le connaître et s'offre à lui pour épouse. C'est elle qui a apposté des Tartares pour enlever Rakush, afin d'avoir de la race de ce coursier, et forcer son maître à venir pour se le faire rendre. La jeune princesse, dans toute l'effusion du sentiment qui la domine, prie Rustem de la demander en mariage à son père, ce que le héros fait le lendemain. La jeune fille lui est accordée, le mariage s'accomplit, et Rustem forcé de quitter Tamineh après quelques jours de repos dans le palais de son père, dit à son épouse en la quittant : « Si le tout puissant bénit notre union et qu'il te rende mère d'une fille, place cette amulette sur ses cheveux ; mais si tu mets au jour un fils, attache-la à son bras, et elle lui inspirera la vaillance qui distinguait mon bisayeul Nériman. »

Rustem part, s'occupe avec une nouvelle ardeur

des intérêts du roi de Perse, et laisse à son beau-père et à sa femme le soin de lui faire savoir quel sera le fruit de son mariage. Cependant Tamineh met au monde un fils auquel le roi de Samengan donne le nom de Sohrab. Cet enfant devient l'idole de sa mère qui tout en lui apprenant le nom de son père, lorsqu'il est en âge de la comprendre, fait entendre au roi que si on fait connaître le sexe de son enfant à Rustem, elle en sera bientôt privée. En conséquence, Tamineh, d'accord avec son propre père, fait dire à Rustem qu'elle a mis une fille au monde.

Mais le sang de Nériman, de Zam et de Rustem, bout déjà dans les veines du jeune Sohrab. Attaché par la famille de sa mère, aux intérêts d'Afrasyeb, il est impatient d'aller combattre les armées du roi Kaus et de vaincre même ce roi, dans un combat. Il demande un cheval et choisit un jeune rejeton de Rakush. Il s'arme, il ne rêve que bataille et exploits; mais par dessus toutes choses, il veut chercher et voir son père, dont Tamineh lui a raconté les vertus et la vaillance. Malgré tous les efforts que sa mère fait pour le retenir, le fils de Rustem part tout équipé en guerre, et va offrir ses services à Afrasyeb.

Ce prince en voyant le jeune héros, fonde sur lui tout son espoir de se venger de Rustem, et de détruire la puissance du roi Kaus. « J'ai des raisons dit-il à ses principaux officiers, pour empêcher que Rustem et Sohrab ne se connaissent. Il

faut qu'inconnus l'un à l'autre, ils se rencontrent et se mesurent dans le combat. Sohrab est jeune, il n'y a aucun doute qu'il ne soit vainqueur de Rustem; dans tous les cas, nous nous débarrasserons facilement par la ruse de celui qui aura eu la victoire, en sorte que quand tous deux seront morts, je rentrerai facilement dans la possession de la Perse. »

D'après ces instructions, les deux officiers tartares, Human et Barman, accompagnés de Sohrab, se mettent en marche avec une armée, pour aller vers la Perse. Sur leur chemin, ils rencontrent une citadelle devant laquelle se présente un fameux guerrier qui s'oppose au passage des Persans. « Qui es-tu, s'écrie ce brave, en s'adressant à Sohrab ? quant à moi, je suis Hedjir, le vaillant, venu ici pour te vaincre et faire tomber ta tête orgueilleuse ! »

A ces mots le fils de Rustem souriant avec mépris, se précipite sur son provocateur qu'il désarme et fait prisonnier.

La fille de Guzdehem, était dans la citadelle. Quand elle apprit que le chef de l'armée, Hedjir, avait disparu, elle fut saisie de douleur, poussa un cri d'angoisse, et un soupir sortit de sa poitrine. C'était une femme qui ressemblait à un brave cavalier ; elle avait toujours été célèbre à la guerre ; son nom était Gurdaferid, et personne n'avait jamais vu d'homme combattre comme elle. Le sort de Hedjir l'humilia tellement, que les tulipes *de*

ses joues devinrent noires comme de la suie. Sans hésiter un instant, elle se couvre d'une armure de guerrier, cache les tresses de ses cheveux sous sa cotte de mailles, et ferme les boutons de son casque de Roum; puis elle descendit du château semblable à une lionne, ceinte au milieu du corps et montée sur un cheval aux pieds de vent, et se présentant devant l'armée comme un homme de guerre, elle poussa un cri pareil au tonnerre qui éclate, disant : « Qui d'entre les braves, les guerriers, les hommes de cœur et les chefs pleins d'expérience, veut, comme un crocodile courageux, s'essayer à combattre avec moi? » Aucun des guerriers de cette armée orgueilleuse des Persans ne sortit des rangs pour la combattre; mais lorsque Sohrab, le vainqueur des lions, la vit, il sourit, se mordit les lèvres et dit : « Voici encore un onagre dans le filet du maître de l'épée et de la force. » Il se revêtit de sa cuirasse, mit à la hâte sur sa tête un casque de Roum et s'élança vers Gurdaferid. La jeune fille, exercée à lancer le lacet (kamund), l'aperçut. Tendant son arc, elle écarte les bras pour tirer, et aucun oiseau n'aurait pu échapper à ses flèches. Alors, elle fit pleuvoir sur Sohrab une grêle de traits et l'assaillit à droite et à gauche, comme font les cavaliers. Sohrab la regarde et devient honteux; il s'irrite et court pour l'attaquer, et couvrant sa tête de son bouclier, il fond sur cette jeune fille qui cherche impatiemment le combat. A la vue de son ennemi qui s'approche

comme une flamme qui s'élance, elle suspend son arc par la corde à son bras, et son cheval bondit jusqu'aux nues; puis, tournant la pointe de sa lance vers Sohrab, elle secoue violemment les rênes de son cheval et brandit son arme. Sohrab s'étonna et devint furieux comme un léopard, quand il vit que son ennemi usait de ruse dans le combat. Saisissant les rênes de son cheval, il s'élance de toute vitesse et arrive sur la guerrière, tenant dans sa main la lance et reculant le bras jusqu'à ce que la pointe se trouve en arrière de son corps; alors il frappe Gurdaferid à la ceinture, et déchirant entièrement sur son corps sa cotte de mailles, il la soulève de dessus les arçons comme une balle qu'atteint la raquette. Gurdaferid se tord sur son cheval, et tirant de sa ceinture une épée tranchante, elle en frappe la lance de Sohrab et la coupe en deux; puis elle se remet en selle et fait lever la poussière sous les pieds de son cheval. Ce combat contre Sohrab ne lui plaisait pas; elle se détourna de lui et s'enfuit en toute hâte. Mais le jeune guerrier, furieux et abandonnant les rênes de son cheval, gagne Gurdaferid de vitesse en poussant des cris, la secoue et lui arrache son casque de la tête. Les cheveux de Gurdaferid n'étaient plus retenus par sa cotte de mailles, son visage brillait comme le soleil, et Sohrab reconnut que c'était une fille dont la chevelure valait un diadême. Il en fut étonné et se dit : « Si les filles des braves de l'Iran vont ainsi sur le champ de bataille, les cavaliers

de ce pays doivent, au jour du combat, faire voler la poussière jusqu'au-dessus du ciel qui tourne. » Puis, détachant du pommeau de sa selle son lacet roulé, il le lança et prit Gurdaferid par le milieu du corps, en lui disant : « N'espères pas m'échapper; pourquoi as-tu provoqué le combat, ô belle au visage de lune? jamais semblable proie n'est tombée dans mes filets, et tu ne m'échapperas pas de force.

Mais Gurdaferid lui montra son visage découvert, car elle ne vit plus d'autre moyen de salut; elle lui montra son visage et lui dit : « O brave qui ressembles au lion parmi les braves ! les deux armées ont eu les yeux sur notre combat à la massue et à l'épée; elles ont été témoins de notre lutte; maintenant que mon visage et mes cheveux sont découverts, toute l'armée rira de toi; ils diront : c'est donc pour combattre une femme qu'il s'est ainsi couvert de poussière sur le champ de bataille ! Il ne fallait pas y mettre tant de temps pour déshonorer son nom. Crois-moi, il vaut mieux que nous cachions cette aventure, car un homme puissant doit agir avec prudence; ne t'expose donc pas, au milieu de deux armées rangées en bataille, à rougir à cause de moi. Maintenant, nos troupes et le château sont à toi, et il ne faut pas vouloir la guerre au moment de la paix. Le château, le trésor et le châtelain sont à toi, aussitôt qu'il te plaira d'y venir. »

En montrant ainsi ses joues à Sohrab, en lui

laissant voir les perles de ses dents sous ses lèvres de jujubes, elle était comme un jardin du paradis. Ses yeux ressemblaient à ceux de la gazelle, ses sourcils formaient un arc sous lequel on eut dit que s'épanouissait le ciel. Sohrab lui dit : ne déments jamais les paroles que tu viens de prononcer, car tu m'as vu au jour du combat; ne mets pas l'espoir de ton cœur dans les murs de ce château, car ils ne sont pas plus hauts que la voûte du ciel; les coups de ma massue les feraient écrouler, ma lance et mon bras renverseraient ces bastions. » Gurdaferid saisit les rênes pour conduire son cheval; et, accompagnée par Sohrab, elle se dirigea vers sa forteresse, tandis que Guzdehem de son côté, venait à la porte du château. On l'ouvrit, et Gurdaferid se traîna, blessée et enchaînée, jusque dans la citadelle, dont on referma aussitôt la porte. Gurdaferid trouva tous les siens dans la douleur, car le danger qu'elle avait couru et le sort de Hedjìr, avaient attristé les jeunes et les vieux. Guzdehem entouré des grands et des guerriers, s'approcha de sa fille, et lui dit : « O ma courageuse fille ! ô lionne ! nos cœurs étaient pleins d'anxiété à cause de toi; tu t'es jetée dans le combat, dans les ruses et dans les stratagèmes, mais notre famille n'a pas à rougir de ta conduite. Grâces soient rendues au maître du ciel sublime de ce que ton ennemi ne t'a pas privé de la vie!

Gurdaferid se mit à rire aux éclats; puis, étant montée sur le rempart et regardant l'armée des

Iraniens, elle aperçut Sohrab assis sur son cheval, et lui cria : « O maître des Turcs et de la Chine! pourquoi te fatigues-tu? retournes par où tu es venu, et abandonne le champ de bataille. » Sohrab lui répondit : « O fille au beau visage! je jure par le trône et la couronne, par la lune et le soleil, que je renverserai ces remparts dans la poussière, et que je te saisirai, ô femme perfide! Et alors, quand tu seras sans royaume, quand tu te tordras en vain, tu te repentiras de ces paroles légères; mais le repentir ne te servira plus quand la voûte du ciel qui tourne aura broyé ton casque. Qu'est devenu le traité que tu as fait avec moi? »

Gurdaferid l'écouta en souriant et lui dit, pour se moquer de lui : « Les Turcs ne trouveront pas de femmes dans l'Iran. Il est vrai que tu n'as pas eu de bonheur avec moi; mais ne t'affiige pas de cette mésaventure, d'autant plus que tu n'es pas un Turc; tu es du nombre des héros illustres, et avec cette force, ces bras, ces épaules et cette stature, tn ne trouveras jamais ton égal parmi les Pehlwans. Mais quand le roi aura appris qu'un brave a amené une armée de Turcs, Rustem et lui se mettront en marche et vous ne pourrez tenir devant Tehemten. Pas un homme de ton armée ne restera en vie, et je ne sais quel malheur t'arrivera. Hélas! faut-il que de tels bras et une telle poitrine servent de pâture aux tigres! Ne te fie pas trop à ta force, car la vache stupide mangera l'herbe qui croîtra sur ton corps : tu ferais mieux

de suivre mon conseil et de t'en retourner dans le Touran (1). »

A ces mots, Sohrab demeura confus, car peu s'en était fallu qu'il ne se rendît maître du château. Cependant, celui qui le commandait, Guzdehem, le père de Gurdaferid, redoutant la colère de Sohrab, qui se disposait à prendre la citadelle de force, envoya aussitôt un message au roi Kaus, pour le prévenir qu'un jeune guerrier redoutable, quoique âgé de quatorze ans seulement, étant sur le point de forcer le château, il l'engage à envoyer en toute hâte Rustem à son secours.

Le messager part à la tombée de la nuit; mais le lendemain au point du jour, Sohrab, fidèle au serment qu'il a fait, attaque le château, y pénètre, et en enfonçant les portes, se figure déjà le nombre de prisonniers qu'il va faire et la beauté guerrière qu'il va ressaisir. Mais son espoir est trompé; la forteresse est vide, et toutes ses illusions s'évanouissent. Gurdaférid, son père et la garnison avaient évacué la place pendant la nuit, en s'évadant par les souterrains, et la guerrière ainsi que son père étaient allés à la cour de Kaus pour l'instruire des exploits de Sohrab, et le presser de nouveau de faire avancer Rustem pour tenir tête à l'ennemi.

En effet le guerrier Giw est aussi euvoyé par le roi, dans le Zabulistan avec une lettre adressée à

(1) Ce morceau, sur le combat de Gurdaferid avec Sohrab, est emprunté à la traduction du *Livre des Rois*, de Firdousi, par M. J. Mohl, tom. II, pages 101-103.

Rustem. Il y était dit : « Un jeune guerrier, nommé Sohrab, venu de Touran, à fait invasion dans la Perse, toi seul es capable de l'arrêter dans ses progrès. »

A la réception de cette lettre, Rustem s'informe avec anxiété de l'apparence et du caractère de Sohrab ; et lorsque Giw lui dit qu'il y a quelque conformité entre ce jeune homme et Nériman et Sam, ces remarques lui donnent à penser. Mais se souvenant que Taminch lui avait assuré que son enfant est une fille, il rejette bientôt ses soupçons et ses espérances. Giw cependant le presse de se rendre aux ordres du roi. Mais peu soucieux de ce commandement, Rustem passe huit jours au milieu des fêtes, buvant des vins et écoutant de la musique. Ce ne fut qu'au neuvième qu'il ordonna que l'on sellât Rakush pour son voyage, et qu'il se mit en effet en route avec ses troupes pour se rendre à la cour du roi Kaus. Mais à l'arrivée de Rustem et de Giw, le monarque enflammé de colère, à cause du retard de ces deux guerriers, ordonne qu'ils soient empalés vivants, pour les punir de ne pas avoir exécuté ponctuellement ses ordres. Thous est chargé de l'exécution de cette sentence ; mais quand il veut porter sa main sur Rustem, celui-ci dit le poëte Firdausi, frappa de sa main la main de Thous ; on aurait dit un éléphant furieux qui l'assaillait. Thous tomba par terre sur la tête, et Rustem dans sa colère lui passa sur le corps pour sortir. Rustem sortit, monta sur Rakush et dit : « Je suis

« le vainqueur des lions, le distributeur des cou-
« ronnes. Quand je suis en colère, que devient le
« roi (Kaus) ? qui est donc Thous, pour qu'il porte la
« main sur moi ? C'est Dieu qui m'a donné la
« force et la victoire, et non pas le roi ni son ar-
« mée. Le monde est mon esclave, et Rakush
« mon trône. Mon épée est mon sceau et mon cas-
« que est mon diadême ; le fer de ma lance et ma
« massue sont mes amies, mes deux bras et mon
« cœur me tiennent lieu de roi. Je rends brillante
« la nuit sombre, avec mon épée je fais voler les
« têtes sur le champ de bataille. Je suis né libre
« et ne suis pas esclave, je ne suis le serviteur
« que de Dieu ! » (1)

Rustem se retire et laisse les chefs de l'armée fort inquiets sur le sort de l'empire menacé. A force de soins, ils parviennent cependant à faire rentrer Kaus dans son bon sens, et à calmer la colère de Rustem en faisant appel à sa générosité naturelle. Enfin le prince et le héros se reconci-

(1) Ce discours de Rustem est extrait de la traduction de M. J. Mohl, tom. II, pag. 117. L'esprit d'insubordination envers les souverains de la terre, résultant de l'idée que la force et la bravoure sont des dons divins en vertu desquels on fait rendre la justice de Dieu sur la terre, est, comme je l'ai dit, le principe fondamental de la chevalerie. La colère de Rustem lui fait dire, en cette occasion, sa pensée orgueilleuse tout entière. On peut comparer ce discours avec ceux que Renaud de Montauban tient au sujet de Charlemagne, dans le roman des *Quatre fils Aimon*, ainsi qu'avec les paroles dures et hautaines que le Cid adresse au roi d'Espagne, et l'on verra que partout l'esprit chevaleresque est le même : il veut tout dominer.

lient et après une fête célèbrée pour cimenter cet accord, Kaus confie à Rustem le commandement de son armée et l'on se met immédiatement en marche pour arrêter les progrès de Sohrab.

Mais tandis que ces événements ont lieu à la cour de Kaus, le jeune Sohrab, malgré les perfidies de l'astucieuse Gurdaferid, a conservé au fond de son cœur un amour indomptable pour la belle guerrière. Ce héros terrible soupire et pleure à l'écart. Toute fois c'est envain qu'il cherche à dérober cette faiblesse aux yeux de ses compagnons d'armes. Le chef des Touraniens, homme grave, observe attentivement toutes les démarches du jeune héros et, sans deviner que Gurdaferid est celle qui l'occupe, il juge cependant que Sohrab est dominé par un violent amour. Représentant donc au guerrier tout ce qu'il y a d'inconvenant et de honteux pour un jeune homme destiné à faire de grands exploits, à se laisser aller à une pareille faiblesse : « Pour une passion d'efféminé, lui dit-il, risqueras-tu de perdre la gloire réservée à un noble guerrier ? Quand bien même un héros enchaînerait le cœur de cent demoiselles, l'âme du héros ne doit-elle pas rester libre ? Tu es notre chef, ta place est sur le champ de bataille, et qu'as-tu à faire avec les sourires et les pleurs ? N'oublie pas que nous tous devons rendre nos noms célèbres, en combattant à travers une mer de sang. Poursuis donc virilement le cours de tes triomphes, et lorsque tu es à la veille de renverser un

empire, va, et sois certain que tu ne manqueras pas de femmes inconstantes et légeres, qui se présenteront en foule pour être serrées dans tes bras! »

Ce discours âpre du vieux Turanien Human, fait impression sur l'esprit de Sohrab, qui, reprenant tout à coup les sentiments d'un guerrier, s'écrie : « Afrasieb seul règnera! lui seul possédera le brillant trône de Perse! »

C'est alors que le roi Kaus, accompagné de Rustem et suivi de son armée, vient poser son camp autour de la citadelle dans laquelle Sohrab s'est retranché. Lorsque, du haut du fort, le fils de Rustem aperçoit la nombreuse armée des Persans : « Vois-tu, dit-il à Human, toutes ces légions qui s'avancent? (ce qui fit pâlir le vieux chef tartare). Va, ne crains rien, poursuit le jeune héros, avec la faveur et l'aide du ciel, je les disperserai bientôt. » Et, ayant demandé un gobelet de vin, confiant dans son courage et dans ses forces, il le but, en attendant avec calme le résultat de la bataille.

De son côté, Rustem est impatient de connaître ce formidable héros qu'il doit combattre. Avec la permission du roi Kaus, il prend un déguisement à la faveur duquel il pénètre jusque dans le lieu où le jeune Rustem, environné de ses guerriers, était assis et buvait gaîment du vin. L'un de ces guerriers, nommé Zindeh, s'étant écarté pour quelques instants de la salle du banquet, aperçoit dans l'ombre, un homme qui était en embuscade.

A peine avait-il eu le temps de lui dire : « Qui es-tu ? » que Rustem, car c'était lui, lui décharge un coup sur le col qui l'étend mort à terre. Quelques instants après, un autre convive, passant là avec une lumière, voit un cadavre, reconnaît Zindeh, et va donner connaissance de cet accident à Sohrab, qui, ne doutant pas que ce ne soit l'œuvre d'un ennemi parvenu furtivement jusqu'à sa tente, fait le serment solennel qu'il se vengera le jour suivant, et que sa vengeance portera principalement sur le roi Kaus.

De retour au camp, Rustem, en rendant compte de son expédition au roi, lui fait un portrait remarquable de Sohrab : « Parfait dans sa stature, dit-il à Kaus, il est élégant comme un cyprès, et aucun Tartare ne peut lui être comparé. Le Touran ni même la Perse ne pourrait fournir en ce moment, un héros qui portât, imprimé sur son front, plus de noblesse et de courage. Si tu le voyais, ô roi ! tu jurerais que c'est Sam lui-même, ce guerrier si grand par sa stature et par ses actions. »

Mais le jour commence à poindre. Dans son impatience de se venger, Sohrab prend avec lui Hedjir, celui qu'il avait fait prisonnier avant son combat avec Gurdaferid, et le conduisant au sommet de la forteresse, il lui promet la liberté s'il répond sincèrement aux questions qu'il veut lui adresser. Le prisonnier promet de le satisfaire ; et alors Sohrab commence à le questionner. « Dis-moi, quels sont les héros qui conduisent l'armée

ennemie, où ils se tiennent, et quelles sont leurs dignités. Où sont Thous, Gudartz, Giw, Gusthem et Barahm, qui te sont tous connus? et Rustem, où est-il? Regarde, observe avec attention, dis-moi leurs noms, fais-moi connaître leur valeur relative, ou tu mourras sur l'heure. — Là, répond Hedjir, où de splendides tapisseries entourent ces brillants pavillons surmontés de bannières ornées de soleils d'or, un trône triomphal brille de saphirs; c'est le centre des armées; et autour de la tente principale tu vois cent éléphants attachés, comme si le roi, dans sa pompe, se moquait du destin? C'est là que Kaus tient son siége royal. Cet autre pavillon, protégé par une garde nombreuse, autour duquel sont rassemblés les plus illustres chefs et des cavaliers caracolant comme s'ils se préparaient au combat et faisant briller leur armure d'or, c'est là que Thous, avec un orgueil royal, élève ses bannières; Thous, l'effroi des braves, le guide et l'ami du soldat.

« Quant à cette tente écarlate, près de laquelle se tiennent ces lanciers sombres et terribles, et ce bataillon de vétérans couverts d'acier, c'est celle du puissant Gudarz, renommé pour son ardeur guerrière; il est le père de quatre-vingts guerriers. Cependant, terrible encore dans les combats, il fuit un repos sans gloire, et fait flotter sa bannière ornée de lions. — Mais, fais attention, interrompit tout-à-coup Sohrab, à ce pavillon vert; un chef renommé y parle sans doute aux plus no-

bles Persans qui l'entourent? Son étendart a quelque chose de terrible, et l'on y a brodé avec art un hideux dragon replié sur lui-même et prêt à s'élancer : ce guerrier semble surpasser tous les autres en force et en importance; devant lui est un généreux coursier qui piaffe et hennit : jamais je n'ai vu un pareil guerrier, ni un cheval dont la forme fût plus majestueuse. Quel peut être le chef illustre dont l'attitude est si imposante? Tiens, regarde comme sa bannière s'agite vivement sur le ciel! »

Sohrab questionait ainsi avec ardeur. Pour Hedjir, frappé de terreur, il s'arrêta avant de répondre une dangereuse vérité mal dissimulée. Tremblant pour les jours de Rustem, le prisonnier soupira et se prépara à désavouer celui qui faisait l'orgueil de son pays. En balbutiant donc, il dit que « ce guerrier était venu du fond de la Chine pour secourir Kaus. — Quel est son nom?—Je l'ignore. —Eh bien, où est la tente de Rustem? — Je n'en sais rien, dit Hedjir, et sans doute, ajouta-t-il, ce héros n'est pas encore arrivé du Zabulistan. » Le cœur du jeune Sohrab était dévoré d'inquiétude, et repassant dans son esprit tous les indices qu'il avait reçus de sa mère sur Rustem, il lui semble le reconnaître dans le personnage majestueux qu'il voit au milieu du camp ennemi. Alors, il tente un nouvel effort pour s'assurer de la vérité à ce sujet, et s'adresse avec douceur à Hedjir en l'interrogeant de nouveau : « Essaye donc, lui dit-

il, de trouver la tente de Rustem, et tu seras largement récompensé de ta recherche. — En voilà une qui ressemble à la sienne, répond Hedjir; mais ce n'est pas elle, » et dans son embarras de répondre, le prisonnier se met à faire l'éloge de Rustem dans les combats. Mais toujours entraîné par l'impatience de connaître son père, le jeune héros marque son étonnement à Hedjir, de ce qu'il parle de Rustem comme si il l'avait vu souvent combattre. Il le presse de nouvelles questions, jusqu'à ce que le prisonnier soit réduit au silence. Celui-ci réfléchit que s'il indique Rustem, Sohrab courra immédiatement sur lui pour lui donner la mort, et qu'il n'y aura plus de rempart pour la Perse. Malgré les prières et les menaces même du jeune héros, Hedjir persiste donc à ne plus rien dire.

Poussé à bout par l'incertitude toujours croissante où il est entretenu par la circonspection d'Hedjir, Sohrab descend avec rapidité de la forteresse, et court se revêtir de ses armes. Ne respirant plus que la vengeance qu'il a juré de prendre au sujet de la mort de Zindeh, il sort seul, et s'avance terrible dans la plaine, sans qu'aucun guerrier ennemi ose s'opposer à son passage. Arrivé près de la tente du roi Kaus, il défie le monarque en l'injuriant, et va jusqu'à lui reprocher la lâcheté avec laquelle il évite le combat qu'il lui propose. Kaus ainsi que les guerriers sont terrifiés par cette apparition soudaine, et l'on va implorer le

secours de Rustem qui déclare qu'il ne veut pas combattre en ce jour. « Qu'un autre chef se présente d'abord, dit-il, et s'il succombe je me présenterai à mon tour. »

Mais dans ce pressant danger, le Roi Kaus envoie Thous auprès de Rustem, pour lui faire sentir le besoin indispensable de son bras ; et le héros se décide enfin à aller combattre Sohrab. Tout en se couvrant de ses armes, « cet ennemi, se dit-il, à lui-même, doit être de la famille des démons, sans quoi il n'imprimerait pas tant de terreur aux guerriers. » Puis mettant toute sa confiance en Dieu, il s'avance vers Sohrab par qui il est invité à se retirer un peu à l'écart, afin de combattre à quelque distance des spectateurs. Rustem ayant acquiescé à cette demande, dit à Sohrab : « Il n'y a personne qui puisse résister à mon bras. — Tu périras infailliblement, répliqua Sohrab. — Pourquoi tant de jactance, reprend Rustem? tu n'es qu'un enfant et n'as pas assisté encore aux combats des vaillants, tandis que mon expérience est longue ; j'ai tué le Démon blanc et toute son armée de démons. — Ah! répond Sohrab, avec emportement, il n'y a pas d'ètre si fort et si terrible qu'il soit, qui puisse m'échapper. — J'ai compassion de ton âge, répète Rustem, et je ne puis te tuer. Séparons-nous. — Tu es peut être Rustem? s'écrie alors le jeune Sohrab, entraîné par un mélange de curiosité et de fureur. — Non, répond Rustem, je ne suis que son serviteur.

A peine ces derniers mots ont-ils été prononcés, que les deux guerriers fondent l'un sur l'autre avec leurs lances qui volent aussitôt en éclats. Ils se battent successivement avec l'épée, avec la masse, en sorte qu'après quelques instants de lutte, leurs armures sont hachées et leurs chevaux épuisés de fatigue. Couverts de sang et de poussière, le gosier aride et ne pouvant plus respirer, tous deux sont forcés de rester un moment immobiles, et de reprendre haleine.

Pendant ce court repos, Rustem fit en lui-même cette réflexion : « Jamais je n'ai rencontré un homme ou un démon pourvu d'une telle activité et de tant de force. »

« Quant tu seras prêt, interrompit gaiement Sohrab, tu pourras essayer les effets de mon arc et de ma flèche ; » et ils engagent de nouveau le combat avec ces armes, sans résultat décisif. Alors n'usant plus que de leurs bras et de leurs mains, mais toujours montés sur leurs chevaux, ils se livrent à la lutte. C'est envain que Rustem pour enlever Sohrab de sa selle, emploie la force avec laquelle il eût soulevé une montagne ; il ne peut y parvenir. Son antagoniste n'est pas plus heureux, et tous deux certains de l'égalité de leur puissance cessent de s'étreindre. A cet instant, Sohrab saisit sa masse et en porte un coup furieux sur la tête de Rustem qui chancelle de la douleur qu'il ressent. « Ta puissance est domptée, s'écrie alors Sohrab en souriant avec mépris ; toi et ton cheval vous êtes

épuisés de fatigue, et sanglant comme tu es, tu me fais pitié ; vas, ne cherche plus à te mesurer avec le vaillant! »

Confus de ce reproche, Rustem reste silencieux. Mais tout-à-coup les deux armées s'ébranlent. Un combat sans ordre s'ensuit et donne à Sohrab l'occasion de faire mordre la poussière à plus d'un ennemi. Rustem et Sohrab, également fatigués d'une journée si laborieuse, se promettent de recommencer leur combat singulier le lendemain matin.

Retiré dans sa tente, Rustem, après avoir adressé ses prières au Tout-Puissant, dit à l'un des chefs qui étaient près de lui, « que jamais il n'a éprouvé de résistance, dans les combats, aussi prodigieuse que celle que lui oppose le jeune guerrier. Quel que soit l'issue du combat de demain, il est indispensable d'aller prévenir Zal des succès extraordinaires de ce jeune tartare, car il est hors de doute que toute la Perse tombera en son pouvoir. »

De son côté, Sohrab rentré soucieux sous son pavillon, avec le vieux Human, dit à ce guerrier : « Ce vieux héros me paraît avoir le port et la puissance de Rustem. Dieu veuille, si les renseignements que m'a donnés ma mère sont vrais, qu'il ne soit pas effectivement mon père ! » — J'ai vu souvent Rustem, dit l'officieux Human, et je le connais bien ; or celui avec qui vous avez combattu n'est pas le héros de la Perse ; et, bien que son cheval ressemble à Rakush, ce n'est pas non

plus cet animal ; tranquillisez-vous. » Rassuré par ces paroles, le jeune guerrier rend hommage à Dieu, et se repose.

Mais, dès l'aube du jour, les deux antagonistes sont en présence. Sohrab, apercevant Rustem, ne peut se défendre d'une tendresse instinctive qu'il sentit naître au fond de son cœur. Tranquillisé par son succès de la veille, il ne craint pas de témoigner à son ennemi le désir qu'il a de cesser de l'être : « Ne combattons plus, lui dit-il, et ne cherchons plus à détruire deux existences qui ont une grande valeur. Laissons les autres se mesurer entre eux et rapprochons-nous. Mon cœur est tout à la fois plein d'espérances et de craintes; je ne sais pourquoi mes joues sont humectées de pleurs en te voyant, et je ne cesse pas de désirer de savoir ton nom qui doit être fameux. Ah! fais-le moi connaître ! — Les arrangements que nous avons pris hier soir, ne s'accordent pas avec ce que tu dis, répond Rustem avec rudesse ; je n'ai point de détour et ne suis pas un enfant comme toi. Nous sommes convenus que nous lutterions à pied aujourd'hui; me voilà prêt. »

Tous deux descendent de leurs chevaux qu'ils vont attacher à une roche, et ils se rejoignent bientôt pour combattre. Ils se saisissent, et comme des lions acharnés, l'un contre l'autre, ils entrelacent et serrent leurs membres d'où découlent des flots de sueur et de sang. Fort comme un éléphant, Sohrab enlève Rustem et le jette violem-

ment par terre sur le dos. Alors, s'asseyant sur sa poitrine avec la fureur d'un tigre qui tient un élan, il se dispose à couper la tête du vaincu. Mais saisissant l'instant pour l'arrêter, Rustem lui dit : « D'après les usages de mon pays, ce n'est qu'à la seconde chûte d'un lutteur, que l'on a le droit de lui trancher la tête. » Aussitôt Sohrab, remettant son épée dans le fourreau, laisse à Rustem la faculté de se relever, et le combat est remis encore une fois.

En rentrant dans sa tente, Sohrab raconta tout ce qui venait de se passer à Human. Mais le vieux chef touranien témoigna au jeune guerrier le plus vif chagrin de l'étourderie d'une pareille conduite. « Enlacer le lion, s'écria-t-il, et lui rendre la liberté pour qu'il te dévore, est certainement une grande folie. — Il est encore en mon pouvoir, répondit le jeune homme, car il m'est inférieur en force et en adresse, et demain je reprendrai sur lui le même avantage. — L'homme sage, répondit Human, ne doit jamais dire d'un ennemi qu'il est faible et qu'on le méprise. »

En quittant le champ de bataille, Rustem, de son côté, après s'être purifié dans l'eau, était resté une partie de la nuit prosterné, faisant ses dévotions au Tout-Puissant, et le priant surtout de lui rendre toute son *ancienne* puissance. Il formait ce vœu parce que, dans sa première jeunesse, il avait été doué d'un tel excès de vigueur, qu'ayant placé par mégarde son pied sur un roc, il l'enfonça jus-

qu'au centre, ce qui lui fit une blessure qui l'empêcha quelque temps de marcher. A la suite de ce singulier accident, Rustem avait donc obtenu de Dieu une diminution de force; mais il en réclamait toute l'intensité à la veille du combat décisif qui allait avoir lieu. Dieu exauça sa prière et le lendemain, depuis le matin jusqu'au soir, chacun des lutteurs se consuma en efforts égaux, sans pouvoir faire pencher la victoire en sa faveur. Enfin Rustem, rassemblant tout ce qu'il avait encore de vigueur, a fait un dernier effort, et met Sohrab sous lui; et dans la crainte de ne pouvoir maintenir longtemps dans cette position, un ennemi si fort, impatient de s'assurer la supériorité qu'il vient d'obtenir, il lui plonge tout-à-coup son épée dans le flanc en lui adressant des paroles de mépris.

Sohrab, se roulant dans la poussière, laisse échapper ces mots à travers les soupirs que lui arrache la douleur : « Va, ne te vante pas de ce que tu as fait; c'est moi seul qui ai amassé tous les malheurs qui m'accablent, et tu n'as été que l'instrument de la destinée qui amène ma fin. Non, tu n'es point coupable de ce qui arrive! Ah! si j'avais vu mon père dans les combats! mon glorieux père! Mais la vie m'abandonne, et je ne pourrai jamais être témoin de ses grandes actions. Ma mère m'avait donné des indices pour le reconnaître; mais je meurs. Mon seul désir au monde était de le voir, et je meurs. Mais toi, qui me

prives de ce bonheur, ne te flatte pas d'échapper à son œil perçant ni à sa vengeance. Quand tu pourrais, comme un petit poisson te cacher dans l'Océan, ou te perdre dans l'immensité des cieux, comme une étoile, Rustem saura bien te trouver ! »

A ces mots, Rustem se sent glacé d'horreur ; ses idées se brouillent, et, hors de lui, il tombe accablé sous le poids de son malheur. Cependant, il revient peu à peu à lui, et dans le transport qui l'agite bientôt après : « Dissipe mes doutes, s'écrie-t-il ; prouve-moi que tu es mon fils ! Je suis Rustem ! » Son accent est déchirant ; et en prononçant ces mots, ses yeux étaient invariablement fixés sur Sohrab.

Un étonnement douloureux pénètre alors l'âme du jeune mourant qui laisse échapper ces paroles amères : « Si tu es effectivement Rustem, je te plains, car aucune étincelle d'amour paternel ne semble échauffer ton cœur. Que ne m'as-tu connu lorsque, avec tant d'ardeur, je te réclamais pour mon père ! Maintenant, tu n'as plus qu'à soulever la cotte de mailles de dessus mon corps et à dénouer ces bandes, avant que la vie ne m'abandonne, et tu trouveras à mon bras la fatale preuve que tu exiges : c'est ton bracelet sacré, celui que m'a donné ma mère lorsque, les larmes aux yeux, elle me le remit en m'assurant que ce don mystique de ta part, me garantissait une gloire future qui te paierait de tes soins envers moi. Cette heure

est venue, mais accompagnée des malheurs les plus affreux, car nous nous retrouvons au milieu du sang et pour pleurer ensemble le coup qui nous sépare. »

L'infortuné Rustem dénoue en effet le vêtement de Sohrab et reconnaît l'amulette attachée à son bras.

A cette vue, Rustem, en proie à la plus affreuse douleur, se roule dans la poussière, en criant : « J'ai tué mon fils! j'ai tué mon fils! Rien ne pourra jamais me débarrasser du poids d'un crime si horrible, et il vaut mieux pour moi que je mette fin à mon existence! » Mais Sohrab emploie ce qui lui reste de force pour détourner son père de cette fatale résolution.

Pendant que cette horrible scène se passait, Racush, le cheval de Rustem, était retourné seul au camp. En voyant l'animal sans son maître, tous les guerriers de Kaus, et le roi lui-même, ne doutent pas que le héros n'ait été tué. Au milieu du trouble douloureux que cette crainte fait naître, un messager envoyé pour aller battre la campagne, trouve enfin Rustem dans le plus violent désespoir, près de Sohrab sur le point de rendre le dernier soupir. « Voilà ce que j'ai fait, lui dit le malheureux père, j'ai tué mon fils! » Quelques guerriers, et entre autres Gudarz, ne tardent point à arriver sur le lieu de cette scène de douleur. Plus le jeune mourant montre de résignation pour supporter son sort, et plus ceux qui

l'entourent se sentent vivement émus. Tout à coup Rustem a une lueur d'espérance. « Allez en toute hâte, dit-il à Gudarz, auprès du roi Kaus, et dites-lui l'affreux malheur qui m'est arrivé ; je sais qu'il possède un baume dont la vertu est merveilleuse pour guérir les blessures ; demandez-le-lui, pour rendre la vie à Sohrab. »

Gudarz s'empresse d'aller trouver le roi, à qui il raconte tout ce qui s'est passé, dans l'espoir d'en obtenir le baume si vivement désiré. Mais le monarque répond avec aigreur « qu'en effet ce puissant remède soulagerait infailliblement le blessé, mais qu'il ne peut oublier les insolences que Sohrab a commises envers lui, en présence de son armée, lorsqu'il l'a menacé de lui enlever sa couronne et de la donner à Rustem.

Sur ce refus, Gudarz, indigné, retourne à bride abattue vers Rustem, à qui il conseille, après lui avoir rapporté le mauvais succès de son message, d'aller trouver lui-même le roi pour tâcher de le fléchir. L'infortuné Rustem part comme l'éclair et va jusqu'à la tente de Kaus ; mais il y était à peine arrivé, qu'un guerrier, venant lui-même à toute bride, annonce que tout était fini, et que le jeune guerrier vient de rendre le dernier soupir.

Après la lecture de ces extraits tirés du *Livre des Rois,* de Firdousi, il me semble difficile de ne pas reconnaître que l'esprit, les pratiques et les accidents chevaleresques qui s'y trouvent expri-

més, ont pour principes absolument les mêmes préjugés qui, cent cinquante ans plus tard, ont déterminé la naissance et le développement, en Europe, de la chevalerie. Mais, afin de rendre la vérité de ce fait plus facile à saisir encore, je résumerai les points principaux de cet extrait du poëme, au moyen desquels cette assertion deviendra, je crois, incontestable.

On doit remarquer, avant tout, que Rustem et Sohrab sont profondément religieux. Avant et après le combat, ils prient Dieu, implorent son assistance, ou le remercient de celle qu'il leur a accordée. Pendant les trèves ou les intervalles nocturnes entre les combats, ces guerriers se mettent en retraite, s'humilient devant le Créateur, et s'avouent à eux-mêmes que la force dont ils sont doués ne leur vient que de Dieu. Telle est la disposition constante de ces héros lorsqu'ils sont calmes.

Mais ce qui prouve que ce sentiment religieux est inhérent à leur âme, c'est qu'au milieu du trouble des passions les plus violentes, et malgré les écarts où les jette la colère, ils n'abandonnent ni ne renient jamais par des blasphèmes ce principe religieux. C'est ainsi, comme on l'a vu, que Rustem, injustement condamné à mort par le roi Kaus, s'écrie : « C'est Dieu qui m'a donné la force « et la victoire, et non pas le roi ni son armée.... « Mes deux bras et mon cœur *me tiennent lieu de « roi*. Je rends brillante la nuit sombre; avec mon

« épée, je fais voler les têtes sur le champ de ba-
« taille. *Je suis né libre ; je ne suis le serviteur que*
« *de Dieu.* »

En faisant abstraction des formes qui donnent une apparence différente aux mœurs de l'Orient, comparées à celles de l'Europe, ces paroles de Rustem, quant au fond, ressemblent beaucoup à celles que Hugues de Tabarie prononce dans l'*Ordène* de chevalerie, lorsqu'il dit : « S'il n'y « avait pas de *Chevalerie*, ce serait peu de chose « que la *Seigneurie*. Les chevaliers font jus-« tice de tous ceux qui se livrent au mal.... Le « chevalier a le droit de porter toutes ses armes « jusque dans la sainte église, lorsqu'il vient en-« tendre la messe; et si quelqu'un, dans ce lieu, « ne se conformait pas à ses ordres, le chevalier a « le droit de le tuer. »

La force, considérée comme don divin confié à l'homme, pour faire triompher la justice de Dieu sur la terre, est, comme on l'a vu, le principe fondamental de la chevalerie européenne, qui ne date que des premières années du XIIe siècle. Or, ce même principe était aussi celui sur lequel reposait la chevalerie persanne, développée dans le poëme de Firdousi, qui le publia vers 1020, après l'avoir fait sur des traditions dont l'existence est signalée par Moyse Kôrène, auteur du Ve siècle. Évidemment, l'idée de la chevalerie a été connue en Perse deux siècles au moins avant qu'elle ne soit née en Europe, si, comme beau-

coup de personnes le pensent encore, elle ne lui a pas été transmise.

En admettant que cette dernière opinion soit la vraie, on est forcé de convenir alors que cette reproduction presque identique, d'une institution si étrange, à deux ou trois siècles de distance, dans des pays aussi différents que l'Asie et l'Europe, est un phénomène historique fort singulier. Car, non-seulement le principe des deux chevaleries, persanne et européenne, est le même, comme je viens de le démontrer; mais si l'on entre dans les détails des pratiques, des lois, des usages et des inventions qui se rattachent à ces deux chevaleries, considérées soit comme réelles, soit comme romanesques, on y retrouve toujours des analogies et une foule de ressemblances.

Ainsi, toutes les actions prodigieuses de Rustem, enfant et adolescent, se retrouvent dans le commencement de la vie de la plupart des chevaliers de la Table-Ronde, mais plus particulièrement dans la biographie fabuleuse de Roland (*Bibli. des Rom.*, nov. et déc. 1777). Les sept compagnons de Rustem ont une analogie frappante avec les douze pairs de Charlemagne. Les défis, les duels, les lois de combat, les trêves accordées et respectées, l'égalité des armes, l'importance donnée aux chevaux, tous ces usages qui forment l'appareil et le cérémonial de la chevalerie d'Europe, étaient sinon suivis, du moins connus par les Persans contemporains de Firdousi, au milieu

du x[e] siècle. Je n'affirmerai pas qu'ils fussent profondément versés dans la science du blason, telle qu'elle a été faite en Europe depuis les croisades. Mais en lisant la désignation que Hedjir fait à Sohrab des pavillons, des étendards et des enceintes bariolées de couleurs différentes ou caractérisées par des emblêmes ou des figures d'animaux, dans l'armée persanne, on est plus que disposé à croire que ces signes distinctifs, dont l'usage est d'ailleurs vieux comme le monde, a pu servir de point de départ à la science héraldique.

Les femmes et l'amour qu'elles inspirent n'ont pas une très-grande importance dans le poëme persan. Quant à la galanterie, il n'y en a pas trace, et c'est par là surtout que la chevalerie asiatique diffère le plus de celle de l'Europe. Ordinairement les femmes sont séduites par les qualités héroïques des hommes, et ce sont elles qui font les avances, comme on l'a vu dans l'épisode des amours de Tamineh et de Rustem, dont le fruit est la naissance de Sohrab. Mais ces amours ressemblent plus à des préliminaires légitimes de mariage qu'à la peinture d'une passion criminelle sujet préféré et habituellement choisi par les romanciers d'Europe. Aussi les malheurs qui pèsent sur la tête des rois d'Europe, tels qu'Arthur, Charlemagne et Marc, ne tourmentent-ils pas les héros de Firdousi. Dans le *Livre des Rois*, l'amour est

gracieux, simple et sans profondeur, mais il est chaste.

Je viens de déterminer les points principaux qui mettent le plus de différence entre les deux chevaleries d'Asie et d'Europe. Cependant, pour ne point omettre le rapprochement que l'on peut faire encore de quelques circonstances relatives à ce sentiment de l'amour, il faut dire que si étrange que puisse nous paraître la conduite de Tamineh, qui fait dérober le cheval de Rustem, pour attirer ce héros à la cour de son père, afin de l'aller trouver dans sa chambre pendant la nuit; on doit s'attendre, en lisant les romans de Lancelot du Lac et de Tristan, à retrouver des demoiselles et des reines mêmes, qui ne font pas plus de façons que la belle persienne, envers les preux chevaliers qui leur ont tourné la tête par leur bravoure et leur bonne grâce. Je dois même avouer que cette façon d'agir, contraire aux mœurs de l'Europe, et qui choque surtout chez des demoiselles et des dames, qui se donnent d'ailleurs pour de si ferventes chrétiennes, m'a fait penser, plusieurs fois, que ces aventures disparates, si communes dans les romans de chevalerie écrits en Europe, étaient des anomalies causées par l'imitation d'ouvrages étrangers aux pays chrétiens.

L'ignorance et l'éloignement où se trouve Sohrab à l'égard de son père, sa vocation irrésistible pour la profession des armes, les exploits qu'il fait encore enfant et malgré sa mère qui, par ten-

dresse, désire toujours l'éloigner des dangers et le retenir près d'elle ; toutes ces circonstances se trouvent identiquement reproduites dans les romans chevaleresques d'Europe, et particulièrement dans les plus fameux où figurent Roland, Lancelot, Tristan, Perceval et Amadis de Gaule.

Quant à la magie et au merveilleux qui se trouvent liés presque constamment aux aventures des personnages du poëme de Firdousi, tout le monde est à même de faire le rapprochement facile de cet élément surnaturel dans le livre persan, avec ce que les romans de la Table-Ronde, en particulier, présentent d'analogue et fort souvent de semblable.

Mais de toutes les comparaisons de ce genre, la plus curieuse et la plus importante à faire, est celle qui s'établit naturellement entre les femmes magiciennes, les femmes guerrières du *Livre des Rois* et les personnages semblables qui apparaissent dans nos romans de chevalerie.

En admettant même que la magicienne qui se présente à Rustem, pendant la quatrième journée de son voyage au Mazinderan, soit une tradition de la Circé des Grecs, il faut observer cependant que la *Femme-Dragon* du poëte persan, a reçu une modification qui lui donne un caractère que j'appellerai tout moderne. A ce seul nom de *Dieu*, cette espèce de *diable* perd toute sa puissance, et est vaincu par l'homme qui tient sa force du créateur même, et qui enfin ne parle et n'agit qu'en

son nom. Aussi cette espèce d'exorcisme, qui s'accorde parfaitement avec les idées chrétiennes, est-il fréquemment employé dans les romans chevaleresques d'Europe, surtout dans les passages qui traitent du Saint-Graal et des guerriers gardiens de ce saint vase.

Quant à Gurdaférid, c'est évidemment le modèle déjà assez perfectionné, des Bradamante, des Marphise et des Herminie, combinées avec les Alcine et les Armide. La bravoure guerrière, le charme de la beauté, la coquetterie astucieuse, et le château avec des souterrains au moyen desquels on s'évade comme par enchantement; rien, à très-peu de chose près, au moins, ne manque à la belle guerrière persanne, pour figurer dans le poëme de l'Arioste, de manière à ne pas être reconnue pour étrangère.

Je ne pousserai pas plus loin les nombreux rapprochements de détail que l'on pourrait établir encore entre la chevalerie asiatique et celle d'Europe, et je terminerai en reproduisant le fait capital qui les lie par des rapports identiques; savoir : que le principe fondamental de toute chevalerie, « la prétendue mission donnée à l'homme fort, d'exécuter la justice divine sur la terre, » a été également connue et pratiquée dans l'une et l'autre contrée, à trois cents ans au moins de distance.

Maintenant il reste à savoir si ce principe, développé d'abord en Asie, a été communiqué à

l'Europe ; ou bien si il a germé spontanément et sans secours intermédiaire, sur chacun de ces points de la terre. Quant à moi qui n'admets la génération spontanée, ni dans l'ordre physique, ni dans l'ordre intellectuel, je ne puis comprendre comment il aurait pu arriver que le système chevaleresque d'Europe, ne procédât pas de celui de l'Asie.

Comme jusqu'ici je n'ai pu trouver aucune preuve matérielle de cette tansmission d'idée, on a le droit de rejetter mon opinion. Mais, après avoir comparé le poëme de Firdousi, et même le roman d'Antar, avec les compositions chevaleresques du nord et de l'occident de l'Europe, tout esprit impartial ne pourra manquer de reconnaître qu'il y a au moins là, à résoudre, une question historique et littéraire de la plus haute importance.

Cette question je la propose aux savants.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU

SECOND VOLUME.

	Pages.
Avertissement sur la Chanson de Roland..............	III
La Chanson de Roland..............................	9
Avertisssement sur la Chanson des Saxons.............	151
Extraits de la Chanson des Saxons....................	161
Etraits du roman de Lancelot du Lac.................	221
Extaits d'Antar....................................	273
Episode de Khaled et Djaida..........................	279
Sujet du roman d'Antar.............................	298
La reine Robab, guerrière...........................	317
Le cheval Dahis.....................................	324
Mort d'Antar..	360
Rustem...	377
Rustem et Shorab....................................	392
La guerrière Gurdaferid.............................	386
Combat entre Rustem et Shorab.....................	411
Mort de Shorab......................................	416

FIN DE LA TABLE.





